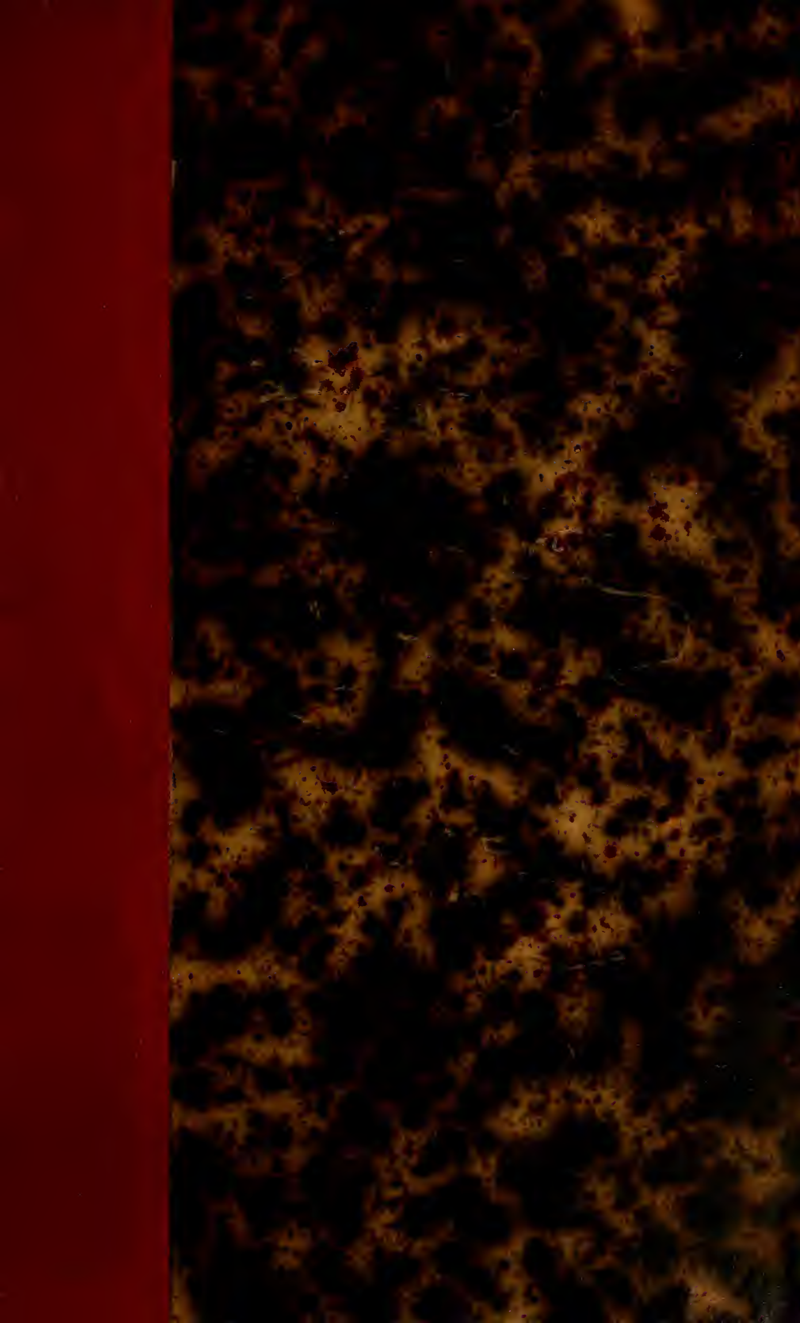


Library of

Wellesley



College.

Presented by

Prof. E. N. Horsford,
Camb., Mass.

No. 25557



LES

GRANDS HOMMES

DE LA FRANCE

OUVRAGE

Admis par la Commission des Bibliothèques scolaires.

Adopté par le Ministère de l'Instruction publique pour être donné en prix dans les Lycées et Colléges.

Adopté par la Ville de Paris pour les Distributions de Prix.

Honoré d'une Médaille de première Classe (vermeil) par la Société nationale d'Encouragement au Bien.

Honoré de deux Médailles d'argent de la Société pour l'Instruction élémentaire.

Mention honorable à l'Exposition universelle et internationale de tout ce qui se rapporte à l'enfance.

Porté sur le Catalogue officiel du Ministère de la Guerre pour les Bibliothèques de l'armée.

Porté sur le Catalogue officiel du Ministère de la Marine pour les Bibliothèques des ports et pour celles des prisons maritimes.

Porté sur le Catalogue de la Société Franklin

1917. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/lesgrandshommes1882goep



LA PÉROUSE

LES

GRANDS HOMMES

DE LA FRANCE

NAVIGATEURS

PAR ÉD. GŒPP

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET

E.-L. CORDIER

4e Édition, revue et corrigée

ACCOMPAGNÉE DE DEUX CARTES IMPRIMÉES EN COULEUR

BOUGAINVILLE
LA PÉROUSE — D'ENTRECASTEAUX
DUMONT-D'URVILLE

PARIS

P. DUCROCQ, LIBRAIRE-EDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55

1882

25537



G
255
.G63
1882

BOUGAINVILLE

1729-1811

Bougainville est universellement connu. Tout le monde sait, en effet, que cet homme illustre a été une des figures remarquables de son époque et que, navigateur intrépide, il a fait, l'un des premiers, le tour du monde et découvert des terres nouvelles et des pays inconnus.

Ce qu'on sait moins, c'est qu'avant d'être le hardi marin et l'explorateur habile dont le nom est inscrit au panthéon de nos gloires nationales, à l'âge de trente-quatre ans, au moment où les autres débutent dans la vie et hésitent encore sur le choix d'un état, il avait déjà fourni tout une autre carrière, glorieuse, elle aussi, et qui, s'il était mort alors, aurait suffi pour perpétuer sa mémoire.

Soldat héroïque, il a pris une part active à ces combats épiques qui se sont livrés dans le Nouveau-Monde pour la défense du Canada, cette terre française par delà les mers. Dans cette lutte héroïque qui se termina par la mort de Montcalm, la prise de Québec et la capitulation de Montréal, toujours et partout, on trouve Bougainville au premier rang, se

signalant par un rare courage et par une habileté peu commune.

Il serait mort devant Québec, que l'histoire aurait déjà conservé son souvenir comme celui d'un grand cœur et d'une vaillante épée.

Après la défaite, et quand ce morceau de la France, violemment arraché à la mère-patrie, fut perdu pour nous, découragé par l'inutilité de ses efforts, il aurait pu se retirer sous sa tente et songer au repos. Il était heureusement trop jeune, il avait en lui trop d'ardeur, trop d'activité, pour qu'une pareille idée pût lui venir. La paix était faite ; il n'avait plus de lauriers à cueillir comme soldat, plus de combats à soutenir, plus de victoires à remporter, il se fit marin et devint une des gloires de la France. On peut donc dire de lui qu'il a vécu deux vies d'hommes.

CHAPITRE I

Naissance de Bougainville. — Ses premières études. — Son *Traité de calcul infinitésimal.* — Mousquetaire puis aide de camp de Chevert. — Secrétaire d'ambassade à Londres. — Intrigues anglaises relatives au Canada. — Aide de camp de Montcalm. — Arrivée à Québec. — Situation de l'armée. — Attaque d'Oswego. — Prise de Chouagen. — Opinion de Montcalm sur Bougainville. — Famine, épidémie. — Prise du camp du lac Saint-Sauveur. — Campagne de 1757. — Louisbourg rendu aux Anglais. — Défense du fort Duquesne, du camp de Carillon. — Mission en France. — Colonel et chevalier de Saint-Louis. — Retour à Québec. — Concentration. Bataille des plaines Abraham. — Mort de Montcalm. — Dernières luttes. Capitulation de Montréal. — La Nouvelle-France est perdue pour nous.

Louis-Antoine de Bougainville est né à Paris, le 11 novembre 1729.

Il fit de brillantes études et se distingua dès sa plus tendre jeunesse, par son application et son intelligence. Il travaillait beaucoup, apprenait vite et s'assimilait avec une rare facilité les connaissances mises à sa portée.

Plusieurs historiens ont prétendu qu'il avait étudié le droit; d'autres ont été plus loin en affirmant que, se rendant à la volonté de ses parents, Bougainville, reçu avocat, avait débuté d'une façon brillante au

barreau. C'est une erreur. Jamais Bougainville ne s'est livré à l'étude du droit, malgré le vif désir qu'avait son père de lui voir suivre la carrière de la magistrature dans laquelle plusieurs membres de sa famille avaient occupé un rang distingué. Jamais son père ne le contraria en rien et jamais il ne chercha à le détourner de son goût pour les sciences.

M. Jal est très-affirmatif à cet égard:

« Au lieu d'étudier le droit, dit-il, et de commen-
« ter la coutume de Paris, il se donna aux sciences,
« et à l'âge de vingt ans ou quelque peu plus, il écri-
« vit un *Traité de calcul intégral*. On a cru que Bou-
« gainville avait été avocat: erreur! Qu'on ouvre
« l'Almanach royal de 1751 ou 1752, et qu'on y lise
« la liste des avocats au parlement depuis 1719, on
« n'y trouvera point le nom de Louis-Antoine de
« Bougainville. Dans la liste des avocats au Conseil,
« on lira le nom de Bougainville de Merville, cousin
« de Louis-Antoine, et pas un autre. M. de Merville
« avait été reçu en 1742. »

La première partie de ce travail, cité par Jal, parut en 1752 sous le titre de: *Traité de calcul infinitésimal pour servir de suite à l'analyse des infiniment petits du marquis de l'Hôpital.*

« Initié aux sciences dès ma plus tendre jeunesse, dit Bougainville en parlant de cette époque de sa vie, les leçons de M. d'Alembert me mirent à même de présenter à l'indulgence du public un ouvrage sur la géométrie. »

Cet ouvrage sur la géométrie, dont il parle avec tant de modestie et dont la seconde partie ne fut publiée qu'en 1756 (deux in-4°), fut approuvé par son illustre maître et lui ouvrit, plus tard, les portes de la Société royale de Londres.

Il eut, du reste, toute sa vie une prédilection marquée pour les mathématiques, car, comme il l'a dit aussi lui-même, il était persuadé « qu'un des principaux effets de cette science est d'habituer à raisonner juste et, par conséquent, de former le jugement. Or un raisonnement logique et un jugement sain sont deux qualités essentielles. »

La paix d'Aix-la-Chapelle venait d'être signée (1748). Mais tout le monde savait que cette paix était boiteuse et qu'elle ne tarderait pas à se rompre. Elle avait été conclue trop vite, faite avec trop de hâte et de précipitation pour offrir aucune garantie de durée. Le gouvernement lui-même sentait si bien ce qu'elle avait de précaire, qu'en prévision de la reprise prochaine des hostilités, il établit sur différents points de la France des camps d'instruction où les troupes devaient être exercées et tenues en haleine.

L'un de ces camps fut placé à Sarrelouis en 1754 et confié à la direction de Chevert, un des meilleurs manœuvriers de l'époque. Chevert était un officier de fortune; né à Verdun de parents pauvres et simple soldat au début de sa carrière, *il s'était fait lui-même.*

Son avancement rapide était du reste justifié par un mérite rare. Il avait toutes les qualités qui font le véritable homme de guerre et le maréchal de Saxe, bon juge en fait de valeur militaire, avait une estime particulière pour lui. Un jour que ce prince en faisait l'éloge devant quelques hommes de cour, l'un d'entre eux traita Chevert de *parvenu*. Le maréchal releva immédiatement ce mot ! « Jusqu'à présent, dit-il, je n'avais eu pour Chevert que de l'estime, mais désormais, Monsieur, je lui dois du respect. »

Bougainville songeait alors à se faire une carrière. Le métier des armes lui avait paru convenir mieux qu'un autre à son tempérament et à sa nature.

Il avait débuté dans les mousquetaires et était entré l'année précédente (1753) comme aide-major (adjudant major) au bataillon provincial de Picardie.

Il connaissait la réputation, justement méritée, de Chevert et désirait vivement servir sous ses ordres ; la vie de garnison n'avait aucun charme pour lui et n'offrait aucun aliment à son activité.

En apprenant la formation définitive du camp, il fit agir son oncle auprès de Moreau de Séchelles, intendant général de l'armée, et obtint de lui une lettre d'introduction auprès de Chevert.

Cette lettre que nous reproduisons ici montre le cas qu'on faisait de ce jeune homme, qui s'était déjà révélé comme un esprit intelligent, un travailleur sérieux et assidu.

« Mon cher général,

« Je vous fais cette lettre pour vous recommander d'une manière toute particulière le porteur de la présente. C'est un jeune homme d'un mérite réel, instruit, laborieux, d'un excellent caractère. Il se nomme Louis-Antoine de Bougainville, est âgé de vingt-quatre ans, et appartient à une très-bonne famille de robe originaire de Picardie. Son père, que j'ai beaucoup connu, était notaire et échevin de Paris... Il a obtenu, l'année dernière, d'entrer comme aide-major dans le bataillon de Picardie (adjudant major). En apprenant cette année la formation d'un camp d'instruction à Sarrelouis, dont le commandement vous était confié, il a sollicité et obtenu l'autorisation d'en suivre les manœuvres. Au moment de partir, il est venu me prier de lui donner pour vous une lettre de recommandation, ce que je fais d'autant plus volontiers que, si vous l'honorez de votre protection, nous n'aurons à nous repentir ni l'un ni l'autre, j'en suis convaincu, vous de l'avoir accordée, moi de l'avoir sollicitée. D'après ce que m'a dit son colonel, je pense que ce jeune homme pourrait être un excellent aide de camp; vous en jugerez mieux que moi quand vous l'aurez examiné; dans tous les cas rappelez-vous qu'en l'obligeant vous obligerez votre vieil ami.

« MOREAU DE SÉCHELLES. »

Chevert le prit immédiatement comme aide de camp (1754), et le garda auprès de lui jusqu'à l'époque où le camp fut levé, c'est-à-dire jusque vers le milieu de septembre. Bougainville fit là, sous un maître expérimenté, son vèritable apprentissage de soldat. Il revint ensuite à Paris, comptant bien reprendre à la saison suivante ses exercices forcément interrompus. Mais il fallait trouver à s'occuper durant les loisirs de l'hiver et ce n'était pas chose aisée.

Moreau de Séchelles vint encore à son aide. Il s'intéressait plus que jamais à ce *jeune homme d'un mérite réel* comme il l'avait qualifié dans sa lettre d'introduction à Chevert. Bougainville, en effet, avait fait honneur à son parrain et son chef n'avait eu que des éloges à lui donner et des remerciements à faire à son introducteur. L'intendant général offrit au jeune officier de le faire attacher à une ambassade que l'on devait envoyer en Angleterre.

Bougainville, enchanté, accepta avec reconnaissance. C'était un moyen d'employer son hiver, de voir Londres, et d'étudier les choses et les hommes d'un pays où hommes et choses avaient une importance particulière.

Il fut nommé troisième secrétaire et partit le 12 octobre 1754. Dans ce pays nouveau pour lui où il se vit tout à coup transplanté, il sut se faire accepter facilement. Son goût pour les sciences lui fit rechercher la connaissance des personnages remarquables du temps et ses connaissances étendues le firent ac-

cueillir partout avec bienveillance. Il fut même nommé membre de la Société royale de Londres. Son admission dans cette savante compagnie qui est une institution analogue à notre Académie des sciences était une distinction d'autant plus flatteuse pour lui qu'il n'avait alors que vingt-cinq ans.

Comme on le voit, il ne perdait pas son temps dans la grande cité industrielle, et mettait à profit le séjour qu'il était appelé à y faire, pour se créer des relations nouvelles et acquérir des connaissances utiles.

Quant à son rôle diplomatique, il n'avait eu, il faut le dire, qu'une importance très-secondaire. Bougainville allait dans le monde, était invité à des fêtes et à des dîners, mais sa position de troisième secrétaire ne l'initiait guère aux négociations secrètes et mystérieuses entreprises par ses chefs. Il dut s'en consoler facilement plus tard, quand l'insuccès final de la mission lui apprit ce qui s'était passé. Ce rôle, si effacé qu'il fût, a peut-être eu cependant une certaine influence sur sa carrière ; car, c'est là, en copiant des rapports et compulsant des dépêches, qu'il apprit à connaître le Canada et qu'il en vint à s'intéresser, plus qu'il ne l'eût fait sans cela, à cette lutte suprême de notre colonie agonisante. Les efforts héroïques tentés par nos frères d'outre-mer finirent même par le passionner à ce point, qu'il voulut prendre lui aussi une part active à l'œuvre de délivrance entreprise par eux. Et si ce projet généreux n'a pas été suivi d'effet,

si la délivrance rêvée s'est convertie en défaite, ils ont pu du moins, lui et ceux qui ont combattu avec lui, se rendre cette justice de dire qu'ils ont tout fait pour triompher. S'ils ont été vaincus, si la France, vaincue avec eux, a dû renoncer à cette terre amie, ils en ont fait assez, ils ont versé assez de sang, ils ont accompli assez de traits d'héroïsme, d'actions d'éclat, d'audacieuses folies et de prodiges, pour que l'honneur du nom français soit sorti glorieux de cette glorieuse défaite et de cette lutte suprême où la victoire a trahi nos soldats, écrasés sous le nombre.

Le Canada a été découvert en 1497, par Sébastien Cabot, et trente-sept ans plus tard, en 1534, Jacques Cartier en prit possession au nom de la France. Au XVIIe siècle, enfin, Champlain y établit des comptoirs importants. A cette époque, le pays reçut le nom de *Nouvelle-France*, qu'il a glorieusement porté depuis et dont il s'est toujours montré digne, même à l'époque de nos revers.

Depuis longtemps déjà il est soumis à une domination étrangère, mais il a toujours conservé pieusement le souvenir de la mère-patrie, et maintenant encore, plus de trois cents ans après la prise de possession de Jacques Cartier, on y parle toujours notre langue.

Les Anglais voyaient d'un œil jaloux notre domination établie dans ces contrées lointaines. Ils atta-

quèrent vivement notre colonie et s'en emparèrent ; mais ils ne purent s'y maintenir et durent l'évacuer une première fois en 1631. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, ils en reprirent une partie et finalement, en 1713, ils obtinrent, par le traité d'Utrecht, la cession de l'Acadie, de l'île de Terre-Neuve et de la baie et du détroit d'Hudson. Mais ce n'était là encore qu'un arrangement provisoire. En effet, les colons aimaient la France avec passion. Race héroïque et guerrière, ils avaient su conquérir l'affection des indigènes par les qualités viriles et un peu aventureuses de leur caractère, qui se rapprochait, par certain côté, du caractère même de ces peuplades. Les Anglais, au contraire, leur étaient antipathiques. Ce peuple éminemment envahisseur, persévérant avec une sorte d'entêtement, tout occupé de ses intérêts, n'ayant rien de chevaleresque ni de brillant, leur était particulièrement odieux.

Aussi, les colons étaient-ils toujours prêts à se soulever et à résister pour défendre leur indépendance, sûrs d'avance de trouver des alliés dans les Peaux-Rouges qui les environnaient. La lutte devait ainsi s'éterniser. Malheureusement, les secours qu'ils étaient en droit d'attendre de la métropole, pour les aider dans cette lutte inégale, leur firent défaut. La France, épuisée, était obligée de courber elle-même momentanément la tête ; elle ne pouvait venir en aide, comme elle l'aurait voulu, à ces enfants perdus sur de lointains rivages.

A la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), l'Angleterre nous avait rendu toutes celles de nos possessions du Canada qu'elle détenait encore. Mais malheureusement, on avait mis tant de hâte à signer le traité, qu'en cédant à l'Angleterre l'Acadie et l'île du cap Breton, on avait négligé de délimiter exactement les frontières qui devaient séparer notre colonie des possessions anglaises. Cet état de choses amena des conflits incessants et par suite ces malheureuses contrées furent dans un état de guerre permanent.

Benjamin Franklin, encore sujet anglais à cette époque, avait prévu ce qui devait arriver et avait dit, en apprenant la signature du traité d'Aix-la-Chapelle : « Point de repos pour vos treize colonies, tant que les Français seront maîtres du Canada. »

Franklin, en parlant ainsi, était l'écho du sentiment général sur le continent américain ; tout le monde pensait comme lui.

L'ambassade que le roi Louis XV avait envoyée à Londres, et à laquelle Bougainville avait été attaché, avait eu précisément pour but de chercher à éviter les conflits et de tenter de régler à l'amiable les questions pendantes. La plus importante de toutes était précisément cette question des frontières, cause incessante de discussions et de prises d'armes.

Le gouvernement français voulait la paix ; les Anglais, au contraire, ne la voulaient pas. Leurs ministres leurraient notre ambassadeur d'espérances

folles et chimériques, lui proposant sans cesse de nouvelles solutions se contredisant les unes les autres, et dont aucune n'était sérieuse. Et tandis qu'on l'amusait ainsi, on envoyait sans cesse de nouveaux renforts en Amérique, pour écraser la résistance de la colonie.

A la fin, le cabinet britannique, se croyant en mesure d'agir, démasqua ses batteries et posa, comme *ultimatum*, des conditions inacceptables.

La mission française, n'ayant dès lors plus d'objet, revint à Paris à la fin de mars 1755 et Bougainville revint avec elle.

Au mois de septembre de la même année, il rejoignit Chevert au camp de Remiremont et, bientôt après, il le suivit sous les murs de Metz, quand le camp fut transporté devant cette place.

Le séjour de Bougainville à Londres a eu évidemment une influence considérable sur la détermination qu'il prit alors.

En suivant avec attention les péripéties de ce drame émouvant, dans lequel le Canada luttait tout entier, il s'était pris d'amour, comme nous l'avons vu, pour cette colonie lointaine si courageuse et si dévouée, et il avait éprouvé un désir irrésistible de prendre part, lui aussi, à cette grande lutte, et de faire campagne dans ce pays. Dès lors, il n'eut plus de repos qu'il n'eût obtenu un commandement dans l'armée expéditionnaire qu'on devait y envoyer.

Au commencement de l'année 1756, ses efforts furent couronnés de succès. Le général, marquis de Montcalm, venait d'être chargé d'aller avec des renforts, remplacer le général Dieskau. Bougainville obtint de l'accompagner comme aide de camp, avec un brevet de capitaine de dragons. Ils partirent de Brest le 3 avril.

Le maréchal de Richelieu appareillait, à quelques jours de là, dans la rade de Toulon, pour aller attaquer Port-Mahon.

Grâce à cette diversion, l'escadre qui emmenait Montcalm put traverser sans encombre les lignes anglaises, et bientôt elle se trouva en pleine mer, voguant toutes voiles dehors vers la Nouvelle-France.

Bougainville, nous l'avons déjà dit, était un être actif. Il voyait vite et bien ; s'intéressait à tout ce qu'il voyait ; comprenait facilement les choses et se les assimilait avec une merveilleuse promptitude. Il était d'ailleurs doué des aptitudes les plus diverses. Nous l'avons vu, à peine au sortir de l'école, publier un mémoire sur une des questions de mathématiques les plus ardues. En Angleterre, il a su acquérir l'estime de tous, et, apprenti diplomate, jouer un rôle dans un milieu composé de gens supérieurs, mais mal disposés pour la France et les Français. Enfin, Chevert, bon juge en fait de mérite militaire, en faisait le plus grand cas.

Ainsi, comme savant, comme diplomate, comme

soldat, Bougainville s'est distingué successivement dans tous les genres ; dans tout ce qu'il a entrepris jusqu'ici il a montré, dès ses débuts, les aptitudes les plus heureuses et les plus rares.

En route pour l'Amérique, ayant une longue traversée à faire, presque seul entre le ciel et la mer, il étudia tout ce qui l'entourait, se créant une occupation et une sorte de passe-temps dans son désœuvrement en examinant avec attention tout ce qui avait rapport à la conduite et au gréement d'un navire. Là, pendant de longues journées, en apparence inoccupées, il prit un goût très-vif pour la navigation et acquit, comme en se jouant, une foule de notions et de connaissances nouvelles.

Les études qu'il fit alors à bord devaient influer plus tard sur sa carrière d'une manière plus importante et plus radicale encore que ne l'avait fait déjà son séjour à Londres. Nous reviendrons en temps et lieu sur les impressions ressenties par lui pendant ce voyage et sur les résultats qu'elles ont sans doute amenés.

Le 13 mai 1756, on mouilla devant Québec. Montcalm et lui débarquèrent immédiatement. Ils furent reçus avec enthousiasme par une population qui voyait en eux des sauveurs.

A leur arrivée, la guerre avec les Anglais traînait en longueur. L'armée se composait alors de trois mille sept cent cinquante-deux soldats réguliers et de dix-huit cents hommes de milice coloniale. Mont-

calm prit immédiatement l'offensive et, malgré l'infériorité de ses forces, il soutint une lutte glorieuse à laquelle Bongainville prit une part active.

On cite plusieurs rencontres où ce jeune officier se distingua d'une manière toute particulière. Nous ne signalerons ici que les faits les plus saillants :

Un jour notamment, Montcalm, attaquant un point nommé l'Oswego, l'avait chargé d'empêcher aucun renfort d'arriver au secours de la place assiégée. Bougainville s'installa avec un détachement composé de chasseurs canadiens et de quelques grenadiers européens, dans une gorge étroite où il attendit et battit complétement l'avant-garde ennemie. L'armée de secours perdit, dans cette rencontre, soixante hommes tués ou blessés et, chose plus importante, s'arrêta devant ce défilé, meurtrier pour elle, sans oser le franchir. Deux jours plus tard, les forts assiégés par Montcalm, ne voyant pas venir les secours qu'ils attendaient, se rendirent avec dix-huit cents prisonniers, cent vingt pièces d'artillerie, deux mille fusils, des munitions et un certain nombre de bâtiments de guerre et de transport. Ce résultat fut évidemment dû aux efforts de Bougainville.

Peu de temps après, on apprit la prise de Port-Mahon (survenue le 28 juin 1756). Cette nouvelle rendit aux nôtres un nouvel espoir. Leurs récents succès les avaient déjà en partie rassurés. L'ennemi commençait à réfléchir sérieusement. Tout allait bien pour la colonie et l'avenir paraissait moins sombre.

La principale opération de Montcalm pendant cette campagne fut le siège et la prise du fort Chouagen (14 août 1756). Bougainville fut détaché comme otage pendant les négociations qui précédèrent la reddition de la place. Montcalm appréciait déjà la valeur de ce jeune officier, et le 30 mars 1756, il écrivait au ministre : « Je veux vous dire un mot de quelqu'un pour qui je ne vous demande rien quant à présent. C'est M. de Bougainville, qui a l'honneur d'être connu de vous. Vous ne pourriez croire les ressources que je trouve en lui. Il est en état de bien rendre ce qu'il voit. Il se présente de bonne grâce au coup de fusil, article sur lequel il a plus besoin d'être contenu que d'être excité. Ou je serai bien trompé, ou il aura la tête bien militaire, quand l'expérience lui aura fait entrevoir la possibilité des difficultés. En attendant il n'y a guère de jeune homme qui, n'ayant eu que de la théorie, en sache autant que lui... Comme j'ai cru que le journal que je vous envoie pouvait être imprimé, je le lui ai fait rédiger avec soin, parce qu'il écrit mieux que moi... »

Le 1er octobre suivant, il écrivait encore au ministre : « M. de Bougainville vous regarde comme son protecteur à la guerre et son Mécène dans la république des lettres. S'occupant beaucoup de son métier, il ne perd pas de vue l'accadémie des sciences. Il a su, par les nouvelles publiques, qu'il y vaquait une place de géométre à laquelle il aurait cru pouvoir aspirer par vos bontés et son ouvrage s'il fût resté en

France. Est-ce que d'être en Amérique passagèrement et pour le service du Roi lui en donnerait l'exclusion ? Ne pourrait-on pas le lui conserver en la laissant vacante, comme vous avez la bonté de le faire pour les lieutenances colonnelles ? Je vous serai bien obligé en mon particulier. »

Ces deux fragments nous montrent bien l'officier instruit, lettré, préoccupé des choses de l'esprit et brave en même temps, de manière à faire dire à un véritable homme de guerre qu'il se présente de bonne grâce au coup de fusil.

Malheureusememt l'hiver de 1756 à 1757 fut désastreux ; la famine et la petite vérole décimèrent la colonie. On avait dû interrompre les opérations militaires à cause de la saison et rien ne venait faire diversion à la sombre impression qui résultait pour tous de cette sorte de dîme prélevée par la mort, une mort obscure et sans gloire, sans profit surtout pour la cause sainte que l'on défendait. Bientôt un nouvel ennemi, un fléau nouveau, la faim, vint s'ajouter encore aux fléaux anciens.

Les vivres manquaient, on avait dû rationner les troupes et les habitants n'étaient pas plus heureux que les soldats.

Les Anglais occupaient un camp retranché sur une des rives du lac Saint-Sacrement. Dans cet abri, fortement défendu, ils avaient accumulé des provisions de toutes sortes, du biscuit, des viandes salées, des conserves, etc., etc. La prise de ce camp aurait eu

pour nos troupes le double avantage d'ôter à l'ennemi un point stratégique important et de ravitailler nos soldats épuisés. Malheureusement le lac, par lequel il aurait fallu passer pour attaquer la position, était gelé, et la seule route qui permettait de le contourner pour attaquer le camp à revers paraissait impraticable.

Bougainville, malgré les difficultés que présentait l'entreprise, n'hésita pas à s'en charger. Il se mit en route par douze ou quinze degrés de froid.

« Par une marche forcée de près de soixante lieues, dit M. Rossel en parlant de cet épisode, tantôt à travers des voies impénétrables, et sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière Richelieu, il s'avança jusqu'au fort Saint-Sacrement. Après quatre jours de marche, quatre longs jours de souffrances et de privations, il parvint avec sa petite troupe au but de son voyage. Il attendit que l'obscurité fût venue, et vers le milieu de la nuit, il s'élança avec deux cents grenadiers à l'attaque du fort. Les revêtements extérieurs furent promptement escaladés, et les portes prises, on introduisit les auxiliaires canadiens, qui avaient attendu cachés au dehors. La garnison se rendit presque sans coup férir et vers le matin une compagnie de grenadiers s'empara de la flottille qui était prise dans les glaces. On brûla les navires après en avoir retiré tout ce qu'ils contenaient et l'on mit également le feu aux magasins. Quant aux provisions accumulées là pour les besoins de l'armée

anglaise, elles furent emmenées et servirent à ravitailler le corps expéditionnaire de Montcalm. Le talent que Bougainville déploya dans cette expédition, ajoute M. Rossel, lui fit donner la charge de maréchal des logis (lieutenant-colonel) du plus grand corps d'armée. »

La campagne de 1757 allait s'ouvrir.

La France avait essayé de secourir la colonie, mais toutes les tentatives faites pour envoyer des renforts avaient échoué ; la mer était trop bien gardée par un ennemi vigilant et pas un vaisseau n'aurait pu franchir le terrible cordon qui semblait isoler le Canada du reste du monde et qui, tout au moins, interrompait toute communication avec la mère-patrie. Celle-ci ne pouvait rien de plus que ce qu'elle avait tenté déjà ; après deux ou trois essais infructueux, elle renonça à envoyer de nouveaux secours ; elle avait d'ailleurs besoin de tous ses enfants pour soutenir une guerre continentale qui s'annonçait terrible ; elle se voyait donc forcée de laisser le Canada se défendre tout seul avec des soldats épuisés, contre un ennemi puissant et fort qui avait pu rassembler en grand nombre et sur divers points des troupes fraîches et abondamment pourvues.

Cette nouvelle campagne débuta mal pour nous. Les Anglais, supérieurs en force, prirent Louisbourg dans l'île du cap Breton, qui dut capituler, le 26 juillet, après un siége de six semaines. Tout le golfe Saint-Laurent se trouva dès lors aux mains de nos ennemis.

Deux mille Français défendaient le fort Carillon qui protégeait le lac Champlain. Bougainville avait été chargé de renforcer la garnison du fort Duquesne et d'arrêter l'invasion étrangère qui devenait menaçante de ce côté. Il avait avec lui cinq mille hommes, dont trois mille de troupes régulières et deux mille miliciens et Indiens amis. Après avoir rejoint le fort, il fit une pointe en avant pour reconnaître l'état du pays. Il apprit dans cette excursion que vingt-cinq mille hommes arrivaient ; vingt-cinq mille hommes contre cinq mille ! Bougainville ne perdit pas courage ; il résolut de les attendre. On n'eut que vingt-quatre heures pour improviser une sorte de camp retranché où la petite troupe se retira. Bientôt l'ennemi parut, et le 6 juin 1758, les Français repoussèrent là, presque sans abri et sans moyen de défense, une série d'attaques qui, pendant douze heures consécutives, se succédèrent sans discontinuer. Finalement, les Anglais, aussi harassés que les nôtres, désespérant de vaincre une résistance qu'ils regardaient comme invincible, durent se retirer honteusement après avoir perdu six mille des leurs. « Bougainville, dit M. Rossel, qui avait sauvé les Français par ses conseils, les encouragea par ses exemples, il se montra à tous les postes les plus périlleux et fut blessé à la fin de l'action d'un coup de feu qu'il reçut à la tête. » Il ne quitta pas son poste pour cela, mais continua de donner l'exemple à tous. On peut dire que dans cette journée il fut héroïque. Le lendemain,

il rejoignit le fort Duquesne sans avoir été inquiété par l'ennemi qui n'osa pas attaquer une place si vigoureusement défendue. Rendu à son poste, il reçut l'ordre de rejoindre Montcalm qui se trouvait au fort Carillon. Là, on forma un camp retranché sur les hauteurs près du fort, entre le lac Champlain et le lac Saint-Sacrement.

Le général anglais Abercromby vint attaquer cette position le 10 juillet, avec sept mille soldats réguliers, neuf cents miliciens et quatre cents sauvages. Le camp renfermait deux mille neuf cent soixante-dix soldats, seize sauvages, quatre-vingt-cinq Canadiens et quatre-vingt-sept marins. Après six assauts consécutifs livrés de une heure de l'après-midi à cinq heures, les Anglais durent se retirer, et le général fut obligé de renoncer à l'idée d'envahir le Canada central. Là aussi, Bougainville avait été superbe. Malheureusement le fort Frontenac, commandé par un vieillard de soixante-huit ans (M. de Noyon) et défendu par soixante-dix hommes seulement, dut se rendre après trois jours de lutte héroïque contre une armée de trois mille hommes (28 août 1757). Luigneries, qui commandait cinq cents hommes et qui était chargé de défendre le fort Duquesne, apprenant de son côté que Forbes arrivait avec des troupes nombreuses et de l'artillerie, et voyant qu'il ne pouvait résister, fit sauter la place et se retira au fort Machault près du lac Érié.

Montcalm et Bougainville avaient sauvé le Canada

en arrêtant l'invasion ; mais l'avenir était menaçant et l'on savait bien que ce n'était là qu'un répit momentané, une sorte de temps d'arrêt. D'un autre côté, l'hostilité de M. de Vaudreuil, gouverneur du Canada, créait continuellement des difficultés à Montcalm et le public commençait à s'en apercevoir. Le général voulut faire les premiers pas pour un rapprochement. Bougainville, qu'il employait dans toutes les négociations délicates, Bougainville qu'il avait déjà chargé de négocier en son nom lors de la capitulation du fort Georges, en 1757, alla trouver le gouverneur de sa part. Il devait lui donner toutes les explications désirables, dissiper tous ses soupçons et rétablir la bonne intelligence entre les deux chefs de la colonie. Le négociateur parvint à convaincre M. de Vaudreuil. Il lui démontra la droiture des intentions du général et il est probable que sans l'influence occulte des hommes intéressés à entretenir la mésintelligence entre eux, leur réconciliation eût été durable.

L'armée rentrée dans ses quartiers d'hiver, les chefs tinrent conseil. On ne pouvait pas se dissimuler que toute résistance ultérieure serait impossible, ou du moins inutile. On résolut d'envoyer en France un officier chargé de rendre compte au gouvernement de la situation désespérée où l'on se trouvait et de demander avec instance les renforts nécessaires pour prolonger la lutte avec quelque chance de succès. Bougainville fut chargé de cette mission déli-

cate. Il s'embarqua sur la *Victoire* le 12 novembre 1758 et dans une lettre écrite au ministre de la guerre, Montcalm l'accrédita comme son représentant, en disant : « Vous avez là un officier capable de vous instruire de tout sans réserve. » Louis XV accueillit fort bien le jeune officier, mais l'abandon de la colonie semblait décidé et cependant c'était alors le seul point du globe où nos armes avaient eu quelque succès. Partout ailleurs, en Allemagne, aux Indes, au Sénégal, aux Antilles, nous n'avions essuyé que des revers.

« On était alors, dit M. Michelet, sous le ministère Berryer, l'État était dans une situation peu favorable, et le ministre répondit à ce message en disant : « Quand le feu est à la maison, on ne s'oc-« cupe pas des écuries. » — « On ne dira pas du « moins, Monsieur, répondit Bougainville, que vous « parlez comme un cheval. » C'est lui-même, poursuit M. Michelet, qui nous a raconté cette anecdote, en ajoutant qu'il alla faire aussitôt sa cour à madame de Pompadour qui apaisa le ministre. »

Quant au résultat final de la mission du jeune officier, il fut absolument négatif. Il repartit en janvier 1759, sans avoir rien obtenu que des promesses vagues. On lui avait offert de l'avancement pour lui-même, un commandement en Europe devant l'ennemi ; mais pour ceux en faveur desquels il était venu plaider, on ne lui avait donné que de bonnes paroles et des assurances de sympathie.

C'était la condamnation sans appel de la colonie.

Bougainville l'avait si bien compris, qu'il avait écrit avant de quitter la France à madame de Saint-Véran, la mère de Montcalm : « Presque tous les grades demandés par M. votre fils pour les troupes sont accordés. Leur traitement est augmenté et M. de Montcalm aura, de la part de la cour, toutes les choses qui peuvent lui rendre son emploi agréable ; j'ose croire qu'il aura toutes les facilités de faire le bien sans être barré dans ses opérations. Malheureusement, il est bien tard ; et je crois que c'est le cas du médecin après la mort. Au moins est-ce une chose satisfaisante pour M. de Montcalm et pour ses parents, que sa gloire est entièrement à couvert, et que la cour, bien instruite de la position du Canada et de l'impuissance où elle est d'y établir même une infériorité moins monstrueuse, saura gré à son général de tous les instants dont il reculera la perte de la nouvelle colonie. »

On voit qu'il ne se faisait aucune illusion sur le sort du Canada, et Montcalm, qui lui rendait pleinement justice, avait écrit à M. Crémille : « M. de Bougainville se propose de revenir, car son zèle pour le service ne connaît aucune difficulté. »

Le jeune officier, durant son séjour en France, avait été fait colonel et chevalier de Saint-Louis. Il revint à Québec, le 10 mai, ramenant trois cent vingt-six recrues et dix-sept bâtiments chargés de vivres et de munitions. C'était trop peu.

Le 12 avril, Montcalm avait reçu du maréchal de Belle-Isle une dépêche ainsi conçue :

« Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer de recevoir de troupes de renfort. Outre qu'elles augmenteraient la disette de vivres que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage ; et, comme le roi ne pourrait jamais envoyer de secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour vous en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables, pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent américain. »

Cette lettre était l'arrêt de mort de la colonie. Mais le Canada ne voulait pas se rendre ; il voulait mourir debout et Français.

Comme nous l'avons vu, Bougainville avait été nommé, en partant de France, colonel à la suite du régiment de Rouergue et chevalier de Saint-Louis. Montcalm lui confia, lorsqu'il arriva, le commandement des grenadiers et des volontaires.

« Le Canada, dit Henri Martin, ne comptait guère que cinq mille soldats et quinze mille habitants en état de porter les armes ; c'est-à-dire, en armant les

vieillards de soixante ans et les enfants de seize, le tiers à peu près des forces de l'invasion. »

Cette pauvre armée fut concentrée à Québec. On avait réuni dans cette ville treize mille hommes, dont trois mille soldats réguliers. Montcalm était là. Bougainville avait été envoyé avec ses grenadiers et quelques volontaires, pour soutenir les garnisons des frontières qui ne pouvaient résister aux envahisseurs. Il avait reçu pour mission de couvrir le mouvement général de retraite et de concentration sur Québec et devait rejoindre le dernier.

En juin 1759, Québec était le seul boulevard qui nous restât sur le sol américain. De toutes parts, les troupes anglaises affluaient autour de cette ville pour tenter un suprême et décisif effort. Le 25 juin, la place fut investie. Alors commença un long siège qui dura deux mois entiers. Pendant toute cette période, ce ne furent que combats d'avant-postes, assauts successifs, surprises et embuscades. Toutes les attaques furent repoussées, grâce à l'inébranlable fermeté de cette garnison de rencontre qui luttait avec le courage du désespoir contre *l'étranger*. Peut-être même l'ennemi aurait-il été forcé de lever le siège si Montcalm n'avait pas accepté le combat en dehors de la ville, en rase campagne, dans les plaines Abraham, contre une armée bien supérieure à la sienne.

« Dans la nuit du 12 au 13 septembre (1759), la flotte anglaise se rabattit brusquement sur Québec et débarqua dans l'anse du Foulon à un quart de lieue

au-dessus de la ville; les Anglais gravirent des falaises qu'on avait crues inaccessibles et surprirent nos avant-postes. Montcalm accourut du camp avec quatre mille cinq cents hommes seulement; il avait fallu laisser le camp dégarni et Bougainville était loin. Montcalm chargea les Anglais pour ne pas leur laisser le temps de se retrancher. Cette attaque précipitée vint se briser contre une masse de neuf à dix mille soldats réguliers. Les deux généraux, Wolf et Montcalm, tombèrent presqu'en même temps blessés à mort. Les Français furent rejetés sur la ville. Le colonel Bougainville... revint trop tard pour changer le sort de la journée ; le conseil de guerre ne crut pas qu'on pût renouveler le combat. Le camp fut évacué et l'armée se replia dans la direction des trois rivières, laissant une garnison dans Québec.» (H. Martin.)

Cette journée du 13 septembre décida du sort de notre colonie. Montcalm mourut le lendemain. Il semble qu'avec lui soit mort le génie de la résistance qui avait jusque-là soutenu et fait triompher nos efforts. La journée fut chaude, vigoureusement disputée; malheureusement l'issue fut fatale à nos armes. L'heure de la défaite avait sonné, mais l'ennemi paya chèrement sa victoire. Outre le général Wolf tué d'une balle reçue en pleine poitrine l'ennemi perdit encore Monkton, qui le remplaça, et qui fut tué également. Ce fut le général Townshend qui eut la chance de commander quand les nôtres, épuisés,

durent abandonner le champ de bataille. Trois jours après, sur les instances du principal lieutenant de Montcalm, du chevalier de Lévis, accouru de Montréal, on se reporta en avant; on était presqu'en vue de Québec lorsqu'on apprit que le commandant venait de capituler, contrairement à ses instructions (18 septembre 1759).

Bougainville rallia les troupes après la reddition de la place. Ce fut la fin. Il y eut encore quelques étincelles, des combats acharnés, des actions d'éclat, mais la résistance était morte.

Bougainville, enfermé dans le fort Louis, sur le haut Saint-Laurent, sut encore arrêter douze jours un corps d'armée de onze mille hommes.

Toute cette fin de guerre est épique : c'est une lutte de géants, grandiose et superbe, mais inutile ; car l'ennemi est *légion*, et ceux qui résistent ont beau avoir tous les courages, toutes les audaces, ils sont, isolés ou réunis, une poignée contre des phalanges sans nombre et incessamment renouvelées. Ils luttent pied à pied, reculant sans être jamais vaincus, mais envahis sans cesse, débordés par cette mer humaine, qui monte autour d'eux, qui les harcèle et les pourchasse sur cette terre désolée, ravagée, qu'ils aiment tant, mais qui, ingrate malgré elle, ne leur offre plus aucune ressource pour vivre et prolonger une résistance insensée désormais.

Ceux qui restaient s'étaient réunis à Montréal. Tous les débris du Canada français occupaient la ville,

attendant quoi? l'impossible, quelque secours providentiel, puisqu'ils n'avaient plus rien à attendre des hommes de France.

Les trois corps d'armée ennemis se réunirent du 6 au 8 octobre devant les murs de la cité qui renfermait cette légion sacrée, dernière ressource du Canada expirant. Résister plus longtemps contre les forces anglaises réunies eût été folie. Lévis, qui avait succédé à Montcalm, voulait le tenter, il voulait se retirer dans l'île Sainte-Hélène et s'y défendre jusqu'à la mort. Mais le marquis de Vaudreuil signa (à Montréal), le 8 octobre, la capitulation qui, d'un trait de plume, raya la Nouvelle-France de la carte du monde. Lévis alors brisa son épée, puis il protesta avec ses officiers et les régiments brûlèrent leurs drapeaux.

CHAPITRE II

Bougainville aide de camp de Choiseul-Stainville à l'armée d'Allemagne. — Campagnes de 1761 et 1762. — Reçoit deux canons. — Paix de Paris. — La colonie des îles Malouines.— Cession à l'Espagne. — Départ pour Rio. — Le détroit de Magellan. — La Terre de Feu. — Les côtes du Chili. — L'Archipel dangereux. — Les îles de la Société : Taïti. — L'archipel des Navigateurs. — Les Nouvelles-Hébrides. — La Louisiade. — Les îles Salomon. — L'île Bougainville. — Côte de la Nouvelle-Guinée. — Bornéo. — Les établissements hollandais. — Retour en France. — Publication des voyages. — Mariage de Bougainville. — Guerre de l'indépendance des États-Unis. — Bougainville reprend la mer. — Affaire du 27 juillet 1778. — Les côtes d'Angleterre. — Combat de la Grenade. — Siège de Savannah. — Chef d'escadre. — Commande l'avant-garde de l'amiral de Grasse. — Combat l'escadre de Hood à Fort-Royal. — Débarquement à Tabago. — Combat de Chesapeake. — Bataille de la Dominique. — Rentrée en France. — Projet de voyage au pôle nord. — Il quitte la marine. — Commandant général à Brest. — Nommé vice-amiral, il repart. — Il refuse le ministère de la marine. — Arrêté puis élargi au 9 thermidor. — Membre du Bureau des longitudes, de l'Institut, sénateur. — Son portrait. — Conclusion.

« La conclusion de la paix, dit Dumont d'Urville, dans un article consacré à notre héros, semblait condamner Bougainville à l'inaction ; mais, pour un esprit aussi actif, une pareille situation eût été into-

lérable. A l'âge de trente-quatre ans, il embrassa la carrière maritime, et quelques années lui suffirent pour inscrire son nom au rang des plus illustres navigateurs. Cet exemple, ajoute d'Urville, suffirait sans doute pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendent que l'on ne saurait devenir bon officier de marine, si on n'a embrassé cette profession dès sa plus tendre jeunesse. »

Bougainville, en effet, à son retour en France, avait rejoint l'armée d'Allemagne en qualité d'aide de camp de M. de Choiseul-Stainville. Il avait pris part aux campagnes de 1761 et 1762, et s'était distingué même à ce point qu'il avait reçu comme récompense de sa belle conduite, deux canons de quatre qu'il plaça dans sa terre de Normandie.

L'année suivante (1763) la paix générale était signée à Paris.

Bougainville résolut aussitôt d'abandonner une carrière où il n'avait plus à combattre. Militaire actif, il n'était pas homme à mener la vie de garnison vide et inoccupée. Il aurait pu se retirer dans ses terres, ou se livrer à ces études scientifiques pour lesquelles il avait toujours eu une prédilection marquée. Cette première partie de sa vie, si pleine et si bien remplie, aurait suffi pour illustrer un homme de guerre; Bougainville était plus et mieux, il ne pouvait songer à se reposer sur ses lauriers.

L'impression que ses voyages sur mer avait produite dans son esprit, le souvenir des pays qu'il

avait entrevus, le firent songer à un moyen d'utiliser les loisirs forcés que la paix nouvelle allait lui faire.

Il conçut le projet hardi de fonder une colonie française dans les îles australes. John Strong avait exploré le premier, en 1692, ce point perdu du globe et lui avait donné le nom d'îles *Falkland* que les Espagnols changèrentplus tard en celui de *San Carlos*. Il y avait là des terres fertiles et un point qui pouvait servir d'entrepôt au commerce. Il était facile d'y installer des Canadiens exilés qui, forts et intelligents comme ils le sont, ne pouvaient manquer de faire prospérer le nouvel établissement. Mais pour réussir dans cette entreprise, il fallait disposer de grandes ressources, car dans ce monde on ne fait rien avec rien. L'esprit inventif de Bougainville le servit encore dans cette circonstance.

Il savait que les commerçants de Saint-Malo avaient fait de tous temps des expéditions lointaines, il résolut de les intéresser à son projet.

Les Malouins, en effet, ont toujours aimé les choses de la mer. Hardis et oseurs comme industriels, ils ont aussi produit des navigateurs audacieux. Duguay-Trouin a débuté chez eux et a fait ses premières armes sur des bâtiments armés par eux et sortis de leur port. Bougainville avait été mis en rapports avec plusieurs armateurs à l'occasion de ses voyages au Canada. Il avait pu les connaître et les apprécier. C'est sur eux qu'il résolut d'agir en tentant de les

associer à son entreprise. Il s'ingénia d'abord à leur démontrer les avantages considérables que devait présenter, pour le commerce français en général et pour le commerce malouin en particulier, l'établissement d'un grand comptoir national dans les îles *Falkland*, situées à l'extrémité du continent américain, sur la limite des deux mers mises en communication au double point de vue scientifique et commercial depuis le voyage de Magellan.

Les Malouins furent séduits par l'audace même et le grandiose de ce projet, et Bougainville, une fois assuré de leur concours, se mit aussitôt à l'œuvre.

« Je proposai, dit-il en parlant de cet établissement, je proposai au ministre de le commencer à mes frais; et, secondé par MM. de Nerville et d'Arboulin, l'un mon cousin germain et l'autre mon oncle, je fis sur-le-champ construire et armer à Saint-Malo, par les soins de M. Duclos-Guyot, aujourd'hui mon second, l'*Aigle* de vingt canons et le *Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui était propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs familles canadiennes, espèce d'hommes laborieux, intelligents, et qui doivent être chers à la France pour l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes et infortunés citoyens. »

M. de Choiseul-Stainville, alors ministre de la marine, lui accorda l'autorisation de fonder à ses frais un établissement dans ces îles lointaines.

Bougainville fit aussitôt armer deux bâtiments. La

dépense fut supportée par lui d'abord, par son cousin de Nerville, capitaine d'infanterie, et par son oncle, M. d'Arboulin, qui était alors administrateur général des postes. Les Malouins, endoctrinés par lui, et voyant que le gouvernement semblait encourager cette tentative hardie, s'associèrent volontiers à l'entreprise.

Bougainville obtint le rang de capitaine de vaisseau en échange de son titre de colonel, et le 15 septembre 1763, il partit de Saint-Malo avec la frégate l'*Aigle*, commandée par son lieutenant, P. Duclos-Guyot, capitaine de brûlot, et la corvette le *Sphinx*, commandée par le capitaine F. Chenard de la Giraudais, lieutenant de frégate. Il s'était réservé la direction suprême de l'expédition et emmenait avec lui les colons qui devaient occuper et défricher ces îles lointaines.

Il arriva à destination le 3 février 1764, après un voyage de quatre mois et dix-huit jours. L'île sur laquelle il aborda était déserte et ne contenait que des plantes et des animaux :

« A la vérité, dit Bougainville, le gibier était en grande quantité et facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors seuls habitants de l'île, s'approcher de nous sans crainte, et ne témoigner d'autres mouvements que ceux de la curiosité qu'inspire à la vue un objet inconnu. Les oiseaux se laissaient prendre à la main, quelques-uns venaient d'eux-mêmes se

poser sur les gens qui étaient arrêtés : tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnaître en lui, par le seul instinct, aux animaux faibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré longtemps ; ils eurent bientôt appris à se méfier de leurs plus cruels ennemis. »

Le 17 mars, Bougainville choisit l'endroit que devait occuper la nouvelle colonie et l'on éleva au centre un monument commémoratif.

Un fort fut également construit près de là pour protéger les habitants contre les attaques du dehors.

Le 5 avril, Bougainville prit solennellement possession des îles au nom du roi de France, et, le 8, il repartit pour l'Europe, où il allait chercher les objets les plus nécessaires pour faciliter l'installation définitive des colons.

Il ne resta en France que le temps strictement nécessaire pour faire ses approvisionnements. Mais malgré toute l'activité qu'il déploya, il ne put repartir de Saint-Malo que le 6 octobre suivant et ne revint que le 5 janvier 1765 aux îles *Falkland*, qui avaient alors pris le nom d'îles *Malouines*, qu'elles ont conservé depuis.

« J'y goûtai, dit-il, la satisfaction inexprimable de voir que mes colons avaient joui d'une santé parfaite, et qu'ils étaient dans le meilleur état... l'hiver n'avait pas été rude; il y avait eu fort peu de neige et point de glace ; je me hâtai de débarquer les habitants nou-

veaux et les provisions de toute espèce destinées à la colonie, de faire de l'eau et du lest. »

L'établissement dura environ trois ans.

Au bout de ce temps, les Anglais, jaloux de tout ce qui pouvait étendre notre influence au dehors, revendiquèrent ces îles perdues et presque ignorées qu'ils avaient dédaignées jusque-là. La France, qui voulait surtout éviter la guerre, les leur aurait peut-être cédées, si l'Espagne n'était heureusement intervenue. Cette dernière puissance les réclama comme partie intégrante de ses possessions de l'Amérique du Sud. On a pensé que Bougainville lui-même, sentant cet établissement perdu pour nous, et préférant le voir aux Espagnols plutôt qu'aux Anglais, n'avait pas été étranger à la réclamation du cabinet de Madrid. Le gouvernement français accepta cette solution nouvelle et reconnut les droits de la nation espagnole, mais en stipulant toutefois que les colons et le fondateur de l'établissement seraient indemnisés des frais qu'ils avaient faits et remboursés de leurs avances.

Bougainville, qui avait pris goût aux expéditions lointaines, songeait alors à faire un voyage d'exploration autour du monde. On le chargea d'aller remettre aux Espagnols l'établissement des Malouines. Il fit étendre sa mission et obtint l'autorisation de poursuivre son voyage jusqu'aux Indes orientales en traversant la mer du Sud entre les deux tropiques.

Deux bâtiments de l'État furent mis à sa disposi-

tion pour remplir cette double mission : la *Boudeuse* de vingt-six canons, dont il prit personnellement le commandement, et la flûte l'*Étoile*, qui devait accompagner la *Boudeuse*, avec des vivres et lui porter secours en cas de danger ou de naufrage.

Bougainville, lui-même, dit à ce sujet :

« Dans le mois de février, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale et, son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus l'ordre d'aller remettre notre établissement aux Espagnols et de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les deux tropiques.

« On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et je devais être joint aux îles Malouines par la flûte l'*Étoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation et à me suivre pendant le reste de la campagne.

« Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où la *Boudeuse* venait d'être construite et où M. Duclos-Guyot, capitaine de brûlot, mon second, en faisait l'armement. Le 5 de ce mois, nous descendîmes de Paimbeuf à Mindin pour achever de l'armer et le 15 nous fîmes voile de cette rade pour nous rendre à la rivière de la Plata. »

La *Boudeuse* partit en effet de Mindin (en Bretagne)

le 15 novembre 1766 et relâcha à Brest, pour en repartir définitivement le 5 décembre. Il y avait à bord onze officiers, dont trois volontaires, et l'ensemble du personnel embarqué s'élevait à deux cent soixante-trois personnes. Le 8 janvier 1767, on passa la ligne et le 31 du même mois on mouilla dans la baie de Montévidéo à l'embouchure de la rivière de la Plata.

Le 1er avril 1767, Bougainville remit la colonie aux mains des représentants de l'Espagne. Il donne, dans le récit de son voyage, une foule de renseignements utiles sur les Malouines.

La perte de cet établissement fut certainement un fait regrettable, mais il ne faut pas en exagérer la valeur comme colonie agricole et productrice. Il aurait eu peut-être une utilité plus grande au point de vue politique et surtout comme entrepôt commercial. Tel est, du moins, l'avis de Dumont d'Urville, qui écrivait à ce sujet les lignes suivantes, en 1834 :

« Sans doute, l'occupation des Malouines était une triste spéculation sous le rapport agricole, mais sous le point de vue commercial et politique, elle eût pu devenir aujourd'hui d'une haute importance, et c'est ce qu'a senti l'Angleterre qui vient de s'en déclarer maîtresse à la barbe des États-Unis et de la république de Buénos-Ayres qui s'en disputaient la possession. »

Sa mission terminée, Bougainville remonta à Rio-

Janeiro où il fut rejoint par l'*Étoile*. Le 15 avril, il quitta ce port, alla toucher à Montévidéo, et enfin, le 2 décembre, il arriva en vue du cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan.

C'est ici que commence réellement le voyage d'exploration du célèbre navigateur.

Le détroit qui sépare la pointe méridionale de l'Amérique de la Terre de Feu avait été découvert par Fernand Magellan, Portugais au service de l'Espagne. Ce navigateur avait obtenu de Charles-Quint le commandement de cinq vaisseaux, avec le droit de vie et de mort sur les équipages qui les montaient.

Il partit de Séville au mois d'août 1519, mit à la voile à San-Lucar de Barrameda, le 29 septembre suivant, et gagna bientôt les îles du cap Vert. Il passa la ligne soixante jours après son départ et arriva au commencement de décembre dans la baie de Sainte-Lucie, sur la côte du Brésil. Il se rendit ensuite à Rio-Janeiro et à l'embouchure de la Plata. Le 18 octobre 1520, il découvrit le cap qu'il nomma *cap des onze mille Vierges* en l'honneur du jour où il le trouva, et près de là il reconnut l'entrée d'un détroit auquel il donna le nom de *Vittoria*, en souvenir du bâtiment qui le portait. La postérité n'a pas confirmé cette dénomination ; elle a donné le nom même du célèbre navigateur au passage découvert par lui. L'entrée en est située par 52° 50 minutes de latitude sud. Sa longueur est d'environ cent dix lieues ; il est

très-large en plusieurs endroits, tandis que sur quelques points il n'a pas même une demi-lieue d'une rive à l'autre. Sur les deux bords, la côte très-irrégulièrement découpée s'élevait à des hauteurs considérables, et les montagnes voisines étaient si hautes qu'elles étaient couvertes de neige. Dans quelques parties cependant, la côte s'abaissait près de la mer, et la terre, couverte d'arbres et de verdure, présentait des points de vue agréables et pittoresques.

Six semaines environ après son entrée dans le passage, le 28 novembre 1520, Magellan se trouva dans une mer ouverte. La côte se terminait à l'ouest par un cap, et le continent se continuait dans la direction du nord.

L'aspect calme et reposé qu'avait cet océan nouveau lui fit donner le nom d'*océan Pacifique.*

Le navigateur s'aventura sur cette vaste mer inexplorée jusque-là, et visita les îles *Mariannes* et les Philippines.

C'est là, à Zébu, que Magellan avait péri massacré par les indigènes, le 28 avril 1521, dans un combat soutenu contre les naturels. Sébastien del Cano, son lieutenant, conduisit les restes de l'expédition à Bornéo, puis aux Moluques, où il arriva vingt-six mois après son départ. Il doubla le cap de *Bonne-Espérance* et le 1er juillet 1521, il atteignit les îles du cap Vert. Des cinq vaisseaux que Magellan avait emmenés avec lui, un seul revint en Espagne, et aborda à

San-Lucar (port de l'Andalousie), après avoir fait le tour du monde en trois ans et quatorze jours, parcouru quatorze mille lieues et coupé six fois l'équateur. Nos voyageurs s'aperçurent alors qu'ils étaient en retard d'un jour sur l'estimation du temps. Ils crurent d'abord à une erreur dans leurs calculs, mais bientôt le fait leur fut expliqué. Le navigateur qui fait le tour du globe en suivant le cours du soleil, c'est-à-dire en passant d'abord par le cap Horn ou le détroit de Magellan, pour venir en Europe par le cap de *Bonne-Espérance*, gagne, en effet, un jour en trois ans, tandis qu'au contraire il en perd un en suivant la route contraire.

Bougainville s'engagea dans le détroit et le reconnut avec le plus grand soin. Au cap des Vierges, il vit plusieurs troupes de Patagons à cheval. Ceux qui l'avaient précédé dans ces parages avaient décrit les habitants de cette contrée comme des géants. Les observations faites alors réduisirent leur taille à des proportions normales, et permirent de constater qu'elle ne dépassait guère cinq à six pieds.

Le 6 janvier, la *Boudeuse* fut abordée par quelques pirogues venues de la pointe du cap Galant, sur la Terre de Feu, devant laquelle les deux vaisseaux naviguaient alors. Les sauvages qui conduisaient ces embarcations montèrent à bord sans témoigner aucune crainte. Loin de là, ils se jetèrent avec avidité sur tout ce qu'on leur présenta, mangeant et dévorant avec gloutonnerie tous les aliments mis à leur portée. Ils

étaient laids, maigres et fort sales, à peine couverts de lambeaux de peaux de bêtes, petits de taille, doux par faiblesse et sans aucune énergie.

Un des enfants qui les accompagnaient périt malheureusement à bord de l'*Étoile*. On lui avait donné des fragments de verre et de miroir pour l'amuser, mais il les avait mâchés, voulant les avaler, et s'était fait de profondes entailles sur la langue et dans la gorge. Le malheureux rendait le sang en abondance. Les sauvages semblèrent terrifiés. L'un d'entre eux, sorte de jongleur, l'étendit sur le dos et lui frictionna le ventre en poussant des cris bizarres.

« Au moment où il semblait près d'expirer, dit Bougainville, notre aumônier lui administra furtivement le baptême. Le chirurgien du bord vint avec du lait et de la tisane émolliente ; mais tout fut inutile. Un autre jongleur s'était joint au premier, et tous les deux martyrisaient cette pauvre créature, qui souffrait sans se plaindre. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la tribu manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. »

Après avoir louvoyé cinquante-deux jours dans le détroit, Bougainville entra, le 26 janvier 1768, dans la mer du Sud. Durant cette navigation si longue et si pénible, il fit preuve d'une habileté rare et de qualités vraiment remarquables. Il prouva là, jusqu'à l'évidence, qu'il était vraiment un homme de pre-

mier ordre, même dans un métier dont il faisait en quelque sorte l'apprentissage. Son audace, son sang-froid dans le danger, la sûreté de son coup d'œil dans les moments les plus périlleux, étonnèrent les marins les plus aguerris.

L'opinion de Bougainville est que cette navigation, toute difficile qu'elle soit et malgré le temps qu'on est obligé d'y consacrer, offre, à certaines époques de l'année, de sérieux avantages.

« J'estime, dit-il, la longueur du détroit (de Magellan), depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire...

« Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap Horn, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent debout et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre les terres. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons ; et assurément, je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer occidentale en doublant le cap Horn, que dans celui qui y serait entré par le détroit de Magellan ; lorsque nous

en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres. »

L'avis de Bougainville n'a pas prévalu. La route qu'il indique est très-peu suivie par les navires à voiles, mais elle sert aux bateaux à vapeur et la ligne de Valparaiso en Angleterre y passe.

Malgré l'assertion de Bougainville, les navigateurs évitent le détroit, même en hiver. Les mille écueils dont il est semé, les récifs, les vents violents, rendus variables à l'infini par les dentelures de la côte; les courants contraires, tout fait de ce passage un des plus difficiles et des plus dangereux que l'on connaisse; aussi la plupart des bâtiments préfèrent-ils doubler le cap Horn et prendre la pleine mer.

Sorti du détroit, Bougainville cingla vers le nord et reconnut les côtes du Chili. Il dirigea ensuite sa marche vers l'ouest.

« Je dirigeai ma route pour reconnaître la terre que David (Davis), flibustier anglais, vit en 1686, sur le parallèle du 27 au 28e degré sud, et qu'en 1722, Roggeween, Hollandais, chercha vainement. J'en continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avais passé le 14 sur cette terre, suivant la carte de M. Bellin. Je pense, au reste, d'après le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue n'est autre que les îles Saint-Ambroise et Saint-Félix qui sont à deux cents lieues des côtes du Chili. »

Ceci est une erreur. La terre de Davis n'est autre que l'île de Pâques ou l'île Vaïhou, située par 27° de latitude sud du 111° de longitude est.

« Le 22, à six heures du matin, on eut en même temps connaissance de quatre îlots dans le sud-sud-est, 5 degrés est, et d'une petite île qui nous restait à quatre lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre îlots, les *Quatre facardins* (les îles Tehai de d'Urville), et, comme ils étaient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui était devant nous. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle était bordée d'une plage de sable très-unie, et que tout l'intérieur était couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élevaient des tiges fécondes de cocotiers. »

Les *Quatre facardins* font partie de l'archipel Pomotou. Bougainville leur avait donné ce nom en souvenir d'un conte d'Hamilton, son auteur favori.

Quant à l'île isolée dont il parle, c'est l'île des *Lanciers*. Il en donne une description détaillée.

« La mer brisait au large, au nord et au sud, et une grosse lame, qui battait toute la côte de l'est, défendait l'accès de l'île dans cette partie. Cependant, la verdure charmait nos yeux et les cocotiers nous offraient partout leurs fruits et leur ombre, sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage et semblaient annoncer une côte poissonneuse ; on soupirait après la descente. Nous crûmes qu'elle serait plus facile dans la partie occidentale, et nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Partout nous vîmes la mer

briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre crique qui pût servir d'abri et rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on nous cria qu'on voyait deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'aurions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, et ma première idée fut que sans doute, quelques Européens y avaient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en panne, déterminé à tenter tout pour les sauver.

« Ces hommes étant rentrés sous bois, bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt, et s'avancèrent à grands pas ; ils étaient nus et portaient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux, avec des démonstrations de menace. Après cette parade ils se retirèrent sous les arbres, où on distingua des cabanes avec des longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands et de couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été transportés jusqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres et ce qu'ils deviennent en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre? Je l'ai nommée l'île des Lanciers. »

« Jusqu'au 27, ajoute Bougainville, nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées, dont nous en examinâmes encore quatre,

toutes de la même nature, toutes inabordables, et qui ne méritaient pas que nous perdissions notre temps à les visiter.

« J'ai nommé l'*Archipel dangereux*, cet amas d'îles dont nous en avons vu onze, et qui sont probablement en plus grand nombre. La navigation est excessivement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisants et semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit surtout, des plus grandes précautions. »

Cet archipel, qu'on désigne en général sous le nom d'archipel Pomotou, est le plus vaste de toute la Polynésie ; il se compose en effet de plus de soixante îles distinctes, réparties sur une étendue de près de deux cent cinquante lieues de longueur.

En quittant l'*Archipel dangereux*, Bougainville eut connaissance des *îles de la Société* et mouilla, le 6 avril 1768, à Taïti.

Cette île, la Sagittaria de Quiros, avait été retrouvée l'année précédente par l'Anglais Wallis.

Malgré le court séjour que fit Bougainville sur cette terre, il donna, suivant Dumont d'Urville, sur les productions et sur les mœurs de ses habitants, des détails remplis de charme et de vérité.

« Le 2 avril, dit en effet Bougainville, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le N.-N.-E. une montagne haute et fort escarpée, qui nous parut isolée ; je la nommai le *Boudoir* ou le *Pic de la Boudeuse* (île Maïtia).

« Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre, dans l'ouest quart nord-ouest, dont la côte, non moins élevée, offrait à nos yeux une étendue indéterminée. »

Cette terre était Taïti.

« Nous avions le plus grand besoin, continue Bougainville, d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements, et on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin, que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre, dont la pointe méridionale nous restait à O 1/4 N.-O.; on n'apercevait plus le Pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du N. au N.-E., et nous vînmes au plus près pour atterrir au vent de l'île. En approchant, nous aperçûmes au delà de la pointe du nord une autre terre éloignée, plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île ou si elle en formait une seconde.

« Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux, que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui la

veille nous avaient paru séparées étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au N.-E. »

P. Lesson dit à ce sujet que la jonction des deux presqu'îles de Taïti consiste en une langue de terre, large d'un mille et nommée *Teravao*, qui semble être plutôt une soudure artificielle, un seuil exhaussé, conduisant d'une île à l'autre, qu'un véritable isthme. *Oporionou*, la plus grande des deux presqu'îles, est arrondie ; elle a neuf à dix lieues de diamètre. *Tairapou*, ou la presqu'île sud-est, est ovale et a environ six lieues de longueur sur quatre de largeur.

« Nous courions, continue Bougainville, à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant et se joignit à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres ; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananier, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau de l'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser ; alors ils escortèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure, hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un *régime* de bananes. Nous

acceptâmes son présent qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta. Nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

« Le 5 et le 6, on continua de louvoyer, faisant des échanges. Un insulaire s'aventura même à monter à bord de l'*Étoile* et y passa la nuit.

« Pendant que les vaisseaux passaient devant la côte, le riant panorama de la délicieuse Taïti se déroulait à nos yeux. Toute l'île était couverte de bois ; le Pic lui-même, qui domine au milieu, était décoré de guirlandes de feuillage jusqu'à son sommet. Plus près de nous, des prairies, des bosquets, des plantations variées se succédaient à nos regards charmés. Bientôt une cascade magnifique s'offrit à nous ; elle s'élançait du haut de la montagne et précipitait dans l'Océan ses eaux écumantes, tandis qu'à ses pieds un joli village animait le bord de la mer. A mesure que la *Boudeuse* s'avançait dans la baie, l'affluence des pirogues devenait si grande que les manœuvres s'exécutaient difficilement au milieu de la foule et du bruit. Tous criaient : *Taïo ! taïo !* (Amis ! amis !) et nous donnaient mille témoignages d'amitié. Tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. »

Enfin, Bougainville put descendre à terre :

« Je me croyais transporté, dit-il, dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites

rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assis à l'ombre des vergers ; tous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient pour nous laisser passer ; partout nous voyons régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur. »

Les Français furent très-bien accueillis par les naturels. Leur chef, Ereti, conduisit les officiers dans sa maison et leur fit offrir de l'eau, des fruits et des poissons grillés. De part et d'autre, on paraissait fort satisfait, lorsque le chevalier Suzannet s'aperçut qu'on lui avait pris un pistolet. Ereti, quand il sut ce qui était arrivé, entra dans une violente colère et voulut faire immédiatement rechercher le coupable ; mais on lui dit que c'était inutile, parce que cette arme devait donner la mort au voleur.

Le lendemain, le chef taïtien rapporta le pistolet avec des cadeaux. Les Français préparèrent un campement pour être plus à portée des coupes de bois qu'ils comptaient faire, mais Ereti voulut s'y opposer, disant que ses amis pouvaient venir à terre le jour, tant qu'ils le jugeraient bon, mais qu'ils ne devaient pas y passer la nuit.

Bougainville ayant insisté, on lui demanda de dire au moins combien de temps il comptait séjourner et

on lui accorda les dix-huit jours qu'il réclama, après avoir essayé d'obtenir de lui qu'il les réduisît à huit.

A partir de ce moment, la meilleure intelligence régna entre les Taïtiens et leurs hôtes. Ereti indiqua lui-même les arbres qu'on pouvait couper, et les indigènes aidèrent nos hommes dans cette besogne.

Le 10, un naturel fut tué par un soldat sans qu'on pût connaître l'auteur de ce meurtre. On fit tout pour calmer les craintes que les Taïtiens avaient manifestées à cette occasion, et l'on était parvenu, non sans peine, à leur persuader que c'était là un acte isolé que l'on regrettait vivement et qui ne se renouvellerait plus, lorsqu'on apprit que trois indigènes avaient été tués à coups de baïonnette. Ce fait jeta la terreur dans toute la contrée ; les femmes, les vieillards et les enfants s'enfuirent en poussant des cris de terreur. Bougainville descendit immédiatement à terre, il fit mettre aux fers des soldats soupçonnés d'avoir pris part à ce meurtre. Cette manière d'agir calma l'effervescence des habitants ; mais, dans la nuit, un orage étant survenu, la *Boudeuse* faillit être jetée à la côte.

Au point du jour, on trouva la place abandonnée ; les habitants avaient gagné les bois. Toutes les pirogues avaient disparu et les cases étaient vides. Le prince de Nassau, qui accompagnait l'expédition en qualité de volontaire, partit alors à la découverte avec quelques hommes. A une lieue de là, il trouva

Ereti avec un grand nombre d'indigènes. Le chef s'avança vers lui d'un air consterné, lui disant : *Ami, vous nous tuez !* M. de Nassau parvint pourtant à le calmer et à rassurer ceux qui l'entouraient et bientôt tout fut oublié.

« Je vis du bord, dit Bougainville, une foule de peuple accourir au camp. Des poules, des cocos, des bananes étaient portés en triomphe et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec des étoffes de soie et des outils de fer, que je distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur des meurtres de la veille, et leur assurant que les coupables seraient punis. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre camp, qui ne ressemblait pas mal à une foire. »

Le 15 avril 1768, on quitta cette terre hospitalière. Le chef Ereti était venu faire ses adieux aux Français : « En arrivant à bord, dit Bougainville, il nous embrassa tous. Il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes et paraissant profondément affligé de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce ; ses femmes étaient dedans et avec elles un jeune Taïtien qui, dans les premiers jours de notre abordage, était venu passer la nuit sur l'*Étoile*. C'était le frère d'Ereti, qui alla le prendre par la main et me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*,

voulait nous suivre et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. »

L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de Nouvelle-Cythère, reçoit de ses habitants celui de Taïti. C'est la plus grande de tout le groupe.

Cook, qui a revu Taïti après Bougainville, évalue la population à cent mille âmes : en 1828, on n'y comptait pas plus de sept mille individus. Il est probable que le chiffre de Cook devait être exagéré, ce qui est certain, c'est que le nombre des habitants a considérablement diminué. P. Lesson attribue ce fait aux guerres civiles qui sont en permanence dans l'archipel de la Société et aussi aux maladies, petite vérole et autres, qui déciment ces malheureuses contrées.

Bougainville a fait des mœurs des habitants de cette région une peinture si séduisante, que Taïti a été considéré, à une certaine époque, comme une sorte de paradis terrestre, un jardin enchanté, merveilleux, habité par des êtres à part, d'une douceur, d'une bonté sans égale.

« Le caractère de la nation, dit-il, nous a paru doux et bienfaisant... Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne se doutent point. Qu'ils soient chez eux, ou non, jour et nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille des

fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraît que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété et que tout est à tous. » Cette vertu, poussée à l'extrême, en faisait pour les Européens un peuple de voleurs : « Vis-à-vis de nous, ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste... les chefs n'approuvaient pas ces vols, nous pressaient, au contraire, de tuer ceux qui les commettaient. Ereti cependant n'usait pas de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes ; l'homme fuyait et, s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible ; mais j'ai vu depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres ainsi qu'on le pratique dans nos armées. »

Neuf ans plus tard, en décembre 1777, Cook, en quittant cette même île de Taïti, en visita plusieurs autres et arriva à Bora-Bora, où il traita avec le conquérant Pouni de l'acquisition d'une ancre que Bougainville avait perdue à Taïti et qui était en la possession du vieux chef.

Quant au frère d'Ereti, le Taïtien Aotourou, Bougainville le ramena en France. Il séjourna onze mois à Paris et sembla s'y plaire. Il se promenait tout seul dans la ville, allant et venant, sans s'égarer jamais, quoiqu'il n'eût jamais appris notre langue et qu'il ne pût pas se faire comprendre. Il avait un faible pour l'Opéra où il allait tout seul. La duchesse de Choiseul s'en occupa d'une façon toute spéciale et il parut être reconnaissant des attentions qu'elle eut pour lui. En mars 1770, il s'embarqua pour l'île de France, et de là il partit pour son pays sur un vaisseau commandé par Marion Dufresne, qui mourut assassiné à Motou-Roua, l'une des îles de la Nouvelle-Zélande.

Il existe une race de gens qui passent leur vie à s'apitoyer sur le sort de personnes qui ne se plaignent pas et qui souvent se trouvent fort heureuses. Ces âmes sensibles versent volontiers un pleur sur des malheurs imaginaires qui ne les intéressent nullement, pourvu que ce pleur retombe en fiel sur ceux dont ils sont jaloux. Race d'oisifs envieux et larmoyants qui, ne faisant rien, critiquent tout ce qu'ont fait les autres et voient avec envie d'autres hommes se rendre utiles, quand eux-mêmes sont inutiles s'ils ne sont pas nuisibles. Procédant par des regrets hypocrites, des gémissements de compassion et des insinuations plus ou moins voilées, on fit un crime à Bougainville d'avoir emmené loin de sa patrie, loin des siens, cet enfant de la nature et de l'avoir

transplanté au milieu de la corruption des villes où il devait à coup sûr regretter sa paisible existence de sauvage insouciant.

Fatigué des criailleries de ces philanthropes nihilistes, Bougainville, attaqué, harcelé par eux, crut devoir leur répondre : il se défendit avec une certaine apreté et un accent quelquefois acerbe, justifié d'ailleurs par l'injustice même des attaques dont il était l'objet.

« Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotouron pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyait pas devoir être aussi long, et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays, pendant le séjour qu'il a fait avec moi. Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti, il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours et les rafraîchissements dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur

quand il détaillerait et notre conduite envers ses compatriotes et nos procédés à son égard. D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous et enrichi de connaissances utiles qu'il lui porterait ! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous ont inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou. »

M. de Bougainville prévoit le seul malheur qu'il redoute pour son protégé. Mais ce malheur-là il ne peut l'écarter de sa route. Le navigateur a ramené un sauvage en France, pour que ce sauvage serve de trait d'union entre le pays des lumières et l'île perdue au milieu des mystères de la mer du Sud. Il espère que, grâce à lui, les sauvages pourront acquérir quelque bien-être, seront plus heureux en devenant plus éclairés et plus instruits. Il a voulu qu'Aotourou devînt un missionnaire de la civilisation ; il a tout fait pour cela, la seule chose qu'il ne puisse pas faire c'est le faire vivre s'il doit mourir.

« Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui... »

Aotourou quitta Paris en mars 1770; il fut embarqué à la Rochelle sur le navire le *Brisson* qui de-

vait le transporter à l'île de France. Le ministre avait en outre donné des ordres au gouverneur et à l'intendant de cette colonie pour qu'il fût renvoyé dans son île: « J'ai donné, dit enfin Bougainville en terminant, un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour porter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, etc. Puisse Aotourou revoir bientôt ses compagnons ! »

Cette lettre est surtout remarquable en ce qu'elle nous fait bien connaître le caractère de Bougainville. Il n'a qu'une préoccupation : le bien ; il veut tout ce qui peut servir les intérêts de sa patrie, tout ce qui peut servir les intérêts du monde.

Pour lui l'argent n'est rien. Il a tenté de fonder à ses risques et périls un établissement aux Malouines. Il consacre trente-six mille francs à l'armement d'un navire qui doit reconduire un sauvage dans sa patrie. De ce sacrifice, que doit-il retirer ? Personnellement rien, mais les insulaires de la mer du Sud seront peut-être plus heureux, et cela lui suffit.

Madame de Choiseul consacre quelque argent à l'achat d'outils et de graines destinés à ces peuples lointains ; Bougainville trouve cela admirable, pour un peu il pleurerait d'attendrissement en relatant cet

acte d'humanité, mais lui-même il consacre le tiers de sa fortune au même objet, et mentionne le fait simplement pour se justifier du reproche d'égoïsme qu'on lui a jeté à la tête, et sans songer à se faire gloire d'une action qu'il regarde comme toute simple et toute naturelle quand il s'agit de lui.

Malheureusement les craintes de Bougainville ou plutôt ses appréhensions ne furent que trop justifiées. Aotourou ne revit pas Taïti. Il mourut de la petite vérole à Madagascar.

Nous avons interrompu notre récit pour raconter complétement, et jusqu'à son dénoûment, cet épisode des voyages de l'illustre navigateur, parce qu'il nous fournissait l'occasion de bien mettre en relief le côté très-humain de sa nature.

Au moment où nous reprenons notre analyse, Bougainville venait de quitter Taïti ; Aotourou vivait encore.

« Le 16 avril 1768, à huit heures du matin, nous étions à environ dix lieues dans le N.-E. 1/4 N. de la pointe septentrionale de Taïti... Deux jours après nous eûmes une preuve incontestable que les habitants des îles de l'océan Pacifique communiquent entre eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissait étinceler les étoiles ; Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'était sur elle que nous devions diriger notre course, et que, dans deux

jours, nous trouverions une terre abondante qu'il connaissait et où il avait des amis. Il nous avait nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions ; nous avons eu depuis la certitude qu'il connaissait parfaitement les phases de la lune et les divers pronostics qui avertissent souvent en mer des changements qu'on doit avoir dans le temps. Une de leurs opinions, qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil et la lune sont habités...

« Pendant le reste du mois d'avril, nous eûmes très-beau temps. Les différentes îles découvertes dans ce mois forment la seconde division des îles de ce vaste océan. Je l'ai nommée l'archipel Bourbon. »

Le 5, on vit une grande terre sur laquelle la mer brisait avec fureur. Un grand nombre de pirogues vinrent dans les eaux des navires, mais aucune ne voulut s'approcher. Elles allaient et venaient autour des vaisseaux, les dépassant comme en se jouant, quoique les vaisseaux fissent alors sept à huit milles à l'heure. Bougainville nomma le groupe entier l'archipel des Navigateurs. C'est le même (14° lat. S. entre 171 et 172° long. O.) que Roggeween a nommé Bauman. Balbi et Dumont d'Urville l'appellent archipel des îles *Hamoa*, et ce dernier, en parlant des découvertes faites dans ces parages, dit que dans ce groupe, un des plus pressés et des plus im-

portants de l'Océanie, le type polynésien paraît s'être développé au plus haut degré de perfection sous le rapport physique; mais l'assassinat de Delangle et de ses compagnons a acquis, vingt années plus tard, une funeste célébrité à la férocité de ses habitants.

Bougainville traversa ensuite la partie septentrionale d'un autre archipel que Quiros avait appelé en 1606 : *Terres du Saint-Esprit*, croyant l'avoir découvert le premier, et lui donna le nom de *Grandes Cyclades*. Cook, en visitant ces mêmes îles, en 1774, leur a imposé le nom de *Nouvelles-Hébrides* qui leur est resté. Le 22 mai, il découvrit la *Pentecôte*, l'*île Aurore*, le *Pic de l'Étoile*, l'*île des Lépreux*.

Les navires manquaient de bois. On dut débarquer pour en faire :

« Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois et ceux du pays les aidant à le porter dans les bateaux; l'officier qui commandait la descente me dit qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires était venue le recevoir sur la plage, l'arc et la flèche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas. Mais que quand, malgré leurs menaces, il avait ordonné de mettre à terre, ils s'étaient reculés à quelques pas; qu'à mesure que nos gens avançaient, les sauvages se retiraient, toujours dans l'attitude de faire partir leurs flèches, sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, et le

prince de Nassau (engagé volontaire à bord de l'expédition) ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avaient cessé de reculer lorsqu'ils avaient vu un homme seul ; des morceaux d'étoffe rouge qu'on leur distribua achevèrent d'établir une espèce de confiance. Le chevalier de Kerné prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, et envoya un détachement chercher des fruits ; ils ne voulaient ni du fer ni des clous. Ils étaient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes... Ils avaient fait entendre qu'ils étaient en guerre avec des habitants du canton voisin du leur. »

Bientôt les navires appareillèrent, mais le vent étant tombé, ils durent revenir vers cette île que l'on croyait amie. Le fait suivant prouve qu'avec les sauvages on n'est jamais sûr de rien.

« Sur les cinq heures, nous entendîmes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude ; elle sortait d'un de nos canots, qui, malgré mes ordres, s'était séparé des autres et se trouvait mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées servirent de prétexte à la première décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie et de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passèrent à portée et lui décochèrent aussi quelques flèches. Une

pointe avancée nous dérobait alors la vue du canot, et son feu continuel me donnait lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allais envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avait caché. Les nègres poussaient des cris affreux dans le bois où ils s'étaient jetés, et dans lequel on entendait battre leur tambour. Je fis aussitôt, à ce canot, le signal de ralliement, et je pris des mesures pour que nous ne soyons plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces. »

Bougainville pensait pouvoir sortir du grand Océan en se dirigeant entre le 15e et le 16e degré de latitude sud. La Nouvelle-Hollande était alors mal connue pour ne pas dire davantage encore. Notre navigateur avait eu l'intention d'en reconnaître la côte orientale; mais, en s'avançant dans cette direction, il rencontra à fleur d'eau et hors de vue de toute terre, un brisant qui est à environ cent vingt lieues de la côte orientale de l'Australie (par 15° 50' de longitude E. et 148° 10'). On lui donna le nom de Bâture de Diane. Il le contourna et continua sa route à l'ouest; mais, à une cinquantaine de lieues plus loin, il en trouva un autre beaucoup plus étendu. En arrière, toujours dans la direction de l'ouest, on signala une terre lointaine.

Bougainville alors jugea prudent de changer de route. S'il avait persévéré, peut-être eût-il découvert le détroit de Torrès. Mais en suivant la même direc-

tion, il craignait d'être brusquement arrêté et il appréhendait surtout d'être obligé de revenir en arrière. « D'ailleurs, le peu de vivres qui lui restaient, dit M. Durozoir dans une relation de ce voyage, ne lui permettaient pas de s'engager dans un passage qui pouvait être très-périlleux, et d'où il aurait eu peut-être beaucoup de peine à sortir. Il prit le parti de se diriger au nord et de contourner la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Les terres inconnues, qu'il nomma la *Louisiade*, l'arrêtèrent dans cette nouvelle route. Heureusement que l'état de détresse où se trouvaient ses bâtiments l'empêcha une seconde fois de porter à l'ouest, car il aurait trouvé la chaîne continue de récifs qui barrent le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et qui s'étend encore à une distance prodigieuse le long de cette dernière terre, qu'elle cerne presque entièrement. Plusieurs frégates anglaises s'y sont perdues depuis. Cook lui-même n'a pu pénétrer dans ce détroit que parce qu'il fut forcé de donner dans un passage très-resserré qu'il découvrit au moment où son bâtiment allait se briser ; mais cette ouverture est à une grande distance au sud du parallèle où se trouvait Bougainville. Le navigateur français ne dut probablement son salut qu'à la persévérance qu'il mit à éviter la route de l'ouest.

« Nous n'avions plus de pain, dit-il lui-même, que pour deux mois, des légumes que pour quarante jours ; la viande salée était en plus grande quantité,

mais elle infectait. Nous lui préférions les rats qu'on pouvait prendre. Ainsi, de toute façon, il était temps de s'élever dans le nord, en faisant même prendre de l'est à notre route.

« Malheureusement, les vents du sud-est nous abandonnèrent ici, et quand ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés.

« Depuis le 7 juin, la route ne nous avait valu que le N. 1/4 N.-E., lorsque le 10, au point du jour, on découvrit la terre depuis l'est jusqu'au nord-ouest. »

Cette terre inconnue c'était la *Louisiade.*

« Longtemps avant le lever de l'aurore, ajoute Bougainville, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre qui formait un grand golfe ouvert au S.-E. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait ni de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays, que tout annonçait être fertile et riche, ni de chercher, en faisant route à l'ouest, un passage au sud de la Nouvelle-Guinée qui nous frayât par le golfe de Carpentarie une route nouvelle et courte aux îles Moluques. Rien n'était à la vérité plus problématique

que ce passage; on croyait même avoir vu la terre s'étendre jusqu'à l'O. 1/4 S.-O. Il fallait tâcher de sortir, au plus tôt, et par le chemin qui semblait ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous le croyions d'abord. C'était où nous attendait le vent du sud-est pour mettre notre patience aux dernières épreuves. »

En effet, Bougainville fut retenu plus de quinze jours dans ces parages qui semblaient sans issue. La Louisiade se compose d'un groupe d'îles situées à l'est de la Nouvelle-Guinée; l'ensemble de ces îles occupe environ cent vingt lieues de l'E.-S.-E. à l'O.-N.-O. Leurs limites sont à l'est, le cap nommé par Bougainville le cap de la *Délivrance* et au nord-ouest les îles *Lusançay* et la baie que notre navigateur désigne sous le nom de *Cul-de-sac de l'Orangerie*. On cite parmi les îles principales dont cet archipel se compose les îles *Rossel*, *Saint-Aignan*, *Dentrecasteaux*, *Bonvaloir*, *Trobriand*, *Lusançay*.

Dentrecasteaux, qui a visité ces parages vingt-cinq ans plus tard, reconnaît les difficultés et les déceptions que présente pour des équipages fatigués et sans ressources cette succession d'îles et de terres enchevêtrées. La partie des terres de la Louisiade que nous avons reconnue, dit-il, n'est qu'un amas d'îles dont les plus grandes n'ont pas beaucoup plus de dix lieues de longueur. Les courants qui règnent dans cet archipel en rendent la navigation d'autant plus dangereuse, que la plupart des îles dont il est composé sont envi-

ronnées par des récifs près desquels on ne trouve pas de fond.

« Les jours suivants, continue Bougainville, furent affreux ; tout fut contre nous, le vent, la pluie ; la brume était si épaisse qu'on était forcé de tirer des coups de canon pour se conserver avec l'*Étoile* qui contenait encore une partie des vivres, et ce fut ainsi du 11 au 26.

« Malheureusement le plus cruel de nos ennemis était à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain et de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues et les autres vieux cuirs. Cet aliment pouvait donner de funestes indigestions. Il nous restait une chèvre, compagne fidèle de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnait un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnèrent à mourir ; je n'ai pu que la plaindre, et le boucher qui la nourrissait depuis si longtemps a arrosé de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan eut le même sort peu de temps après. »

Le 26 au matin, on sort enfin de cette interminable suite d'îles et de récifs. Le dernier cap entrevu, on l'appelle le *cap de la Délivrance* (11° 20′ 37″ lat. aust. et 152° 6′ 15″ long. orient.), car on est délivré de cette muraille infranchissable. On met alors la route au N.-E.

Pendant quinze jours passés dans ce golfe de la *Louisiade*, les courants avaient constamment porté dans l'est.

Le 28 juillet, on atteignit les *îles Salomon*. On vit d'abord l'île *Simbou* et l'île *Satisfaction*, puis ce fut l'île *Choiseul*. Les navires s'engagèrent dans un passage qui séparait cette dernière d'une autre grande île. On donna le nom de *Bougainville* à l'île et au détroit. La navigation y fut des plus pénibles. On avait commencé quelques opérations de sondage dans une des anses de l'île *Choiseul*, lorsqu'une flottille entière de pirogues vint attaquer nos canots; deux décharges mirent les assaillants en déroute. Bientôt on sortit du détroit, l'on côtoya toute la partie orientale de l'île *Bougainville* et l'on prolongea les îles les plus septentrionales de ce grand archipel qui n'avait pas été revu depuis Mendana: l'île *Bouka* notamment. Nulle part on ne put débarquer, partout les sauvages se montrèrent hostiles.

Enfin on put prendre terre au *Port-Praslin*, sur les côtes de la Nouvelle-Irlande. Bougainville avait voulu faire relâche à la *Nouvelle-Bretagne*, mais il confondit ces deux contrées, parce qu'il n'avait pas eu connaissance de la découverte récente du *canal Saint-Georges* qui sépare ces deux terres.

Pendant une relâche de quelques jours, on put renouveler l'eau et le bois consommés, mais on ne put se procurer aucune espèce de vivres. L'île était inculte et sauvage, et l'on ne vit pas un seul des habi-

tants. La vue des bâtiments avait dû les effrayer et les décider à dissimuler leur présence.

En quittant ce port, les deux navires longèrent la côte nord de la Nouvelle-Guinée. On découvrit un grand nombre de petites îles auxquelles on imposa les noms de *Boudeuse*, *Hermites*, *Commerson*, *Anachorètes*, etc.

Mais, plus on avançait, plus la misère devenait grande. Enfin, le 2 septembre, à dix heures du soir, on eut connaissance des terres de l'île *Boreo* ou *Bourou* (dans les Moluques). C'était la terre promise.

« Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvements de joie que nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'entrée du golfe de Cajeli. C'est où les Hollandais ont leur établissement; c'était le terme où devait finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du Port Praslin ; personne ne pouvait s'en dire entièrement exempt et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre, et la santé à presque tous. Les vivres qui nous restaient étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse, que les moments les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces aliments dégoûtants et malsains.

« Combien cette situation embellissait encore à nos yeux le charmant aspect des côtes Bourou? Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable exhalée des

plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer et avait semblé l'avant-coureur qui annonçait la fin de nos maux.

« L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue de bestiaux errants dans les prairies qui environnent le bourg causèrent des transports que j'ai partagés, sans doute, et que je ne saurais dépeindre. »

On comprend en lisant ces lignes, toute la joie que dut éprouver l'équipage en se voyant arrivé au port après tant de traverses et tant de privations. Mais tout n'était pas encore fini. A cette époque, la compagnie hollandaise qui exploitait les Moluques et une partie des Indes, très-jalouse de ses possessions, ne permettait à aucun navire étranger d'aborder dans ses ports. Les ordres les plus sévères dans ce sens avaient été donnés à tous les résidents hollandais. Aussi, ne laissa-t-on pas débarquer sans contestations nos malheureux compatriotes.

« A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux soldats hollandais, sans armes, dont l'un parlait français, vinrent à bord me demander, de la part du résident du Comptoir, quels motifs nous attiraient dans ce port, lorsque nous ne devions pas ignorer que l'entrée n'en était permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie hollandaise. Je renvoyai avec eux un officier pour déclarer au résident que la nécessité de prendre des vivres nous forçait à entrer dans le pre-

mier port que nous avions rencontré, sans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdisaient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, et que nous sortirions aussitôt qu'il nous aurait fourni les secours dont nous avions un besoin indispensable. Les deux soldats revinrent peu de temps après pour me communiquer un ordre signé du gouverneur d'Amboine, duquel le résident de Bourou dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le résident me priait en même temps de lui donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût justifier, aux yeux de son supérieur, auquel il l'enverrait, la conduite qu'il était obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande était juste, et j'y satisfis en lui donnant une déclaration signée, dans laquelle je déclarais qu'étant parti des îles Malouines, et voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, le mousson contraire (vent régulier de la mer des Indes, qui souffle six mois de suite dans un sens et six mois dans l'autre) et le défaut de vivres, nous avaient empêchés de gagner les îles Philippines, et forcés de venir chercher, au premier port des Moluques, des secours indispensables, secours que je le sommais de me donner en vertu du titre le plus respectacle, l'humanité.

« Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le résident, en règle vis-à-vis de la Compagnie, fit

contre fortune bon cœur, et il nous offrit ce qu'il avait d'un air aussi libre que s'il eût été maître chez lui. Vers les cinq heures, je descendis à terre avec plusieurs officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devait lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrait même à souper, et certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir et de l'activité avec lesquels nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles que ce n'était pas sans raisons que nous criions la faim. Tous les Hollandais en étaient en extase ; ils n'osaient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin et réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades et d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instants de mes jours, d'autant que j'avais envoyé à bord des vaisseaux de quoi faire souper tout le monde aussi bien que nous.

La *Boudeuse* et l'*Étoile* sortirent le 7 septembre de Bourou et se dirigèrent sur Batavia.

L'expédition séjourna dans ce port du 28 septembre au 16 octobre, et gagna ensuite le détroit de la Sonde et l'île de France, où elle arriva le 12 décembre. Le 8 janvier, Bougainville toucha au cap de Bonne-Espérance, et enfin, le 16 mars 1769, il entra dans le port de Saint-Malo, n'ayant perdu que sept hommes sur deux cent quatorze pendant une traver-

sée qui n'avait pas duré moins de deux ans et quatre mois depuis le moment où les navires avaient quitté Nantes.

L'*Étoile* ne rentra en France qu'un mois plus tard. Elle avait perdu deux hommes sur cent vingt.

Ce résultat est dû en grande partie à Bougainville. Dans tout le cours de cette longue et laborieuse campagne, il s'occupa d'une façon toute particulière de ses équipages, traitant en quelque sorte ses compagnons de route comme des amis, dont le bien-être et la vie lui étaient confiés. Ces sentiments d'humanité étaient d'ailleurs tellement dans son caractère, qu'en mainte occasion il fut facile de les constater, même dans ses rapports avec les sauvages. Il les traita toujours avec une douceur remarquable, et nous l'avons vu plus d'une fois évitant, avec un soin jaloux, les conflits qui auraient pu s'élever entre eux et ses matelots.

« En visitant les côtes de la Nouvelle-Guinée, dit-il, quelques pirogues s'avancèrent auprès de la *Boudeuse;* on fit quelques présents aux hommes qui les montaient ; ceux-ci, après les avoir reçus, firent signes qu'ils allaient chercher des noix de coco ; on leur répondit, dans le même langage, qu'on les recevrait avec plaisir. Ils s'éloignèrent aussitôt ; mais à peine furent-ils à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira sur nous une flèche qui, heureusement, n'atteignit personne. Ils firent ensuite force de rames: *Nous étions trop forts pour les punir.* »

Ce mot, qui termine le récit de Bougainville, le peint tout entier. Il sut presque partout se concilier l'amitié des indigènes et usa toujours des plus grands ménagements quand il se vit obligé de sévir contre eux. Trente ans après son départ de l'île Bourou, dit M. Durozoir, les Français de l'expédition du contre-amiral Dentrecasteaux y virent des vieillards qui l'avaient connu et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement lorsqu'ils entendirent prononcer son nom.

Bougainville est le premier navigateur français qui ait fait le tour du monde dans la véritable acception du mot. Il parle bien lui-même d'un certain aventurier français, nommé Legentil Labarbinais. Ce Labarbinais était, en effet, parti en 1714, sur un vaisseau marchand, pour aller faire la contrebande au Chili et au Pérou. Il était ensuite allé en Chine et était revenu en Europe, après avoir ainsi fait, en réalité, le tour du monde. Mais cette expédition de hasard n'avait aucun des caractères qui constituent une expédition nationale et Labarbinais n'avait rien découvert, rien constaté scientifiquement. Aussi Dumont d'Urville a-t-il pu dire en toute vérité :

« Bougainville eut l'honneur d'être le premier capitaine français qui eût fait le tour du monde, mais ce qui lui assure un tout autre titre à l'immortalité, c'est d'avoir signalé à la géographie plusieurs terres entièrement inconnues avant lui, et dont quelques-unes forment des archipels importants.

« Les géographes et les navigateurs auraient quelquefois le droit de lui reprocher de s'être montré stérile et peu explicite sous le rapport des documents nautiques et hydrographiques, mais cette dernière science était encore pour ainsi dire au berceau, et il faut convenir que les travaux de Bougainville offraient déjà un progrès notable. Et si les cartes dressées pendant son voyage n'ont pas l'exactitude et la perfection de celles qui ont été faites depuis, elles méritent cependant de grands éloges, parce qu'il n'était pas possible de faire mieux avec les moyens qu'il avait à sa disposition. »

On ne doit pas oublier aussi, dit Durozoir, que l'usage des observations des distances et des montres marines n'avait pas encore été introduit et qu'il n'avait aucun moyen d'observer les longitudes en mer.

Dentrecasteaux a visité plusieurs des lieux dont il avait levé les cartes, et il rend souvent hommage à l'exactitude des positions de latitude fixées par Bougainville et à la justesse de ses remarques.

Ce ne fut que deux ans après son retour, qu'il publia la relation de son voyage sous le titre de : *Voyage autour du monde* sur la frégate du roi la *Boudeuse* et la flûte l'*Étoile*, 1 vol. in-4°, 1771, avec figures.

Une seconde édition, en 2 volumes in-8°, fut mise en vente l'année suivante, et, presque en même temps, parut à Londres une traduction anglaise, par J.-B. Forster (in-4°, 1772).

Bougainville avait perdu son frère en 1763, et son oncle, M. d'Arboulin, était également mort pendant son voyage autour du monde.

A son retour, fatigué par ses courses lointaines, il avait voulu trouver le repos dans la vie de famille. Il épousa alors mademoiselle de Montendre, une des plus belles personnes de son temps, au dire de Rossel, et, pendant dix ans, il vécut dans la retraite, tout entier aux joies du foyer domestique et à ses travaux scientifiques.

Il se croyait à jamais retiré des agitations du monde lorsque de nouveaux événements l'obligèrent à quitter sa retraite et à reparaître sur la scène.

En 1774, les États-Unis d'Amérique se déclarèrent indépendants.

Quatre ans après, en 1778, la France reconnut cette indépendance, et l'Angleterre déclara la guerre à la France.

Bougainville alors crut devoir reprendre du service. Il accepta le commandement d'un vaisseau de ligne et fit partie de la flotte de M. d'Orvilliers, avec laquelle il assista à l'affaire du 27 juillet 1778.

L'année suivante, il prit part à l'expédition maritime qui manœuvra sur les côtes de l'Angleterre.

En 1779, il commandait le *Guerrier*, qui faisait partie de l'escadre du vice-amiral d'Estaing, et assista au combat de la Grenade, puis au siége de Savannah. Nommé chef d'escadre (contre-amiral) à la fin de 1780, il servit sous les ordres du comte de

Grasse. « La flotte, forte de vingt et un navires, fut envoyée à la Martinique. Elle partit de Brest le 24 mars 1781. Bougainville, monté sur le vaisseau l'*Auguste*, lui servit d'éclaireur et dirigea l'avant-garde.

En arrivant à la baie de Fort-Royal, il trouva la passe fermée par dix-huit vaisseaux de l'escadre de l'amiral Hood, qui en gardait l'entrée. Il attaqua immédiatement l'ennemi, et s'attachant plus spécialement au navire de l'amiral, il sut l'obliger à battre en retraite, tandis que la flotte française entrait en rade (28-29 avril 1781).

Ici se place une anecdote singulière racontée par Bougainville lui-même. Il avait sur son navire un perroquet nommé Kokoly, dont l'éducation avait été soignée par tout l'équipage, et qui répétait une foule de mots et même des phrases entières. Cet oiseau était à bord depuis deux ans, lorsque le bâtiment rencontra un vaisseau ennemi avec lequel il eut un engagement assez sérieux. Après le combat, on chercha Kokoly; mais il avait disparu, et l'on pensa qu'il avait été enlevé par un boulet. Enfin, au bout de deux jours, on le vit sortir d'un rouleau de câble dans lequel il s'était caché. Tout le monde s'empressa autour du ressuscité en lui prodiguant les friandises et les appels; mais à toutes ces avances le perroquet ne répondait que par une imitation du bruit du canon: Boum! boum! — On ne put jamais lui faire prononcer une autre syllabe, et plusieurs années après il

continuait à répéter son éternelle canonnade en agitant les ailes d'un air épouvanté.

A quelque temps de là, vers le commencement du mois de juin, Bougainville débarquait un corps de troupes à Tabago, la plus méridionale des îles sous le vent, et forçait ainsi la garnison ennemie à capituler.

Ainsi, toujours et partout, l'ennemi retrouvait devant lui le hardi marin, l'homme entreprenant dont le coup d'œil était juste et qui savait agir.

« Au commencement de juillet, l'amiral de Grasse fit voile de la Martinique pour le cap français de Saint-Domingue, y prit trois mille soldats de débarquement et quelqu'argent, franchit avec bonheur le double canal de Bahama, où s'engagaient rarement les flottes et alla mouiller le 30 août à l'entrée de la Chesapeake, cette baie immense qui s'est enfoncée de quatre-vingt lieues au cœur des États-Unis. (H. Martin.) »

« Lafayette, général de vingt-quatre ans, combattait contre Conwallis. Ce dernier était à cheval sur la rivière d'York près de l'embouchure de cette rivière dans la baie de Chesapeake. Lafayette avait pris position sur la rivière d'York au dessus de l'ennemi et avait fait couper les communications de Conwallis avec les Carolines et menaçait Portsmouth où était restée la réserve anglaise. »

« Or le 30 août 1781, la flotte française vint fermer la baie de Chesapeake, bloquer la rivière James

et la rivière d'York et débarquer trois mille Français qui se réunirent à Lafayette.

« Le 5 septembre, on signala une flotte anglaise : C'était l'escadre de New-York, sous l'amiral de Grasses, renforcée d'une partie de la flotte des Antilles aux ordres de Hood. De Grasse, sans attendre un bon nombre de ses matelots occupées à débarquer les soldats, alla au devant des Anglais avec vingt-quatre vaisseaux de ligne contre vingt. L'amiral de Graves, reconnaissant la force des Français, profita de l'avantage du vent pour éviter une attaque générale ; mais son avant-garde, commandée par Hood, fut fort maltraitée par l'avant-garde française, que conduisait Bougainville et que soutint le corps de bataille. La nuit permit à de Graves de se rallier et de se réparer. Il n'essaya pas de renouveler le combat et reprit la haute mer, tandis que de Grasse retournait à son blocus. (H. Martin.) »

La flotte alors rentra dans ses lignes et continua le blocus de York-Town. Quatorze jours après, le 19, lord Cornwalis capitula et se rendit prisonnier de guerre avec sept mille soldats, mille matelots, deux cent quatorze canons et trente bâtiments.

L'indépendance des États-Unis était fondée.

La France y avait eu sa bonne part et Bougainville aussi.

Il dirigea l'année suivante (1782) l'arrière-garde à la désastreuse bataille de la Dominique.

Henri Martin raconte ainsi le combat dans lequel

Bougainville prit une part des plus actives : Aux Antilles, l'amiral Hood si habilement échappé à de Grasse avait été rejoint par une escadre amenée d'Europe par Rodney et celui-ci, en prenant le commandement en chef, avait trente-huit vaisseaux de ligne sous son pavillon.

« Les Français réunis aux Espagnols étaient supérieurs en nombre ; leur plan était d'aller attaquer la Jamaïque avec cinquante vaisseaux et de nombreuses troupes de débarquement rassemblées à la Martinique, à Saint-Domingue et à Cuba.

« Il fallait avant tout opérer sur les côtes de Saint-Domingue la jonction entre la flotte française et la flotte espagnole. Jusque là l'intérêt des français était d'éviter la bataille, comme l'intérêt des anglais était de la livrer.

« De Grasse mit à la voile du fort royal de la Martinique le 8 avril avec trente-et-un vaisseaux de ligne, deux cent canons et un convoi de cent cinquante voiles. Bougainville et Vaudreuil commandaient sous lui. Il se diriga vers le canal qui sépare la Dominique de la Guadeloupe pour débarquer au vent des îles. Rodney, qui l'observait de Sainte-Lucie, se met à sa poursuite. Les français s'éloignent, favorisés par une brise dont l'avant-garde anglaise seule peut profiter comme eux. De Grasses ne résiste pas à la tentation d'attendre cette avant-garde et de prendre sa revanche sur Hood. La division de Hood est en effet assez maltraitée, mais non point accablée et, lorsque le centre

anglais parvient à lui porter secours, De Grasses se décide à éviter un engagement général. Il y réussit (9 avril 1782). Rodney emploie la nuit à se rallier et à se réparer. De Grasses fait filer son convoi sous l'escorte de deux vaisseaux de cinquante et poursuit sa route laissant à la Guadeloupe deux autres vaisseaux, séparés ou obligés de relacher pour accident de mer. Le 11 avril, on est presque hors de vue des ennemis. Dans la nuit du 11 au 12, un vaisseau de soixante quatorze, endommagé par un maladroit abordage, s'attarde et ne peut plus suivre. La plus vulgaire prudence prescrivait le sacrifice de ce batiment. De Grasses, sans prendre conseil de personne, vire de bord, retourne dégager le vaisseau retardataire et l'envoie à la Guadeloupe. Ce mouvement insensé avait rendu le combat inévitable avec vingt-huit vaisseaux contre trente-huit.

« Le douze avril à sept heures du matin, le feu fut engagé sur toute la ligne. Les français montrèrent un inébranlable courage et jusque vers midi, soutinrent la lutte sans désavantage marqué. Rodney parvint enfin, par la supériorité de ses manœuvres, à couper la ligne et à gagner le vent. Dès lors le désordre fut sans remède : chaque vaisseau français n'eut plus qu'à se défendre en désespéré au poste où l'avaient jeté les hasards du combat et de la mer. Encore, plusieurs vaisseaux de l'escadre de Bougainville, tombés sous le vent, se trouvèrent-ils à peu près dans l'impossibilité de prendre part aux derniers

efforts de leurs compagnons d'armes. Le nombre devait l'emporter. Le savant major général des flottes françaises, du Pavillon, et l'intrépide La Clochetterie qui avait inauguré glorieusement cette guerre par le combat de la *Belle Poule*, sont frappés à mort avec bien d'autres hommes d'élite. Trois vaisseaux de soixante-quatorze sont pris, après avoir perdu presque tous leurs officiers et une grande partie de leurs équipages. Bougainville sauve un cinquième vaisseau près de succomber; mais personne, malgré de généreux efforts, ne peut secourir efficacement de Grasse, qui, monté sur le magnifique vaisseau de cent dix, *la ville de Paris,* lutte jusqu'au soir avec furie contre quatre vaisseaux anglais qui l'écrasent de leurs feux combinés. Enfin, à dix heures du soir, un cinquième adversaire vient achever l'amiral français; c'était l'amiral Hood. L'imprudent et infortuné De Grasse amène enfin son pavillon. Il combattait depuis près de douze heures et n'avait plus sur le pont de son vaisseau que trois hommes sans blessure; il avait le malheur d'être l'un des trois. Il s'était montré, dans cette fatale campagne, le plus brave des soldats, le plus incapable des chefs.

« La nuit mit fin à la bataille.

A la suite de ces événements, Bougainville fut traduit devant un conseil de guerre pour sa conduite dans la journée du 12 avril 1782. Le jugement rendu ne lui fut pas favorable : « Le Conseil, y est-il dit, déclare la conduite du sieur de Bougainville, chef

d'escadre, commandant la troisième escadre, irréprochable jusqu'à midi de la journée du 12 avril, mais ce chef d'escadre n'ayant pas dans l'après-midi particularisé ses signaux et fait manœuvrer son escadre pour le prompt ralliement possible au corps de bataille, le condamne à être admonesté en présence du tribunal assemblé. »

Son rôle terminé en Amérique, Bougainville revint en France, où on lui donna le titre de maréchal de camp. Le gouvernement lui offrit en même temps, dans l'armée de terre, un commandement qu'il crut devoir refuser.

L'illustre navigateur rêvait un voyage au pôle nord. Il en dressa même le plan détaillé et fit passer à ce sujet un mémoire au comte Brienne, alors ministre de la marine.

« Celui-ci, dit Dumont d'Urville, se souciait peu de céder à un projet qu'il ne considérait que comme le caprice d'un marin inquiet et avide de nouvelles aventures. « Pensez-vous que ce soit pour moi une abbaye ? » lui répondit Bougainville, indigné du dédain ministériel.

M. Michelet raconte la même anecdote :

« Il avait voyagé, dit-il, d'un pôle à l'autre et tous les préparatifs venaient d'être terminés, lorsque le comte de Brienne arriva au ministère de la marine. Le nouveau ministre fit venir Bougainville, lui objecta qu'il n'y avait pas de fonds pour l'exécution de son projet et lui en parla en termes qui pouvaient

donner à croire qu'il regardait ce voyage comme une faveur. « Monsieur, lui dit l'illustre marin, croyez-vous que ce soit pour moi une abbaye ? »

Le voyage n'eut pas lieu.

Mais la Société royale de Londres, ayant été informée que le gouvernement français y avait renoncé, fit demander à Bougainville le travail qu'il avait préparé pour ce voyage dans lequel l'astronome Cassini devait l'accompagner. Il l'envoya à cette Société. Il avait déterminé deux routes indiquées sur son plan par *route A* et *route B*, et donnait la préférence à la dernière. Le capitaine Phipps, appelé ensuite lord Mulgrave, qui entreprit le voyage, suivit la première, et ne put aller au delà du 88e degré. « Bougainville, de qui nous tenons également ces détails, ajoute M. Michelet, était persuadé que si l'on accordait aux marins qui se livrent à la pêche à la baleine une prime d'encouragement, ils arriveraient au pôle, ou du moins iraient beaucoup plus loin que lord Mulgrave.»

Bougainville quitta définitivement la marine en 1790 et se retira pour ne plus s'occuper que de ses études favorites et de l'éducation de ses enfants.

La Révolution survint.

En septembre 1790, les équipages de l'escadre de Brest se révoltèrent. Ils se soulevèrent contre leur chef, d'Albert de Rioms. On chargea Bougainville de faire rentrer dans le devoir ces soldats mutinés, et on le nomma commandant général. Il rétablit l'ordre et revint à Paris.

1er janvier 1792, il reçut le brevet de vice-amiral, qu'il crut devoir refuser :

« Monsieur, écrivit-il en effet le 22 février au mi-
« nistre, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'hon-
« neur de m'écrire, et la liste de la nouvelle forma-
« tion de la marine. Mon devoir envers la patrie me
« fait une loi de ne point accepter un grade éminent
« qui serait un titre sans fonction. La discipline mili-
« taire, cette discipline sainte, sans laquelle ne peut
« exister une armée navale surtout, est anéantie.
« Un officier général ne saurait agir sans coopéra-
« teurs et je cherche vainement ceux qui joignaient
« à la théorie la science des manœuvres d'armée et
« la pratique des combats. Après une longue pa-
« tience de leur part, les excès répétés d'une insu-
« bordination consacrée par l'impunité les ont
« éloignés du théâtre de leur travaux. Daignez,
« monsieur être auprès du roy l'interprète de mes
« sentiments.

« Je serai bien malheureux si je ne puis dévouer
« mes derniers jours au service de mon pays, et ter-
« miner ma carrière comme je l'ai commencée.

« Je suis, etc.

Bougainville. »

Dès lors, il rentra dans la vie civile après avoir servi la patrie pendant quarante ans.

La fin de sa carrière peut se raconter en peu de mots.

Après la retraite de Fleurieu, Louis XVI lui offrit le ministère de la marine, qu'il refusa également.

Pendant la Terreur, en 1793, il fut arrêté comme suspect et il aurait probablement porté sa tête sur l'échafaud comme tant d'autres, sans le 9 thermidor qui, en amenant la chute de Robespierre, fit ouvrir les portes des prisons.

En 1795, il fut nommé membre du bureau des longitudes, et le 25 novembre de la même année, le ministre de l'intérieur le désigna pour faire partie de l'Institut (section de géographie). Il a pris une part active aux travaux de ces deux corps savants et a donné plnsieurs mémoires à l'ancien recueil de l'Institut (sections des sciences morales et politiques).

On lui doit notamment un *Essai historique sur les navigations anciennes et modernes dans les hautes latitudes septentrionales* et une *Notice historique sur les sauvages de l'Amérique septentrionale.*

En 1797, le conseil des Cinq-Cents le présenta en concurrence avec Barthélemy, pour le poste de Directeur.

C'est vers cette époque (octobre 1797), que Bonaparte, qui venait de fonder la République Cisalpine et d'imposer le traité de Campo-Formio, revint à Paris.

« Il alla se cacher, dit M. Thiers, dans une maison fort modeste qu'il avait achetée rue Chantereine. Cet

homme, chez lequel l'orgueil était immense, avait toute l'adresse d'une femme à le cacher. Le ministre des affaires étrangères de Talleyrand, étant allé le voir le soir même de son arrivée, Bonaparte demanda la permission de ne pas le recevoir et le prévint le lendemain.

« Le salon des affaires étrangères était plein de grands personnages empressés de voir le héros. Silencieux pour tout le monde, il aperçut Bougainville, et alla droit à lui pour lui dire de ces paroles, qui, tombant de sa bouche, devait produire des impressions profondes. Déjà il affectait le goût d'un souverain pour l'homme utile et célèbre. »

Ceci prouve que Bougainville, vieilli, était encore une personnalité vivante. Il se faisait remarquer, dit en effet M. Rossel, un de ses biographes, au milieu des hommes de tous les âges, par sa sagacité et cet enjouement qui ne l'a jamais quitté. Sa taille était au-dessus de la médiocre, son maintien noble et ses manières aisées. Sa santé robuste avait résisté aux plus rudes épreuves. Il a joui dans la haute société de la réputation d'un homme d'esprit et en a obtenu tous les avantages. Il s'abandonna aux plaisirs dans sa jeunesse et n'y fut pas insensible dans un âge plus avancé. Obligeant par nature, il ne sut jamais refuser ses services à ceux qui en avaient besoin, il fut quelquefois libéral jusqu'à la prodigalité, et son oncle maternel (d'Arboulin), qui l'aimait beaucoup et qui eut plus d'une fois occasion de réparer à ses frais le

tort qu'il s'était fait par ses profusions, se plaisait à l'appeler son *très-cher* neveu.

Il conserva jusqu'à la fin ce même caractère sérieux et charmant tout à la fois.

Le 12 février 1802, un arrêt des Consuls lui attribua une pension de quatre mille francs.

Enfin, sous l'Empire, il fut fait sénateur à la formation de ce corps, et nommé comte de l'Empire et grand officier de la Légion d'honneur.

A quatre-vingt-deux ans, il n'avait contracté aucune infirmité et semblait devoir vivre encore de longues années, tant il était robuste et bien portant. Mais il tomba subitement malade, et après dix jours de cruelles souffrances, le 31 août 1811, il mourut passage des Petits-Pères, laissant deux fils, dont l'un est devenu contre-amiral et l'autre colonel d'infanterie. Sa femme était morte peu de temps avant lui.

De cette vie si belle et si bien remplie, on peut tirer un enseignement précieux. On dit communément: Ce qu'on veut on le peut.

Bougainville en est un exemple frappant.

Il se livre à l'étude des sciences, et à vingt-trois ans il publie un traité de calcul qui lui attire les suffrages des gens compétents.

On l'attache à une ambassade. Il se fait apprécier au milieu d'une société hautaine et mal disposée pour la France.

Le voilà soldat, et le Canada tout entier est là pour

porter témoignage de sa valeur, de son dévouement et de ses talents militaires.

La paix est faite. Il semble que sa carrière soit à jamais finie. Il s'en crée une nouvelle et s'improvise marin pour étonner le monde par la hardiesse et l'audace de ses entreprises. Il découvre des terres inconnues et fait flotter le pavillon de la France sur tous les points du globe.

Homme universel, il doit évidemment ses succès aux merveilleuses aptitudes dont il est doué, mais il les doit aussi et surtout à sa volonté. C'est qu'en effet, la volonté chez l'homme est un levier puissant dont on n'apprécie pas assez l'importance et la force. Et le proverbe a raison quand il dit :

Ce qu'on veut on le peut.



Librairie DUCROCQ

LA PÉROUSE

1741-1788

CHAPITRE I

Naissance de La Pérouse. — Garde de Marine. — Campagne contre l'Angleterre (1756). — Combat de Belle-Isle. — Campagne en Amérique. — Enseigne de vaisseau. — Station sur la côte de Malabar. — Lieutenant de vaisseau. — Combat de la Nouvelle-Grenade. — Capitaine. — Combat du cap nord de l'île Royale. — Il détruit les établissements anglais de la baie d'Hudson.

Jean-François Galaup comte de la Pérouse naquit le 22 août 1741. Les uns lui donnent Albi, pour lieu de naissance, les autres le Gua, près d'Albi. On ignore la date exacte de sa mort, mais on sait qu'elle ne doit pas être de beaucoup postérieure au 7 février 1788.

Entré fort jeune à l'école de marine, où il fit ses premières études, il en sortit avec le grade de garde marine le 15 novembre 1756. Il avait alors quinze ans et trois mois. Il prit une part active à la guerre qui éclata, vers cette époque, entre la France et l'Angleterre, et fit quatre campagnes sur le *Célèbre*, la *Pomone*, le *Zéphyr* et le *Cerf*.

Embarqué sur le *Formidable*, il assista à un combat que l'escadre du maréchal de Conflans eut à soutenir le 20 novembre 1759, à la hauteur de Belle-Ile, contre dix vaisseaux ennemis. Dans cette lutte

acharnée, huit vaisseaux furent coulés bas, tant du côté des Anglais que du nôtre, et le *Formidable* fut presque désemparé. La Pérouse fut blessé et fait prisonnier par l'ennemi.

Rendu à sa patrie, il reprit immédiatement du service et fit encore trois campagnes en Amérique sur le *Robuste*.

Il fut nommé enseigne de vaisseau à vingt-trois ans, le 1er octobre 1764, et fut embarqué sur l'*Adour* en 1765 et sur la *Gave* en 1766. L'année suivante, il revint sur l'*Adour* comme commandant. Puis il commanda successivement la *Dorothée* en 1769, le *Bugalet* et la *Belle-Poule* en 1771. Enfin, de 1773 à 1777, il fut envoyé en station sur la côte du Malabar, à bord de la *Seine* et des *Deux-Amis*.

Le 4 avril 1777, la Pérouse fut nommé lieutenant de vaisseau. Il navigua ensuite dans les parages du globe les plus éloignés jusqu'en 1778, époque où les hostilités recommencèrent avec l'Angleterre. Il soutient alors un brillant combat le 17 juin.

En 1779, il commandait l'*Amazone*, l'un des vaisseaux de l'escadre du vice-amiral d'Estaing. A la Nouvelle-Grenade, il mouilla à une portée de pistolet d'une batterie ennemie, pour protéger la descente des troupes qu'il devait débarquer, et, quelques jours après, il captura l'*Ariel*, frégate anglaise, sur la côte même de la Nouvelle-Angleterre.

Le 4 avril 1780, nommé capitaine de vaisseau, il prit le commandement de l'*Astrée* et le 21 juil-

let 1781, il livra un combat opiniâtre à six bâtiments anglais. Aidé par l'*Hermione*, il trouva moyen d'en prendre deux et les autres ne purent s'échapper que grâce à la nuit qui survint et empêcha la poursuite. Cette rencontre mémorable eut lieu près du cap nord de l'île Royale, sur la côte de la Nouvelle-Bretagne.

Au mois d'avril 1782, La Pérouse appareilla avec l'armée navale du comte de Grasse qui escortait un convoi à destination de Saint-Domingue ; mais, le 12, la *Ville-de-Paris* et la *Zélée* ayant eu un abordage, et ce dernier navire ayant cassé son beaupré et son mât de misaine, le capitaine de la Pérouse reçut l'ordre de le prendre à la remorque et de le conduire à la Basse-Terre de la Guadeloupe. Ce contre-temps l'empêcha d'assister à la bataille de la Dominique quoiqu'il fût reparti de la Basse-Terre aussitôt sa mission terminée.

Les exploits de La Pérouse avaient appelé sur lui l'attention du gouvernement ; on lui donna une mission de confiance, en le chargeant de détruire les établissements anglais de la baie d'Hudson.

Le 31 mai 1782, il sortit de la rade du Cap Français, monté sur le *Sceptre*, de soixante-quatorze canons, accompagné des frégates l'*Astrée* et l'*Engageante*, de trente-six canons chacune. Cette flottille portait deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante artilleurs, quarante canons de campagne, deux mortiers et trois cents projectiles de gros calibre.

De Langle, son ami, commandait l'*Astrée*. C'est le

même qui fut massacré plus tard, presque sous ses yeux, par les sauvages de Maouna; l'*Engageante* était commandée par le capitaine de Lajaille.

Le 17 juillet, l'escadre arriva en vue de l'île de la Résolution, située au milieu de l'entrée du détroit d'Hudson. Mais à peine l'eut-elle dépassée, qu'elle trouva la glace barrant le passage. Les navires durent attendre là, au milieu des brumes épaisses, que la débâcle leur permît d'avancer ; plusieurs fois on crut le moment venu de marcher ; de grandes crevasses se formaient, on s'y engageait, mais on retrouvait bientôt, devant soi une infranchissable barrière ! Enfin, le 8 août au soir, on arriva devant le fort du Prince-de-Galles, situé à l'embouchure de la rivière Churchill, qui se jette dans la baie d'Hudson.

La place se rendit à la première sommation, et l'on s'en empara sans coup férir. La fort d'York fut pris de même, et l'on détruisit ainsi successivement tous les établissements anglais sur cette côte. Mais, son but atteint, La Pérouse se montra plein d'humanité pour les vaincus ; la plupart s'étaient réfugiés sans armes et sans vivres dans l'intérieur des terres ; saisis de terreur, ils erraient ainsi à la merci de peuplades sauvages et cruelles. Le vainqueur fit déposer des fusils et des aliments sur le rivage avant de quitter cette terre ravagée par lui, montrant ainsi que la France n'a d'ennemis que les armes à la main, et que, pour ses enfants, les vaincus sont des hommes et des frères.

Dans le butin qui tomba entre ses mains, il trouva le *Journal* d'un voyage par terre accompli, en 1772, dans le nord par Hearn. Ce journal renfermait une foule de notions et d'indications d'une extrême importance pour le commerce de la Compagnie.

La Pérouse le rendit à son auteur et ne lui imposa d'autre condition que l'engagement formel de le publier lors de son retour à Londres.

Cette expédition mit en relief les rares qualités de La Pérouse. Il avait, en effet, navigué sans accident au milieu de récifs et de dangers sans nombre, longeant les côtes, évitant les hauts fonds avec une rare prudence, et pourtant, avançant toujours, sans hésitation et sans crainte. Le vice-amiral Page apprécie ainsi la conduite de La Pérouse durant cette difficile campagne: « L'année 1782, dit-il, le retrouve au cap français (Haïti), commandant depuis deux ans un vaisseau de ligne. Il n'a pas encore plus de quarante et un ans, et comme marin nul ne lui refuse de grandes capacités: il a continuellement navigué sur toute espèce de navire et dans toutes les mers, soit en sous ordre, soit en qualité de commandant. Peu d'officiers peuvent présenter une carrière aussi activement remplie : il a assisté à plusieurs combats, plus d'une fois même il a pris aux Anglais des bâtiments de guerre; et pourtant la malignité des officiers de son corps ne l'épargne pas ; c'est une opinion reçue *qu'il a peur de la poudre*... Du reste,

plein d'esprit et de vivacité, agréable dans ses rapports avec ses égaux et avec ses inférieurs, il est d'un caractère doux, égal, pétillant de gaieté et d'inoffensantes saillies. Mais nulle occasion encore n'a fait éclater en lui des talents supérieurs, quand il reçoit l'ordre d'aller ruiner avec une escadre les établissements anglais de la baie d'Hudson. Or, cette année fut rude, même pendant l'été, sous le cercle polaire ; il trouva la baie gelée, partout d'immenses bancs de glace, des brunes inpénétrables et souvent des tempêtes de neige que le vent amenait du pôle. Au milieu de tous ces périls, il déploya une sagacité remarquable, une haute intelligence des ressources de la navigation ; il échappa aux éléments réunis contre lui ; son expédition fut heureuse : il détruisit les établissements de la Compagnie anglaise, et cependant il fit la guerre en ennemi généreux. Il revint dans sa patrie, rapportant avec ses succès une réputation incontestable d'habile marin. »

CHAPITRE II

Organisation d'un voyage d'exploration. — Départ de Brest. — Ténériffe. — Iles Martin Vaz. — Détroit de Le Maire. — Conception du Chili. — Les îles de Pâques.— Havaï. — Saint-Élie de Behring. — Port des Français. — Mort de vingt et un officiers et matelots. Les îles Sartines. — Monterey. — La Californie.

Les grandes découvertes faites par Cook dans le domaine de la géographie avaient appelé l'attention du monde sur les explorations lointaines.

Le roi Louis XVI, qui portait un intérêt tout particulier aux choses de la science, chargea Fleurieu, son ministre de la marine, de dresser un projet d'expédition dans ces contrées éloignées et peu connues, où tout était nouveau.

Fleurieu désigna La Pérouse pour diriger cette vaste entreprise, et le gouvernement mit à sa disposition deux bâtiments, la *Boussole* et *l'Astrolabe*. On lui donna pour lieutenant de Langle, officier d'un rare mérite, qui devait commander *l'Astrolabe ;* La Pérouse s'était réservé la direction de la *Boussole*.

D'après les vues du roi, le voyage, tout en ayant un but politique et commercial, avait également et sur-

tout un but scientifique, aussi un certain nombre de savants et d'artistes furent-ils désignés pour accompagner l'expédition : Bernizet, ingénieur géographe ; Lepaute, astronome et membre de l'Académie des sciences ; de Lamanon, physicien ; Duché de Nancy, dessinateur de figure et paysages ; Prevost le jeune, dessinateur pour la botanique ; Collignon, jardinier botaniste ; Guéry, horloger, furent du nombre de ceux qui s'embarquèrent sur l'*Astrolabe* et sur la *Boussole*.

Les deux navires étaient munis d'instruments de précision fort délicats, notamment de montres maritimes dont on avait récemment appliqué l'usage à la fixation des longitudes.

Tout avait été prévu dans les instructions qui furent données au jeune commandant.

Un mémoire du roi indiquait la route à tenir, le plan du voyage et les questions politiques ou commerciales qui devaient être particulièrement étudiées.

L'original de ce mémoire existe encore, et l'on voit à la fin la note suivante, écrite de la main même de Louis XVI :

« Pour résumer ce qui est proposé dans ce mémoire, et les observations que j'ai faites, il y a deux parties, celle du commerce et celle des reconnaissances. La premiêre a deux points principaux : la pêche de la baleine dans l'Océan méridional, au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance ; l'autre

est la traite des pelleteries dans le nord-ouest de l'Amérique pour être transportées en Chine, et si l'on peut au Japon. Quant à la partie des reconnaissances, les points principaux sont : celui de la partie nord-ouest de l'Amérique qui concourt avec la partie commerciale, celui des mers du Japon, qui y concourt aussi, mais pour cela, je crois que la saison proposée dans le mémoire est mal choisie ; celui des îles Salomon et celui du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Tous les autres points doivent être subordonnés à ceux-là ; on doit se restreindre à ce qui est le plus utile et qui peut s'exécuter à l'aise dans les trois années proposées. »

On devait en même temps faire les observations scientifiques les plus complètes.

Une notice avait été spécialement rédigée par l'Académie des sciences pour servir aux savants embarqués sous les ordres de La Pérouse. Cette notice embrassait toutes les branches de la science: géométrie, astronomie, mécanique, physique, chimie, anatomie, minéralogie, botanique.

La société de médecine avait également posé quelques questions particulières à résoudre ou tout au moins à étudier sur l'anatomie, la physique, l'hygiène, les maladies, la matière médicale et la chirurgie.

La Pérouse, aussitôt sa commission signée, s'occupa de l'armement des deux navires. Il avait reçu ses instructions le 26 juin, et le 1er juillet il s'était rendu à Brest.

Là, les vents d'ouest le retinrent en rade pendant un mois.

Enfin, le 1er août 1785, on mit à la voile et l'on quitta la France pour gagner Madère.

La traversée n'eut rien de remarquable jusqu'à Ténériffe où l'on arriva le 19, après avoir visité les îles de Salvage, situées dans le petit archipel de l'Atlantique placé entre Madère et les Canaries.

A Ténériffe, où l'on séjourna quelque temps, les naturalistes explorèrent le pic. On constata que le sol de l'île était tout imprégné de fer et l'on fit une ample moisson de plantes nouvelles et anciennes. De Lamanon mesura la hauteur du pic.

Le 30 août, on quitta le port et l'on navigua sur une mer calme et unie. L'expédition coupa l'Équateur le 29 septembre.

Le 16 octobre, à 10 heures du matin, on aperçut les îles Martin-Vaz et on constata que ces îles ne sont que des rochers dont le plus grand peut avoir un quart de lieue de tour : trois petits îlots sont assez rapprochés les uns des autres. Après avoir déterminé la position de ces îles, on gagna la Trinité, où l'on ne trouva ni eau ni bois, On voulut alors relâcher à l'Ascension, mais on ne put reconnaître ce point et l'expédition se dirigea sur l'île Sainte-Catherine, située sur la côte du Brésil, à quelques degrés au nord de la rivière de la Plata. On y arriva le 16 novembre.

A ce moment il n'y avait pas un seul malade à bord.

Le 19 novembre, on quitta le mouillage.

Le 28, l'expédition essuya un coup de vent violent, et le mauvais temps dura jusque vers le milieu de décembre ; par contre, le mois de janvier fut très-beau.

Le 14 janvier 1786, on fit des sondages sur la côte des Patagons, et l'on releva le cap Beautemps, qui forme la pointe nord de la rivière Callégos ; puis on longea le cap San Diego, situé à la pointe occidentale du détroit de Le Maire.

Le même jour, les navires donnèrent dans le détroit. Une brune épaisse, qui s'était élevée dans le sud-ouest, empêcha de voir la terre des États : mais on serra la Terre de feu d'assez près pour distinguer un certain nombre de sauvages errants sur la côte. Les navires doublèrent heureusement le cap Horn, et le 7 février ils entrèrent dans l'océan Pacifique et firent route sur l'île Juan Fernandez. Malheureusement, les vivres commençant à manquer, il fallut gagner au plus vite un port de ravitaillement, et La Pérouse résolut de faire voile sans délai pour la *Conception* du Chili.

Il chercha inutilement à découvrir cette ville, qui devait se trouver dans la partie sud-est de la baie et ne vit rien qui indiquât la présence d'une grande cité.

Vers le soir, les pilotes s'étant approchés, on apprit que la Conception avait été détruite en 1751 par

un tremblement de terre et que la nouvelle ville avait été rebâtie à trois lieues de là sur les bords de la rivière Bobio.

On continua à louvoyer et l'on mouilla à une lieue nord-ouest de Talcaguana, le 22 février 1786. Le commandant du port de la Conception fit passer des provisions à bord et se montra plein d'empressement pour l'expédition.

Du mouillage, on apercevait les ruines de la cité détruite en 1751, la nouvelle ville construite, en 1763, contenait déjà dix mille habitants lors de l'arrivée de La Pérouse.

Cette partie du Chili est du reste très-fertile ; la vigne et le blé y prospèrent, et les campagnes sont peuplées de nombreux troupeaux.

On quitta le Chili le 17 mars, après avoir réparé les bâtiments. La Pérouse voulait gagner l'île de Juan Fernandez, mais il ne put la rencontrer et il arriva, le 8 avril, à Vaïhou, une des îles de Pâques, et le lendemain l'*Astrolabe* et la *Boussole* jetaient l'ancre devant l'île de Cook, une des Sandwich. Là, les naturels vinrent en foule à bord des navires. Comme on voulait leur inspirer une crainte salutaire, on descendit à terre en armes. Un grand nombre d'indigènes se tro vaient réunis sur le rivage. La partie de l'île sur laquelle les Européens débarquèrent, était une côte élevée d'environ six mètres. Les montagnes qui formaient le fond du paysage, ont une hauteur de quatorze à quinze cents mètres, et le terrain s'a-

baisse ensuite en pente douce depuis leur base jusqu'au bord de la mer. Dans toute cette partie basse, il n'y a pas un arbre ni un arbuste. Les indigènes ont dû les arracher à une époque déjà reculée, et le terrain serait absolument aride et dénudé sans un grand nombre de grosses pierres dressées en terre, qui entretiennent un peu de fraîcheur.

La Pérouse, aussitôt débarqué, forma une sorte de campement et signifia aux habitants de l'île qu'ils eussent à respecter la limite tracée par lui et à ne pas la franchir. Il fit dresser des tentes dans l'espace réservé et l'on distribua des cadeaux aux insulaires. Mais bientôt, malgré toutes les précautions prises, les indigènes trouvèrent le moyen de piller les Européens avec une rare impudence. Une foule considérable, composée de plus de huit cents hommes et de près de deux cents femmes, enserrait le campement. Tous, complices les uns des autres, volaient à l'envi qui les chapeaux, qui les mouchoirs des malheureux Européens, qui, si on avait laissé faire ces pillards, auraient été bientôt complétement dépouillés. Les voleurs, aussitôt leur coup fait, s'enfuyaient comme une volée d'oiseaux surprise par l'oiseleur ; mais, l'instant d'après, ils revenaient avec plus d'acharnement encore.

La Pérouse, n'ayant qu'un petit nombre d'heures à passer dans l'île, confia la garde de sa tente à son premier lieutenant, M. d'Escures, et le chargea du commandement des soldats et des matelots qui se

trouvaient à terre. Il divisa ensuite sa troupe en deux parties.

La première, placée sous les ordres de M. de Langle, devait pénétrer dans l'intérieur de l'île et y semer des graines dans les endroits qui paraîtraient les plus propres à les faire réussir ; elle devait, en outre, étudier le sol, la population et tout ce qui pouvait intéresser dans ce pays extraordinaire et nouveau.

La seconde partie, dont La Pérouse s'était réservé la direction, avait pour mission spéciale de visiter les monuments et les points élevés dans un rayon limité autour du point de débarquement. Dans cette rapide exploration, le navigateur remarqua qu'il y avait presque autant de femmes que d'hommes, et que le nombre des enfants était très-considérable.

On trouva un grand nombre de monuments qui parurent remonter à une époque fort ancienne. C'est principalement sur les tombeaux qu'on remarqua ces monuments. Les morts, en effet, sont placés dans des moraïs ou sépultures surmontées de pyramides. La plus remarquable de celles qu'on put examiner était blanchie au lait de chaux.

Ni la Pérouse, ni de Langle, qui tous deux pénétrèrent assez avant dans l'intérieur, ne trouvèrent trace d'aucun culte chez ce peuple singulier. La paresse paraît être, d'ailleurs, son principal défaut. C'est à peine si la dixième partie de l'île a été cultivée, et cependant, au dire des voyageurs, trois jours

de travail auraient suffi à chaque habitant pour se procurer abondamment de quoi subvenir à ses besoins pendant une année entière.

Du reste, ils vivent en commun, et leurs maisons servent, en général, à tout un village. L'une d'entre elles a été mesurée, elle avait cent mètres de longueur, trois mètres de largeur et trois mètres de hauteur au centre ; elle avait la forme d'une pirogue renversée. A chaque bout se trouvait une porte étroite et basse, par laquelle on ne pouvait s'introduire qu'en se glissant sur les mains. Cette maison, qui contenait plus de deux cents personnes, formait à elle seule tout un bourg.

Les officiers de l'expédition trouvèrent également et mesurèrent des statues gigantesques, grossièrement sculptées, et remontant évidemment à une époque reculée. Toutes ces découvertes indiquaient, à n'en pouvoir douter, les traces d'une civilisation antérieure à laquelle il était difficile d'assigner une époque fixe.

Les naturalistes, de leur côté, découvrirent un cratère éteint. Cette exploration, comme on le voit, avait eu des résultats intéressants. Quand La Pérouse revint de son excursion dans l'intérieur, il trouva tout son monde sans mouchoir et sans chapeau, lui-même avait d'ailleurs été volé en route par un sauvage qui lui avait enlevé son couvre-chef, après l'avoir aidé à descendre d'une plate-forme. Les choses allèrent si loin qu'il fallut enfin sévir : l'ancre d'un

canot ayant été enlevée, on poursuivit les auteurs de ce vol qui se défendirent à coups de pierre. Un coup de fusil fut tiré dans leur direction, et ils s'enfuirent aussitôt saisis d'une effroyable panique, mais ils emportèrent avec eux le fruit de leur larcin et l'ancre ne put être retrouvée.

Enfin, le 10 avril 1786, les navires quittèrent le mouillage de la baie de Cook, laissant à terre des graines et des animaux destinés à enrichir le pays de produits nouveaux.

On naviguait alors dans des mers inconnues, et pendant quarante jours on ne vit aucune terre.

Le 20 mai, au matin, on découvrit les hautes montagnes d'Havaï, toutes couvertes de neiges et, peu de temps après, on distingua les pics un peu moins élevés de Nawi. Bientôt on releva la pointe de cette île, dont l'aspect était vraiment enchanteur. On voyait l'eau se précipiter en cascades du haut des montagnes et descendre à la mer, après avoir arrosé des plaines où se trouvaient les habitations des naturels, tantôt dispersées et tantôt groupées en bourgades compactes. Toutes les cases étaient, en général, construites sur le bord de la mer, et les montagnes qui les abritaient semblaient si rapprochées du rivage que le terrain habitable ne paraissait pas avoir plus d'une demi-lieue de profondeur.

La Pérouse voulait trouver un mouillage sûr ; il prolongea l'île, cherchant à gagner celle de Morakinus, où il espérait rencontrer une baie qui pût l'abriter des vents alisés.

Plus de cinquante pirogues, montées par des insulaires, se détachèrent de la côte. Ils venaient offrir des fruits et des cochons et demandaient en retour qu'on leur donnât du fer. On avait jeté un câble aux pirogues et le plus grand nombre s'y étaient amarrées ; mais les bâtiments continuaient leur marche et la rapidité de leur course faisait à chaque instant chavirer quelques pirogues.

« Les Indiens, dit la Pérouse, étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée et se jetaient à la nage ; ils couraient d'abord à leurs cochons, et, les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient leurs canots des épaules, en vidaient l'eau et y remontaient gaiement, cherchant, à force de rames, à regagner, auprès de nos frégates, le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été, dans l'instant, occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé : nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues. »

Peu à peu le pays changea d'aspect, les bords de l'île se montrèrent plats et déserts, et lorsqu'enfin les bâtiments trouvèrent un endroit où ils purent mouiller leurs ancres à quinze cents mètres environ de la terre, ils étaient en face d'une plage affreuse, aride et nue, de l'aspect le plus désolé. On voyait que la lave avait coulé là jadis et qu'elle avait anéanti toute végétation. Cette rade offrait d'autant plus de dangers qu'on y était exposé à des courants qui empêchaient de tenir debout au vent.

Le lendemain, quatre canots furent dirigés sur l'île. On avait eu la précaution de les armer et d'y embarquer vingt soldats pour protéger le débarquement. La Pérouse, de Langle et quelques officiers descendirent à terre. Cet appareil inusité n'effraya nullement les naturels, qui, depuis le matin, attendaient dans leurs pirogues le moment où ils pourraient commencer les échanges.

Les chefs indiens vinrent haranguer La Pérouse et lui offrirent comme présent un cochon, en échange duquel le navigateur leur fit distribner du fer, des haches et des médailles. Ces libéralités firent le meilleur effet sur les sauvages.

Après avoir visité quatre petits villages, composés chacun d'une dizaine de maisons tout au plus, La Pérouse reprit la mer et continua sa route à travers un dédale de petites îles, longeant successivement Tahourana, Ranay, Morokai et Oathou.

Le 1er juin 1786 enfin, toutes ces îles étaient dépassées, et l'expédition avait obtenu le résultat qu'elle s'était proposé, en fixant la géographie de parages peu connus, et effaçant des cartes toute une série d'îles que les Espagnols y avaient inscrites à tort.

Les navires firent alors route vers la côte N.-O. de l'Amérique, et dès le 9 juin, par 34° de latitude nord, ils commencèrent à entrer dans les brumes.

Le 23, une éclaircie dans le brouillard leur permit d'entrevoir une longue chaîne de montagnes couvertes,

de neige. C'était le mont Saint-Élie de Behring. La vue de cette terre stérile et nue couverte d'une neige épaisse, sans un seul arbre à l'horizon, fut loin de produire un effet agréable sur les équipages des deux navires.

Le 25, La Pérouse, espérant pouvoir rencontrer un port, envoya le chevalier de Monti en reconnaissance avec trois canots. Malheureusement la côte qui formait en cet endroit un enfoncement dans le nord-ouest n'offrait aucun abri, et cette baie, à laquelle on donna le nom de baie Monti, dut être abandonnée sans qu'on pût y entrer.

On reconnut ensuite la rivière de Behring, et le 2 juillet, on releva le mont Beau-Temps.

Un peu plus loin, on découvrit un port véritable, qu'aucun navigateur n'avait encore signalé, quoiqu'il ne fût pas à plus de trente lieues de celui de Los-Remedios. La Pérouse lui donna le nom de Port des Français.

Le 3, à six heures du matin, les vaisseaux mouillèrent à une demi-encâblure du rivage, après avoir failli faire naufrage, tant la force du vent, brusquement déchaîné, les poussa avec violence dans l'intérieur du port. Dès qu'ils furent sur leurs ancres, un grand nombre de pirogues les entourèrent. Les sauvages qui les montaient apportaient des monceaux de peaux de loutres, qu'ils offraient contre des haches et du fer en barre. Ce dernier produit, surtout, parut leur être particulièrement agréable.

La Pérouse établit son observatoire sur une île située dans la baie et fit former un établissement. On y dressa des tentes pour les voiliers et les forgerons et on y mit en dépôt les pièces à eau de l'arrimage, qu'on devait refaire entièrement.

Bientôt, l'avidité des indigènes, contre laquelle La Pérouse croyait s'être mis à l'abri, devint telle, qu'il dut renoncer à la station qu'il avait établie :

« Les naturels débarquaient la nuit du côté du large, traversaient un bois très-épais, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour ; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de leurs effets. Enfin, ils eurent l'adresse d'entrer, de nuit, dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaux, qui étaient de garde à l'observatoire ; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qu'ils avaient placés, par précaution, sous leur chevet. Une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point réveillés. »

Pendant que les chaloupes faisaient l'eau et le bois, les ingénieurs Monneron et Bernizet levaient le plan de la baie.

La Pérouse espérait trouver au fond de cette rade des canaux par lesquels il pensait pouvoir pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique ; il supposait qu'elle devait aboutir en effet à quelque rivière importante coulant

entre deux montagnes et prenant sa source dans un des grands lacs du Canada. Mais cette supposition était illusoire ; car, après avoir fait une lieue et demie environ, le commandant se trouva dans une impasse terminée par deux énormes glaciers. On fut même obligé, pour pénétrer dans cet enfoncement, d'écarter les glaçons dont la mer était chargée.

Le 13 juillet, les réparations pour l'exécution desquelles on avait fait relâche furent terminées, et trois embarcations partirent sous le commandement du lieutenant Descures, pour opérer le sondage de la baie. La Pérouse avait recommandé d'une façon toute spéciale à cet officier, d'éviter avec grand soin d'approcher de la passe d'entrée avant l'heure de la mer étale, parce qu'une barre dangereuse, portant sur les brisants, y régnait à l'heure de la marée.

Les canots étaient partis à six heures du matin. A dix heures, on vit revenir celui de la *Boussole*, ramené par l'enseigne Boutin. A peine celui-ci fut-il à bord, qu'il annonça le naufrage de ses camarades. Il les avait vus sombrer tous sans pouvoir leur venir en aide.

Le lieutenant Descures, se croyant encore éloigné de la passe, s'était trouvé pris tout à coup dans les eaux du courant et, malgré les efforts inouïs qu'il avait faits pour rétrograder, son embarcation avait été bientôt engloutie avec tous ceux qui la montaient. Boutin, menacé comme lui, avait eu l'idée de pré-

senter à la lame l'arrière de son canot et, grâce à cette manœuvre habile, il fut entraîné à reculons en dehors de la passe et se trouva bientôt en plaine mer. Une fois le danger passé, il songea aux naufragés et revint sur ses pas. Il longea le bord des brisants, espérant pouvoir en sauver quelques-uns, mais il fut continuellement repoussé par la marée, et il eut la douleur de les voir tous périr les uns après les autres, sans avoir pu leur porter aucun secours.

Le malheur était encore plus grand qu'on ne le croyait. Bientôt après, le capitaine de Langle arriva, annonçant que la chaloupe de l'*Astrolabe* avait partagé le sort de celle de la *Boussole*. Cette embarcation, que dirigeaient les deux frères Laborde, se trouvait en dehors du courant au moment où avait eu lieu la catastrophe de Descures. Malheureusement, ces deux officiers, emportés par leur courage, voulurent porter secours à leurs compagnons et sombrèrent avec eux.

Le capitaine de Langle était vivement affecté de ce malheur ; jusqu'alors il s'était fait une règle de conduite de ne jamais détacher pour la même corvée ces deux frères qui s'aimaient beaucoup, et ce jour-là, il avait cédé, malgré lui, au désir qu'ils avaient manifesté de descendre ensemble à terre.

On promit aux sauvages, qui étaient venus à bord et qui indiquaient par des signes qu'ils avaient vu périr les deux canots, de les combler de présents

s'ils parvenaient à sauver même un seul homme. On envoya une chaloupe vers l'est, où, suivant toutes les probabilités, devaient aborder ceux qui auraient pu se sauver.

Le capitaine de Langle se porta sur l'ouest, afin de ne rien négliger et d'explorer la côte dans toutes les directions.

Les officiers voulurent s'associer à ces recherches; on fit trois lieues sur les bords de la mer; mais on ne put trouver un seul débris.

La Pérouse qui, jusqu'au dernier moment, avait gardé quelque espoir, dut le voir s'évanouir, quand les chaloupes revinrent sans avoir rien découvert; malgré la certitude douloureuse qui s'imposait à lui, pendant plusieurs jours encore, il fit faire de minutieuses recherches sur tout le littoral, mais ce fut inutilement; pas un cadavre ne fut retrouvé, et la mer garda les vingt et une victimes qu'elle avait englouties.

Au milieu de la baie se trouvait une île; on y éleva un monument sous lequel on enterra une bouteille, dans laquelle on avait renfermé l'inscription suivante :

A L'ENTRÉE DE CE PORT
SONT PÉRI VINGT ET UN BRAVES MARINS.
QUI QUE VOUS SOYEZ
MÊLEZ VOS LARMES AUX NOTRES.

L'île consacrée à la mémoire de nos malheureux compatriotes reçut le nom d'île du Cénotaphe.

La baie des Français est située par 58° 37′ de latitude nord et 130° 50′ de longitude occidentale, le climat de la côte est infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson. Pendant trois ou quatre mois de l'année, la végétation est très-vigoureuse, les bois donnent en abondance des fraises et des framboises, et les rivières sont remplies de truites et de saumons.

Les chasseurs aperçurent dans les bois des ours et des martres, et ils achetèrent aux naturels des peaux de lynx et d'hermine.

Quant à l'aspect du pays, il est véritablement effrayant; des montagnes de granit et de schiste sont éternellement couvertes de neiges; elles ont leur base dans l'eau, et les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses.

Les habitants de cette terre sont grossiers et méchants, constamment agités par le sentiment de la crainte ou celui de la vengeance. Cruels par peur, ils sont sans cesse armés les uns contre les autres, et, quand ils ne sont pas en lutte, ils passent leur temps au jeu, la seule passion de ces êtres dégradés.

Les Français ne descendaient à terre qu'avec leurs armes, et, grâce à cette précaution, ils n'avaient rien à redouter, car les insulaires de cette contrée craignaient tant les fusils, qu'une dizaine d'hommes

armés suffisaient pour en imposer à tout un village.

Ceux-ci se composent de trois ou quatre appentis de bois de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt de large, couverts de planches ou d'écorces d'arbre, mais du côté du vent seulement. Dix-huit à vingt personnes logent sous chacun de ces hangars, les femmes et les enfants d'un côté et les hommes de l'autre. Chaque cabane constitue une peuplade ayant sa pirogue et son chef. L'été, ils errent dans les différentes baies, et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays pour chasser. Les chiens sont les seuls animaux qu'ils respectent; il y en a toujours plusieurs dans chaque cabane. Ces animaux, qui ressemblent aux chiens de berger de Buffon, sont très-sauvages, mais ils n'aboient pas et ne font entendre qu'une sorte de sifflement. Les hommes ont les cartilages du nez et des oreilles percés et ils y attachent des ornements. Leurs dents sont limées jusqu'aux gencives : une simple peau est jetée sur leurs épaules et le reste du corps est nu à l'exception de la tête qu'ils couvrent d'un léger chapeau de paille.

Peu de femmes se tatouent, mais elles ont un visage qui les rend effroyables. Toutes ont la lèvre inférieure fendue au ras des gensives dans toute la longueur de la bouche ; elles portent une espèce d'écuelle de bois à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, ce qui fait que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux à trois

pouces. Les femmes mariées ont seules droit à l'écuelle ; les jeunes filles n'ont qu'une aiguille passée dans la lèvre inférieure.

Les hommes filent le poil de différents animaux et font avec cette laine des tissus pareils à des tapisseries ; ils savent forger le fer, façonner le cuivre et tressent avec habileté des chapeaux et des paniers en jonc. Ils sculptent même d'une manière passable des figures d'hommes et d'animaux.

Pour compléter le tableau de ce peuple, il faut dire encore qu'il est anthropophage.

La Pérouse quitta, le 20 juillet 1786, ces bords si funestes à son expédition pour continuer d'explorer les côtes américaines. Il était pressé par le temps, ses vaisseaux marchaient mal et les vivres devenaient rares. Pendant quatre jours la brume et les pluies ne discontinuèrent pas.

Le 4 août, les brouillards s'étant dissipés, on put reconnaître l'entrée de Cross-Sound, où finissent les montagnes couvertes de neige.

Quoique élevées de quinze à dix-huit cents mètres, les terres, qui sur ce point bordent la mer, sont couvertes d'arbres.

La Pérouse releva la pointe ouest de Cross-Sound, laissant le mont Beau-Temps et le mont Crillon au nord-ouest. Cette dernière montagne est aussi élevée que le mont Beau-Temps, elle est située au nord de Cross-Sound et le mont Beau-Temps est au nord de la baie des Français. Ces deux élévations servent de

point de repère pour reconnaître l'entrée du port qu'elles avoisinent.

Le 5, on releva un cap au sud de Cross-Sound et le même jour on fit la découverte de la baie des îles de Cook.

On reconnut ensuite, qu'au sud du cap Angano, la côte de l'Amérique est bordée, sur un espace de plus de dix lieues, d'îles nombreuses, et que le continent est très-loin derrière ces îles.

Le 19 au soir, on eut connaissance d'un cap qui terminait la côte d'Amérique. L'horizon était très-clair et l'on voyait au delà quatre ou cinq petits îlots auxquels on donna le nom d'îles Kérouart. La pointe qu'on avait dépassée fut appelée cap Hector.

L'expédition était alors arrivée à l'extrémité de cette côte qu'elle venait de longer sur un espace de plus de deux cents lieues. L'exploration minutieuse qu'on en avait faite démontra que les terres prises par Cook, pour le continent américain lui-même, n'étaient en réalité qu'une chaîne d'îles, coupées par des canaux, entre lesquels les eaux s'échappent avec violence. Cette conjecture très-importante a été vérifiée depuis par Dixon et Vancouver. Mais La Pérouse a eu l'honneur de constater le premier ce fait capital.

Arrivés à ce point de leur route, les navires furent dirigés vers le nord pour explorer le revers des

terres qu'ils venaient de prolonger à l'est. Ils louvoyèrent à une lieue des îlots de Kérouart et du cap Hector ; mais bientôt la violence de certains courants qu'ils eurent à traverser les obligea de s'éloigner de la côte.

Le 24, on reconnut un groupe d'îles plates que l'on nomma îles Sartines, et le 25 on continua de courir à l'est vers l'entrée de Nootka.

Une brume épaise ayant entièrement caché la terre, La Pérouse dirigea sa route vers la pointe des brisants, à quinze lieues au sud de Nootka ; il voulait prendre connaissance de la partie de la côte comprise entre le cap Fattery et la pointe des brisants que le capitaine Cook n'avait pas explorés.

Le 5 septembre 1786, on se trouvait par 42° 58′ 56″ de latitude nord, et 129° 5′ 20″ de longitude au travers des neuf îles ou rochers qui furent nommés îles Necker ; ayant continué à prolonger la terre à trois lieues de distance, on n'apercevait que le sommet des montagnes parce que le ciel est beaucoup moins pur dans cette partie de l'Amérique que dans les hautes latitudes. Cependant, le 13, on entrevit la terre très-embrumée et l'on s'en approcha de fort près dans la journée. Le lendemain on eut connaissance du fort espagnol de Monterey, dont la baie est formée par la pointe du Nouvel-An au nord et par celle des Cyprès au sud. Ce port a huit lieues d'ouverture dans cette direction et six d'enfoncement dans l'est. Les terres du nord et du sud sont très-élevées

et toutes couvertes d'arbres, celles de l'est au contraire sont basses et sablonneuses.

Les naturels de Monterey sont petits et faibles de complexion, ils ont un teint fort semblable à celui des nègres, mais ils sont d'une adresse surprenante pour toutes sortes de chasses.

Le village de Loreto était alors le seul de la Californie sur la côte est de cette presqu'île, ce qui s'explique quand on sait combien cette côte est malsaine. La mer Vermeille dort là entre la province de Sonora au levant et la Californie au couchant. Du reste, le sol de cette contrée est fertile et rempli de mines abondantes.

Le Californie septentrionale offre des éléments de richesse plus grands encore. La terre végétale, très-sablonneuse dans ces parages, emprunte une fertilité exceptionnelle à l'humidité de l'air, et le pays est très-peu peuplé.

La réception faite à nos nationaux par les habitants de Monterey fut des plus cordiales. Quand les frégates mouillèrent dans la rade, elles furent saluées de sept coups de canon, qu'elles rendirent coup pour coup. Le commandant du fort accueillit d'une façon charmante les officiers des deux navires.

La Pérouse parle de cette station dans une lettre, datée du 14 septembre 1786, et adressée au ministre de la marine :

« Vous savez, Monsieur, dit-il, que Monterey n'est

pas une colonie : c'est un simple poste d'une vingtaine d'Espagnols, que la piété du roi d'Espagne entretient, pour protéger les missions qui travaillent avec le plus grand succès à la conversion des sauvages, et on n'aura jamais à reprocher à ce nouveau système aucune des cruautés qui ont souillé le siècle de Christophe Colomb et le règne d'Isabelle et de Ferdinand. »

Dans une autre lettre, datée du même endroit, il résume ainsi les travaux, achevés jusqu'alors, par l'expédition :

« Monterey, le 19 septembre 1786.

« Nous avons, dans l'espace de quatorze mois, doublé le cap Horn et remonté à l'extrémité de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Hélie ; nous avons exploré cette côte avec le plus grand soin et sommes arrivés à Monterey le 15 septembre... Nous avons parcouru, sur le parallèle des îles Sandwich, cinq cents lieues de l'est à l'ouest... J'ai mouillé vingt-quatre heures seulement à l'île Mowée, et j'ai passé par un canal nouveau que les Anglais n'avaient pas été à portée de visiter... Nous avions déjà passé un an sous voile et vu néanmoins, dans nos courtes relâches, des choses très-intéressantes et nouvelles. Vous apprendrez avec plaisir qu'il n'y pas eu, jusqu'à présent, une seule goutte de sang indien répandue... »

On s'occupa d'abord de faire de l'eau et du bois. Quant aux botanistes de l'expédition, ils profitèrent du séjour qu'on fit sur cette côte pour enrichir leurs herbiers.

On était arrivé le 15, on repartit le 22 (septembre 1786).

Monterey est le point extrême de cette côte d'Amérique que La Pérouse avait explorée depuis la pointe du mont Saint-Hélie, sur un espace de cinq à six cents lieues. Dans le cours de cette laborieuse campagne, il avait découvert un port qui avait échappé au capitaine Cook : il avait aussi reconnu plusieurs terres que ce navigateur n'avait pu voir que très-imparfaitement pendant le peu de temps qu'il y avait passé. Vancouver a mis deux années entières à parcourir les mêmes parages.

CHAPITRE III

L'île Necker. — Iles Mariannes. — L'Assomption. Route de Chine. — Macao. — L'île de Luçon. — Etablissements de Manille. — Archipel des Philippines. — Formose. — Les îles des Pêcheurs. — Ile de Quelpaert. — Canal de Corée. — Ile de Niphon. — Baie de Ternai. — Ile Tchoka. — Baie d'Estaing. — Côte de Tartarie. — Ile Ségalien. — Les Kuriles.

Le second point important de l'expédition de La Pérouse était la reconnaissance des mers du Japon, c'est-à-dire de la mer de ce nom et de la côte de la Tartarie orientale. En quittant Monterey, il songea à accomplir cette partie de sa tâche et fit route vers le sud-ouest pour gagner les Mariannes.

Pendant une dizaine de jours, on eut des pluies continuelles entremêlées de fréquents orages. L'humidité, entretenue dans les entreponts par ces averses perpétuelles, fit craindre un moment que le scorbut ne vînt se déclarer à bord.

Le 4 novembre, par 24° 4' de latitude nord et 154° 2' de longitude, on prit connaissance d'une île, ou plutôt d'un rocher d'un kilomètre de longueur et de

près de cent mètres d'élévation. Les bords en étaient taillés à pic, et La Pérouse, qui s'en approcha à quinze cents mètres environ, vit qu'il était impossible d'y débarquer. Il donna à cette île le nom de Necker.

Ce jour-là vers une heure ou deux du matin, on aperçut des brisants à deux encâblures de l'avant des frégates.

Les deux capitaines venaient, sans le savoir, d'échapper à un danger imminent, et la moindre négligence dans les manœuvres à faire, pour s'éloigner de ces écueils, eût infailliblement causé la perte des deux frégates.

Ne voulant pas que d'autres navigateurs fussent exposés au même danger, le jour venu on s'approcha de l'écueil, et l'on aperçut un rocher fendu, de cent mètres de diamètre et de cinquante d'élévation. Entre l'îlot et les brisants du sud se trouvaient trois bancs de sable élevés à peine de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, et séparés entre eux par une eau verdâtre ayant tout au plus une brasse de profondeur. Ces brisants, que des rochers à fleur d'eau entouraient et où manquèrent d'échouer nos navigateurs, reçurent le nom de passe des Frégates françaises.

Le 14 décembre 1786, on eut connaissance des îles Mariannes, et bientôt après on vit l'Assomption. Rien ne peut peindre l'horrible et désolant aspect de cette terre, sorte de rocher volcanique.

On jeta l'ancre à peu de distance de ce point, et deux canots, montés par MM. de Langle et Boutin, se

rendirent à terre. La mer brisait de tous côtés en avant de la rive, et il fallut se jeter à l'eau pour atteindre la côte.

L'île était plus effrayante encore, en réalité, qu'elle ne paraissait l'être du bord. Ce n'était, vu de près, que des ravins formés par la lave et des précipices sans nombre. La lave avait tout envahi, jusqu'à une lisière de quatre-vingts mètres de la mer, qui seule avait été épargnée. Quoiqu'il n'y eût pas de fumée visible, l'odeur du soufre répandue dans l'atmosphère prouvait évidemment que le volcan n'était pas éteint; aucun vestige de créature humaine ne se montrait d'ailleurs sur cette terre désolée.

Les frégates remirent à la voile par une très-grosse mer; et le 28 décembre on eut connaissance des îles Bachi, après avoir passé à une lieue des deux rochers qui se trouvent plus au nord. La Pérouse en détermina la position et poursuivit ensuite sa route vers la Chine. Le 1er janvier, il trouva fond par soixante brasses. Le lendemain, on rencontra un très-grand nombre de bateaux pêcheurs tenant la mer par un très-mauvais temps.

Le 2 janvier 1787, on prit connaissance de la Pierre-Blanche, puis on mouilla le soir au nord de l'île Ling-Ting, et le 3, les navires entrèrent dans la rade de Macao. La Pérouse envoya à terre le lieutenant Boutin, pour prévenir le gouverneur de son arrivée et du désir qu'il avait de séjourner dans la rade pour faire reposer ses équipages. D. Bernardo-

Alexis de Lemos, gouverneur de Macao, reçut notre officier de la manière la plus affable, et se mit, pour tout ce qui dépendait de lui, au service de l'expédition. Il envoya un pilote maure pour conduire les équipages au mouillage du Typa, et le lendemain, ayant appareillé à la pointe du jour, les frégates jetèrent l'ancre devant la ville même.

Elles se trouvèrent amarrées côte à côte avec la flûte française le *Maréchal de Castries*, qui était chargée de naviguer sur les côtes de l'est pour y protéger notre commerce.

La Pérouse descendit à terre avec le capitaine de Langle et alla demander au gouverneur l'autorisation de dresser une tente sur le rivage pour installer un observatoire. D. Bernado de Lemos consentit à tout ce que nos officiers lui demandèrent, et, de plus, il leur ouvrit sa maison et les accueillit comme des amis. Sa femme, jeune Portugaise de Lisbonne, parlant seule la langue française, lui servait d'interprète.

La Pérouse ne trouva pas à Macao les ressources nécessaires pour faire réparer les avaries de ses bâtiments, et dut songer à gagner Manille. Il quitta, après un mois de séjour, l'embouchure du Tigre, emmenant avec lui trois gardes de marine de la flûte le *Maréchal de Castries*, et six matelots chinois embarqués sur chaque frégate, afin de remplacer ceux qu'on avait eu la douleur de perdre au port des Français. Le 15 février, il eut connaissance de l'île

de Luçon, mais les courants l'empêchèrent d'en approcher et il dut relâcher dans le port de Marivelle, où il fit sa provision de bois.

Le 25, ayant repris la mer, on fit route par la passe sud, et le 28 février 1786, on jeta l'ancre dans le port de Cavite, situé non loin de Manille, chef-lieu des Philippines.

A peine venait-on de mouiller, qu'un officier, envoyé par le commandant de la place, vint prier les Français de ne pas communiquer avec la terre avant l'arrivée des ordres du gouverneur général, auquel il devait envoyer communication du motif de la relâche des frégates.

La Pérouse répondit qu'il désirait ravitailler ses équipages afin de continuer promptement son voyage. On n'eut pas besoin d'attendre longtemps, car le commandant de la baie, étant arrivé de Manille, fit un gracieux accueil aux Français, leur accorda tout ce qu'ils voulaient et écrivit même au commandant de Cavite, pour le prier de laisser les voyageurs communiquer avec la place et de leur procurer tous les secours et toutes les facilités désirables.

Le commandant exécuta à la lettre les instructions qu'il avait reçues et prêta même sa maison pour qu'on pût y établir un observatoire.

Cavite est située à trois lieues de Manille; c'était autrefois une ville importante. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un bourg où il ne reste que quelques officiers d'administration. Sa population, composée d'indi-

gènes et de métis, ne s'élève plus guère qu'à six mille âmes. Son port très-sûr sert de refuge aux vaisseaux pendant les moussons.

Manille (dans l'île de Luçon) est une ville dont la population est évaluée à trente-huit mille âmes, composée principalement de Chinois et de métis, car c'est tout au plus s'il y a mille à douze cents Espâgnols.

Les environs sont charmants; la rivière le *Pussig* ou la *Manille* se divise en différents canaux : les deux principaux conduisent à la lagune ou lac de Bery qui se trouve à sept lieues dans l'intérieur. Sur ses rives sont plus de cent villages de naturels et le territoire sur les deux rives est d'une fertilité incomparable.

La ville même est bâtie sur pilotis, elle est admirablement située et occupe une plaine fertile sur la côte occidentale de l'île au fond de la baie qui porte son nom. Ses rues, larges et belles, sont bordées de trottoirs et pavées en granit tiré de la Chine. On remarque surtout le palais du gouvernement, les églises et les couvents. Les habitants se livrent principalement au commerce des chaînes d'or et des cigares. Le seul inconvénient du pays, c'est que les tremblements de terre y sont très-fréquents.

L'archipel des Philippines compte plus de trois millions d'habitants. Ils sont généralement bons et hospitaliers. Les maisons qu'ils habitent sont entretenues dans un état de propreté remarquable et ombragées d'arbres fruitiers qui poussent sans culture

aucune. On y fait abus de tabac, tout le monde en fait usage, jusqu'aux femmes et aux enfants qui, à peine adolescents, s'adonnent à cette habitude et fument de gros cigares.

L'indigo, la canne à sucre, le coton, le café poussent en quelque sorte sans que les habitants s'en occupent. Le climat est très-chaud et les équipages des deux navires souffrirent beaucoup dans ces parages.

La dyssenterie se manifesta même à bord où l'on perdit l'enseigne de vaisseau d'Aigremont, qui succomba au bout de vingt-cinq jours de souffrance.

La Pérouse avait hâte de reprendre la mer. Le 28 mars (1787), tous les travaux étant terminés, il fit ses visites d'adieu et, le 9 avril, on mit à la voile. L'expédition devait gagner les côtes de Tartarie et les îles du Japon. Cette partie du globe n'était guère connue alors que par les traditions et les récits recueillis par les missionnaires. Les frégates sortirent sans encombre de la rade, mais en mer, à peine eurent-elles doublé le cap Bajador, qu'elles trouvèrent des vents du nord-est qui gênèrent singulièrement leur marche sur le nord.

Le 21 avril, on releva l'île Formose; puis le gros temps ayant obligé les navires à s'éloigner de la côte, on perdit cette terre de vue pour la retrouver quelque temps après. La bordée, qu'on avait été forcé de tirer pour se servir du vent, ramena en effet les navires près de l'entrée de l'ancien fort Zélande où est la ville de Tayvan, capitale de l'île.

La Pérouse savait que la colonie était en pleine révolte et qu'on avait envoyé contre elle une armée de vingt mille hommes. Il mouilla à l'ouest de la baie de Tayvan pour tâcher d'apprendre quelque nouvelle. Ne voulant pas paraître suspect en envoyant un canot à terre, il tenta d'attirer à bord des Chinois qui naviguaient dans les eaux de ses vaisseaux, en leur faisant montrer de loin des piastres et de l'argent ; rien ne put les décider à accoster ; un seul vint vendre du poisson à bord, mais on ne put comprendre ses réponses.

Le jour suivant, la brise du large s'étant fait sentir, les frégates purent remonter dix lieues vers le N., et elles aperçurent l'armée chinoise à l'embouchure d'une rivière située par 23° 25′ de latitude nord.

On jeta l'ancre par le travers de cette rivière, à l'entrée de laquelle on voyait une quantité de bâtiments chinois, les uns stationnant à la côte, les autres voguant à pleines voiles. Le vaisseau amiral, couvert de tous ses pavillons, se trouvait au large et une jonque vint même mouiller à une lieue dans l'est des frégates françaises.

On releva ensuite la situation des îles *Pescadores*, qui ne sont qu'un amas de rochers entièrement stériles.

Le lendemain, des pluies abondantes furent suivies d'une violente bourrasque. Le ciel fut sillonné toute la nuit par les éclairs, puis survint un calme plat, et l'on resta à mi-canal entre les îles Berchi et celle de

Botot-Taboco-Ximar. On n'était pas à plus de trois kilomètres de la côte et l'on voyait distinctement trois ou quatre villages disséminés sur la rive méridionale. Mais La Pérouse dut renoncer à satisfaire le désir qu'il avait de visiter les habitants de ces villages dont Dampier vante l'hospitalité. L'unique baie qui offrait un mouillage était balayée par le vent du sud-est qui soufflait assez violemment, et l'on ne pouvait songer à y chercher un abri.

On doubla cette île, et on se dirigea au nord-est. Le 5 mai, à une heure du matin, on eut connaissance d'une île restée au sud-est, et quand le jour parut, on vit qu'elle était habitée.

Plusieurs pirogues vinrent examiner les frégates, qui parurent leur inspirer une vive inquiétude. La Pérouse fit distribuer une pièce de nankin à chacun des insulaires qui vinrent à son bord ; il y joignit quelques médailles, et ces gens qui n'avaient rien apporté avec eux firent comprendre qu'ils désiraient que les Français touchassent terre, où ils ne manqueraient de rien. La Pérouse, malgré son désir de visiter le pays, ne pouvait perdre un moment; il était très-important de sortir des mers du Japon avant le mois de juin, époque où les orages et les ouragans rendent ces parages fort dangereux. Il conserva à cette terre le nom d'île Youmi qu'elle porte sur la carte du P. Gaubil. Les insulaires ne sont ni Chinois, ni Japonais, mais placés entre ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples ; ils étaient revêtus

d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton; leurs cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille d'or; chacun avait un poignard à manche d'or et leurs pirogues étaient construites avec des arbres creusés.

L'expédition continua sa route et reconnut les îles Haoa-Ponsu et Tiaoyu-Su, du même P. Gaubil; elles se trouvent à l'est de la pointe septentrionale de Formose.

On était hors de l'archipel des îles de Liken et l'on entrait dans une mer plus vaste entre le Japon et la Chine.

La Pérouse trouva sur les côtes de ce dernier pays des brumes si épaisses et si continues qu'il ne lui fut pas possible de faire plus de sept à huit lieues par jour. Les vaisseaux, forcés par un calme plat de rester à l'ancre, se voyaient contraints de se faire des signaux, ayant cessé complétement de s'apercevoir quoiqu'ils se trouvassent à portée de la voix. Cependant le 19 mai, après quinze jours de calme, accompagné d'épais brouillards, les vents se fixèrent au nord-ouest et la mer devint très-grosse.

On appareilla quand même et l'on se dirigea vers l'île de Quelpaert, premier point de reconnaissance avant d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui était sous la domination du roi de Corée, n'avait été visitée jusqu'alors que par les naufragés hollandais du Sparrow-Hawh (l'*Épervier*), en 1635.

On y arriva le 22 mai; cette terre est d'un aspect magnifique. Un pic de deux mille mètres s'élève au

8.

milieu de l'île dont il est le réservoir; le terrain est en pente et descend jusqu'à la mer, d'où les habitations s'élèvent en amphithéâtre. L'histoire des Hollandais, restés captifs dix-huit ans sur cette terre, n'encouragea pas La Pérouse à faire descendre un canot à terre; il continua donc sa route, et, le lendemain, il eut connaissance de rochers qui forment une chaîne d'au moins quinze lieues en avant du continent de la Corée; le 25 mai, on passa la nuit dans le détroit, sondant toutes les demi-heures.

Le canal qui sépare la Corée du Japon a environ une quinzaine de lieues. La Pérouse longea le continent d'assez près pour apercevoir les villes et les maisons situées sur le bord de la mer; on voyait sur les sommets des montagnes des fortifications ressemblant à des forts européens. Ces moyens de défense des Coréens étaient sans nul doute dirigés contre les Japonais.

La vue des frégates n'inspira aucune crainte aux bateaux qui naviguaient le long de la côte et qui ne différaient en rien de ceux des Chinois.

La journée du 26 mai compta comme une des plus intéressantes de la campagne; on fit un relèvement de plus de trente lieues de côtes.

Le lendemain, La Pérouse dirigea sa route sur la pointe du sud-ouest de l'île de Niphon; il aperçut dans le nord-ouest une île habitée qui, ne figurant sur aucune carte, fut appelée Dagelet, du nom de l'astronome qui l'entrevit le premier.

Cette île, très-escarpée, est couverte jusqu'à la mer d'arbres splendides, un rempart de roc la contourne et il n'y a que quelques anses de sable sur lesquelles on peut débarquer.

Le 30 mai 1787, La Pérouse dirigea sa route vers le Japon; mais les vents contraires ne lui permirent d'approcher la côte qu'à très-petites journées, et, sans l'importance qu'il mettait à déterminer un point ou deux de la côte occidentale de l'île de Niphon, il aurait, dit-il, abandonné cette reconnaissance et fait route vers la côte de la Tartarie.

Le 2 juin, il aperçut deux bâtiments japonais, dont l'un passa à la portée de la voix, et l'on put observer jusqu'à la physionomie des individus qui le montaient; ils ne parurent nullement effrayés ni étonnés, et ils ne changèrent de route que, lorsqu'à portée de l'*Astrolabe*, ils craignirent d'aborder cette frégate.

Le 6, il eut connaissance du cap Noto et de l'île Jootsi-Sima qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues; puis il continua sa route au nord-ouest, et, le 11 juin 1787, il aperçut, à vingt lieues de distance, le continent à l'ouest, au point de limite qui sépare la Corée du pays des Mandchoux.

Cette terre est couverte d'arbres; les rives en sont escarpées et les montagnes qu'on y remarque ont quatorze cents mètres de hauteur. Leurs cimes étaient légèrement couvertes de neige. On ne rencontra l'embouchure d'aucune rivière sur un espace de plus de quarante lieues, et nulle part on ne vit trace d'habitation.

Le 23, on jetait l'ancre dans la baie de Ternai, à une demi-lieue du rivage. Cinq petites anses formaient le contour de cette baie ; elles étaient séparées entre elles par des coteaux. Il était impossible d'admettre qu'un pays si fertile, à proximité de la Chine, fût inhabité ; on trouvait à tout moment des traces d'hommes et des vestiges de feu.

Les Français s'enfoncèrent dans les bois, où ils firent une chasse abondante, mais ils ne rencontrèrent aucun indigène ; par contre, ils découvrirent un tombeau sur le bord d'un ruisseau, et trouvèrent dans l'intérieur deux corps couchés l'un près de l'autre et très-bien conservés. A côté de ces corps étaient une douzaine de bracelets d'argent, une hache en fer, un couteau, une cuiller en bois, un peigne et un petit sac en nankin rempli de riz.

Ils ne pouvaient plus douter que cette île ne fût peuplée d'habitants nomades qui devaient y venir par mer. Une pirogue abandonnée près du tombeau confirma cette supposition.

Le 27, après avoir laissé à terre une bouteille contenant une inscription qui marquait la date de leur visite, ainsi que différentes médailles, on mit à la voile, prolongeant la côte à trois kilomètres environ du rivage. On fit ainsi une cinquantaine de lieues par un temps magnifique, et l'on pêcha plus de huit cents morues, dont la plus grande partie fut salée et mise en barriques.

Le 4, les brumes s'étant dissipées, on descendit

sur le rivage d'une baie où coulait une rivière de quarante mètres de largeur, et à laquelle on donna le nom de baie de Suffren.

Le 6 juillet 1787, les frégates durent lutter contre les vents contraires, et, le 7 au matin, La Pérouse eut connaissance, à l'est, d'une terre qui semblait être très-étendue ; on n'en distinguait que des sommets allant jusqu'au sud-est, ce qui dénotait qu'on était très-avant dans le canal qui la séparait de la côte à l'ouest ; on s'en approcha pour l'examiner.

Son aspect était complétement différent de celui de la Tartarie ; on n'y entrevoyait que des rochers arides conservant encore de la neige dans leurs anfractuosités, mais la distance était trop grande pour distinguer les terres basses.

Après avoir navigué plusieurs jours à tâtons au milieu de brumes épaisses, le 11, une éclaircie permit aux Français d'approcher de la côte, qu'ils trouvèrent boisée et fertile, ce qui les décida à laisser tomber l'ancre à deux milles d'une petite anse, où coulait une rivière. Ils y virent, aidés de leurs lunettes, quelques cabanes et deux insulaires s'enfuyant vers les bois.

Deux canots furent alors envoyés au rivage et trouvèrent les feux encore allumés.

On déposa dans les habitations abandonnées des haches et quelques outils de fer, afin de prouver par ces présents que les hommes débarqués étaient loin d'être des ennemis.

Au moment où les canots allaient retourner à bord, une pirogue, montée par sept insulaires, atterrissait au rivage. Ils n'eurent aucune frayeur des Français; leurs manières furent graves et affectueuses. Parmi eux se trouvaient deux vieillards à barbe blanche, dont le costume se composait d'une étoffe d'écorce d'arbre; deux indigènes avaient des habits de nankin dont la forme différait de l'habillement chinois; d'autres portaient une longue robe fermée tout du long au moyen d'une ceinture et de boutons. La plupart avaient la tête nue, mais quelques-uns d'entre eux portaient un bandeau de peau d'ours. Ils avaient les cheveux rasés sur le sommet de la tête ainsi que sur les côtés et longs par derrière. Ils étaient chaussés de bottes de peau de phoque et, comme armes, ils avaient des flèches garnies de fer, des arcs et des piques.

On leur donna à comprendre qu'on retournait à bord à cause de la nuit, mais qu'on comptait les retrouver le lendemain pour leur faire de nouveaux cadeaux, et ils firent signe que, couchant dans les environs, ils seraient au rendez-vous.

Le lendemain, La Pérouse étant allé lui-même à terre, vingt et un des insulaires y arrivèrent bientôt après, mais on ne vit pas une seule femme, et l'on pensa qu'elles étaient restées dans les bois. On fit présent aux naturels de fer et d'étoffes; ils préféraient l'argent au cuivre et le cuivre au fer, ce qui fit supposer qu'ils connaissaient les métaux. Du reste, ils paraissaient fort pauvres.

Ayant vu que les Français étaient porteurs de papier et de crayons, ils devinèrent qu'on voulait prendre un vocabulaire de leur langue et ils prévinrent les questions en expliquant eux-mêmes différents objets et le nom des pays d'où venaient ces objets. La Pérouse supposait, à la facilité avec laquelle ils comprenaient, que l'art d'écrire ne devait pas leur être inconnu. « Ces insulaires paraissaient, dit-il, d'une honnêteté excessive ; tout en ne craignant pas de demander des haches et des étoffes qu'ils semblaient vivement désirer, ils se faisaient scrupule de toucher ou de s'emparer de quoi que ce soit. »

Lorsqu'on fut parvenu, ajoute-t-il, à leur faire comprendre dans la conversation que l'on désirait qu'ils figurassent leur pays et celui des Mandchoux, un vieillard se leva et, avec le bout de sa pipe, il traça la côte de la Tartarie à l'ouest, courant après nord et sud ; à l'est et dans la même direction, il figura son île et, en portant la main sur sa poitrine, il fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays, il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit et, se tournant vers les frégates, il indiqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre, et avait encore laissé un détroit, en indiquant que c'était également une route pour les vaisseaux. Un autre insulaire, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier, et il traça son île, qu'il nomma Tchoka, et il indiqua par un trait la

petite rivière sur le bord de laquelle on était, qu'il plaça aux deux tiers de la largeur de l'île du nord au sud. Il dessina ensuite la terre des Mandchoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir et, à notre grande surprise, il ajouta le fleuve Ségalien dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous ; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaires pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du lac Ségalien. Il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve, jusqu'aux lieux où ils se procuraient le nankin bleu et d'autres objets de commerce, par leurs communications avec le peuple qui habitait ces contrées.

Les autres insulaires, témoins de cette conversation, approuvaient par leurs gestes, les discours de leur compatriote. Ensuite il désigna fort bien, par ses signes, la largeur du fleuve et celle du détroit ; mais il fut impossible de deviner ce qu'il avait voulu faire entendre par la profondeur des eaux. La baie reçut le nom de *baie de Langle*.

Les Français passèrent le restant de la journée à visiter ce pays, et leur surprise fut extrême de trouver chez un peuple simplement chasseur et pêcheur, des manières généralement douces et une intelligence plus étendue que chez les classes inférieures des peuples d'Europe. On vit dans leurs cabanes des

espèces de lis jaunes ou sarannes du Kamtschatka qu'ils font sécher et qui servent aux provisions d'hiver, ainsi que de l'ail et de l'angélique; ces dernières plantes poussent sur la lisière des bois.

Ces naturels sont bien faits et d'une constitution robuste, leur figure est agréable, mais ils sont de taille médiocre et l'on en vit fort peu dépassant cinq pieds cinq pouces, tandis qu'un grand nombre étaient plus petits.

Ils ont presque tous les usages des Chinois, laissent croître leurs ongles comme eux et saluent de la même manière.

Le 14 juillet 1787, par une brume très-épaisse, La Pérouse quitta la baie de Langle, dirigeant sa route vers la côte de Tartarie. Le 19, les brumes disparurent un instant, et l'on aperçut la terre; mais il ne fut pas possible, tant elle était enveloppée de vapeurs, de reconnaître aucune des pointes qui avaient été relevées les jours précédents.

On laissa tomber l'ancre à l'ouest d'une baie, à deux milles du rivage. Cette baie, que La Pérouse dit être la meilleure où il ait mouillé depuis son départ de Manille, fut nommée baie d'Estaing. Les canots y abordèrent à quatre heures du soir et l'on trouva une dizaine de cabanes à cent pas du bord de la mer.

Ces cabanes étaient divisées en deux chambres. Celle d'entrée était entourée de banquettes et servait à recevoir les meubles de ménage et le foyer, et celle du fond était absolument vide et devait servir à rece-

voir les visites, les étrangers ne devant pas être admis en présence des femmes. Deux d'entre elles ayant été vues par des officiers, prirent aussitôt la fuite et se cachèrent dans les hautes herbes. L'arrivée des canots leur fit pousser des cris affreux.

M. de Langle ayant débarqué le premier, trouva les insulaires aidant à pousser à l'eau quatre pirogues chargées de poissons. Les vingt hommes montant ces pirogues étaient Mandchoux, il étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter du poisson. Ils répétèrent ce que les habitants de la baie de Langle avaient déjà dit : à savoir, que la terre que les navires prolongeaient était une île, et ils ajoutèrent qu'on était encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un vent favorable, le trajet pouvait se faire en deux jours et qu'on pouvait coucher tous les soirs à terre ; tout ce que l'on avait appris dans la baie de Langle se trouvait ainsi confirmé.

M. de Langle fit, dans un coin de l'île, la découverte d'un cirque planté de quinze à vingt piquets surmontés chacun d'une tête d'ours ; les ossements de ces animaux étaient épars aux environs.

Ces peuples, qui ne se servent pas d'armes à feu, combattent les ours corps à corps ; ce cirque paraissait être destiné à conserver le souvenir de leurs exploits et les vingt têtes exposées à tous les yeux devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans au moins, si on jugeait par l'état de décomposition du plus grand nombre.

Les productions de la baie d'Estaing sont les mêmes que celles de la baie de Langle, le saumon y est également très-commun. Les canots quittèrent le rivage après avoir fait des présents aux Tartares et aux insulaires.

Le 22, on mouillait à une lieue de terre en travers d'une petite rivière. A trois lieues au nord, on voyait un pic remarquable; sa base était sur le bord de la mer et son sommet, de quelque côté qu'on l'aperçût, conservait une forme régulière; ce pic était couvert d'arbres jusqu'à la cime. La Pérouse l'appela pic La Martinière, à cause du beau champ d'observations qu'il offrait au savant de ce nom pour ses recherches botaniques.

M. de Clonard fut envoyé, avec quatre canots armés, pour aller reconnaître l'anse dans laquelle coulait la petite rivière dont on entrevoyait le ravin. A huit heures du soir, l'expédition revint à bord; les canots étaient chargés de saumons et M. de Clonard raconta qu'ayant abordé à l'embouchure d'un ruisseau large à peine de huit mètres et ayant tout au plus un pied de profondeur, il l'avait trouvé rempli d'une telle quantité de saumons qu'en moins d'une heure les matelots en avaient tué douze cents. Il n'avait, du reste, rencontré que deux ou trois abris délaissés, qu'il supposait formés par les Tartares Mandchoux, venus du continent pour faire du commerce dans le sud de cette île. La végétation était des plus vigoureuses, le cresson, le céleri croissaient abondamment

au bord de la rivière et on aurait pu faire des provisions de genièvre, mais la préférence fut donnée aux herbes et aux poissons.

Les botanistes y firent des collections et les géologues rapportèrent des cristaux de spath et autres pierres. Mais ils ne rencontrèrent ni marcassites, ni pyrites, ni rien qui pût annoncer qu'il existât dans le pays des mines de métaux. Le sapin, le saule étaient en plus grand nombre que le chêne, et un mois plus tard, dit La Pérouse, les voyageurs qui seraient venus sur ses bords auraient pu y cueillir des groseilles, des fraises et des framboises.

Cette rivière fut nommée ruisseau du Saumon. On continua à prolonger de près cette île qui se trouvait s'étendre indéfiniment au nord. On releva, par cette même latitude, une baie, la seule qui, depuis qu'on longeait la côte, aurait pu donner aux vaisseaux un abri assuré contre les vents du canal. Cette baie prit le nom de baie de Jonquière.

Depuis qu'il avait atteint le 50e degré de latitude nord, La Pérouse en était revenu à sa première opinion, il ne doutait plus que l'île qu'il prolongeait depuis le 47°, et qui, suivant le récit des naturels, s'étendait plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54°, et qui forme dans une direction nord et sud une des plus longues îles du monde. Le prétendu détroit de Tessoy ne serait autre chose par conséquent qu'un canal entre l'île Ségalien et la Tartarie.

La Pérouse voulut reconnaître le détroit et se rendre compte s'il était praticable. Ce qui lui inspirait des doutes à ce sujet, c'est que le fond, à mesure qu'on avançait vers le nord, diminuait rapidement et que les terres n'étaient plus, vers la fin du parcours, que des dunes noyées et à fleur d'eau comme des bancs de sable.

Le 26 juillet, au soir, on mouilla sur la côte de Tartarie, et le lendemain, La Pérouse fit courir au nord-nord-est vers le milieu du canal afin d'éclaircir ce point géographique. On navigua entre les deux côtes sans les perdre de vue et l'on constata que le fond haussait de trois brasses par lieue. Au bout de quatre lieues, on laissa tomber l'ancre par neuf brasses sur fond de sable.

On courait risque de s'engraver en continuant de marcher vent arrière vers le fond de ce golfe et d'être condamné à attendre le renversement de la mousson pour en sortir. Mais le plus grand inconvénient était de ne pouvoir tenir l'ancre. « Ces vents du sud dont « la racine, dit La Pérouse, si on peut s'exprimer « ainsi, est dans les mers de Chine, parviennent, « sans aucune interruption, jusqu'au fond du golfe « de l'île Ségalien ; ils y agitent la mer avec force, « et y règnent plus fixement que les vents alizés entre « les tropiques. Nous étions si avancés, que je dési- « rais toucher ou voir le sommet de cet atterrisse- « ment, malheureusement le temps était devenu « très-incertain, et la mer grossissait de plus en plus :

« nous mîmes cependant nos canots à la mer pour
« sonder autour de nous. M. Boutin eut ordre d'al-
« ler vers le sud-est et M. de Vaujuas fut chargé de
« sonder vers le nord, avec la défense expresse de
« s'exposer à rendre problématique leur retour à
« bord.

« Cette opération ne pouvait être confiée qu'à des
« officiers d'une extrême prudence, parce que la mer
« qui grossissait, et le vent qui forçait, pouvaient
« nous contraindre à appareiller pour sauver nos
« vaisseaux. J'ordonnais donc à ces officiers de ne
« compromettre, sous quelque prétexte que ce pût
« être, ni la sûreté de nos vaisseaux, si nous atten-
« dions leurs chaloupes, ni la leur, si les circon-
« stances étaient assez impérieuses pour nous forcer
« à appareiller.

« Mes ordres furent exécutés avec la plus grande
« exactitude. M. de Vaujuas fit une lieue au nord, et
« ne trouva plus que six brasses ; il atteignit le point
« le plus éloigné que l'état de la mer et du temps lui
« permît de sonder.

« Parti à sept heures du soir, il ne fut de retour
« qu'à minuit : déjà la mer était agitée, et n'ayant
« pu oublier le malheur que nous avions éprouvé à
« la baie des Français, je commençais à être dans la
« plus vive inquiétude. Son retour me parut une
« compensation de la très-mauvaise situation où se
« trouvèrent nos vaisseaux, car, à la pointe du jour,
« nous fûmes forcés d'appareiller. La mer était si

« grosse que nous employâmes quatre heures à lever « notre ancre ; la tournevire, la marguerite, cas- « sèrent ; le cabestan fut brisé : par cet événement, « trois hommes furent grièvement blessés : nous « fûmes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, « de faire porter à nos frégates toute la voile que « leurs mâts pouvaient supporter.

« Heureusement, quelques légères variations du « sud au sud-sud-ouest et au sud-sud-est nous furent « favorables, et nous nous élevâmes, en vingt-quatre « heures, de cinq lieues.

« Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous « nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouver- « ture d'une baie qui paraissait très-profonde et « offrait un mouillage sûr et commode. Nous man- « quions absolument de bois, et notre provision « d'eau était fort diminuée ; je pris le parti d'y relâ- « cher, et je fis signal à l'*Astrolabe* de sonder en « avant. Nous mouillâmes à la pointe du nord de « cette baie, à cinq heures du soir, par onze brasses, « fond de vase. M. de Langle, ayant de suite fait « mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette « rade, et me rapporta qu'elle offrait le meilleur abri « possible derrière quatre îles qui la garantissaient « des vents du large. Il était descendu dans un vil- « lage de Tartares où il avait été très-bien accueilli ; « il avait découvert nos aiguades où l'eau la plus lim- « pide pouvait tomber en cascade dans une chaloupe ; « et ces îles, dont le bon mouillage ne devait être

« éloigné que de trois encâblures, étaient couvertes
« de bois.

« D'après le rapport de M. de Langle, je donnai
« ordre de tout disposer pour entrer au fond de la
« baie à la pointe du jour, et nous y mouillâmes à
« huit heures du matin, par six brasses, fond de vase.
« Cette baie fut nommée : baie de Castrie. »

L'impossibilité où se voyait La Pérouse d'arriver au nord de l'île Ségalien le jetait dans un nouvel ordre d'idées, et il croyait difficile d'arriver cette même année au Kamtschatka.

La baie de Castries, située au fond d'un golfe, est, à deux cents lieues du détroit de Sangaar, l'unique issue qui devait lui permettre de sortir des mers du Japon. C'est la seule sur la côte de la Tartarie, visitée par La Pérouse, qui mérite le nom de baie ; elle offre un abri sûr aux vaisseaux et leur permettrait même d'y passer l'hiver.

Les indigènes sont bons et honnêtes ; les Européens n'eurent qu'à se louer des rapports qu'ils eurent avec eux et les trouvèrent toujours d'une loyauté parfaite. Leur chef vint prendre La Pérouse et sa suite, et les conduisit dans sa cabane où se trouvaient réunis sa femme, ses belles-filles, ses enfants et ses petits-enfants. Il leur fit comprendre que leur peuplade s'appelait Orotchys. Le village était composé de quatre cabanes construites avec des tronçons de sapins, soutenus au centre de la toiture par une charpente centrale taillée avec soin. Pendant le sé-

jour que les Européens firent à terre, ils trouvèrent les indigènes très-unis entre eux et remarquèrent surtout qu'ils avaient pour les enfants une tendresse toute particulière. Mais toute médaille a son revers, à côté de ces qualités morales ils ont aussi de grands défauts physiques : ils sont sales et sentent mauvais; grands mangeurs de poissons crus, ils adorent surtout les parties mucilagineuses qui, pour eux, sont un régal exquis. Ils sont laids et petits ; rarement leur taille dépasse quatre pieds dix pouces ; leur voix est faible, leurs yeux petits et chassieux ; quant à leurs cheveux qu'ils portent longs, les hommes les tressent avec soin et les femmes les laissent flotter épars. Ces dernières n'ont, du reste, que peu de chose à faire : elles taillent les habits, font sécher le poisson et nourrissent leurs enfants qu'elles allaitent jusqu'à l'âge de trois ans.

La Pérouse ayant fixé son départ au 2 août 1787, les officiers employèrent les derniers jours de leur séjour à visiter certaines parties de la baie et différentes îles dont elle est formée.

M. de Lamanon, l'abbé Mongès et le père Receveur reconnurent les environs et constatèrent que la plus grande partie de l'entrée était formée de laves rouges et de basalte gris, en table ou en boule, mais ils ne purent découvrir les cratères des volcans. Il aurait fallu pour cela séjourner plusieurs semaines dans la rade.

Le 2 août, on mit à la voile avec une brise de

l'ouest qui ne régnait qu'au fond de la baie, car les vents du sud se firent sentir à une lieue au large de la pointe de Clostercam. La Pérouse tenait particulièrement à reconnaître la petite partie de la côte de Tartarie qu'il avait perdue de vue depuis le 49e degré jusqu'au 50e, ayant serré de très-près l'île Ségalien, et, dans ce but, il prolongea la côte du continent jusqu'au dernier relèvement en vue du pic Lamanon.

Le temps devint très-mauvais le 6, la brume et les vents annonçaient les vents du nord qui se firent sentir le 8. Enfin, le 9 au soir, on atteignit la latitude de la baie de Langle qu'on avait quittée le 14 juillet.

Les navires continuèrent alors à prolonger la terre à deux lieues de distance.

La côte de l'île Ségalien paraissait finir en pointe et tout semblait annoncer qu'on approchait de son extrémité méridionale. Les faits confirmèrent cette supposition, car le lendemain on mouilla à la pointe sud de l'île Ségalien, que l'on baptisa du nom de cap Crillon.

La Pérouse communiqua avec les insulaires. L'espèce de défiance qu'ils avaient d'abord montrée s'évanouit promptement et bientôt ils vinrent à bord des navires. Assis en rond sur le gaillard d'avant, ils se mirent à fumer leurs pipes et on leur distribua des présents. L'eau-de-vie et le tabac étaient ce qui leur causait le plus de plaisir.

Les figures de ces insulaires étaient belles et de proportions régulières ; ils étaient vigoureusement constitués quoique de taille moyenne. Ils portaient la barbe longue et avaient les bras, le cou et le dos couverts de poils ; leur peau était basanée, leurs manières graves et leurs gestes sobres et distingués.

Ils tressent eux-mêmes leurs habits et leurs maisons sont propres et élégantes : quant à leurs meubles, ils sont presque tous de fabrique japonaise et artistement travaillés. Ils font un commerce très-important avec l'huile de baleine dont ils récoltent des quantités considérables.

En quittant la pointe sud de l'île Ségalien, on fit route au sud-est pour passer au long du cap Crillon, qui se termine par un îlot ou un rocher. A peine l'eût-on doublé, qu'on aperçut une seconde roche paraissant à quatre lieues de la pointe et qui reçut le nom de la Dangereuse, à cause de sa position à fleur d'eau qui fait qu'elle peut être couverte à la pleine mer.

On se trouva, le lendemain, au nord du village d'Acqueis, d'où l'on vit le cap et le golfe Aniva : ce dernier est formé par le cap de ce nom et par le cap Crillon.

« La latitude de ces caps, dit La Pérouse, ne diffé-
« rait que de dix à douze minutes, et leur longitude
« depuis le cap Nabo de moins d'un degré de celles
« que nous avons déterminées, précision étonnante

« pour le temps où fut faite la campagne du Kastri-
« cum. Je me suis imposé la loi de ne changer aucun
« des noms donnés par les Hollandais, lorsque la si-
« militude des rapports me les a fait connaître ; mais
« une singularité assez remarquable : c'est que les
« Hollandais, en faisant route d'Acqueis au golfe
« d'Aniva, passèrent devant le détroit que nous venons
« de découvrir, sans se douter, lorsqu'ils furent
« mouillés à Aniva, qu'ils étaient sur une autre île,
« tant sont semblables les formes extérieures, les
« mœurs et les manières de vivre de ces peuples. »

Le temps fut beau le lendemain et l'on releva le cap Aniva au nord-ouest.

Le 16 et le 17, les vents étant passés à l'est, on put s'approcher et prendre connaissance de l'île des Etats. On releva le cap Troun au sud, et le cap Uriès au sud-est un quart est.

Le 20, on vit l'île de la Compagnie et on reconnut le détroit d'Uriès quoiqu'il fût très-embrumé. On prolongea quelques lieues la côte septentrionale de l'île de la Compagnie qui parut très-aride et, à six heures, on était par le travers de la pointe du nord-est de cette île terminée par un cap très-escarpé qui fut nommé cap Kastricum.

Les 21, 22 et 23 août furent tellement brumeux, que les vaisseaux ne purent continuer leur route à l'est à travers les Kuriles qu'il était impossible d'apercevoir à deux encâblures.

Les jours suivants, on fut obligé de rester bord sur

bord, entre les îles dont on ne connaissait ni la direction ni l'étendue.

Enfin, le 29, la brume disparut un peu et on fit route pour approcher des sommets qui venaient d'être aperçus. On découvrit alors des terres basses et l'on reconnut l'île Marikan, regardée comme la première des Kuriles méridionales. Son étendue peut être de douze lieues du nord-est au sud-ouest.

Les vents du nord forcèrent La Pérouse à sortir par le canal qui est au sud de l'île de Marikan et au nord des Quatre-Frères, quoique ce chemin l'éloignât de sa route.

On releva la pointe du sud-ouest de Marikan, qui fut appelée cap Rollin, du nom du chirurgien-major. La nuit suivante fut belle et l'on profita d'un brillant clair de lune pour donner dans la passe qui fut nommée canal de la Boussole. Ce canal est, d'après La Pérouse, le plus beau qui se puisse rencontrer dans les Kuriles.

CHAPITRE IV

Route du Kamtschatka. — Baie d'Avatscha. — Havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Exploration. — Tombeau de la Croyère. — La Pérouse envoie M. de Lesseps en France. — Route vers l'hémisphère australe. — Iles des Navigateurs. — Canal de Bougainville. — Maouna : Massacre des équipages français envoyés à terre. — Vavao. — Margoura. — Norfolk. — Botany-Bay. — Les nouvelles cessent. — Publication du voyage. — Conclusion.

Les brumes épaisses qui environnèrent les navires pendant plusieurs jours avaient décidé La Pérouse à abandonner l'exploration des Kuriles septentrionales et l'amenèrent à faire route pour le Kamtschatka. Il avait fixé la position géographique de l'île de Marikan, de celle de Lopaka, et ne voulut pas sacrifier la santé de ses équipages à une recherche qui lui paraissait inutile.

Les brumes continuèrent jusqu'au 5 septembre. Ce même jour, à six heures du soir, il y eut un éclairci et on put apercevoir la côte du Kamtschatka. Cette côte était effroyable à l'œil et la neige couvrait encore au mois de septembre ces énormes rochers qui paraissent être entièrement privés de végétation.

On fit route au nord. Pendant la nuit, les vents

passèrent au nord-ouest et la journée du lendemain fut claire. Aussi les équipages furent-ils fort surpris, en s'approchant de la terre, de la trouver couverte d'une verdure épaisse au milieu de laquelle on voyait s'élever des bouquets d'arbres. Les sommets gigantesques, que couvraient une glace constante et des neiges éternelles, venaient mourir au milieu des hautes herbes et de prairies riantes.

Le 6 septembre 1787 au soir, on prit connaissance de la baie d'Avatscha ou de Saint-Pierre et Saint-Paul. Le phare, qui n'avait pu tenir contre les vents, était éteint ; il fallut attendre au lendemain pour entrer en rade. A peine les bâtiments venaient-ils de jeter l'ancre, qu'ils reçurent successivement la visite du gouverneur, celle du curé de Paratounka et enfin celle de *toyon* ou chef du village. accompagné de quelques habitants. Ces braves gens apportaient tous des présents se composant de saumons ou de raies, et ils offrirent en même temps leurs services pour la chasse aux ours ou aux canards. Ils ne demandaient aucun salaire pour leurs peines, mais on avait embarqué à Brest des objets spécialement destinés aux Kamtschadales, qu'on leur distribua généreusement. Le Kamtschatka était alors une province du gouvernement d'Okhotsk et les différents ports de cette presqu'île avaient des commandants particuliers qui dépendaient tous du commandant général d'Okhotsk.

Celui du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul se

nommait Kasloff et avait sous ses ordres un détachement composé d'un sergent et de quarante hommes; il se mit ainsi que sa petite armée, à l'entière disposition des Français. M. de Lesseps, qui parlait aussi bien le russe que le français, servit d'interprète dans les rapports qu'on eut avec lui.

Huit cosaques furent spécialement attachés au service des naturalistes et des astronomes et durent accompagner dans leurs courses MM. Bernizet, Monge et Receveur. Quant à M. Lamanon, sa santé encore chancelante ne lui permit pas de se joindre aux savants qui allaient entreprendre une exploration pleine de difficultés et de périls. Ils voulaient, en effet, aller visiter le volcan qui dominait le port et l'on avait plus de huit lieues à faire avant d'atteindre la base même de la montagne, qui est couverte de neige du haut en bas et au sommet de laquelle se trouve le cratère. On n'apercevait nulle part aucun vestige de verdure; partout, au contraire, l'œil ne trouvait que le roc, le roc aride et nu, échelonné en talus superposés et taillés presque à pic. Tout semblait faire croire que l'escalade était impossible et le sommet inaccessible.

Nos savants partirent gaiement, persuadés qu'ils vaincraient toutes les difficultés ; ils firent leur première station au milieu des bois, à six lieues du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, ayant cheminé jusque-là sur un terrain facile et couvert d'arbres et de plantes. Ils passèrent la nuit sous leurs tentes et con-

tinuèrent leur voyage le lendemain à la pointe du jour; il avait neigé toute la nuit et un brouillard épais descendait sur le volcan ; ils atteignirent le pied de la montagne à trois heures du soir. Là, ils s'arrêtèrent, allumèrent des feux et dressèrent leurs tentes. Enfin le troisième jour, dès l'aube, MM. Bernizet, Monge et Receveur se remirent en route, et, à trois heures de l'après-midi, ils atteignirent le bord du cratère à sa partie inférieure. L'ascension avait été des plus pénibles ; nos hardis explorateurs avaient dû s'accrocher avec leurs mains pour se soutenir entre ces roches tourmentées, mal assujetties, qui souvent s'effondraient sous leurs pas et dont les intervalles offraient des précipices dangereux. La montagne était composée de lave réduite à l'état de ponce, vers le sommet. La dernière éruption de ce volcan remontait à 1778 et avait eu lieu pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha. Nos voyageurs eurent très-mauvais temps pendant leur exploration; leur horizon fut borné à une portée de fusil, et durant quelques minutes seulement, ils aperçurent la baie d'Avatscha et les frégates qui d'une semblable hauteur leur firent l'effet de petites pirognes. Le baromètre descendit à dix-neuf pouces onze lignes deux dixièmes sur le bord du cratère, et celui des frégates indiquait à bord, où d'heure en heure on se livrait à des obsertions, vingt-sept pouces neuf lignes deux dixièmes. Le thermomètre des voyageurs se trouvait à deux degrés et demi au-dessous de glace, et il dif-

férait de douze degrés de la température du bord de la mer. D'après le calcul des physiciens, le pic avait par conséquent près de trois mille mètres d'élévation, hauteur prodigieuse surtout si l'on tient compte des difficultés que nos explorateurs eurent à surmonter. Les brouillards intenses les forcèrent à descendre la montagne avec la résolution de recommencer l'exploration le lendemain si le temps était meilleur; mais la neige, qui tomba abondamment toute la nuit, ne leur permit pas de mettre leur projet à exécution et ils revinrent le soir au village Saint-Pierre et Saint-Paul.

Pendant que les savants faisaient leur excursion, on remplissait les futailles d'eau et la cale de bois, on coupait et séchait du foin pour les bestiaux attendus; enfin, on préparait tout à bord pour pouvoir bientôt reprendre la mer.

La Pérouse, dans son récit, ne tarit pas en éloges sur les procédés et le savoir-vivre de M. de Kasloff, et il s'étonne de voir relégué au bout du monde un officier d'un tel mérite. « Il est aisé de sentir, dit-il, « que des liaisons, même d'intimité, durent bientôt « s'établir entre le colonel Kasloff et nous. Le lende- « main de son arrivée, il vint dîner à mon bord avec « M. Schmaleff et le curé de Paratounka; je le fis sa- « luer de treize coups de canon. Nos visages, qui an- « nonçaient une meilleure santé que celle même dont « nous jouissions à notre départ d'Europe, le sur- « prirent extrêmement; je lui dis que nous la de-

« vions un peu à nos soins, et beaucoup à l'abondance
« où nous étions dans son gouvernement. M. Kasloff
« parut partager notre heureuse situation ; mais il
« nous témoigna la plus vive douleur de l'impossi-
« bilité où il était de rassembler plus de sept bœufs
« avant l'époque de notre départ, qui était trop pro-
« chain pour songer à en faire venir de la rivière du
« Kamtschatka, distante de cent lieues de Saint-
« Pierre et Saint-Paul. Il attendait depuis six mois,
« le bâtiment qui devait apporter d'Okhotsk des fa-
« rines et les autres provisions nécessaires à la gar-
« nison de cette province, et il présumait avec cha-
« grin que ce bâtiment devait avoir essuyé quelque
« malheur : la surprise où nous étions de n'avoir
« reçu aucune lettre diminua, lorsque nous apprîmes
« de lui que, depuis son départ d'Okhotsk, il n'en
« avait reçu aucun courrier ; il ajouta qu'il allait y
« retourner par terre, en côtoyant la mer d'Okhotsk,
« voyage presque aussi long ou du moins plus diffi-
« cile que celui d'Okhotsk à Pétersbourg.

« Le gouverneur dîna le lendemain avec toute sa
« suite à bord de l'*Astrolabe ;* il y fut également sa-
« lué de treize coups de canon, mais il nous pria
« avec instance de ne plus faire de compliments, afin
« que nous puissions nous voir à l'avenir avec plus
« de liberté et de plaisir.

« Il nous fut impossible de faire accepter au gou-
« verneur le prix des bœufs ; nous eûmes beau lui
« représenter qu'à Manille nous avions acquitté

« toutes nos dépenses, malgré l'étroite alliance de la
« France avec l'Espagne ; M. Kasloff nous dit que le
« gouvernement russe avait d'autres principes, et
« que son regret était d'avoir aussi peu de bestiaux
« à sa disposition. Il nous invita, pour le jour sui-
« vant, à un bal qu'il voulut donner, à notre occa-
« sion, à toutes les femmes, tant Kamtschadales que
« Russes, de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assem-
« blée ne fut pas nombreuse, elle était au moins ex-
« traordinaire : treize femmes vêtues d'étoffes de
« soie, dont dix Kamtschadales avec de gros visages,
« de petits yeux et des nez plats, étaient assises sur
« des bancs autour de l'appartement ; les Kamtscha-
« dales avaient, ainsi que les Russes, des mouchoirs
« de soie qui leur enveloppaient la tête, à peu près
« comme les portent les femmes mulâtres de nos
« colonies. On commença par des danses russes
« dont les airs sont très-agréables, et qui res-
« semblent beaucoup à la Cosaque qu'on a dansée à
« Paris il y a peu d'années. Les danses kamtscha-
« dales leur succédèrent ; elles ne peuvent être com-
« parées qu'à celles des convulsionnaires du fameux
« tombeau de Saint-Médard ; il ne faut que des
« bras, des épaules et presque point de jambes aux
« danseurs de cette partie de l'Asie ; les danseuses
« kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mou-
« vements de contractions, inspirent un sentiment
« pénible à tous les spectateurs ; il est encore plus
vivement excité par le cri de douleur qui sort du

« creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont
« que cette musique pour mesure de leur mouve-
« ments. Leur fatigue est telle, pendant cet exercice,
« qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur, et res-
« tent étendues par terre sans avoir la force de se
« relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent
« de leurs corps parfument l'appartement d'une
« odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez eu-
« ropéens sont trop peu accoutumés pour en sen-
« tir les délices. Comme les danses de tous les
« peuples ont toujours été imitatives, et qu'elles ne
« sont en quelque sorte que des pantomimes, je de-
« mandai ce qu'avaient voulu exprimer deux de ces
« femmes qui venaient de faire un exercice si vio-
« lent. On me répondit qu'elles avaient figuré une
« chasse d'ours ; la femme qui se roulait à terre re-
« présentait l'animal, et l'autre qui tournait autour
« d'elle, le chasseur ; mais les ours, s'ils parlaient et
« voyaient une pareille pantomine, auraient beau-
« coup à se plaindre d'être si grossièrement imités,
« Cette danse, presque aussi fatigante pour les spec-
« tateurs que pour les acteurs, était à peine finie
« qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courrier
« d'Okhotsk ; il était chargé d'une grosse malle rem-
« plie de nos paquets. Le bal fut interrompu, et
« chaque danseuse renvoyée avec un verre d'eau-de-
« vie, digne rafraîchissement de ces Therpsicores.
« M. Kasloff s'apercevant de l'impatience où nous
« étions d'apprendre des nouvelles de tout ce qui

« nous intéressait en Europe, nous pria avec in-
« stance de ne pas différer ce plaisir. Il nous établit
« dans sa chambre, et se retira pour ne pas gêner
« l'épanchement des divers sentiments dont nous
« pouvions être affectés, suivant les nouvelles que
« chacun de nous recevrait de sa famille ou de ses
« amis. Elles furent heureuses pour tous, mais plus
« particulièrement pour moi, qui, par une faveur à
« laquelle je n'osais aspirer, avais été promu au
« grade de chef d'escadre. Les compliments que
« chacun s'empressait de me faire parvinrent bien-
« tôt à M. Kasloff, qui voulut célébrer cet événe-
« ment par le bruit de toute l'artillerie de sa place ;
« je me rappellerai toute ma vie, avec l'émotion la
« plus vive, les marques d'amitié que je reçus de lui
« dans cette occasion. Je n'ai point passé avec ce
« gouverneur un instant qui ne fût marqué par
« quelques traits de bonté ou d'attention ; et il est
« inutile de dire que, depuis son arrivée, tous les
« habitants du pays chassaient et pêchaient pour
« nous ; nous ne pouvions suffire à consommer tant
« de provisions. Ils y joignaient des présents de
« toute espèce pour M. de Langle et pour moi ; nous
« fûmes forcés d'accepter un traîneau de Kamtscha-
« dales pour la collection des curiosités du roi, et
« deux aigles royaux pour la ménagerie, ainsi que
« beaucoup de zibelines. Nous offrîmes, à notre
« tour, ce que nous imaginions pouvoir lui être
« agréable ou utile ; mais nous n'étions riches qu'en

« effets de traites pour des sauvages, et nous n'a-
« vions rien qui fût digne de lui. Nous le priâmes
« d'accepter la relation du troisième voyage de Cook,
« qui paraissait lui faire grand plaisir ; il avait à sa
« suite tous les personnages que l'éditeur a mis sur
« la scène, M. Schmaleff, le bon curé de Para-
« tounka, le malheureux Ivaschkin ; il leur tradui-
« sait tous les articles qui les regardaient, et ils ré-
« pétaient à chaque fois, que tout était de la plus
« exacte vérité. Le sergent seul qui commandait
« alors au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul était
« mort ; les autres jouissaient de la meilleure santé
« et habitaient encore le pays, excepté le major
« Behm, qui était retourné à Pétersbourg, et Port,
« qui résidait à Irkoutsk. » La Pérouse, pendant son séjour, visita le tombeau de M. de la Croyère, qu'il avait vu enterrer au Kamtschatka en 1741.
« Nous y attachâmes, dit-il, l'inscription suivante,
« gravée sur le cuivre, et composée par M. Da-
« gelet, membre comme lui de l'Académie des sciences :

« Ci-gît Louis de l'Isle de la Croyère, de l'Acadé-
« mie royale des sciences de Paris, mort en 1741,
« au retour d'une expédition faite par ordre du czar,
« pour reconnaître les côtes d'Amérique ; astronome
« et géographe, émule de deux frères célèbres dans
« les sciences, il mérita les regrets de sa patrie. En
« 1768 M. le comte de La Pérouse, commandant les
« frégates du roi la *Boussole* et l'*Astrolabe*, con-

« sacra sa mémoire, en donnant son nom à une île, près des lieux où ce savant avait abordé. »

Nos voyageurs levèrent le plan de la baie d'Avatscha. La végétation du terrain du Kamtschatka est très-fertile. Les Kamtschadales ont été décimés en 1769 et diminués des trois quarts par la petite vérole; à l'époque du voyage de La Pérouse, la presqu'île ne comptait plus guère que quatre mille indigènes, et cette nation tendait à disparaître entièrement par les fréquents mariages qu'elle contractait avec les Russes. Les Kamtschadales ont l'esprit d'imitation très-développé; les femmes portaient déjà des coiffures et des vêtements semblables à ceux des Russes, dont la langue a, du reste, presque entièrement remplacé la langue indigène. Les Russes étaient justes et doux avec ce peuple, et jamais on n'avait eu à leur reprocher le moindre acte de cruauté. L'impôt levé par eux sur les habitants était fort léger et ne pouvait être regardé que comme un simple tribut ; en effet, le produit d'une seule journée de chasse suffisait pour l'acquitter pendant toute une année.

La chasse est la principale occupation des indigènes ; ils ne cultivent pas la terre et n'élèvent aucun bétail. Cela tient à l'emploi qu'ils font des chiens, dont ils se servent de préférence aux rennes, pour le service de leurs traîneaux. Ces animaux voraces ne leur permettent de garder ni cochons, ni moutons, ni jeunes rennes, ni veaux, ni poulains ; car ces mal-

heureuses bêtes seraient dévorées avant d'avoir pu acquérir la force nécessaire pour se défendre. Les chiens d'attelage sont nourris avec du poisson, et, quoiqu'ils fassent à peu près vingt lieues par jour, ils ne mangent jamais que leur course terminée.

Le froid, qui commençait à se faire sentir, décida du départ de nos voyageurs, et le 20 septembre on mit sous voile pour appareiller le lendemain. En quittant Saint-Pierre et Saint-Paul, les navires furent salués par toute l'artillerie du port et ils rendirent le salut.

La Pérouse, avant de quitter la terre, avait chargé M. de Lesseps, son interprète pour le russe, de porter en France son journal et les documents recueillis jusque-là par l'expédition. M. de Lesseps devait parcourir diverses provinces de l'empire de Russie où plus tard, on le supposait du moins, il devait être appelé à remplacer son père dans le poste de consul général à Pétersbourg que celui-ci occupait alors. Il devait accompagner M. Kasloff jusqu'à Okhotsk, où ce dernier devait ensuite lui fournir les moyens de continuer sa route et de gagner Saint-Pétersbourg.

C'est avec un vif sentiment de regret que La Pérouse laissait partir M. de Lesseps, que ses précieuses qualités lui avaient rendu cher; mais, en agissant ainsi, il avait encore en vue l'intérêt de la France. Il pensait, en effet, que le voyage d'un Français, connaissant bien la langue du pays, à travers une grande

partie de l'empire russe, serait plus utile à la patrie par les connaissances qu'il pouvait y acquérir, que sa présence prolongée à bord des frégates qui allaient abandonner pour toujours ces contrées lointaines.

Sa correspondance témoigne en plusieurs endroits de l'intérêt qu'il portait au jeune interprète et de la confiance qu'il avait en lui.

Il écrit en effet d'Avatscha, le 10 septembre 1786 :

« ... Le ministre doit avoir reçu, par M. Dufresne, les détails de notre campagne depuis notre départ de France jusqu'à notre arrivée à Macao, et je remets à M. de Lesseps la suite de cette relation, depuis Macao jusqu'au Kamtschatka. »

Et le même jour, il écrit encore :

« Je n'aurais pas osé les confier à la poste, mais j'ai cru que vous approuveriez le parti que je prends d'expédier en France M. de Lesseps, notre interprète russe. J'ai considéré que les appointements de M. de Lesseps et ses rations, jusqu'à notre arrivée en France, coûteraient à peu près la même somme que son voyage du Kamtschatka à Paris, et je me suis fait scrupule de traîner, dans l'hémisphère méridional, un jeune homme destiné à courir la carrière des consulats, et qui perdrait à bord un temps précieux pour son instruction. Je l'ai donc chargé de mes paquets. »

Le 27 septembre, il ajoute :

« M. de Lesseps, que j'ai chargé de mes paquets, est un jeune homme dont la conduite a été parfaite

pendant toute la campagne, et j'ai fait un vrai sacrifice à l'amitié que j'ai pour lui en l'envoyant en France; mais comme il est vraisemblablement destiné à occuper un jour la place de son père en Russie, j'ai cru qu'un voyage par terre, au travers de ce vaste empire, lui procurerait les moyens d'acquérir des connaissances utiles à notre commerce, et propres à augmenter nos liaisons avec ce royaume, dont les productions sont si nécessaires à notre marine.

« Il m'a paru que M. de Lesseps parle le russe avec la même facilité que le français; il nous a rendu, au Kamtschatka, les plus grands services, et si la survivance de la place de consul général de France à Pétersbourg, qu'occupe son père, était le prix de son voyage autour du monde par terre et par mer, je regarderais cette faveur comme la marque de la satisfaction que vous témoignez de notre conduite. »

La relation de ce voyage du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, à Okhotsk, et de cette ville à Saint-Pétersbourg, a été imprimée en 1790. Elle prouve que La Pérouse avait eu raison d'espérer que le voyage de Lesseps par terre serait plus utile que son séjour à bord.

Les vents du nord, qui avaient été d'abord si favorables pour sortir de la baie d'Avatscha, abandonnèrent l'expédition à deux lieues au large, et se fixèrent à l'ouest avec tant de violence, que La Pérouse ne put, comme il se l'était promis, relever les Kuriles

jusqu'à l'île Marikan : les orages et les coups de vent se succédèrent sans interruption, et notre navigateur se trouva écarté de la côte de près de quatre-vingts lieues. Il ne chercha pas à lutter inutilement contre ces obstacles insurmontables, et il dirigea sa route vers le point d'intersection du 165e degré de longitude et du 37e 30 de latitude, où certains géographes ont placé une île riche et peuplée, qui fut découverte, en 1620, par les Espagnols ; la recherche de cette terre avait fait partie des instructions du capitaine Uriès.

Il n'atteignit le parallèle des 37° 30 que le 14 octobre à minuit, et dans cette même journée, cinq ou six petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, vinrent se percher sur les manœuvres ; le même soir, on aperçut deux vols de canards et de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent jamais du rivage. Le temps était clair ; on avait promis une récompense à celui qui le premier signalerait la terre. Les matelots n'avaient pas besoin de ce moyen d'émulation, chacun brûlait de l'envie de faire le premier une découverte qui devait, d'après la promesse de La Pérouse, porter son nom.

Ces indices certains du voisinage d'une terre ne furent pourtant confirmés par rien, quoique l'horizon fût très-étendu. La Pérouse supposa que cette île devait être au sud, et que les oiseaux, vus au nord, avaient été chassés par les vents violents qui soufflaient alors. On fit en conséquence de cette suppo-

sition, route au sud jusqu'à minuit puis on gouverna à l'est, attendant le jour avec impatience. Quand le soleil fut levé on continua la route à l'est et on aperçut bientôt un petit oiseau qui, encore une fois, fit espérer qu'on allait atteindre le but désiré.

Pendant cette recherche, un matelot de l'*Astrolabe* tomba à la mer, et malheureusement, soit qu'il ne sût pas nager, soit qu'il se fût blessé en tombant, on ne put le retrouver.

Les indices de terre continuèrent les 18 et 19 octobre ; mais à partir du 175° de longitude orientale, tous cessèrent. On continua cependant la même route jusqu'au 22, à midi ; mais, à ce moment La Pérouse, voyant qu'on avait dépassé les limites fixées par les instructions pour la recherche de cette île introuvable, ordonna de faire route au sud, afin de tâcher d'atteindre des mers plus tranquilles. Il se dirigea vers l'hémisphère méridional.

C'est à l'étude de ces parages que La Pérouse devait consacrer la troisième année de son voyage : il lui avait surtout été recommandé par le gouvernement de marquer les limites et de déterminer les latitudes et longitudes de la partie orientale et méridionale de la Nouvelle-Calédonie, dont la côte Est avait été découverte par Cook lors de son second voyage, de relever avec soin la position des îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont les îles du nord avaient été reconnues par Surville, et enfin d'explorer minutieusement la partie septentrionale

des terres de la Louisiade, que M. de Bougainville n'avait pu voir, mais dont il avait le premier, prolongé la côte sud-est.

Le 23 octobre 1787, La Pérouse éprouva un coup de vent violent, et, à partir de ce moment, le temps devint changeant et la mer houleuse et agitée, jusqu'au 30e degré de latitude, parallèle qu'on atteignit le 29 octobre. La santé des équipages fut affectée du passage très-rapide du froid à une extrême chaleur; personne cependant ne fut contraint de garder le lit.

Mais ce fut là comme une première atteinte. Le temps était toujours mauvais. Cette navigation pénible et difficile se prolongea ainsi pendant plusieurs jours sans incident remarquable.

On atteignit enfin le tropique, et le ciel s'éclaircit. Le 5, on coupa la ligne de route de Monterey à Macao et, le 6, celle du capitaine Clerke, des îles Sandwich au Kamtschatka. Les équipages étaient fatigués, les provisions fraîches étaient épuisées; on avait un peu compté sur le poisson, mais on n'apercevait ni bonites, ni dorades. Le 9, on passa sur la pointe méridionale de la passe de Villa Lobos; la mer se calma un peu, mais le ciel se couvrit, et à peine eut-on atteint le 10e degré de latitude nord, qu'une pluie constante vint à tomber. Durant le jour, la chaleur était étouffante; l'air brûlant que l'on respirait, joint ux mauvais aliments, faisait craindre pour la santé des équipages. Ces pluies et ces orages, ainsi que les grosses mers, cessèrent vers le 15; le ciel s'éclaircit

et le beau temps dura jusqu'à l'équateur, que l'on coupa le 21 novembre pour la troisième fois depuis le départ de Brest; le 23, on prit deux requins qui procurèrent deux repas aux équipages; le même jour on prit un courlieu amaigri par la fatigue qui semblait venir de fort loin; plus on avançait dans l'hémisphère sud, plus on se trouvait entouré de foux, de frégates, d'hirondelles de mer volant autour des bâtiments, et l'espoir de rencontrer quelque île soutint le courage des équipages. Bientôt les brises furent remplacées par des vents très-faibles du nord à l'ouest nord-ouest; pendant la durée de ces calmes on prit quelques requins, mais bientôt les vents du nord-ouest à l'ouest soufflèrent avec force, et une houle violente de l'ouest rendit la navigation fatigante; les cordages, pourris par l'humidité, cassaient à chaque instant, et la crainte d'en manquer les faisait garder jusqu'à la dernière extrémité; les grains, les orages, la pluie durèrent jusqu'au 2 décembre, époque à laquelle les vents, sans changer de direction, devinrent plus modérés.

On eut connaissance, le 6 décembre, à trois heures, de l'île la plus orientale de l'archipel des Navigateurs de Bougainville. On fit route pour s'en approcher, et les vaisseaux se tinrent bord sur bord pendant toute la nuit, se proposant d'y mouiller s'il s'y trouvait un ancrage. La Pérouse passa par le détroit situé entre la grande et la petite île qui avaient été laissées dans le sud par M. de Bougainville. Ce canal, qui est très-

étroit et qui n'a pas plus d'une lieue de largeur, paraissait n'offrir aucun danger. A midi on était dans la passe.

On aperçut alors des pirogues. Au vent de l'île se trouvaient des habitations et une masse d'Indiens, assis sous des cocotiers, regardaient les frégates sans manifester le moindre étonnement, mais aucune pirogue ne fut lancée à la mer.

Cette terre était extrêmement escarpée et couverte de grands arbres parmi lesquels on remarqua beaucoup de cocotiers, mais elle paraissait peu fertile. Les habitations des indigènes étaient bâties à mi-côte. Deux petites îles, formant le côté occidental du canal, étaient également habitées. De ces dernières, cinq pirogues se détachèrent et vinrent se joindre à onze autres parties de l'île située à l'est. Ces pirogues, après avoir tourné autour des bâtiments et les avoir examinés avec défiance, se décidèrent enfin à s'avancer et à faire avec les Français des échanges sans importance, car c'est à peine si on put obtenir d'eux une vingtaine de cocos et deux poules sultanes bleues. Ces insulaires, comme tous ceux de la mer du Sud, avaient peu de probité; il était bien rare, quand on les payait d'avance, qu'ils ne partissent pas sans rien livrer.

La Pérouse continua sa route afin de doubler une pointe derrière laquelle on espérait trouver un abri, mais l'île n'avait pas la largeur indiquée par Bougainville, elle se terminait en pointe et avait à peine

une lieue, comme plus grand diamètre. La côte était hérissée de récifs et c'était en vain qu'on y aurait cherché un mouillage. On prit donc en dehors du canal afin de prolonger les deux îles de l'ouest qui sont aussi considérables à elles deux que la plus orientale; un canal de moins de deux cents mètres séparait l'une de l'autre, et l'on apercevait à leur extrémité occidentale un îlot couvert d'arbres. Les navires étaient ballottés par une grosse houle, et La Pérouse croyait à chaque instant aborder l'*Astrolabe*, mais quelques brises vinrent bientôt mettre fin à cette situation inquiétante.

La Pérouse en profita pour faire voile et s'écarter de la côte. « Toutes les pirogues nous abordèrent « alors, dit la Pérouse: elles marchent assez bien « à la voile, mais très-médiocrement à la pagaie ; ces « embarcations ne pourraient servir à des peuples « moins bons nageurs que ceux-ci; elles chavirent « à chaque instant, mais cet accident les surprend « et les inquiète moins que chez nous la chute d'un « chapeau ; ils soulèvent sur leurs épaules la pi- « rogue submergée, et, après en avoir vidé l'eau, ils « y rentrent, bien certains d'avoir à recommencer « cette opération une demi-heure après, l'équilibre « étant presque aussi difficile à garder dans ces frêles « bâtiments que l'est celui de nos voltigeurs sur « leurs cordes. Ces insulaires sont généralement « grands et leur taille moyenne me parut être de « cinq pieds sept à huit pouces; la couleur de leur

« peau est à peu près celle des Algériens ou des « autres peuples de la côte de Barbarie; leurs che- « veux sont longs et retroussés sur le sommet de la « tête; leur physionomie paraissait peu agréable. Je « ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avaient « pas plus de délicatesse; la plus jeune, à laquelle « on pouvait supposer dix-huit ans, avait, sur une « jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs « de ces insulaires avaient des plaies considérables; « et il serait possible que ce fût un commencement « de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes « dont les jambes ulcérées, et aussi grosses que le « corps, ne pouvaient laisser aucun doute sur le « genre de leur maladie, ils nous approchèrent avec « crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont « aussi paisibles que les habitants des îles de la So- « ciété ou des Amis. »

Pensant rencontrer à l'ouest une île plus considérable auprès de laquelle on pourrait trouver un abri, La Pérouse se remit en route, mais il ne fit que quatre lieues à l'ouest après le coucher du soleil et il passa le reste de la nuit bord sur bord; à six heures du matin il eut connaissance de la terre.

Cette terre était l'île Maouna; les navires n'atteignirent la pointe du nord-est de l'île qu'à cinq heures du soir. Voulant y chercher un mouillage, La Pérouse avisa l'*Astrolabe* de serrer le vent, afin de tenir bord sur bord pendant la nuit, au vent de l'île, et d'avoir toute la journée du lendemain pour l'explorer en détail.

Quoique les vaisseaux se trouvassent à trois lieues de terre, plusieurs pirogues vinrent à bord apporter des cochons et des fruits qui furent échangés contre des rassades (verroteries), ce qui donna une bonne opinion de cette île.

Le 9 au matin, La Pérouse prolongea la terre à une demi-lieue de distance ; elle est environnée d'un récif de corail, sur lequel la mer vient se briser avec bruit. Ce récif touche presque le rivage, et la côte forme différentes petites anses, devant lesquelles on voyait des intervalles par où pouvaient passer les pirogues et même les canots et les chaloupes des bâtiments; des villages nombreux se trouvaient derrière ces anses d'où sortirent des embarcations chargées de cochons et de fruits que les indigènes venaient échanger contre des verroteries. L'eau tombait en cascades du haut des montagnes au pied des villages. On serra la côte et à quatre heures, ayant trouvé à un mille du rivage, par trente brasses, un banc composé de coquillages pourris et de très-peu de corail, on y laissa tomber l'ancre ; on mit les canots à la mer et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village où ils furent accueillis par les habitants de la manière la plus amicale.

Comme il commençait à faire nuit au moment où ils abordaient au rivage, les Indiens allumèrent des feux pour éclairer l'endroit du débarquement. Ils apportèrent des oiseaux, des fruits, des cochons et, au

bout d'une heure, les canots retournèrent à bord. De part et d'autre on avait l'air fort satisfait, et le seul ennui qu'on éprouvait était de voir les vaisseaux mouillés en si mauvaise rade. Les frégates y roulaient en effet comme en pleine mer, et si les câbles s'étaient coupés, l'impossibilité d'appareiller ne laissait aucune ressource contre une brise du nord-ouest; ces appréhensions, augmentées par la vue d'un orage vers le nord, firent passer une nuit assez mauvaise, mais heureusement la brise de terre prévalut et le lendemain un magnifique lever de soleil annonça une belle journée. La Pérouse décida qu'on en profiterait pour tenter une reconnaissance du pays et faire de l'eau, et qu'on appareillerait ensuite. La prudence exigeait qu'on évitât de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle trouvait aussi cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour, et il fut arrêté qu'on appareillerait dans l'après-midi et que, la matinée étant très-belle, on l'emploierait en partie à se procurer des fruits et d'autres provisions. Dès la pointe du jour, les insulaires avaient amené autour des deux frégates cent pirogues remplies de provisions de toutes sortes, qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades (verroteries), qui étaient pour eux d'un plus grand prix que des diamants. Ils regardaient avec dédain les haches, les étoffes et tous les autres articles de traite.

Pendant qu'une partie de l'équipage s'occupait à

maintenir les Indiens et à faire des échanges avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides pour aller faire de l'eau : « Nos deux chaloupes, dit La Pérouse, étaient armées et commandées par MM. de Clonard et Collinet, celles de l'*Astrolabe* par MM. de Monty et Bellegarde ; elles partirent à cinq heures du matin pour une baie éloignée d'environ une lieue et un peu au vent, situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvaient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près MM. de Clonard et Monty dans ma biscayenne, et j'abordai au rivage en même temps qu'eux. Malheureusement, M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue ; et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes était grande et commode ; les canots et les chaloupes y restaient à flots à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage ; l'aiguade était belle et facile. MM. de Clonard et Monty y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens ; ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre il y avait beaucoup de femmes et d'enfants. Nous les engageâmes à s'asseoir sous des cocotiers, qui n'étaient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avait

auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits; tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionnait un peu de confusion.

« Les femmes, dont quelques-unes étaient très-jolies, offraient leurs poules... à tous ceux qui avaient des rassades à leur donner. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie des soldats, et ceux-ci les repoussèrent trop faiblement pour les arrêter; leurs manières étaient douces, gaies et engageantes... Elles parvinrent, sans beaucoup de peine, a percer les rangs; alors les hommes s'approchèrent et la confusion augmenta; mais des Indiens, que nous prîmes pour des chefs, parurent armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant, il s'était passé, dans notre chaloupe, une scène qui était une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'était emparé d'un maillet, et en avait assené plusieurs coups sur les bras d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs

forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité, qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux; mais n'ayant que très-peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avait offensés; et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons qui furent lancés en l'air et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte, et j'avoue que j'attendais plus de ce sentiment que de celui de la bienveillance dont l'homme, à peine sorti de l'état sauvage, est rarement susceptible.

« Pendant que tout se passait avec la plus grande tranquillité et que nos futailles se remplissaient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, situé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle, d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place, tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfants, des vieillards m'y accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons; ils étendaient les nattes les plus

fines et les plus fraîches sur le sol formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avaient élevés d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases qui, vraisemblablement, appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case; un rang de colonnes à cinq pieds de distance les unes des autres en formait le pourtour; les colonnes étaient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste était couvert de feuilles de cocotier.

« Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pin, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instruments de fer et nos étoffes, et ne voulaient que des rassades; comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.

« Ils avaient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main ; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux ! Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitants de la terre ; entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles ; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir, sans aucun travail, les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions ; ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence ; nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme ; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens pour avertir que l'homme, presque sauvage et dans l'anarchie, est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

« Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses ; j'appris cependant qu'il y avait eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avaient rendues nulles : on avait jeté des pierres à M. Rollin,

notre chirurgien-major; un insulaire, en feignant d'admirer un sabre de M. de Monneron, avait voulu le lui arracher, et n'étant resté maître que du fourreau, il s'était enfui tout effrayé en voyant le sabre nu. Je m'apercevais qu'en général ces insulaires étaient très-turbulents, et fort peu subordonnés à leurs chefs; mais je comptais partir dans l'après-midi, et je me félicitais de n'avoir donné aucune importance aux petites vexations que nous avions éprouvées. Vers midi, je retournai à bord, dans ma biscayenne, et les chaloupes m'y suivirent de très-près; il me fut difficile d'aborder, parce que les pirogues environnaient nos deux frégates, et que notre marché ne désemplissait point. J'avais chargé M. Boutin du commandement de la frégate lorsque j'étais descendu à terre, et je l'avais laissé maître d'établir la police qu'il croirait convenable, en permettant à quelques insulaires de monter à bord, ou en s'y opposant absolument, suivant les circonstances. Je trouvai sur le gaillard sept à huit Indiens, dont le plus vieux me fut présenté comme un chef. M. Boutin me dit qu'il n'aurait pu les empêcher de monter à bord qu'en ordonnant de tirer sur eux; que lorsqu'ils comparaient leurs forces physiques aux nôtres, ils riaient de nos menaces, et se moquaient de nos sentinelles; que de son côté, connaissant mes principes de modération, il n'avait pas voulu employer des moyens violents, qui cependant pouvaient seuls les contenir; il ajouta que, depuis

la présence du chef, les insulaires qui l'avaient précédé à bord étaient devenus plus tranquilles et moins insolents. Je fis à ce chef beaucoup de présents, et lui donnai les marques de la plus grande bienveillance : voulant ensuite lui inspirer une haute opinion de nos forces, je fis faire devant lui différentes épreuves sur l'usage de nos armes ; mais leur effet fit peu d'impression sur lui, et il me parut qu'il ne les croyait propres qu'à détruire les oiseaux. Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller et profiter d'une petite brise de terre qui nous faisait espérer d'avoir le temps de nous éloigner un peu de la côte.

« M. de Langle revint au même instant de sa promenade ; il me rapporta qu'il était descendu dans un superbe port de bateaux situé au pied d'un village charmant et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord, il avait donné des ordres pour appareiller ; il en sentait comme moi la nécessité, mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord, à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupées d'eau avant de nous éloigner de l'île ; j'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin ; il avait adopté le système du capitaine Cook, il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale ; et comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait, avec rai-

son, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île ne pouvait être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avaient déjà traité de plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

« Je sentais la vérité de ces réflexions, mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer; je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulents pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux ; que notre modération n'avait servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculaient que nos forces individuelles, très-inférieures aux leurs ; mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle ; il me dit que ma résistance me rendrait responsable des progrès du scorbut qui commençait à se manifester avec assez de violence, et que, d'ailleurs, le port dont il me parlait était beaucoup plus commode que celui de notre aiguade ; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition, m'assurant que, dans trois heures, il serait de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle était un homme d'un jugement si solide, d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne ; je lui promis

donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit ; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots, armés comme il le jugerait à propos, et que le tout serait à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il était temps d'appareiller : en levant l'ancre, nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail et, deux heures plus tard, le câble l'eût été entièrement. Comme nous ne mîmes à la voile qu'à quatre heures après-midi, il était trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remîmes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse, et les vents, qui changeaient à chaque instant, me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher : ce ne fut qu'à neuf heures qu'il s'éleva une petite brise du nord-est avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance : j'expédiai alors ma chaloupe et mon grand canot, commandés par MM. Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de l'*Astrolabe*, aux ordres de M. de Langle ; tous ceux qui avaient quelques légères atteintes de scorbut y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes : ces deux embarcations contenaient vingt-huit hommes, et portaient environ vingt barriques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. MM. de Lamanon et Collinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui

partirent de la *Boussole*. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. Gobien, garde de la marine, commandant la chaloupe, et MM. de la Martinière, Lavaux et le père Receveur faisaient partie des trente-trois personnes envoyées par l'*Astrolabe*. Parmi les soixante-un individus qui composaient l'expédition entière, se trouvait l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres; et six pierriers furent placés dans les chaloupes: je l'avais généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croirait nécessaire à sa sûreté. La certitude où nous étions de n'avoir eu avec ces peuples aucune rixe dont ils pussent conserver quelque ressentiment, l'immense quantité de pirogues qui nous environnait au large, l'air de gaieté et de confiance qui régnait dans nos marchés, tout tendait à augmenter sa sécurité, et je conviens que la mienne ne pouvait être plus grande; mais il était contre mes principes d'envoyer à terre sans une extrême nécessité, et surtout au milieu d'un peuple nombreux, des embarcations qu'on ne pouvait ni soutenir ni même apercevoir de nos vaisseaux. »

Le récit que fait La Pérouse du triste événement qui arriva et celui qu'en fait M. de Vaujuas étant en tous points semblables, nous reproduisons de préférence la relation de ce dernier, qui assista personnellement à cette sanglante mêlée et commanda la

retraite de la baie de Maouna. M. de Vaujuas, qui était allé à terre comme convalescent et qui n'était pas de service, ne sortit de la baie qu'après s'être assuré qu'il n'y laissait pas un seul Français au pouvoir des Indiens.

« Le mardi 11 décembre, dit M. de Vaujuas, à onze heures du matin, M. de La Pérouse envoya sa chaloupe et son canot, chargés de futailles, avec un détachement de soldats armés, pour faire partie d'une expédition aux ordres de M. de Langle. M. Boutin avait déjà pris des renseignements sur les moyens de maintenir l'ordre et de pourvoir à notre sûreté quand les canots iraient à terre. A la même heure, notre capitaine fit aussi mettre ses embarcations à la mer, et les fit également charger de futailles et d'armes. A midi et demi, les frégates étaient à trois quarts de lieue de terre, les amarres à babord, les quatre embarcations partirent pour aller faire de l'eau dans une anse reconnue par M. de Langle. Cette aiguade était sous le vent de celle où l'on avait déjà été : M. de Langle l'avait jugée préférable, parce qu'elle lui paraissait moins habitée et aussi commode : mais la première avait sur celle-ci l'avantage d'avoir une entrée beaucoup plus facile et assez de profondeur pour que les chaloupes ne courussent pas risque d'y échouer.

« M. de Langle me proposa, quoique je fusse convalescent et faible, de l'accompagner pour me promener et prendre l'air de terre ; il se chargea du

commandement du canot, et confia celui de la chaloupe à M. Gobien. M. Boutin commandait celle de la *Boussole*, et M. Mouton le canot; M. Collinet et le père Receveur, tous deux malades, MM. de Lamanon, La Martinière et Lavaux nous accompagnèrent, ainsi que plusieurs personnes des deux frégates; nous formions, y compris les équipages des deux canots, un détachement de soixante-une personnes.

« Quand nous fûmes en route, nous vîmes, avec peine, qu'une grande partie des pirogues qui étaient le long du bord nous suivaient et venaient à la même anse; nous vîmes aussi, le long des rochers qui la séparent des baies voisines, beaucoup de naturels qui s'y rendaient des autres villages. Arrivés aux récifs qui forment l'angle de l'aiguade, et qui ne laissent pour les canots qu'une passage étroit et peu profond, nous reconnûmes que la mer était basse, et que les chaloupes ne pouvaient entrer dans l'anse sans échouer: effectivement, elles touchèrent à demi-portée de fusil du rivage, dont nous n'approchâmes qu'en les poussant sur le fond avec les avirons. Cette baie s'était présentée au capitaine sous un point de vue favorable, parce que la mer était moins basse lorsqu'il en avait fait la reconnaissance.

« A notre arrivée, les sauvages qui bordaient la côte, au nombre de sept à huit cents, jetèrent dans la mer, en signe de paix, plusieurs planches de l'arbre dont les insulaires de la mer du Sud tirent leur boisson enivrante. En abordant, M. de Langle donna des

ordres pour que chaque embarcation fût gardée par un soldat armé et un matelot, tandis que les équipages des chaloupes s'occuperaient à faire de l'eau sous la protection d'une double haie de fusiliers qui s'étendrait des chaloupes à l'aiguade. Les futailles remplies, on les embarqua tranquillement. Les insulaires se laissaient assez contenir par les soldats armés : il y avait parmi eux un certain nombre de femmes et de filles très-jeunes ; nous n'y vîmes que quelques enfants.

« Vers la fin du travail, le nombre des naturels augmemta encore, et ils devinrent plus incommodes. Cette circonstance détermina M. de Langle à renoncer au projet qu'il avait eu d'abord de traiter de quelques vivres ; il donna ordre de se rembarquer sur-le-champ ; mais auparavant, et ce fut, je crois, la première cause de notre malheur, il fit présent de quelques rassades à des espèces de chefs, qui avaient contribué à tenir les insulaires un peu écartés : nous étions pourtant certains que cette police n'était qu'un jeu : et si ces prétendus chefs avaient en effet de l'autorité, elle ne s'étendait que sur un très-petit nombre d'hommes. Ces présents, distribués à cinq ou six individus, excitèrent le mécontentement de tous les autres ; il s'éleva dès lors une rumeur générale, et nous ne fûmes plus maîtres de les contenir : cependant ils nous laissèrent monter dans nos chaloupes, mais une partie de ces insulaires entra dans la mer pour nous suivre, tandis que les autres ramassaient des pierres sur le vivage.

« Comme les chaloupes étaient échouées un peu loin de la grève, il fallut nous mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour y arriver ; et, dans ce trajet, plusieurs soldats mouillèrent leurs armes. C'est dans cette situation critique que commença la scène d'horreur dont je vais parler. A peine étions-nous montés dans les chaloupes, que M. de Langle donna ordre de les déchouer et de lever le grappin : plusieurs insulaires des plus robustes voulurent s'y opposer, en retenant le câblot. Le capitaine, témoin de cette résistance, voyant le tumulte augmenter, et quelques pierres arriver jusqu'à lui, essaya, pour intimider les sauvages, de tirer un coup de fusil en l'air ; mais, bien loin d'en être effrayés, ils firent le signal d'une attaque générale : bientôt une grêle de pierres, lancées avec autant de force que de vitesse, fond sur nous ; le combat s'engage de part et d'autre, et devient général : ceux dont les fusils sont en état de tirer renversent plusieurs de ces forcenés ; mais les autres Indiens n'en sont nullement troublés, et semblent redoubler de vigueur, une partie d'entre eux s'approchent de nos chaloupes, tandis que les autres, au nombre de six à sept cents, continuent la lapidation la plus effrayante et la plus meurtrière.

« Au premier acte d'hostilité, je m'étais jeté à la mer pour passer dans le canot de l'*Astrolabe,* qui était dépourvu d'officiers ; la circonstance me donna des forces pour le petit trajet que j'avais à faire, et, malgré ma faiblesse et quelques coups de pierre que

je reçus dans ce moment, je montai dans le canot sans aucun secours. Je vis avec désespoir qu'il ne s'y trouvait presque pas une arme qui ne fût mouillée, et qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que de tâcher de le mettre à flot, en dehors du récif, le plus tôt possible. Cependant le combat continuait, et les pierres énormes, lancées par les sauvages, blessaient toujours quelques-uns de nous ; à mesure qu'un blessé tombait à la mer, du côté des sauvages, il était achevé à l'instant à coups de pagaie ou de massue.

« M. de Langle fut la première victime de la férocité de ces barbares, auxquels, il n'avait fait que du bien. Dès le commencement de l'attaque, il fut renversé sanglant de dessus le traversin de la chaloupe, où il était monté, et il tomba à la mer avec le capitaine d'armes et le maître charpentier qui se trouvaient à ses côtés ; la fureur avec laquelle les insulaires s'acharnèrent sur le capitaine sauva ces deux-ci, qui vinrent à bout de gagner le canot ; ceux qui étaient dans les chaloupes subirent bientôt le même sort que notre malheureux chef, à l'exception cependant de quelques-uns qui, en s'esquivant, purent gagner le récif d'où ils nagèrent vers les canots. En moins de quatre minutes, les insulaires se rendirent maîtres des deux chaloupes, et j'eus la douleur de voir massacrer nos infortunés compagnons, sans pouvoir leur porter secours. Le canot de l'*Astrolabe* était encore en dedans du récif, et je m'attendais, à chaque instant, à lui voir éprouver le sort des chaloupes ; mais l'avi-

dité des insulaires le sauva ; le plus grand nombre se précipita dans ses chaloupes, et les autres se contentèrent de nous jeter des pierres ; plusieurs néanmoins vinrent nous attendre dans la passe et dans les récifs. Quoique la houle fût forte et le vent debout, nous parvînmes cependant, malgré leurs pierres et les blessures dangereuses de beaucoup d'entre nous, à quitter cet endroit funeste, et à joindre en dehors M. Mouton, commandant le canot de la *Boussole ;* celui-ci, en jetant à la mer ses pièces à eau, avait allégé son canot, pour faire place à ceux qui atteignaient son bord. J'avais recueilli, dans celui de l'*Astrolabe*, MM. Boutin et Collinet, ainsi que plusieurs autres personnes. Ceux qui s'étaient sauvés dans les canots étaient tous plus ou moins blessés ; ainsi, les canots se trouvaient sans défense, et il était impossible de songer à rentrer dans une baie, dont nous étions trop heureux d'être sortis, pour aller faire tête à mille barbares en fureur ; c'eût été nous exposer, sans utilité, à une mort certaine.

« Nous fîmes donc route pour revenir à bord des deux frégates qui, à trois heures, au moment du massacre, avaient pris le bord du large : on ne s'y doutait seulement pas que nous courussions le moindre danger ; la brise était fraîche et les frégates étaient fort loin au vent, circonstance fâcheuse pour nous, et surtout pour ceux dont les blessures exigeaient un pansement prompt ; à quatre heures, elles reprirent le bord de terre. Dès que nous fûmes en

dehors des récifs, je mis à la voile au plus près, pour m'éloigner de la côte, et je fis jeter à la mer tout ce qui pouvait retarder la marche du canot, qui était rempli de monde. Heureusement, les insulaires, occupés du pillage des chaloupes, ne songèrent point à nous poursuivre ; nous n'avions pour toute défense que quatre ou cinq sabres, et deux ou trois coups de fusil à tirer, faible ressource contre deux ou trois cents barbares, armés de pierres et de massues, et qui montent des pirogues très-légères, avec lesquelles ils se tiennent à la distance qui leur convient. Quelques-unes de ces pirogues se détachèrent de la baie peu après notre sortie ; mais elles firent voile le long de la côte, d'où l'une d'elles partit pour aller avertir celles qui étaient restées à bord des frégates ; en passant, cette pirogue eut l'insolence de nous faire des signes menaçants ; ma position m'obligeait à suspendre ma vengeance, et à réserver pour notre défense les faibles moyens qui nous restaient.

« Quand nous fûmes au large, je fis nager debout au vent, vers les frégates ; nous mîmes un mouchoir rouge à la tête du mât, et en approchant nous tirâmes nos trois derniers coups de fusil ; M. Mouton fit aussi, avec deux mouchoirs, le signal de demander du secours ; mais l'on ne nous aperçut que lorsque nous fûmes près du bord. Alors l'*Astrolabe*, qui était la frégate la plus voisine, arriva sur nous, j'y déposai, à quatre heures et demie, les plus blessés ; M. Mouton en fit autant, et nous nous rendîmes, sur-le-

champ, à bord de la *Boussole,* où j'appris au général cette triste nouvelle ; sa surprise fut extrême, d'après les précautions que sa prudence lui avait inspirées, et la juste confiance qu'il avait dans celle de M. de Langle ; je ne puis comparer sa désolation qu'à celle que j'éprouvais moi-même. Ce désastre nous rappela vivement celui du 13 juillet 1786 et acheva de répandre l'amertume sur notre voyage ; trop heureux encore, dans cette circonstance malheureuse, que la plus grande partie de ceux qui étaient à terre se fût sauvée : si l'ardeur du pillage n'eût arrêté, ou fixé un moment la fureur des sauvages, aucun de nous n'eût échappé.

« Il est impossible d'exprimer la sensation que ce funeste événement causa sur les deux frégates ; la mort de M. de Langle, qui avait la confiance et l'amitié de son équipage, mit à bord de l'*Astrolabe,* tout le monde au désespoir ; les insulaires qui se trouvaient le long du bord, lorsque j'y arrivai, et qui ignoraient cet événement, furent sur le point d'être immolés à la vengeance de nos matelots, que nous eûmes la plus grande peine à contenir.

« L'affliction générale qui régna à bord est le plus bel éloge funèbre qu'on puisse faire du capitaine. Pour moi, j'ai perdu un ami bien plus qu'un commandant, et l'intérêt qu'il me témoignait me le fera regretter toute ma vie, trop heureux si j'avais pu lui donner des marques de mon attachement et de ma reconnaissance, en me sacrifiant pour lui ! Mais ce brave offi-

cier, plus exposé que les autres, fut la première proie des bêtes féroces qui nous assaillirent. Dans l'état de faiblesse où me tenait ma convalescence, j'avais été à terre sans armes et sous la sauvegarde des autres ; toutes les munitions étaient épuisées ou mouillées, lorsque j'arrivai au canot, et je ne pus qu'y donner des ordres malheureusement trop inutiles.

« Je serais injuste envers ceux qui eurent comme moi le bonheur de se sauver, si je ne déclarais qu'ils se conduisirent avec toute la bravoure et le sang-froid possibles. MM. Boutin et Collinet, qui, malgré leurs graves blessures, avaient conservé la même force de tête, voulurent bien m'aider de conseils, qui me furent très utiles : je fus encore parfaitement secondé par M. Gobien, qui fut le dernier à quitter la chaloupe, et dont l'exemple, l'intrépidité et les discours ne contribuèrent pas peu à rassurer ceux des matelots qui auraient pu éprouver quelques craintes. Les officiers mariniers, matelots et soldats, exécutèrent avec autant de zèle que de ponctualité les ordres qui leur furent donnés. M. Mouton n'eut également qu'à se louer de l'équipage du canot de la *Boussole*.

« Toutes les personnes qui étaient à terre peuvent attester comme moi, qu'aucune violence, qu'aucune imprudence de notre part ne précéda l'attaque des sauvages. Notre capitaine avait donné, à cet égard, les ordres les plus stricts, et personne ne s'en écarta. « Signé : VAUJUAS. »

Pour compléter le récit de ce triste épisode, nous donnerons encore l'état des victimes du massacre :

État des individus massacrés par les sauvages de l'île Maouna. le 11 décembre 1787.

Appartenant à l'*Astrolabe.*

MM.	de Langle..........	Capitaine de vaisseau, Commandant.
	Ives Dumon........	Matelots.
	Jean Redellec....	
	François Feret...	
	Laurent Robin....	
	Un Chinois........	
	Louis David........	Canonier servant.
	Jean Gèrand.......	Domestique.

Appartenant à la *Boussole.*

MM.	Lamanon.............	Physicien et naturaliste.
	Pierre Valin.......	Maître canonnier.
	André Roth........	Canonniers servants.
	Joseph Rayes.....	

Les autres personnes de l'expédition ont toutes été plus ou moins grièvement blessées.

Ici nous reprenons le récit de La Pérouse :

« Ils arrivèrent à bord à cinq heures et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment, autour de nous, cinq pirogues, où les naturels vendaient de provisions avec une sécurité

qui prouvait leur innocence; mais c'étaient les frères, les enfants, les compatriotes de ces barbares assassins, et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur les armes ; j'arrêtai ces mouvements qui, cependant, étaient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation, partie de la côte, leur fit part, sans doute, de ce qui venait de se passer, car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien, qui était sur le gaillard d'arrière de ma frégate, lorsque notre canot arriva, fut arrêté par mon ordre et mis aux fers ; le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis de s'élancer à la mer; la sécurité avec laquelle il était resté sur la frégate était une preuve non équivoque de son innocence.

« Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger nos malheureux compagnons de voyage et reprendre les débris de nos chaloupes. Dans cette vue, j'approchai la côte pour y chercher un mouillage, mais je ne trouvai que ce même fond de corail, avec une houle qui roulait à terre et faisait briser les récifs ; l'anse où s'était exécuté ce massacre était d'ailleurs très enfoncée du côté de l'île, et il ne me paraissait guère possible d'en approcher à la portée du canon.

« M. Boutin, que ses blessures retenaient alors dans son lit, mais qui avait conservé toute sa tête, me représentait en outre que la situation de cette baie était telle que si nos canots avaient le malheur d'y échouer, ce qui était très-probable, il n'en reviendrait pas un seul homme ; car les arbres qui touchent presque le bord de la mer, mettant les Indiens à l'abri de notre mousqueterie, laisseraient les Français que nous débarquerions, exposés à une grêle de pierres, d'autant plus difficiles à éviter que, lancées avec beaucoup de force et d'adresse, elles faisaient presque le même effet que nos balles et avaient sur elles l'avantage de se succéder plus rapidement ; M. de Vaujuas était aussi de cet avis. Je ne voulus cependant y donner mon assentiment que lorsque j'eus entièrement reconnu l'impossibilité de mouiller à la portée du canon du village. Je passai deux jours à louvoyer devant la baie ; j'aperçus encore les débris de nos chaloupes échouées sur le sable et autour d'elles une immense quantité d'Indiens.

« Ce qui paraîtra sans doute inconcevable, c'est que pendant ce temps cinq ou six pirogues partirent de la côte et vinrent avec des cochons, des pigeons et des cocos, nous proposer des échanges. J'étais à chaque instant obligé de retenir ma colère pour ne pas ordonner de les couler bas. Ces Indiens, ne connaissant d'autres portées de nos armes que celles de nos fusils, restaient sans crainte à cinquante toises de nos bâtiments et nous offraient leurs provisions

avec beaucoup de sécurité. Nos gestes ne les engageaient pas à s'approcher, et ils passèrent ainsi une heure entière de l'après-midi du 12 décembre. Aux offres d'échanger des provisions, ils firent succéder les railleries et je m'aperçus aussitôt que plusieurs autres pirogues se détachaient du rivage pour venir les joindre. Comme ils ne se doutaient point de la portée des canons et que tout me faisait pressentir que je serais bientôt obligé de m'écarter de mes principes de modération, j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise ; l'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues qui, dans l'instant, s'empressèrent de gagner la terre et entraînèrent dans leur fuite celles qui étaient parties de la côte.

« J'avais de la peine à m'arracher d'un lieu si funeste et à laisser les corps de nos compagnons massacrés ; je perdais un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connaissance et un des meilleurs officiers de la marine française ; son humanité avait causé sa mort. S'il eût osé se permettre de faire tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner ses chaloupes, il eût prévenu sa perte, celle de M. de Lamanon et des dix autres victimes de la férocité indienne. Vingt personnes des deux frégates étaient en outre grièvement blessées et cet événement nous privait pour l'instant de trente-deux hommes et de deux chaloupes, les

seuls bâtiments à rames qui puissent contenir un nombre considérable d'hommes armés pour tenter une descente. Ces considérations dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une frégate pour armer l'autre. J'avais à la vérité une chaloupe en pièces, mais je ne pouvais la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avait fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes ; mais je craignais de me tromper au choix des victimes ; le cri de ma conscience leur sauva la vie. Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook ne doivent pas perdre de vue que ses bâtiments étaient mouillés dans la baie de Harakooa, que leurs canons les rendaient maîtres des bords de la mer, qu'ils pouvaient y faire la loi et menacer de détruire les pirogues restées sur le rivage ainsi que les villages dont la côte était bordée ; nous, au contraire, nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme ; une forte houle nous portait toujours sur les récifs, où nous aurions pu sans doute mouiller avec des chaînes de fer, mais c'eût été hors de portée de canon du village; enfin, la houle suffisait pour couper le câble à l'*Écubier* et par là exposer les frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste, et il me fut

démontré que le mouillage était impraticable et l'expédition téméraire sans le secours des frégates ; le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restait pas un seul homme en vie au pouvoir des Indiens, que nos chaloupes étaient brisées et échouées et que nous avions à bord les moyens de les remplacer. »

Le chevalier Paul-Antoine-Marie Fleuriot de Langle, la principale et la plus illustre victime de cette catastrophe, était né le 1er août 1744, au château de Kerlouet. Il s'était distingué dans la guerre d'Amérique, à la suite de laquelle il avait été nommé capitaine de vaisseau. Ami personnel de La Pérouse, avec lequel il avait navigué, il fut choisi par lui pour commander l'*Astrolabe.*

Trois mois avant sa mort, La Pérouse, parlant de lui dans une lettre datée d'Avatscha, le 21 septembre 1787 et adressée au ministre de la marine, écrivait ce qui suit :

« J'ose me flatter d'avoir entièrement et complétement rempli toutes vos vues sur moi jusqu'à ce moment, et j'ai été si parfaitement secondé par M. de Langle que, si la campagne est de quelque prix à vos yeux, il doit en partager les avantages. »

Les avantages, pour La Pérouse comme pour de Langle, ont été la mort loin de leur patrie, loin de leur famille. Il est juste que la postérité paye à leur mémoire le tribut que leurs contemporains n'ont pas pu payer à leurs personnes et qu'elle associe

leurs deux noms dans une commune reconnaissance.

Trois jours après, le 14 décembre, La Pérouse fit route vers l'île d'Oyolava, dont il avait eu connaissance quelques jours avant d'atteindre le mouillage qui avait été si funeste aux équipages français. M. de Bougainville en avait reconnu de très-loin la partie méridionale. Un canal de neuf lieues sépare cette île de l'île de Maouna ou du Massacre. Sa beauté, sa fertilité, son étendue et son immense population en font une véritable merveille, et, là aussi, les pirogues chargées de provisions ne tardèrent pas à entourer les navires. Les habitants ressemblent tellement à ceux de l'île de Maouna que les matelots crurent reconnaître quelques-uns de leurs assassins, et on eut beaucoup de peine à les empêcher de tirer sur eux.

La Pérouse parvint à apaiser ses matelots et on continua les échanges, qui, du reste, se firent avec plus de bonne foi qu'à Maouna ; mais on fut d'une sévérité impitoyable, et les petites injustices furent punies chaque fois par des coups ou réprimées par des gestes menaçants. A quatre heures après-midi, on mit en panne en travers du village. L'ensemble du pays avait un aspect tout particulier.

« C'était, dit La Pérouse, une grande plaine couverte de maisons, depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes occupent à peu près le milieu de l'île, et le terrain, incliné en pente douce, présente aux vaisseaux un amphithéâtre cou-

vert d'arbres, de cases et de verdure. On voyait la fumée s'élever du sein de ce village comme du milieu d'une grande ville, et la mer était couverte de pirogues sans nombre, attirées en partie par la curiosité seule, en partie par le désir de faire des échanges. »

A l'entrée de la nuit, La Pérouse poursuivit sa route en prolongeant l'île. La journée du lendemain fut d'un calme plat, et le peu de pirogues qui rendirent visite aux équipages fit supposer que les naturels d'Oyolava avaient eu connaissance des événements survenus à Maouna. Cette opinion fut confirmée encore, lorsqu'à l'île de Pola, beaucoup plus rapprochée du théâtre de la catastrophe, on ne vit plus aucune pirogue venir visiter les navires.

Cette île de Pola, moins grande que celle d'Oyolava, en est séparée par un canal de quatre lieues, qui est coupé par deux îles considérables. Elle est également belle et fertile, mais sa côte nord est inabordable pour les vaisseaux et il faut en doubler la pointe ouest pour trouver une mer calme et sans brisants.

La Pérouse tenait des insulaires de Maouna, que l'archipel des Navigateurs était composé de dix îles dont il nota les noms : Opoun, la plus à l'est ; Léoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Ossamo et Ouera. La position des trois dernières était inconnue. Les Indiens, sur leur plan, les plaçaient dans le sud d'Oyolava ; mais il est probable que si

elles avaient eu réellement cette position, M. de Bougainville en aurait eu connaissance. La suite de son voyage apprit plus tard à La Pérouse que sur ces trois îles deux pouvaient être celle des Cocos et celle des Traîtres, qui d'après les observations du capitaine Walis sont placées 1° 15' trop à l'ouest.

Ces îles, situées vers le 14e degré de latitude sud et entre le 171e et le 165e degré de longitude occidentale, forment un des beaux archipels de la mer du Sud. Mais les peuplades qui les habitent sont dures, féroces, et ne peuvent être dominées que par la crainte.

Ces insulaires sont très-grands et très-bien faits; leur taille ordinaire n'a pas moins de cinq pieds dix ou onze pouces. Les hommes se peignent et se tatouent le corps de façon à faire croire qu'ils sont habillés ; mais ils sont complétement nus, sauf une ceinture d'herbes marines qu'ils portent autour des reins, et qui leur descend jusqu'aux genoux. Leurs cheveux très-longs sont souvent retroussés autour de leur tête, ce qui ajoute à leur air cruel qui n'exprime jamais que la colère, ils se battent à coups de bâton, et ces luttes coûtent souvent la vie aux combattants.

Les femmes sont également grandes, elles ont de la grâce, mais elles perdent vite leur air de douceur et l'élégance de leurs formes.

Quand les navigateurs eurent tourné et dépassé l'île de Pola dans sa partie occidentale, ils trouvèrent

une mer calme, mais n'aperçurent plus aucune terre. Ils ne purent voir les îles nommées par les insulaires Shika, Ossamo, Ouera, et qu'ils plaçaient dans le sud d'Oyolava. Le 20 décembre, La Pérouse prit connaissance d'une île ronde se trouvant au sud d'Oyolava, à une quarantaine de lieues. Le lendemain, l'ayant accostée à deux milles, il vit au sud les îles des Cocos et des Traîtres de Schouten. L'île des Cocos, ayant la forme d'un pain de sucre très-haut, est couverte d'arbres ; son diamètre est d'une lieue et un canal de trois milles, coupé par un îlot, la sépare de l'île des Traîtres.

Au jour, La Pérouse se rapprocha de cette dernière, et à huit heures du matin, il mit en panne à l'ouest-sud-ouest, à deux milles d'une large baie de sable, se trouvant dans la partie occidentale de l'île.

Une vingtaine de pirogues vinrent à bord chargées de cocos, de bananes, de quelques poules. Les indigènes s'approchèrent avec confiance et acceptèrent les morceaux de fer, les clous et les rassades. Ils parlaient la même langue que les insulaires de l'archipel des Navigateurs, et ils avaient le même air de férocité ; leurs costumes, leurs pirogues étaient semblables. Les seuls traits distinctifs, c'est qu'ils avaient tous les deux phalanges du petit doigt de la main gauche coupées et qu'ils étaient moins grands.

Cette différence de taille pourrait être attribuée à la richesse du sol qui est moindre.

Le 23 décembre, La Pérouse eut à subir un fort grain de l'ouest-nord-est ; le temps s'annonçait mauvais. On fit le tour de l'île des Traîtres, afin d'en découvrir toutes les pointes et d'en lever le plan exactement et à quatre heures on fit route au sud-sud-est vers l'archipel des Amis, dont on voulait reconnaître certaines îles que Cook n'avait pas eu le temps d'explorer et qui devaient être, d'après sa relation, au nord d'Inahomoka. La nuit suivante fut mauvaise ; les vents ayant passé à l'ouest très-grand frais, accompagnés d'une pluie abondante, on dut rester en travers jusqu'au jour. Les vents du nord-nord-ouest durèrent au delà de l'archipel des Amis, et le temps fut constamment pluvieux.

Le 29 décembre, on découvrit l'île de Vavao. C'est une terre considérable, qui est au moins aussi grande que celle de Tongatabou et qui a sur elle, étant plus élevée, l'avantage de ne jamais manquer d'eau douce.

On courut plusieurs bordées dans la journée du 27, afin d'approcher l'île Vavao dont on était éloigné par les vents d'ouest-nord-ouest. La Pérouse ayant poussé la bordée au nord afin d'étendre sa vue à une quinzaine de lieues au delà de l'île, eut connaissance de celle de la Margoura de Maurelle restant à l'ouest et, s'étant approché davantage encore, il vit une seconde île très-plate couverte d'arbres.

L'île de la Margoura est assez élevée ; après avoir fait les relèvements nécessaires, La Pérouse ordonna

d'approcher l'île de Vavao; c'est la plus considérable de l'archipel des Amis. Vers midi, on se trouvait à l'entrée du port, où le navigateur Maurelle avait mouillé. Il est formé par une agglomération de petites îles qui laissent entre elles des passages étroits, mais assez profonds cependant pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents du large. Ce port est bien meilleur que celui de Tongatabou. La Pérouse y mit en panne très-près de terre, mais le temps était si mauvais qu'aucune pirogue ne s'approcha. Avant la nuit, on fit route à l'ouest, vers l'île Latté ; ce nom de Latté est compris dans la liste des îles des Amis donnée par Cook.

La nuit suivante fut horrible ; les ténèbres empêchaient de rien distinguer ; on courut de petites bordées jusqu'au point du jour ; le baromètre avait baissé de trois lignes et le temps ne pouvait s'annoncer plus terrible.

La Pérouse n'en continua pas moins sa route vers l'île Latté qu'on approcha à deux milles de distance. Mais un grain contraignit les navires de porter vers les îles Kao et Toofoa. A cinq heures du soir, par un éclairci, on prit connaissance de l'île Kao, dont la forme est celle d'un cône très-élevé, visible à une distance de trente lieues par un temps clair. L'île Toofoa, quoique très-haute, ne put être aperçue et resta dans les brouillards, mais, le lendemain, le temps s'étant levé, on eut connaissance des deux îles Kao et Toofoa ; on s'approcha jusqu'à une demi-lieue

de cette dernière et on put s'assurer qu'elle était inhabitée dans les trois quarts de sa circonférence. Cette terre montueuse et escarpée est couverte d'arbres jusqu'à sa cime ; elle a à peu près quatre lieues de tour, et il est à supposer, d'après La Pérouse, que les habitants de Tongatabou et des autres îles des Amis y abordent dans la belle saison pour y couper des arbres qui servent à la fabrication de leurs pirogues. On continua la route vers les deux petites îles de Hoonga-Tonga et de Hoonga-Hapau, où l'on vit l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa, de manière que la première ne semble être que le sommet de la seconde. L'île Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre ; elle ressemble au soupirail d'un volcan. Sa base paraissait avoir moins de deux milles de diamètre. On pouvait voir aussi sur la pointe nord-est de l'île Toofoa, du côté du canal qui la sépare de Kao, un pays absolument brûlé et noir comme du charbon ; il avait dû être évidemment ravagé par des débordements de lave. Dans l'après-midi, on prit connaissance des îles de Hoonga-Tonga et Hoonga-Hapau. Ces îles, qui sont comprises dans une carte des îles des Amis du troisième voyage de Cook, sont de gros rochers inhabitables, fort élevés et visibles à une distance de quinze lieues au large ; on aperçut l'île de Tongatabou, le 31 décembre, à six heures du matin. Bientôt il fut permis de reconnaître la pointe de Van-Diemen et le banc des brisants au large de cette pointe ; on gouverna sur la côte méridionale de

l'île dont on put s'approcher ; elle paraissait cultivée, les arbres et les prés étaient du plus beau vert et faisaient encore ressortir les cases éparses dans les champs. Sept ou huit pirogues s'approchèrent timidement des bâtiments à une certaine distance : les indigènes se jetaient à la nage et échangeaient des noix de coco contre des morceaux de fer ou des clous. Ces insulaires, quoique bruyants dans leurs manières, n'avaient rien de féroce.

La coutume de se couper les deux phalanges du petit doigt est répandue également chez ces peuples. Les frégates ne séjournèrent pas dans ces parages.

Le 1er janvier 1788, La Pérouse, n'espérant pas, en louvoyant ainsi au large, trouver assez de vivres pour subvenir à la consommation des navires, se décida à courir ouest-sud-ouest et à gagner Botany-Bay par une route inconnue des précédents navigateurs.

Le 2, au matin, on aperçut l'île Plistard, qui fut découverte par Tasman et dont la position avait été déterminée par Cook. La largeur de cette île, qui n'est guère qu'un rocher très-escarpé, est d'un quart de lieue tout au plus.

Le 13, on prit connaissance de l'île Norfolk et de deux îlots se trouvant à sa pointe méridionale ; on laissa tomber l'ancre à un mille de terre par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord et du côté du nord-est de l'île, endroit que l'on pensait

être celui où le capitaine Cook avait débarqué. La mer brisait avec violence autour de l'île, mais La Pérouse espérait que les canots pourraient s'abriter derrière des rochers bordant la côte. Il chargea donc M. de Clonard, capitaine de vaisseau et le second officier de la campagne, du commandement de quatre canots, et lui donna l'ordre de ne pas risquer le débarquement si les canots couraient le moindre danger. La prudence de cet officier, destiné à prendre le commandement de l'*Astrolabe*, était un sûr garant pour La Pérouse de l'exécution rigoureuse de ses instructions. Les canots, côtoyant le rivage, remontèrent vers le sud-est; ils firent ainsi plus d'une demi-lieue sans pouvoir trouver un point où ils pussent débarquer. L'île était entourée d'une lave qui, ayant coulé du sommet de la montagne et s'étant refroidie dans sa chute, avait laissé dans beaucoup d'endroits une espèce de toit avancé de plusieurs pieds surplombant la mer.

En supposant même qu'on pût débarquer, on ne pouvait pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant de trente à quarante mètres le cours desséché d'anciens torrents qui avaient laissé de profondes ravines.

Au delà de ces obstacles, l'île était couverte de pins et semée d'une très-belle verdure. A l'entrée de la nuit, on n'avait pu trouver un endroit convenable pour le débarquement. La Pérouse, ne voulant pas perdre plus de temps pour une reconnaissance qui

n'était pas indispensable, donna l'ordre d'appareiller.

Au moment de mettre à la voile, des signaux partis de l'*Astrolabe* apprirent que le feu était à bord ; un canot fut immédiatement mis à l'eau pour aller à son secours, mais il n'était pas à moitié chemin que de nouveaux signaux apprirent que le feu était éteint. Une caisse de liqueur chimique, appartenant au père Receveur, avait pris feu. Cette caisse, placée sous le gaillard d'avant, avait répandu une fumée si épaisse qu'on n'avait pu, tout d'abord, se rendre compte du siège de l'incendie ; on parvint à lancer cette caisse à la mer, et l'incident, qui aurait pu être grave, n'eut pas d'autres suites.

L'île Norfolk est très-escarpée ; les pins qui la couvrent sont de la même espèce que ceux da la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande. Cette île inhabitée est couverte d'oiseaux de mer, et un banc de sable couvert de trente brasses d'eau s'étend sur un espace de trois ou quatre lieues au nord et à l'est. On prit durant le mouillage quelques poissons rouges d'une espèce connue à l'île de France, sous le nom de *capitaine*, qui procurèrent à l'équipage un excellent repas. Le soir, à huit heures, on mit sous voiles et l'on fit route à l'ouest-nord-ouest. La Pérouse laissa arriver jusqu'au sud-ouest quart-ouest en faisant petites voiles et en sondant sur le banc pour voir s'il n'y rencontrerait pas quelque haut fond, mais il trouva que le sol était extrêmement uni ; l'eau augmen-

tait à mesure qu'on s'éloignait de l'île, et à onze heures, une ligne de soixante brasses n'apporta plus de fond. On se trouvait dans l'ouest-nord-ouest à dix lieues de la pointe la plus septentrionale de l'île Norfolk.

Les vents étaient à l'est-sud-est et, à part des grains par intervalles, le temps était clair. Au jour on força de voiles vers Botany-Bay, éloignée alors de trois cents lieues, et, le 14, on mit en panne pour sonder, en filant deux cents brasses de lignes. D'après le plateau de l'île Norfolk, La Pérouse avait eu un moment la pensée que le fond se continuait jusqu'à la Nouvelle-Hollande ; mais il se rendit compte de l'erreur dans laquelle il était, et il continua sa route avec plus de tranquillité, quand il se fut assuré de l'état réel des choses. On avançait beaucoup le jour et fort peu la nuit, parce qu'on ignorait complétement la route que l'on parcourait et où nul navigateur n'avait encore paru.

Enfin, le 24 janvier 1788, l'expédition arriva en vue de Botany-Bay.

« Nous eûmes ce jour-là, dit La Pérouse, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille, ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

« Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage. »

Le 26, on put laisser tomber l'ancre. »

« Au moment où je me présentai dans la passe, ajoute encore La Pérouse, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bard par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise le *Sirius* ; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendraient de lui, ajoutant néanmoins, qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettaient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles, de sorte que leurs offres de service se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remerciements au capitaine Hunter, qui était déjà à pic et avait les huniers hissés ; je lui fis dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtiments destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pourraient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte était commandée par le commodore Phillip, qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette le *Sperg*, avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beancoup de mystère au plan du commodore Phillip, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet ; mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très-près de Botany-

Bay, car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre ; et il fallait que le trajet fût bien court pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtiments. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe de Banks, où le commodore Phillip avait reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçait à dix milles vers le sud-ouest ; les bâtiments pouvaient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennuis et d'embarras. »

Ces lignes sont les dernières de la relation officielle du voyage de La Pérouse.

A la suite, on trouve les lignes suivantes qui sont de M. Millet Mureau, le rédacteur chargé de la publication des notes du célèbre voyageur :

« Ici se termine, y est-il dit, le journal de La Pérouse. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans le discours préliminaire sur le sort de cet illustre infortuné. Je crois avoir complétement réfuté les assertions absurdes sur les probabillités de son existence. J'y renvoie le lecteur, et je l'engage à lire, dans le quatrième volume, la dernière lettre qu'il a écrite, de Botany-Bay, au ministre de la marine. Il y rend compte de la route qu'il va tenir avant d'arriver à l'île de

France ; et, d'après les combinaisons simples qu'elle offre aux navigateurs, il n'est plus possible de se livrer à aucun espoir sur son retour. »

C'est, en effet, de cette relâche de Botany-Bay, qu'on reçut les dernières nouvelles de l'expédition, et, depuis lors, on n'en entendit plus parler. Nous verrons, dans les biographies de Dentrecasteaux et de Dumont d'Urville, les efforts qui furent tentés depuis pour retrouver l'illustre navigateur et les résultats qui furent obtenus.

Le récit du voyage de La Pérouse a été publié d'après ses notes. « Sa prévoyance, dit Millet Mureau, lui fit non-seulement saisir, mais chercher les occasions d'envoyer ses journaux en Europe... »

Nous avons vu, en effet, comment il détacha de l'expédition le jeune de Lesseps, et l'envoya, par terre, du Kamtschatka en France, à travers toute la Russie, pour y porter les documents recueillis jusque-là. Il expédia également de Botany-Bay un grand nombre de notes et de mémoires.

La Pérouse était un homme positif ; il n'aimait pas les gens de lettres, on le voit dans une lettre écrite à un de ses amis :

« Si l'on imprime un journal avant mon retour, dit-il, que l'on se garde bien d'en conférer la rédaction à un homme de lettres ; ou il voudra sacrifier à une tournure de phrase agréable le mot propre qui lui paraîtra dur et barbare, celui que le marin et le

savant préféreraient et chercheront en vain ; ou bien, mettant de côté tous les détails nautiques et astronomiques, et cherchant à faire un roman intéressant, il commettra, par le défaut de connaissances que son éducation ne lui aura pas permis d'acquérir, des erreurs qui deviendront funestes à nos successeurs ; mais choisissez un rédacteur versé dans les sciences exactes, qui soit capable de calculer, de combiner mes données avec celles des autres navigateurs, de rectifier les erreurs qui ont pu m'échapper, de n'en point commettre d'autres. Le rédacteur s'attachera au fond ; il ne supprimera rien d'essentiel ; il présentera les détails techniques avec le style âpre et rude, mais concis, d'un marin ; et il aura bien rempli sa tâche en me suppléant, et en publiant l'ouvrage tel que j'aurais voulu le faire moi-même. »

Ce vœu de La Pérouse fut exécuté.

L'ouvrage parut en 1797, sous le titre de : *Voyage de La Pérouse autour du monde*, publié conformément au décret du 22 avril 1791 et rédigé par A. Millet Mureau, général de brigade dans le corps du génie, directeur des fortifications, ex-constituant, membre de plusieurs sociétés littéraires de Paris. (Paris, imprimerie de la République, an V (1797), 4 vol. in-4°, avec un atlas et un portrait de La Pérouse, gravé par Tardieu.)

Le premier volume renferme toutes les pièces préliminaires relatives à l'expédition ; le deuxième et le troisième, le journal du voyage, et le quatrième

les mémoires envoyés par les savants attachés à la campagne.

Il a paru une traduction anglaise de cet ouvrage.

Le produit de la vente du voyage de La Pérouse fut attribué par le gouvernement français à sa veuve; c'était une demoiselle Brouton, née à l'île de France, qu'il avait épousée avant son départ.

En 1844, la ville d'Albi a élevé à l'illustre navigateur une statue en bronze due au statuaire Raggi.

La Pérouse était évidemment un officier du premier mérite; mais on ne saurait se dissimuler qu'il a dû surtout sa célébrité à cette espèce de mystère qui a enveloppé sa fin. La curiosité publique a été surexcitée; on a trouvé et admis une foule de légendes, qui ont en quelque sorte poétisé son nom.

La Pérouse était un marin dans toute la force du terme, il aimait la mer, le péril, mais comme la plupart des marins, ces fortes et généreuses natures, il était humain et compatissant; il poussait même cette vertu jusqu'à l'excès et, dans plus d'une circonstance, il l'a reconnu lui-même, s'il avait su être plus sévère, il aurait pu, peut-être, éviter de grands malheurs.

Il avait une autre qualité plus importante encore et plus précieuse :

« Comme je sais, écrit-il de Manille le 8 avril 1787, qu'on vient à bout de tout avec de l'opiniâtreté et de la patience, les obstacles ne font qu'exciter mon zèle, et j'ai la plus grande confiance dans mon étoile. »

Ce qu'il appelle *opiniâtreté*, c'est de la *persévérance*. Et La Pérouse avait raison d'avoir confiance dans ce qu'il appelait son étoile ; car son étoile était en lui ; elle était composée de savoir, d'énergie et de cette persévérance qui est une vertu de premier ordre quand elle est unie à l'esprit de prévoyance. C'est là qu'était sa force et sa valeur. C'est grâce à cet assemblage d'heureuses qualités qu'il a su parcourir ces mers inconnues, semées d'écueils, et visiter ces parages qu'aucun Européen n'avait vus avant lui. C'est à sa persévérance, en un mot, que nous devons toutes ces précieuses découvertes qui ont enrichi la science, tout en illustrant á jamais son nom.

BRUNY DENTRECASTEAUX

1739-1793

CHAPITRE I

Naissance de Dentrecasteaux. — Garde de marine à quinze ans. — Campagne à Cadix, Saint-Domingue et la Martinique. — Combat de Minorque. — Croisières de l'Océan. — Campagne d'observations astronomiques. — Croisière des côtes de la Corse. — Lieutenant puis capitaine de vaisseau. — Navigation dans l'Océan et dans la Méditerranée. — Défense d'un convoi contre deux corsaires Smyrniotes. — Capitaine de pavillon sur le *Majestueux*. — Directeur adjoint des ports et arsenaux de la marine. — Demande sa retraite. — Commandant des forces navales dans l'Inde. — Gouverneur de l'île de France. Sa campagne en Chine.

Bruny Dentrecasteaux (Joseph-Antoine) naquit à Aix en 1739. Son nom a été orthographié de diverses façons par les différents auteurs qui ont parlé de lui. Les uns écrivent Bruni par un *i*, les autres par un *y* et son nom de Dentrecasteaux est écrit tantôt en un seul mot, tantôt en deux mots avec une apostrophe. Nous avons adopté l'orthographe employée dans l'édition officielle de son voyage publiée par M. de Rossel, un de ses lieutenants, et son biographe.

Il était fils d'un président au parlement de Provence et fit ses premières études chez les Jésuites.

M. de Rossel dit, en parlant de cette époque de sa vie :

« Une grande justesse d'esprit, jointe à des vues très-étendues, le rendaient propre à appliquer avec un égal succès, ses études à tous les objets ; et c'est par ces deux qualités, qui distinguaient principalement son mérite, qu'il a paru avec tant d'éclat dans la marine, où il a toujours été autant considéré comme officier par ses talents, que chéri de ses égaux et de ses subordonnés pour ses vertus. Il était d'une douceur dans le commerce de la vie qui ne s'est jamais démentie. »

Il débuta dans la carrière militaire à l'âge de quinze ans comme garde de marine sous les ordres de l'illustre bailli de Suffren, son parent, l'une des gloires de la marine française. Il fit sa première campagne sur la *Pomone* à Cadix, à Saint-Domingue et à la Martinique. Il prit une part active à la guerre de Sept ans. L'année suivante (1755), il servit sur la *Minerve* et fut fait enseigne après le glorieux combat que livra le lieutenant-général de la Galissonnière à l'amiral Bing devant Minorque le 20 avril 1756. De 1757 à 1763, il fit plusieurs croisières dans l'océan vers les côtes de France. Après la paix de 1763, il fut embarqué sur la frégate l'*Hirondelle* commandée par M. de Chabert et destinée à faire une campagne d'observations astronomiques, puis ensuite il passa sur l'*Etna* qui faisait partie de l'escadre du comte Duchaffaut, désigné pour aller en Amérique. En 1769, quand le maréchal comte de Vaux fut envoyé pour soumettre la Corse, Dentrecasteaux, alors enseigne de vaisseau

fut chargé de commander un petit navire, et reçut pour mission de surveiller les côtes de l'île et d'empêcher toute communication des habitants avec l'extérieur. Il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1770 et capitaine en 1778, au début de la guerre qui éclata entre l'Angleterre et l'Amérique au sujet de l'Indépendance des États-Unis. De 1770 à 1776, il navigua dans l'Océan et dans la Méditerranée, puis fut embarqué sur l'*Alcmène* commandé par le chevalier de Suffren. En 1778 il commandait l'*Oiseau*, frégate de trente canons, et fut chargé de convoyer une flottille de bâtiments marchands de Marseille dans les Échelles du Levant. Attaqué deux fois par des corsaires ennemis, il sut deux fois couvrir son convoi et empêcher qu'aucun des navires qui le composait ne fût pris.

Bientôt après, il fut nommé capitaine de pavillon sur le *Majestueux*, vaisseau de cent dix canons, placé sous les ordres de M. Rochechouart.

« La bravoure froide et les talents dont il donna de nouvelles preuves, ajoute son biographe, le rangèrent dès lors au nombre des officiers les plus distingués. Ces services n'eurent pas moins d'utilité pendant la paix que pendant la guerre. Son esprit, soutenu par une application constante, avait embrassé toutes les parties de la théorie du métier du marin, et il les possédait toutes.

« La vaste étendue de ses connaissances et la solidité d'un jugement mûri par l'habitude de la ré-

flexion et par une étude presque continuelle, l'avaient fait choisir parmi un grand nombre d'officiers distingués pour être directeur-adjoint des ports et arsenaux de la marine (1783). C'était un poste qui exigeait au plus haut degré cette réunion d'intégrité, de justesse d'esprit et l'étendue de vues dont il était particulièrement doué. »

M. de Castries n'eut qu'à se louer d'avoir songé à lui confier cette position délicate où il a mérité tous les suffrages, quoiqu'il ne l'ait remplie que durant très-peu de temps.

C'est pendant qu'il exerçait ces fonctions qu'un malheur de famille le décida à quitter sa carrière et à demander sa retraite. Le maréchal de Castries, alors ministre de la marine, qui avait apprécié ses mérites et qui ne voulait pas que les services qu'il pouvait rendre encore à la patrie fussent perdus, refusa d'accéder à sa demande.

Il voulut au moins s'éloigner et quitter l'Europe pendant quelque temps. On lui donna le commandement de nos forces navales dans l'Inde (1785).

Quand le terme de la station fut expiré, on prolongea sa mission dans ces contrées, et on le nomma gouverneur de l'île de France. Par la sagesse de ses règlements, il parvint à détruire les abus qui s'étaient glissés dans les différentes branches de l'administration de cette île et il sut si bien concilier les intérêts les plus opposés qu'il se fit aimer des hommes de toutes les classes.

Pendant cette campagne il alla en Chine, et se fraya avec la *Résolution*, vaisseau de cinquante-six canons, une route à contre-mousson en s'avançant dans l'est par le détroit de la Sonde et les Moluques. Il traversa ensuite le grand océan d'Asie, et passant à l'est et au nord des îles Mariannes et des Philipines, il se rendit à Canton. Cette navigation lui fit le plus grand honneur. La route qu'il avait suivie, en effet, était nouvelle, et la manière dont il s'était dirigé le désignait comme un des hommes les plus capables de commander une campagne de découverte. En naviguant dans cette mer parsemée d'écueils, il étonna les marins les plus expérimentés par sa hardiesse à braver les plus grands périls, hardiesse qui aurait pu passer pour témérité dans un autre, mais qu'il justifia toujours par les ressources de son esprit juste, fécond et lumineux. Le péril qui aurait pu surprendre un homme ordinaire entrait toujours dans ses combinaisons, et il semblait toujours l'avoir prévu. L'évènement prouvait ensuite qu'il n'avait semblé le défier que parce qu'il était sûr de pouvoir le vaincre.

Il faut, en effet, beaucoup de prudence et d'initiative tout à la fois, de la réflexion et de l'audace pour se conduire dans ces mers inconnues où nul ne vous a devancé, où aucun écueil n'a été signalé et où à chaque pas, pour ainsi dire, un danger subit peut se présenter. Dentrecasteaux avait au plus haut point ces qualités diverses et si rares.

CHAPITRE II

Disparition de La Pérouse. — Émotion du monde savant. — Pétition à l'Assemblée nationale. — Rapport officiel. — Décret. — Une expédition est décidée. — Dentrecasteaux est désigné pour la commander. — Mémoire de Louis XVI. — Organisation de l'expédition,

La Pérouse était parti de Brest le 1er août 1785. On avait reçu plusieurs fois des lettres de lui et l'on suivait en France avec un intérêt singulier la marche de l'expédition qu'il dirigeait à travers ces contrées inconnues que leur éloignement même et leur étrangeté rendaient doublement curieuses pour le public.

A partir du 7 février 1788, la correspondance cessa brusquement. Les dernières dépêches datées de Botany-Bay annonçaient qu'il devait être de retour à l'île de France vers la fin de l'année 1788.

Deux années entières s'étaient écoulées déjà et rien n'était venu depuis rassurer sur son sort. Était-il vivant ou mort, l'expédition tout entière avait-elle péri dans quelque tourmente en plein océan ou sur quelque récif ignoré de cette grande mer, ou bien les lamentables reste de ses équipages étaient-ils

encore sur quelque île, au milieu d'une population de sauvages, attendant d'heure en heure la délivrance qui n'arrivait pas?

Le monde savant s'émut. La société d'histoire naturelle s'adressa directement à l'Assemblée nationale et demanda qu'une expédition fût envoyée à la recherche de La Pérouse et de ses vaisseaux.

Les considérants de cette pétition méritent d'être reproduits :

« Depuis deux ans, disaient-ils, la France attend « inutilement le retour de M. de la Pérouse ; et ceux « qui s'intéressent à sa personne et à ses découvertes, « n'ont aucune connaissance de son sort. Hélas ! « celui qu'ils soupçonnent est peut-être encore plus « affreux que celui qu'il éprouve, et peut-être n'a- « t-il échappé à la mort que pour être livré aux « tourments continuels d'un espoir toujours renais- « sant et toujours trompé ; peut-être a-t-il échoué sur « quelqu'une des îles de la mer du Sud, d'où il tend « les bras vers sa patrie, et attend vainement un li- « bérateur.

« Ce n'est pas pour des objets frivoles, pour son « avantage particulier, que M. de La Pérouse a bravé « des périls de tout genre ; la nation généreuse qui « devait recueillir le fruit de ses travaux, lui doit « aussi son intérêt et ses secours.

« Déjà nous avons appris la perte de plusieurs de « ses compagnons, engloutis dans les ondes ou mas- « sacrés par les sauvages : soutenez l'espérance qui

« nous reste de recueillir ceux de nos frères qui
« ont échappé à la fureur des flots ou à la rage des
« cannibales ; qu'ils reviennent sur nos bords,
« dussent-ils mourir de joie en embrassant cette terre
« libre... »

L'Assemblée nationale, saisie de la question, la fit étudier dans ses bureaux. Le rapport fait à sa barre, tout rempli du faux goût de l'époque, témoigne pourtant d'un sentiment ému :

« Depuis longtemps, y est-il dit, nos vœux appel-
« lent M. de La Pérouse, et les compagnons de son
« glorieux, trop vraisemblablement aussi de son infor-
« tuné voyage.

« La société des naturalistes de cette capitale est
« venue déchirer le voile que vous n'osiez soulever ;
« le deuil qu'elle a annoncé est devenu universel ;
« et vous avez paru accueillir avec transport l'idée
« qu'elle est venue vous offrir d'envoyer des bâti-
« ments à la recherche de M. de La Pérouse. Vous
« avez ordonné à vos comités de marine, d'agricul-
« ture et de commerce, de vous présenter leurs vues
« sur un objet si intéressant ; le sentiment qui a
« semblé vous déterminer a aussi dicté leur avis.

« Il nous reste à peine la consolation d'en dou-
« ter ; M. de La Pérouse a essuyé un grand malheur.

« Nous ne pouvons raisonnablement espérer que
« ses vaisseaux sillonnent en ce moment la surface
« des mers ; ou ce navigateur et ses compagnons ne
« sont plus, ou bien, jetés sur quelque plage affreuse,

« perdus dans l'immensité de mers innaviguées, et « confinés aux extrémités du monde, ils luttent peut-« être contre le climat, contre les animaux, les « hommes, la nature, et appellent à leurs secours la « patrie, qui ne peut deviner leur malheur. Peut-« être ont-ils échoué sur quelque côte inconnue, sur « quelque roche aride : là, s'ils ont pu trouver un « peuple hospitalier, ils respirent et vous implorent « cependant ; ou s'ils n'ont rencontré qu'une soli-« tude, peut-être des fruits sauvages, des coquillages « entretiennent leur existence ; fixés sur le rivage, « leur vue s'égare au loin sur les mers, pour y dé-« couvrir la voie heureuse qui pourrait les rendre à « la France, à leurs parents, à leurs amis.

« Réduits à embrasser une idée qui n'est peut-être « qu'une consolante erreur, vous êtes portés sans « doute comme nous à préférer cette conjecture à « l'idée désespérante de leur perte : c'est celle qu'est « venue vous présenter la société des naturalistes de « Paris ; c'est celle que déjà M. de Laborde avait « offert à tous les cœurs sensibles, dans un mémoire « lu à l'Académie des sciences.

« Mais si cette idée vous touche, si elle vous « frappe, vous ne pouvez plus dès lors vous livrer à « d'impuissants regrets : l'humanité le veut ; il faut « voler au secours de nos frères. Hélas ! où les cher-« cher ? Qui interroger sur leur sort ? Peut-on ex-« plorer toutes les côtes sur une mer en quelque « sorte inconnue ? Peut-on toucher à toutes les îles

« de ces archipels immenses qui offrent tant de dan-
« gers aux navigateurs? Peut-on visiter tous les
« golfes, pénétrer dans toutes les baies ? Ne peut-on
« pas même, en atterrissant à l'île qui les recéle-
« rait, aborder dans un point, et les laisser dans un
« autre ?

« Sans doute les difficultés sont grandes, le succès
« est plus qu'inespéré ; mais le motif de l'entreprise
« est puissant. Il est possible que nos frères malheu-
« reux nous tendent les bras, il n'est pas impossible
« que nous les rendions à leur patrie ; et dès lors il
« ne nous est plus permis de nous refuser à la tenta-
« tive d'une recherche qui ne peut que nous hono-
« rer. Nous devons cet intérêt à des hommes qui se
« sont dévoués ; nous le devons aux sciences qui
« attendent le fruit de leurs recherches : et ce qui
« doit augmenter cet intérêt, c'est que M. de la Pé-
« rouse n'était pas de ces aventuriers qui provoquent
« de grandes entreprises soit pour se faire par elles
« un nom fameux, soit pour les faire servir à leur
« fortune ; il n'avait pas même ambitionné de com-
« mander l'expédition qui lui fut confiée ; il eût
« voulu pouvoir s'y refuser, et, lorsqu'il en accepta
« le commandement, ses amis savent qu'il ne fit que
« se résigner....

« Heureusement, nous savons la route qu'il faut
« suivre dans une aussi douloureuse recherche ;
« heureusement nous pouvons remettre à ceux qui
« seront chargés de cette touchante mission, le fil

« conducteur du périlleux labyrinthe qu'ils auront à « parcourir.

« La proposition d'une recherche que l'humanité « commande, ne peut être portée à cette tribune « pour y être combattue par la parcimonie, ou dis- « cutée par la froide raison, quand elle doit être ju- « gée par le sentiment.

« Cette expédition sera pour M. de La Pérouse ou « pour sa mémoire, la plus glorieuse récompense « dont vous puissiez honorer ses travaux, son dé- « vouement ou ses malheurs. C'est ainsi qu'il con- « vient de récompenser:

« De pareils actes illustrent aussi la nation qui sait « s'y livrer ; et le sentiment d'humanité qui les dé- « termine, caractérisera notre siècle. Ce n'est plus « pour envahir et ravager, que l'Européen pénètre « sous les latitudes les plus reculées, mais pour y « porter des jouissances et des bienfaits ; ce n'est « plus pour y ravir des métaux corrupteurs, mais « pour conquérir ces végétaux utiles qui peuvent « rendre la vie de l'homme plus douce et plus facile. « Enfin, l'on verra, et les nations sauvages ne le « considéreront pas sans attendrissement, l'on verra, « aux bornes du monde, de pieux navigateurs inter- « rogeant avec intérêt, sur le sort de leurs frères, les « hommes et les déserts, les antres, les rochers, et « même jusqu'aux écueils ; on verra sur les mers « les plus perfides, dans les sinuosités des archipels « les plus dangereux, autour de toutes ces îles peu-

« plées d'anthropophages, errer des hommes re-
« cherchant d'autres hommes pour se précipiter
« dans leurs bras, les secourir et les sauver.

L'Assemblée nationale rendit le 9 février 1791 le décret que nous reproduisons ici :

L'Assemblée nationale,

« Après avoir entendu les comités réunis d'agriculture, de commerce et de marine,

Décrète :

« Que le roi sera prié de donner des ordres à tous les ambassadeurs, résidents, consuls, agents de la nation auprès des différentes puissances, pour qu'ils aient à engager, au nom de l'humanité, des arts et des sciences, les divers souverains auprès desquels ils résident, à charger tous les navigateurs et agents quelconques qui sont dans leur dépendance, en quelque lieu qu'ils soient, mais notamment dans la partie australe de la mer du Sud, de faire toutes recherches des deux frégates françaises la *Boussole* et l'*Astrolabe*, commandées par M. de La Pérouse, ainsi que leurs équipages, de même que toute perquisition qui pourrait constater leur existence ou leur naufrage ; afin que dans le cas où M. de La Pérouse et ses compagnons seraient trouvés ou rencontrés, n'importe en quel lieu, il leur soit donné toute assistance et procuré tous les moyens de revenir dans leur patrie ; comme d'y pouvoir rapporter tout ce

qui serait en leur possession ; l'Assemblée nationale prenant l'engagement d'indemniser et même de récompenser, suivant l'importance du service, quiconque prêtera secours à ces navigateurs, pourra procurer de leurs nouvelles, ou ne ferait même qu'opérer la restitution à la France, des papiers et effets quelconques qui pourraient appartenir ou avoir appartenu à leur expédition.

« Decrète, en outre, que le Roi sera prié de faire armer un ou plusieurs bâtiments, sur lesquels seront embarqués des savants, des naturalistes et des dessinateurs, et de donner au commandant de l'expédition la double mission de chercher M. de La Pérouse, d'après les documents, instructions et ordres qui leur seront donnés, et de faire en même temps des recherches relatives aux sciences et au commerce, en prenant toutes les mesures pour rendre, indépendamment de la recherche de M. de La Pérouse, ou même après l'avoir recouvré ou s'être procuré de ses nouvelles, cette expédition utile et avantageuse à la navigation, à la géographie, au commerce, aux arts et aux sciences.

Collationné à Paris, 24 février 1791.

DUPONT, *président*, LIVRÉ, BOUSSION, *secrétaires*.

Le 22 avril 1791, l'Assemblée nationale décréta en outre :

« Que les relations et cartes envoyées par M. de

La Pérouse, de la partie de son voyage jusqu'à Botany-Bay, seront imprimées et gravées aux frais de la Nation; que l'édition en sera adressée à Madame de La Pérouse, avec une expédition du présent décret, en témoignage de satisfaction du dévouement de M. de la Pérouse à la chose publique, à l'accroissement des connaissances humaines et des découvertes utiles; que M. de La Pérouse restera porté sur l'état de la marine jusqu'au retour des bâtiments envoyés à sa recherche, et que ses appointements continueront d'être payés à sa femme, suivant la disposition qu'il en avait faite avant son départ. »

Et le 11 octobre 1793, un décret de la Convention donnait aux femmes des marins des deux bâtiments les mêmes droits que ceux qui avaient été reconnus à Madame de La Pérouse.

Le gouvernement avait décidé dès février 1791 qu'une expédition serait immédiatement organisée, en vue d'obtenir tous les renseignements possibles sur le sort de La Pérouse et de ses compagnons.

Dentrecasteaux qui venait d'être nommé (1791) gouverneur des îles Mascareignes, fut désigné pour la diriger; il reçut à cette occasion, le grade de chef d'escadre (septembre 1791), et deux frégates, la *Recherche* et l'*Espérance*, furent mises à sa disposition. Ces deux navires étaient des bâtiments de transport à trois mâts, du port de cinq cents tonneaux, tirant treize pieds d'eau, mal construits et mauvais marcheurs. Ils étaient armés de six canons de huit en

batterie et de deux caronades de vingt-quatre sur les gaillards.

Le roi Louis XVI aimait les sciences. Il voulut surveiller lui-même les apprêts de l'expédition. Il se fit faire plusieurs rapports et rédigea personnellement un mémoire pour servir d'instruction particulière au sieur Bruny Dentrecasteaux.

Ce mémoire, fort long et très-détaillé, débute par les lignes suivantes :

« Sa Majesté, ayant fait armer au port de Brest les frégates la *Recherche*, commandée par le sieur Dentrecastreaux, chef de division des armées navales, et l'*Espérance*, par le sieur Huon de Kermadec, major de vaisseau, pour aller à la recherche des frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, expédiées du port de Brest, le 1er août 1785, sous les ordres du sieur La Pérouse, chef d'escadre des armées navales ; elle va faire connaître au sieur Dentrecasteaux, à qui elle a donné le commandement en chef desdites frégates, la *Recherche* et l'*Espérance*, le service qu'il aura à remplir dans l'expédition importante dont elle a confié la conduite à ses talents et à son expérience.

« Le principal objet du voyage est de rechercher les bâtiments du sieur de La Pérouse, dont le sort est ignoré depuis le 10 mars 1788, qu'ils ont quitté Botany-Bay, à la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Mais, comme cette première vue n'exclut pas celles qui peuvent être relatives à l'accroissement des connaissances humaines et des découvertes utiles, il a

été embarqué sur les frégates la *Recherche* et l'*Espérance* des savants et des artistes en état de remplir les divers objets d'utilité qui doivent rendre cette campagne intéressante pour toutes les nations : les bâtiments ont été munis des instruments d'astronomie et autres nécessaires pour asssurer la justesse des observations astronomiques et des expériences de tout genre qui peuvent être faites à la mer et dans les pays qui seront visités ; et il a été pourvu d'ailleurs à tout ce qui peut, en facilitant les travaux auxquels chacun doit se livrer, préparer le succès d'un voyage de recherches et de découvertes.

« La réunion de ces deux plans à exécuter dans une même campagne, exige que la présente instruction soit divisée en plusieurs articles ou chapitres :

« La première contiendra l'itinéraire présumé ou le projet de navigation.

« La seconde traitera des opérations relatives à l'astronomie, à la géographie, à la navigation, à la physique et aux différentes branches de l'histoire naturelle ; et elle règlera les fonctions des astronomes, physiciens, naturalistes, ingénieurs et artistes, employés dans l'expédition.

« La troisième prescrira au sieur Dentrecasteaux la conduite qu'il devra tenir avec les peuples sauvages et les naturels des pays qu'il aura occasion de visiter ou de reconnaître.

« La quatrième enfin, lui indiquera les précau-

tions qu'il devra prendre pour conserver la santé des équipages. »

A la suite de ce préambule, un long mémoire entrait dans le détail minutieux des différents points indiqués dans cette énumération sommaire. Comme on le voit, tout avait été prévu avec une sollicitude rare.

La *Recherche*, nous l'avons déjà dit, était placée sous le commandement immédiat de Dentrecasteaux; l'état-major se composait de six lieutenants (parmi lesquels M. de Rossel, d'un aumônier, de six élèves volontaires et de six savants et artistes.

L'*Espérance* était commandée par M. de Kermadec, capitaine de vaisseau, et son état-major se composait de six lieutenants, d'un chirurgien-major, d'un aumônier, de quatre élèves volontaires et de quatre savants et artistes. Chacune des deux frégates avait en outre quatre-vingt douze hommes d'équipage.

Les savants et les artistes attachés à l'expédition étaient sur la *Recherche:* MM. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe ; l'abbé Bertrand, astronome (on dut le débarquer au cap de Bonne-Espérance); La Billardière et Deschamps, naturalistes ; Piron, dessinateur, et Laharpe, jardinier-botaniste. Sur l'*Espérance*, on avait embarqué MM. Jouvensy, ingénieur-hydrographe ; Riche, naturaliste ; Blavier, naturaliste, et Ély, dessinateur. Ces deux derniers durent être débarqués au Cap, leur état de santé ne

leur permettant pas de faire un aussi lontain voyage. L'ensemble des deux équipages formait un total de deux cent vingt et une personnes.

« Nommé, dit Dentrecasteaux lui-même, nommé pour commander l'expédition dont l'objet était de rechercher M. de la Pérouse, je me rendis à Brest où je trouvai les frégates la *Recherche* et l'*Espérance*, destinées à cette expédition. M. Huon de Kermadec, commandant de l'*Espérance*, avait dirigé leur armement avec toute l'intelligence et l'activité dont il était capable. »

Bientôt tout fut prêt pour le départ, et Dentrecasteaux prit le commandement des deux navires.

« Il partit, dit M. de Rossel, avec ordre de visiter toutes les côtes que La Pérousse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, pour tâcher de découvrir quelque trace de cet infortuné navigateur et compléter les découvertes qui lui restaient à faire.

« Le chevalier Dentrecasteaux ne perdit jamais ces deux importants sujets de vue, il prolongea toutes les fois que le temps le lui permit, les côtes où il pouvait espérer de se trouver assez près pour qu'aucun des signaux que de malheureux naufragés auraient pu faire ne lui eût échappé.

« Si ses efforts ont manqué de succès à cet égard et s'il n'en a trouvé aucune trace, on doit l'attribuer à ce qu'il n'aurait pu en rencontrer que par un de ces heureux hasards inattendus, qui l'aurait conduit

ainsi que le navigateur devenu l'objet de ses recherches, sur la même île ou la même côte inconnue. »

« M. de La Pérouse, dit Dentrecasteaux lui-même, parti de Brest en 1785, sur les frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, pour un voyage de découvertes dans la mer du Sud, avait relâché, le 26 juillet 1788, à Botany-Bay, d'où l'on avait reçu les mémoires d'après lesquels son voyage a été publié ; mais, depuis ce dernier envoi, l'on n'avait eu aucune nouvelle de l'expédition. L'objet de notre campagne était de suivre la route qu'il devait tenir à son départ de Botany-Bay, et de visiter toutes les côtes qu'il devait explorer pour retrouver s'il était possible, et rendre à leur patrie, M. de La Pérouse et ceux de ses infortunés compagnons qui auraient pu échapper à leur désastre. »

C'est, du reste, ce qui ressort des instructions données dans le mémoire du roi.

Les deux frégates devaient, aux termes de ces instructions, naviguer de conserve, à portée de se voir et de se prêter secours ; les signaux à employer étaient prévus et indiqués. Elles devaient appareiller à Brest, relâcher à *Funchel*, dans l'île de Madère, et ensuite se rendre au cap de Bonne-Espérance. En route on devait reconnaître la position de l'île Saint-Mathieu, découverte en 1448 et revue en 1525 par le capitaine portugais Garcia de Loaes ou Louaysa.

A partir du cap on devait s'occuper spécialement de la recherche de La Pérouse en suivant la route que ce navigateur avait tracée lui-même.

« Je remonterai, disait-il en effet dans les dernières communications qu'on avait reçues de lui, je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions relativement à la partie méridionale de la *Nouvelle-Calédonie*, à l'île *Santa-Cruz* de *Mendana*, à la côte sud des *terres Arsacides* de *Surville* et à la terre de la *Louisade* de *Bougainville*, en cherchant à connaître si cette dernière fait partie de la *Nouvelle-Guinée*, ou si elle en est séparée. Je passerai à la fin de juillet (1788) entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endéavour, si toutefois il en existe un. Je visiterai pendant le mois de septembre et une partie d'octobre le golfe Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen : mais de manière cependant qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver au commencement de décembre (1788) à l'île de France. »

Dentrecasteaux devait suivre à la lettre ces indications données par la Pérouse. Toutefois il était laissé juge et maître de modifier sa route d'après les renseignements qu'il aurait pu recueillir.

CHAPITRE III

Départ de Brest. — Ténériffe. — La mer lumineuse. — Le Cap. — Renseignements. — L'île d'Amsterdam. — Terre de Van Diémen. — Découverte du canal Dentrecasteaux. — La Nouvelle-Calédonie. — L'île des Pins. — Les îles Salomon. — On relève la côte de la Nouvelle Irlande. — Iles de l'Amirauté. — Nouvelle-Guinée. — Rade d'Amboine.

Les deux navires partirent de Brest le 29 septembre 1791. Ils arrivèrent à Ténériffe le 18 octobre suivant et en repartirent le 23, touchèrent le 24 à Sainte-Croix et se dirigèrent ensuite directement sur le cap de Bonne-Espérance.

La traversée ne fut pas sans danger, mais elle n'offrit pas grand intérêt. On pêchait par les temps calmes ; par les temps orageux, on avait trop à faire pour s'occuper d'autre chose que de la manœuvre. Le passage suivant extrait de la relation même, donnera une idée de la manière pittoresque dont tout le voyage est écrit :

« Quelques jours après notre départ de Ténériffe, nous avons vu des bonites et des thons nager autour du vaisseau : ces poissons, qui ont continué de l'accompagner, étaient en plus grand nombre lorsque le

sillage du vaisseau devenait plus considérable. On en prit une grande quantité à bord de l'*Espérance ;* ils ont procuré à son équipage un aliment sain et propre à diminuer les rigueurs de la traversée. La pêche de la *Recherche* n'a pas été aussi abondante... La mer a été très-lumineuse dans les nuits sombres, et nous avons été souvent à portée de remarquer les circonstances qui accompagnent ce phénomène. Plusieurs physiciens et naturalistes l'ont attribué à la présence de petits animaux lumineux, laissant échapper de leurs corps une matière huileuse qui surnage ; d'autres ont voulu l'attribuer uniquement à une matière qui aurait une analogie directe avec le fluide électrique. Sans vouloir décider entre des opinions qui me paraissent également bien fondées, je crois qu'il serait facile de les concilier ; car c'est toujours pendant les nuits les plus orageuses lorsque le temps est le plus chargé d'électricité, que la mer brille avec le plus d'éclat ; il me paraît que les deux causes réunies peuvent contribuer à produire ces beaux effets dont les navigateurs sont souvent frappés. Si le fluide électrique n'a pas la propriété de donner seul un pareil éclat aux eaux de la mer, au moins doit-il avoir celle d'augmenter l'intensité de la lumière des substances animales, auxquelles plusieurs ont voulu attribuer exclusivement ce phénomène. Dans la nuit du 14 au 15 novembre, par 50° 30′ de latitude boréale et 18° 30′ de longitude à l'occident de Paris, l'effet en a été remarquable au moment où un orage qui parais-

sait devoir être très-violent, commença d'éclater. Toute la partie de la mer qui était agitée par le vent jetait une lumière resplendissante et formait une nappe de feu qui s'approcha avec l'orage, et qui bientôt l'environna de toutes parts. L'éclat de cette lumière ne fut pas de longue durée; mais le sillage du vaisseau, ainsi que les traces des poissons qui nageaient le long du bord, furent très-brillants toute la nuit; en général son éclat m'a paru toujours plus vif par un temps orageux, lorsque l'atmosphère est chargée de fluide électrique, que dans les circonstances où elle en contient une moins grande quantité.»

Le 18 janvier 1792, Dentrecasteaux arriva au Cap. On lui rendit les honneurs militaires et l'on tira une salve de neuf coups de canon pour saluer sa venue.

Son intention, nous l'avons déja dit, était de suivre, à partir de ce port, l'itinéraire tracé par La Pérouse; mais les nouvelles qui lui furent communiquées le décidèrent à modifier complétement son plan primitif et à changer sa route.

« L'officier, dit-il à ce sujet, que j'avais envoyé prévenir le gouvernement de notre arrivée, me remit à son retour une dépêche que M. de Saint-Félix, commandant de la station de l'Inde, avait fait porter au Cap par une des frégates qui étaient sous ses ordres. Elle contenait les dépositions de deux capitaines de bâtiments marchands français qui, pendant leur séjour à Batavia, avaient vu le capitaine Hunter et les

officiers de la frégate le *Syrius*, perdue sur l'île de Norfolk. Ces dépositions portaient que le capitaine Hunter et les officiers anglais venus avec lui de Botany-Bay à Batavia sur un vaisseau hollandais, avaient aperçu près des îles de l'Admiralty des pirogues qui avaient donné des signes non équivoques de la communication des habitants de ces îles avec des Européens. Les insulaires, aperçus dans ces pirogues, avaient offert à leurs yeux des uniformes et des ceinturons de soldats de la marine de France, qui leur avaient fait juger que ce ne pouvait être que les dépouilles des équipages des deux frégates aux ordres de M. de La Pérouse. M. de Saint-Félix s'était empressé de me faire parvenir ces deux dépositions qu'il croyait propres à m'éclairer sur l'objet le plus important de ma mission, sur celui que nous avions tous le plus à cœur de remplir. »

Dentrecasteaux, sans attacher grande foi à ces rapports dans lesquels il y avait des contradictions évidentes, résolut cependant d'en tenir compte et de gagner les îles de l'Amirauté pour vérifier ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans les assertions du capitaine Hunter.

Avant de quitter le Cap, on dut y débarquer, comme nous l'avons indiqué déjà, trois des membres de l'expédition, auxquels leur état de santé ne permettait pas de courir les chances d'un voyage plein de fatigues et de périls. — Ces trois membres étaient M. Ber-

trand, astronome ; M. Blavier, naturaliste, et M. Ely, dessinateur.

Le 16 février 1792, les deux frégates sortirent de la rade du cap de Bonne-Espérance, et, le 5 mars, elles avaient dépassé le canal de Mozambique. Le 28, à deux heures et demie, on aperçut l'île d'Amsterdam par 37° 4′ 6″ de latitude australe et 75° 4′ 56″ de longitude Est. Un instant même, Dentrecasteaux eut une fausse joie et crut être sur la trace qu'il cherchait ; mais son espoir fut de courte durée.

Bientôt le temps devint mauvais et il fut dès lors difficile de faire des observations sérieuses et précises.

Le 21 avril 1792, les deux frégates mouillèrent dans la baie des Tempêtes, située dans le port du nord de la côte sud de la Terre Van Diemen. Cette baie, découverte par Tasman, en 1642, fut examinée avec le plus grand soin. Le navigateur fait une description saisissante de cette nature sauvage :

« Je tenterais vainement, dit-il, de rendre la sensation que me fit éprouver l'aspect de ce havre solitaire, placé aux extrémités du monde et fermé si parfaitement, que l'on peut s'y figurer comme séparé du reste de l'univers. Tout s'y ressent de l'état agreste de la nature brute. L'on y rencontre à chaque pas, réunies aux beautés de la nature abandonnée à elle-même, des marques de sa décrépitude ; des arbres d'une très-grande hauteur et d'un diamètre propor-

tionné, sans branches le long de la tige, mais couronnés d'un feuillage toujours vert; quelques-uns paraissent aussi anciens que le monde; entrelacés et serrés au point d'en être impénétrables, ils servent d'appui à d'autres arbres d'égale dimension, mais tombant de vétusté et fécondant la terre de leurs débris réduits en pourriture. La nature, dans toute sa vigueur et tout à la fois dans un état de dépérissement, offre, ce semble, à l'imagination quelque chose de plus imposant et de plus pittoresque que la vue de cette même nature, embellie par l'industrie de l'homme civilisé; voulant n'en conserver que les beautés, il en a détruit le charme ; il lui a fait perdre ce caractère qui n'appartient qu'à elle, d'être toujours ancienne et toujours nouvelle. »

Les membres de l'expédition séjournèrent dans cette baie jusqu'au 28 mai 1792 et, pendant cette longue station, ils explorèrent avec soin tout le littoral. Ils trouvèrent les indigènes logés sous des huttes grossières ou dans le creux des grands arbres.

Dans le sud du port du nord, on découvrit une grande ouverture qui fut reconnue pour un canal large et spacieux, et l'on s'aperçut alors que cette terre, sur laquelle on avait touché, n'était en réalité qu'une île séparée de la grande terre par le nouveau détroit. On lui donna le nom de *Dentrecasteaux*, qu'il a conservé depuis. La constatation de ce passage avait une grande importance géographique et a été une des véritables découvertes du voyage.

On quitta le port du nord le 16 mai 1792 et, pendant quatre jours entiers, on navigua dans le canal, relevant avec soin les profondeurs et tous les accidents des côtes. On en sortit le 28 mai et l'expédition quitta ensuite la terre de Van Diémen.

Contrarié par le mousson, Dentrecasteaux voulut avant de gagner les îles de l'Amirauté, reconnaître d'abord la côte sud-ouest de la Nouvelle-Calédonie que La Pérouse avait dû visiter d'après ses instructions. La traversée n'eut rien de remarquable.

Le 15 juin 1792, on doubla la pointe sud de la Nouvelle-Calédonie et, le 16, on atteignit l'île des Pins. Les récifs qui s'étendent au sud sont extrêmement dangereux, des courants violents à l'ouest de ces brisants mirent les frégates dans une position critique et, le 19 juin, la *Recherche* ne dut son salut qu'à une manœuvre habile du capitaine d'Auribeau, qui la dirigeait.

Du 23 au 26 juin, les vents soufflèrent O.-S.-O. et S.-O ; le 27, ils passèrent au S. et S.-S.-E. Le 28, à midi, on eut connaissance de l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie ; partout on rencontra des brisants et ils s'étendaient encore au N.-O. à perte de vue.

« Je doute, dit Dentrecasteaux, en parlant de cette reconnaissance, qu'aucun navigateur soit tenté d'aborder cette côte, dont l'aspect d'ailleurs offre peu de traces de végétation et conséquemment peu de ressources. Mais la disposition des montagnes, et

ce que l'on peut conjecturer de leur organisation, est bien propre à exciter la curiosité d'un minéralogiste; leur configuration ne ressemble à aucune autre ; une chaîne de montagnes très-élevée s'étend dans toute la longueur de cette île extrêmement étroite ; entre le rivage et cette chaîne, qui n'est presque pas interrompue, sont placés dans des formes très-variées et souvent assez pittoresques, plusieurs rangs de collines groupées, de hauteurs différentes ; mais la teinte monotone de toutes ces montagnes sans verdure, n'offre rien où la vue puisse se reposer agréablement ; ce n'est que sur le bord ou très-près de la mer que l'on aperçoit quelques bouquets d'arbres placés à de grandes distances les uns des autres : l'intérieur de l'île cependant doit être boisé, car nous y avons vu des feux très-considérables. On n'a vu des naturels rassemblés que dans un seul endroit. Nulle pirogue n'a été aperçue dans l'étendue de la côte occidentale que nous avons parcourue, ce qui semblerait confirmer que le récif qui borde cette île est sans issue. Entre les brisants et le rivage, la mer est si tranquille, que le moindre corps flottant doit suffire au transport de ceux qui naviguent pour la pêche, si le poisson sert à la nourriture des naturels. Aussi n'est-ce que vers le nord de l'île que le capitaine Cook a vu de grandes pirogues, parce que c'est le seul endroit où il ait trouvé un passage au milieu des brisants ; d'ailleurs, le récif qui borde les deux côtes de la Nouvelle-Calédonie s'étend encore à une très-

grande distance dans le nord-ouest de cette île où il paraît qu'il forme un immense bassin, au milieu duquel sont quelques petites îles. Ce bassin semble, par son étendue, rendre nécessaire l'usage d'embarcations moins frêles que celles dont peuvent avoir besoin les peuplades qui vivent sur les bords de la grande île, d'où le récif ne nous a paru presque jamais s'éloigner de trois milles dans la partie la plus large, car il s'en éloigne davantage aux deux extrémités qui sont plus étroites ; et les brisants de la côte de l'est, ainsi que ceux de la côte ouest, conservent entre eux la même distance dans toute leur longueur. »

Dentrecasteaux quitta ces parages le 30 juin 1792 et reprit la direction de l'île de l'Amirauté.

En route, il reconnut les îles Salomon, les îles Hammond, Georgia, les îles de la Trésorerie (10 juillet 1792), Sorthland, Bougainville (12 juillet) et Bouka. Mais il n'aborda nulle part et n'eut que peu de rapports avec les naturels. A Bouka, les navires furent accostés par un certain nombre de pirogues montées par des sauvages à cheveux noirs et crépus. Une pirogue contenait quarante personnes. Un officier leur joua l'air de Malborough sur le violon, mais ils ne goûtèrent pas cette musique et donnèrent au contraire tous les témoignages d'une folle gaîté en entendant un air plus vif. Ils se mirent à rire sautant et gambadant dans leurs pirogues. Bientôt, enivrés par cette harmonie, nouvelle pour eux, ils offrirent, en

échange de l'instrument enchanté, leurs arcs, leurs flèches, tout, jusqu'à leurs casse-tête qu'ils avaient tenus cachés jusque-là. Les courants, entraînant les navires vers la côte, il fallut mettre les embarcations à la mer pour prendre une remorque. Les sauvages effrayés, en voyant cette manœuvre, regagnèrent le rivage en toute hâte.

La nuit qui suivit fut orageuse. Le lendemain, on avait perdu de vue l'île de Bouka.

Le 17 juillet 1792, on reconnut le cap Saint-Georges. Des trois mouillages situés à la partie orientale de la Nouvelle-Irlande, Dentrecasteaux choisit le havre Carteret, parce qu'il avait l'espoir d'y trouver en abondance des noix de coco et surtout parce que sa position dans un canal assurait la circulation de l'air, ce qui n'avait pas lieu dans l'anse aux Anglais et dans le port Praslin, l'un et l'autre entourés de hautes montagnes. Ce dernier avantage fut le seul que les navires retirèrent de la préférence donnée au havre Carteret où ils mouillèrent. C'est à peine, en effet, si l'on put y recueillir une douzaine de noix de coco. L'eau était bonne, claire et abondante. Le paysage ne manquait pas de pittoresque : les arbres du rivage avaient l'air de sortir de l'eau, et les montagnes qui descendaient jusqu'au bord de la mer étaient couvertes d'une végétation des plus riches. Elles s'élevaient par escarpements successifs et se présentaient sous l'aspect de massifs élevés, revêtus d'une verdure épaisse et touffue. D'après le récit

de Bougainville qui avait mouillé au port Praslin dans la même saison et dans le même mois, on s'attendait sans doute à trouver des pluies abondantes : mais depuis le 17 au soir, jour du mouillage, jusqu'au 24 juillet, époque où l'on leva l'ancre, ce fut un véritable déluge qui dépassa toutes les prévisions.

En quittant cette station, l'expédition releva toute la côte occidentale de la Nouvelle-Irlande, presque inconnue jusque-là ; elle longea ensuite la partie occidentale de la Nouvelle-Hanovre et atteignit enfin les îles de l'Amirauté.

On explora d'abord la partie méridionale de ce groupe, et le 28 juillet 1792, l'expédition atteignit l'île Jésus-Maria de l'archipel Negros de Morelle.

« Ces îles, dit la relation, présentent l'aspect le plus agréable ; elles sont toutes couvertes d'arbres d'un vert ni trop foncé ni trop pâle. Les cocotiers croissent en grand nombre dans la plus grande partie de ces îles, et nous avons remarqué que celles qui en produisent étaient seules habitées, soit que l'eau de coco supplée à l'eau de source et de rivière qu'il est difficile de rencontrer dans des îles aussi petites et aussi basses, soit que l'amande de ce fruit soit pour les habitants une partie nécessaire de leur subsistance. Il paraît cependant qu'ils se livrent à la pêche. Un très-grand nombre de pirogues furent aperçues entre les récifs et les îles : plusieurs se détachèrent et vinrent à nous en passant par-dessus les récifs. Je

fis mettre en panne pour les attendre ; elles s'arrêtèrent à une petite distance, sans doute pour s'assurer de nos dispositions : mais quelques dons et d'autres objets mis sur une planche au-dessus de laquelle flottait un petit pavillon d'étoffe rouge les décidèrent à s'approcher. Les insulaires qui étaient dans les pirogues se saisirent des dons avec la plus grande avidité ; le fer seul parut avoir quelque prix à leurs yeux, car ils laissèrent sur la planche les morceaux d'étoffes et les autres objets que nous voulions leur donner. Ils se dessaisissaient de tout ce qu'on leur demandait ; on obtint d'eux leurs ornements, leurs armes et même les coquilles qui couvraient leur nudité. Les hommes ont une physionomie riante, montrent peu de défiance et portent tous les caractères d'un peuple content de son sort. Leurs armes se bornent à des sagayes terminées par une pierre dure et acérée, et des espèces de flèches qu'ils lancent à la main, car on ne leur a pas vu d'arcs ; ils n'ont point de massue. A en juger par la nature des armes qu'ils avaient dans leurs pirogues, on pourrait penser que ces insulaires ne se font point la guerre entre eux ; et sans doute la même douceur de caractère et les mêmes mœurs sont le partage des naturels de la grande île ; sans quoi il est à présumer que ceux-ci ne tarderaient pas à envahir les possessions des paisibles habitants des petites îles dont ils sont environnés. »

Dentrecasteaux visita ensuite l'île Vendola, plus

spécialement signalée dans les rapports du capitaine Hunter.

Elle était couverte de palmiers. Les naturels vinrent en foule et sans défiance apporter des objets d'échange. Ils s'approchaient des navires avec des branches vertes à la main en signe de paix et de bonne amitié. Un récif dangereux qui barrait les abords de l'île, ne permettant pas à leurs pirogues d'accoster les canots, ils se jetaient à la nage et venaient, sans défiance aucune, offrir leurs ornements contre du fer et des étoffes. Ces sauvages portent des coquilles blanches enfilées et des ceintures d'un rouge foncé; leur peau est sombre; et cet ensemble de blanc, de rouge et de noir aura sans doute trompé le capitaine Hunter, préoccupé de la perte de La Pérouse, et lui aura fait prendre de loin le costume très-primitif des indigènes pour des uniformes de la marine française.

Dentrecasteaux, s'étant assuré que les renseignements qui lui avaient été transmis au Cap n'avaient aucune espèce de fondement sérieux, pensa qu'il n'y avait nul intérêt à prolonger son séjour dans ces parages. Cependant, avant de les quitter définitivement, il voulut encore visiter la plus grande des îles de l'Amirauté. Il trouva une terre fertile et peuplée, entourée d'un grand nombre de petites îles, formant entre elles une série de petits canaux étroits et resserrés. A la vue des vaisseaux, un grand nombre de pirogues sortirent de toutes les ouvertures et vinrent

au-devant d'eux. Bientôt des rapports d'amitié s'établirent et l'on fit des échanges. Ici Dentrecasteaux signale un fait curieux relatif à la légèreté des embarcations indigènes.

Après une entrevue d'environ deux heures, nous continuâmes notre route; alors les pirogues s'approchèrent de l'*Espérance*, mais comme elle ne tarda pas à se mettre aussi en marche, quoique je lui eusse fait le signal de ne pas faire attention à notre manœuvre, ces pirogues mirent toutes à la voile pour nous suivre, et les hommes qui les montaient nous engagèrent par signes à aller à terre avec eux. C'était un spectacle vraiment curieux que de voir cette petite flottille après qu'elle eut déployé ses voiles; mais ce qui nous parut bien plus surprenant, c'est la vitesse d'une des pirogues qui doublait notre sillage et qui nous eut dépassé en un clin d'œil, quoique le vent fût assez frais et que nous eussions beaucoup de voiles. Un examen très-attentif des naturels qui ont été vus tant dans leurs pirogues que sur le rivage, nous a convaincus que les bâtiments de M. de La Pérouse n'avaient pas fait naufrage sur ces îles. La connaissance que ces habitants ont de l'usage du fer leur a été donnée, sans doute, par la frégate espagnole la *Princessa*.

« Nous continuâmes à côtoyer ces îles jusqu'au soir du même jour et partout nous apercûmes un très-grand nombre de pirogues, dont plusieurs étaient occupées à la pêche. Nous mîmes en panne à

la chute du jour; alors quelques pirogues s'approchèrent à une certaine distance; mais, soit que la nuit qui s'avançait inspirât de la crainte à ces nouveaux venus, soit qu'ils fussent naturellement moins confiants que ceux que nous avions vus le matin, toutes nos invitations demeurèrent infructueuses. Après une heure d'attente sans avoir pu réussir à les attirer près de nous, je voulus leur donner le spectacle d'une fusée, prévoyant bien que cet artifice commencerait par les étonner, mais qu'il pourrait ensuite exciter leur admiration, et peut-être leur curiosité. Au moment où la fusée partit, ils cessèrent de répondre à nos cris et restèrent dans le silence; lorsqu'ensuite elle éclata et qu'elle retomba en pluie de feu, la frayeur s'empara d'eux, et ils s'éloignèrent avec précipitation; peu après, nous les vîmes revenir, mais ils se tinrent toujours à une grande distance. J'imaginai de faire mettre sur une planche, avec des clous et d'autres objets d'échange, une bougie enveloppée d'une lanterne de papier, afin que ce corps flottant pût être aperçu et recueilli par eux. Mais ils parurent plus effrayés de cette lumière qui, détachée de la frégate, semblait s'avancer vers eux en marchant sur l'eau, qu'ils ne l'avaient été de l'éclat de la fusée. Ils soupçonnèrent sans doute qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots, car, à mesure que la dérive qui nous éloignait de la bougie leur faisait croire qu'ils s'en approchaient eux-mêmes, ils s'écartaient en

prononçant à haute voix, et d'un ton précipité, des mots par lesquels ils avaient l'air de conjurer en quelque sorte un génie malfaisant; enfin, ils se retirèrent tout à fait. Le temps était si calme et la mer si belle, que cette bougie resta allumée près de deux heures. Lorsque les naturels arrivèrent à terre, ils allumèrent des feux, soit qu'ils crussent pouvoir attirer ainsi l'objet qu'ils imaginaient voir marcher sur les eaux, soit au contraire qu'ils voulussent l'écarter de leurs habitations. Au reste, ce spectacle dont ils parurent si effrayés, fut très-réjouissant pour l'équipage. Si j'avais pu prévoir néanmoins l'effet qu'il produisait, je leur aurais épargné cet effroi, qui pouvait accroître une défiance bien naturelle que l'on doit tâcher de faire disparaître en évitant avec la plus scrupuleuse attention tout ce qui pourrait l'entretenir. »

Le 2 août (1792), l'expédition eut connaissance de plusieurs îles découvertes par M. de Bougainville et nommées par le capitaine Morelle, *los Ermitanos*. Le même jour, on entrevit de l'avant l'île appelée la *Boudeuse*, par M. de Bougainville.

Le 15, le temps resta pluvieux et couvert jusque vers les six heures du soir ; mais alors il s'éclaircit et l'on vit distinctement la côte de la Nouvelle-Guinée. Les navires doublèrent le cap Nord de cette terre et s'engagèrent dans le détroit de Sagewien pour aller mouiller dans la rade hospitalière d'Amboine, le 5 septembre 1792.

Amboine est le chef-lieu des établissements hollandais dans les Moluques. La ville est protégée et commandée par un fort; Dentrecasteaux, en arrivant, envoya copie de la lettre des États généraux de Hollande, par laquelle était ordonné à tous les gouverneurs des établissements néerlandais de le recevoir et de lui donner aide et protection. Après quelques difficultés de forme, il fut admis à communiquer avec la terre; et ses équipages purent enfin se reposer de leurs fatigues.

On séjourna là tout un mois et ce séjour permit à l'expédition de se refaire nn peu et de se ravitailler après une campagne si rude et si longue.

L'île d'Amboine, riche et fertile, permit aux naturalistes de faire des observations intéressantes et nouvelles. Malheureusement leurs notes n'ont pas été rapportées en France et elles ont été perdues pour la science.

CHAPITRE IV

Nouvelle-Hollande. — Côte de Nuitz. — Manavo-Tawi. — Les îles des Amis. — Tonga-Tabou. — Nouvelles-Hébrides. — Nouvelle-Calédonie. — Santa-Cruz. — L'île de la Recherche. — On passe en vue de l'endroit où La Pérouse a fait naufrage sans s'y arrêter.

Dentrecasteaux quitta le port d'Amboine le 13 octobre 1792 et gagna la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande qu'il croyait alors inexplorée, car il n'avait pas encore eu connaissance des travaux de Vancouver exécutés un an auparavant, en octobre 1791.

Il prit la côte à la hauteur du cap Lecuvin et la suivit pendant plusieurs jours. Mais le 9 décembre, il fut surpris par une tempête au milieu de l'archipel de la *Recherche*. Les deux navires furent en grand péril de sombrer au milieu de ce groupe d'îlots resserrés, et l'on fut même un instant sur le point d'échouer l'*Espérance* pour sauver au moins son équipage, ne pouvant plus protéger le bâtiment, lorsqu'on découvrit, par hasard, et d'une façon tout à fait inespérée, un port commode et sûr. C'est à cette découverte qu'on dut le salut des frégates. Dentrecasteaux lui donna le nom de port de l'Espérance.

On y séjourna huit jours, pendant lesquels on reconnut la baie, et l'on explora les îles et les récifs d'alentour. Les savants firent plusieurs explorations dans l'intérieur des terres, et, le 17 décembre, quand on reprit la mer, on emporta des relèvements exacts et des observations précieuses.

L'expédition longea ensuite la côte de Nuitz, située à l'est du port de l'*Espérance*, jusqu'au 2 janvier 1793. Sur toute cette côte on ne trouva pas une source, pas un ruisseau, pas la moindre goutte d'eau. On en manquait absolument à bord. Il fallut renoncer à continuer l'exploration commencée et gagner au plus vite la terre de Van Diemen.

Le 21 janvier 1793, les bâtiments gagnèrent enfin le port Sud de cette terre. On y séjourna jusqu'au 27 février. On explora le canal *Dentrecasteaux*, précédemment découvert, et l'on remonta jusqu'au point où il fait un crochet dans l'ouest et où aboutit une rivière qui fut appelée rivière du Nord. Les équipages eurent plusieurs entrevues avec les habitants. Dentrecasteaux fait l'éloge de ces derniers qu'il trouva doux et sociables.

« La peuplade que nous avons vue semble offrir la plus parfaite image du premier état de société, où les hommes ne sont pas encore agités par les passions ni corrompus par les vices qu'entraîne quelquefois la civilisation. Composée de quelques familles réunies, sans autre [propriété que celle de leurs femmes et de leurs enfants elle ne doit avoir dans

son sein aucune cause de dissension, n'ayant d'autres chefs que ceux qui sont désignés par la nature elle-même, c'est-à-dire les pères de famille et les vieillards, il doit exister entre les hommes qui la composent, une affection mutuelle, dont les liens se resserrent encore par les mariages qu'ils sont obligés de contracter dans le petit nombre de familles qui vivent rassemblées. Ces hommes, assurés, d'ailleurs, de trouver facilement leur subsistance, doivent jouir de la paix et du contentement. Aussi, leur physionomie ouverte et riante offre-t-elle l'image d'une félicité qui n'est jamais troublée par des réflexions importunes ni par des désirs impuissants. Moins avancés sans doute dans la civilisation que les peuples de la Nouvelle-Zélande, ils n'ont pas non plus leur humeur féroce. Les haines qui divisent les habitants de cette île paraissent être inconnues à ceux de cette partie de la Nouvelle-Hollande. »

Dans un autre passage, le navigateur parle encore du caractère de ces mêmes habitants : « Le mardi-gras fut le jour où l'entrevue eut lieu. L'équipage des deux frégates était à terre presque en entier. Ce fut à qui donnerait le plus de vêtements à nos nouveaux amis ; on les couvrit d'étoffes de toute espèce; on leur pendit au cou des médailles, des sonnettes, des miroirs, des colliers, etc. C'était de véritables figures de carnaval ; au reste, ces divers objets ne faisaient pas sur eux une grande impression ; ils désiraient, à la vérité, tout ce qu'ils voyaient, mais ils

l'abandonnaient sans peine. Tout paraissait les distraire, et rien ne pouvait les occuper ; ils sont à cet égard comme des enfants. Quand on offrit, les jours précédents, des colliers et d'autres ornements aux femmes, elles en parèrent leurs enfants, et ne voulurent rien garder pour elles. La facilité avec laquelle les naturels nous laissaient caresser ces enfants, prouve l'extrême confiance qu'ils avaient en nous : jamais ils n'ont été inquiets de les voir entre nos bras...

« Parmi les animaux qu'on leur fit voir, il y avait un singe qui d'abord les étonna beaucoup, et qui finit par les amuser, on leur montra aussi un chevreau ; je ne sais s'il fut jugé d'une espèce plus relevée que le singe ; mais, ils lui proposèrent de s'asseoir en répétant le mot *médi* (asseyez-vous) ; c'est un terme de leur langue qui nous est trop familier pour qu'on ait pu s'y méprendre. »

Les navires sortirent du canal Dentrecasteaux le 24 février 1793 ; ils vinrent à l'aiguade dans la baie de l'*Aventure* et quittèrent définitivement ces parages le 27.

Ils cotoyèrent l'île Manavo-Tawi, située à l'extrémité du nord de la Nouvelle-Zélande, et longèrent les côtes du cap Nord d'Ika-na-Mawi. Là encore on communiqua avec les indigènes et l'on fit quelques échanges.

L'expédition se dirigea ensuite vers les îles Tonga ou des Amis. Dentrecasteaux découvrit en outre l'îlot de l'E*spérance*, signala les îles Curtis et Macaulay et

constata l'existence d'une terre inabordable et déserte, inconnue jusque-là, à laquelle il donna le nom de *Raoul.*

Enfin, le 23 mars 1793, on jeta l'ancre dans le port de Tonga-Tabou; un grand nombre de pirogues vinrent au-devant des navires et les sauvages accueillirent avec de grandes démonstrations de joie l'arrivée des Européens.

On dressa des tentes sur l'île Pangaï-Modon et l'on fit des échanges avec les naturels. Mais le marché fut loin d'être aussi calme qu'on l'aurait désiré. Souvent des disputes s'élevaient et se terminaient par des rixes. On voulut alors en imposer à cette foule turbulente et indisciplinée. Les officiers pensèrent que le meilleur moyen d'y parvenir était de leur inspirer une crainte salutaire des armes à feu. On attacha, dans ce but, deux oiseaux à un arbre placé à une certaine distance et un tireur habile fut chargé de les abattre. Mais deux fois de suite il manqua son coup. Un autre marin s'étant présenté, son fusil ne partit pas. Alors les sauvages se mirent à rire de ces tentatives infructueuses et l'un d'entre eux, ayant bandé son arc, abattit du premier coup l'un des oiseaux. Les naturels tirèrent de cette expérience une conséquence diamétralement opposée à celle qu'on en attendait ; persuadés de leur supériorité, ils devinrent insolents et audacieux, et, dans la nuit qui suivit, un des matelots placés en sentinelle fut tué d'un coup de casse-tête et le meurtrier enleva son fusil.

Dentrecasteaux fit immédiatement supprimer les postes établis à terre et menaça les chefs de représailles, si le coupable n'était pas livré. L'un d'entre eux, nommé Finaou, ramena le sauvage qui avait commis le crime et demanda qu'on le mît à mort. Il était dans un triste état, car déjà les indigènes l'avaient eux-même frappé de plusieurs coups de massue. On lui fit grâce après lui avair fait donner quelques coups de corde.

Le principal chef du pays était alors un vieillard nommé Toubou. Il rendit visite à Dentrecasteaux qui lui fit cadeau, entre autres choses, d'une serinette qui lui fit un plaisir extrême. Le merveilleux instrument le ravissait, il en tournait continuellement la manivelle, et ne voulait plus le quitter.

Les indigènes donnèrent une fête aux Européens et ceux-ci répondirent à cette attention par des présents. Ces largesses furent reçues avec une sorte d'indifférence ; la population paraissait embarrassée, inquiète et défiante. Dentrecasteaux remarqua ces symptômes et s'en inquiéta ; il quitta la réunion avant la fin de la fête : Dumont d'Urville sut depuis que ce départ précipité avait sauvé les Français, qui devaient être tous massacrés quelques instants plus tard.

Le lendemain, les vols des indigènes ayant pris un caractère par trop audacieux, on dut tirer à mitraille sur une pirogue, et trois sauvages furent atteints. Les chefs eux-mêmes trouvèrent cette punition méritée.

Pamaha-Tineï, tante de Fata-Faï, le fils de Poulaho, vint à son tour à bord. Le respect que lui témoignaient les indigènes indiquait assez le haut rang qu'elle occupait. Elle s'établit sur une île voisine du mouillage et y donna, le 3 avril, aux équipages, une nouvelle fête beaucoup plus animée que la précédente.

Elle reçut les états-majors des frégates, assise au milieu de ses femmes. Derrière elle se trouvaient les hommes de la tribu, formant un grand cercle. Les indigènes se livrèrent à des danses accompagnées par un orchestre de trente musiciens.

A la suite de cette fête une attaque fut encore dirigée contre l'*Espérance*. Les chefs protestèrent de leur innocence en cette circonstance, déclarant qu'ils étaient impuissants à empêcher ces tentativee regrettables.

Dentrecasteaux quitta les îles Tonga le 9 avril 1793.

Il était certain que La Pérouse n'y avait pas paru après son départ de Botany-Bay. Tous les chefs étaient unanimes à ce sujet ; ils avaient vu les vaisseaux de Cook ; il avaient vu ceux de Maurelle et de Bligh. Ils se souvenaient même de la première visite de La Pérouse à Vavao ; mais depuis, jamais ces mêmes navires n'avaient paru dans leurs eaux.

Ne sachant plus où retrouver la trace de l'expédition à la recherche de laquelle il était, Dentrecasteaux se dirigea sur la Nouvelle-Calédonie. En route, il releva la situation de quelques-unes des Nouvelles-

Hébrides, les îles Errouan, Annatom et Tauna, et enfin, il atteignit la Nouvelle-Calédonie et entra le 18 avril dans le port Balade, de Cook. Il y resta trois semaines. Huon de Kermadec, capitaine de l'*Espérance*, mourut là. Il était épuisé par les fatigues de cette laborieuse campagne, et fut enterré sur l'île Pondioua.

Dentrecasteaux entre dans de grands détails sur les mœurs des insulaires de ces parages, qu'il dépeint comme voleurs et méchants. On dut recourir plusieurs fois à la force pour leur en imposer un peu. Au reste, là non plus, on ne trouva aucune trace du passage de La Pérouse.

Le 9 mai suivant (1793) la *Recherche* et l'*Espérance* quittèrent cette terre. M. d'Auribeau avait pris le commandement de cette dernière frégate aux lieu et place du malheureux Kermadec.

On côtoya ensuite la partie occidentale des écueils et des brisants qui se prolongent dans le N. O. de la Nouvelle-Calédonie dont on avait exploré la ligne occidentale l'année précédente ; l'expédition en quittant cet archipel alla visiter l'île Santa-Cruz de Mendana, On y arriva en mai 1793. Cette île est d'un aspect très-riant, mais la verdure fraîche et de teintes variées qui commence au rivage et s'élève jusqu'au sommet des montagnes est plus agréable à la vue qu'elle n'est utile aux habitants, car elle n'offre aucune trace de culture. Les cocos ne paraissent pas mieux y réussir qu'à la Nouvelle-Calédonie. Les ba-

nanes, les patates, les ignames et les fruits à pain ne doivent pas y être très abondants. La pointe N.-E. de l'île Santa-Cruz, appelée par Carteret *cap Biron*, est situé par 10° 41′ de latitude australe et par 163° 44′ 30″ de longitude orientale. La Pointe S.-O. de la même île ou cap *Boscarven* est par 10° 51′ 15″ de latitude et par 163° 23′ 30″ de longitude.

Le 19 mai 1763, Dentrecasteaux aperçut plusieurs îles, dont l'une fort petite était située très à l'est de la marche des navires.

« L'île que nous avions relevée à l'est, dit-il à ce sujet, n'avait pas été aperçue par Carteret ; nous l'appelâmes île de la *Recherche*. Nous la vîmes dans un si grand éloignement que nous ne pûmes la placer sur nos cartes. » C'est tout ce qu'il en dit.

Le navigateur ne se doutait pas que là était le but même de ses recherches. Cette île était *Vanikoro*, le théâtre du naufrage de La Pérouse, l'endroit où, trois ans auparavant, les deux frégates avaient été englouties par les flots. S'il avait visité cette côte, il aurait pu voir là, à peine recouverts par les eaux, les débris de nos malheureux navires, et peut-être eût-il pu recueillir, vivants encore, quelques-uns des hommes qui avaient accompagné La Pérouse, et, qui sait, si La Pérouse lui-même n'aurait pas été parmi ceux-là ?

Dentrecasteaux n'eut pas un instant l'idée d'aller reconnaître de plus près ce point perdu dans l'océan et sans importance réelle. D'ailleurs le scorbut était

à bord, le temps était précieux, il fallait songer à sauver ses propres équipages menacés par le terrible fléau, et que chaque jour de retard mettait en danger. L'expédition fit route sur Nitendi. On fit le tour de cette île, où l'on remarqua un grand nombre de cases entourées toutes de murs en pierres sèches. On communiqua avec les habitants et l'on n'eut qu'à se louer des rapports que l'on eut avec eux. Ils se montrèrent loyaux et fidèles observateurs de la parole donnée. On remarqua qu'ils avaient en leur possession des grains de verre et une hache faite avec les fragments de cercles d'une barrique. On supposa que ces objets, d'origine évidemment européenne, provenaient du passage de Carteret. Il est plus probable qu'ils avaient été apportés par les indigènes de Vanikoro.

CHAPITRE V

Iles Salomon. — Détroit de Dampierre. — Fin du journal de Dentrecasteaux. — Ile Sandwich. — Ile des Anachorètes. — Maladie et mort de Dentrecasteaux. — Honneurs militaires. Retour en France. — Résumé.

Le 25 mai 1793, on se dirigea vers l'ouest pour aller reconnaître la partie nord les îles Salomon, et le jour même, on en aperçut la pointe extrême. Cette côte, très-hachée, est couverte de verdure et d'un aspect agréable et pittoresque, mais elle est presque déserte. L'épaisseur immense des bois ainsi que les montagnes semblent en effet devoir opposer un obstacle presque insurmontable à l'établissement des indigènes sur cette partie du littoral.

Dentrecasteaux ayant déjà visité l'année précédente les côtes méridionales de cet archipel, s'en éloigna aussitôt qu'il en eut relevé la partie nord, et se dirigea vers la Louisiade, découverte par Bougainville et où La Pérouse avait annoncé qu'il devait se rendre après avoir visité les îles Salomon.

Il en explora la partie septentrionale et longea ensuite la côte S.-E. de la Nouvelle-Guinée.

Il entra dans le détroit de Dampierre et releva la

partie nord de la Nouvelle-Bretagne du 20 juin au 8 juillet 1793.

Ici se termine la partie du voyage rédigée sur les notes de Dentrecasteaux. M. de Rossel, qui fut chargé plus tard de l'ensemble de la publication, a écrit toute la partie antérieure à cette époque en suivant fidèlement et pas à pas les indications prises au jour le jour par le contre-amiral. La suite est de lui. Il fut d'abord lieutenant à bord de la *Recherche* et vit mourir son chef. Nous allons lui laisser la parole pour raconter ce triste événement.

« Le 9 juillet 1793, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'île Sandwich..., l'état d'affaiblissement des équipages, parmi lesquels le scorbut commençait déjà à se manifester, engagea le contre-amiral Bruny Dentrecasteaux à se rendre le plus promptement possible aux Moluques ; il se décida donc à s'éloigner des terres élevées de la Nouvelle-Guinée, près desquelles nous avions éprouvé des calmes fort longs en 1792 ; en conséquence, nous fîmes route pour passer au nord des îles de l'Admiralty et des îles appelées des Anachorètes par M. de Bougainville. Les sentiments d'humanité dont il n'avait cessé de donner des marques, en prodiguant à ses équipages les soins les plus assidus, lui avaient dicté ce parti ; il le prit uniquement en leur faveur, quoiqu'il fût devenu plus nécessaire pour sa propre conservation que pour celle d'aucun autre individu. Le scorbut, dont il fut attaqué après notre départ de Balade, avait déjà fait

chez lui de tels progrès, que le 7 juillet, jour où nous avions achevé la reconnaissance de la Nouvelle-Bretagne, il avait les jambes très-enflées. On y apercevait déjà les taches noires qui annoncent ordinairement l'approche des dernières périodes de cette maladie. Son état n'avait cependant pas encore pris le caractère funeste qui s'est manifesté dans la suite; et nous étions loin de prévoir la perte irréparable dont nous étions menacés.

« Le 16, à la pointe du jour, nous découvrîmes les îles des Anachorètes... Les temps humides que nous éprouvâmes, après avoir perdu de vue les îles de l'Admiralty, avaient développé les principes du scorbut qui s'étaient manifestés à bord des deux frégates. L'état du contre-amiral Dentrecasteaux avait surtout empiré de la manière la plus alarmante ; ses forces étaient entièrement abattues et il éprouvait un dégoût presqne invincible pour toute espèce d'aliment. L'enflure des jambes avait fait des progrès rapides, et une colique violente, accompagnée d'une diarrhée qui semblait annoncer la dissolution du sang, ne cessait de le tourmenter ; M. d'Auribeau et les officiers de la *Recherche*, vivement affectés de son état et craignant les suites qu'il pouvait avoir, l'avaient engagé, depuis quelques jours, à se rendre sous le plus court délai à l'île Waigiou, et l'avaient vivement sollicité de se séparer de la frégate l'*Espérance* qui retardait la marche de la *Recherche*. Nous espérions qu'un séjour à terre de quelque durée con-

tribuerait plus que tout autre chose au rétablissement de sa santé. Il résista à nos instances et répondit constamment qu'il ne s'écarterait jamais, pour son avantage personnel, des ordres qui lui avaient été donnés dans ses instructions. Nous l'entendîmes souvent, dans cette circonstance, dire que les objets d'une utilité générale, et principalement ceux qui avaient rapport au service de l'État, ne devaient point être sacrifiés à l'intérêt d'un particulier. Il ne céda á nos sollicitations que dans la soirée du 19 juillet, veille de sa mort. Alors il fut résolu que les deux frégates ne navigueraient plus de conserve, et que chacune d'elles se rendraient séparément à l'île de Waigiou. A la chute du jour nous forçâmes de voiles et nous primes congé de l'*Espérance*.

« Dans la nuit du 15 au 20 juillet, les douleurs de M. Dentrecasteaux devinrent si violentes et lui causèrent une telle agitation que l'on s'aperçut d'un désordre dans les idées, qui annonçait du délire. A la pointe du jour nous vîmes encore l'*Espérance* à une grande distance de l'arrière. M. Renard, chirurgien-major de la *Recherche*, qui avait employé en vain toutes les ressources de l'art pour le soulager, me témoigna le désir de consulter M. Joanet, son collègue de l'autre frégate, avant de tenter le dernier moyen qui lui restât à mettre en usage. Nous mîmes sur-le-champ en travers pour attendre l'*Espérance*, et dès que nous fûmes à portée, j'envoyai prévenir M. d'Auribeau du danger dans lequel se trouvait notre mal-

heureux chef et je lui fis demander que M. Joanet vînt aider de ses lumières le chirurgien-major de la *Recherche*. On fut d'avis que le seul moyen de calmer les douleurs aiguës que le malade éprouvait était de lui faire prendre un bain; mais à peine fut-il plongé dans l'eau, que son état devint désespéré. Des convulsions terribles se déclarèrent, et il perdit entièrement connaissance; les deux chirurgiens-majors, aidés des conseils de M. de La Billardière ne purent parvenir à les calmer, le mal résista à tous les remèdes, et pendant toute la matinée, les spasmes et les crispations de nerfs continuèrent avec la même violence. A midi, les symptômes alarmants parurent s'affaiblir, et nous osâmes nous flatter de quelque espoir ; mais il ne fut pas de longue durée : l'homme respectable dont l'existence nous était à tous si précieuse passa insensiblement de la grande agitation qu'il avait éprouvée à un affaiblissement absolu et resta privé de toutes ses facultés. Il semblait que la mort seule pût mettre un terme aux souffrances cruelles auxquelles il était en proie depuis le matin. A sept heures et demie du soir, il rendit le dernier soupir (20 juillet 1793).

« Lorsque je vins annoncer à l'équipage, ajoute M. de Rossel, la perte irréparable que nous venions de faire, la consternation fut générale : et le profond silence qui régna pendant le récit de ce funeste événement ne fut interrompu que par des témoignages de la douleur la plus vive et la plus sincère. J'eus, dans

cette occasion, la seule consolation que j'étais capable d'éprouver, en voyant que tous ceux dont j'étais environné partageaient ma douleur. J'envoyai un officier porter la nouvelle de ce malheur à bord de l'*Espérance* et prendre les ordres de M. d'Auribeau, qui, par son grade et son ancienneté, était devenu le chef de l'expédition.

« Le 21, on rendit les derniers devoirs religieux et les honneurs militaires à M. Dentrecasteaux. Il fut facile de reconnaître, pendant cette triste cérémonie, que tout le monde sentait la grandeur de la perte que nous venions de faire : chacun donna un libre cours à sa douleur, et rendit hommage aux vertus dont celui que nous pleurions n'avait pas cessé de donner l'exemple. »

La santé des équipages, épuisée par les fatigues d'une navigation longue et pénible, exigeait que l'on fît relâche dans un pays qui offrît d'assez grandes ressources pour réparer leurs forces et pour les approvisionner de nouveau.

Le capitaine d'Auribeau, devenu chef de l'expédition par la mort de Dentrecasteaux, se hâta de conduire les navires aux Moluques.

On mouilla au havre de Boni, dans l'île de Waigiou, le 17 août 1793, et l'on transporta tout aussitôt les malades sur le rivage. Une révolution subite s'opéra chez les scorbutiques dès qu'ils eurent mis pied à terre. Ils n'y étaient pas depuis une demi-heure, qu'ils éprouvaient dans les parties inférieures un

gonflement semblable à celui à qui a lieu dans l'hydropisie. Cet accident les effrayait beaucoup, mais le chirurgien-major parvint facilement à les rassurer. Les hommes étaient dans un tel état de faiblesse en arrivant à terre, qu'ils demeurèrent assis sur le rivage tout le temps qu'on les y laissa ; mais au bout de six heures, et en se relevant pour se rembarquer, ils sentirent que leurs forces commençaient à revenir et marchèrent avec beaucoup d'aisance pour se rendre au canot qui était venu les chercher. Vingt-quatre heures après, l'enflure était dissipée et ils se trouvèrent entièrement soulagés.

Le 23 août 1793, M. d'Auribeau prit le commandement de la *Recherche*, et M. de Rossel prit celui de l'*Espérance*.

On partit de Waigiou le 27 août, et l'on se rendit à Cajéli, port de l'île Bourou. En route, M. d'Auribeau fut atteint d'une fièvre maligne nerveuse.

A Cajéli, où l'on arriva le 3 septembre, l'expédition fut très-bien accueillie. L'entrée en rade suggéra à M. de Rossel des réflexions diamétralement opposées à celles qu'avait faites Dentrecasteaux, et que nous avons rapportées plus haut. Le contre-amiral, au début du voyage, avait été saisi d'admiration en présence de la nature sauvage ; M. de Rossel faillit pleurer en voyant des champs cultivés.

« Autant, dit-il, nous avions eu du plaisir, au commencement de la campagne, à contempler, dans des pays nouveaux, les beautés de la nature sauvage, au-

tant nous en eûmes à retrouver une terre cultivée et des hommes civilisés. Les mêmes beautés de la nature brute, qui nous avaient d'abord transportés, ne nous frappaient plus que par leur triste monotonie, nous n'éprouvions que du dégoût à rencontrer des déserts pareils à ceux de la Nouvelle-Hollande. Le sentiment de curiosité qui avait excité en nous le désir de visiter les peuples sauvages et de connaître leurs mœurs était entièrement éteint. Ces hommes, si voisins de l'état de nature, et sur la simplicité desquels nous avions eu des idées exagérées, ne nous inspiraient que des sentiments pénibles ; nous avions vu plusieurs d'entre eux se livrer aux excès de la barbarie les plus révoltants ; et tous étaient encore plus corrompus que les peuples civilisés. Nos yeux, fatigués depuis longtemps du spectacle de côtes arides et désertes, se reposaient avec une douce satisfaction sur un pays fertile qui nous rappelait nos anciennes habitudes ; et notre âme, jadis accablée du poids de ses réflexions sur le sort de ces peuples féroces, s'épanouissait à l'aspect du bourg de Cajéli, de ses mosquées, de ses maisons, assez nombreuses pour former une espèce de cité. Nous ne faisions plus de vœux que pour nous rapprocher de notre patrie ; à cet éloignement de notre terre natale, tout Européen devenait un compatriote : tout Français eût été de notre famille. »

On sent par ce passage ce qu'il y a de lassitude chez ces hommes, séparés depuis si longtemps de toute

civilisation. Ils ont été voir la nature sauvage, ils ont été frappés de sa grandeur âpre et farouche. Ils l'ont admirée ; mais maintenant ils sont rassasiés d'admiration, ils rêvent le repos qui est devenu un besoin pour leur corps aussi bien que pour leur esprit.

Les navires quittèrent Cajéli le 15 septembre 1793, et naviguèrent dans le détroit de Boutoum, du 22 septembre au 9 octobre.

Pendant cette navigation, ils constatèrent que la partie de la côte de Boutoum près de laquelle ils se trouvaient était élevée et couverte de bois depuis le sommet des montagnes jusqu'au rivage. On voyait cependant des parties de roc vif qui formaient des taches blanchâtres, seuls points remarquables de cette côte dont l'aspect d'ailleurs est assez uniforme.

Bientôt ils aperçurent la ville même de Boutoum, bâtie en grande partie au pied d'une montagne peu élevée, mais très-escarpée au sommet de laquelle on voyait de grands bâtiments, entourés de murailles qui ressemblaient à des fortifications.

Les navires restèrent quarante-huit heures dans ce mouillage afin de prendre une assez grande quantité de provisions pour se rendre ensuite à Sourabaya, port situé près de l'extrémité orientale de l'île de Java.

M. de Rossel donne quelques détails sur ce pays : « Le souverain de l'île de Boutoum, dit-il, prend le titre de sultan comme presque tous les princes ma-

hométans..... Les Hollandais entretenaient autrefois à la ville de Boutoun une garde de plus de cent hommes, commandés par un officier; mais cette espèce de garnison ayant été massacrée par les habitants du pays, il ya un peu plus d'un siècle, la Compagnie renonça à tout établisement dans cette île qui, d'ailleurs, est de peu d'importance pour son commerce. Elle se contenta d'un traité d'alliance avec le sultan, qui consentit à ce que toutes les îles de sa domination fussent visitées tous les ans par deux sergents, qu'on y envoie de l'établissement de Macassar et qui sont chargés de faire extirper tous les plants de giroflier et de muscadier. La Compagnie hollandaise s'est engagée de son côté à le protéger contre tous ses ennemis. Nous vîmes les deux sergents hollandais qui étaient venus cette année à la ville de Boutoum pour exécuter les ordres de la Compagnie. Ces agents subalternes nous avouèrent eux-mêmes qu'ils n'osaient pas paraître devant le sultan de Boutoum, sans avoir été appelés, et qu'ils étaient obligés de conserver en sa présence l'attitude du plus grand respect. »

Pendant tout le temps que dura la relâche devant Boutoum, les navires furent entourés de pirogues et des échanges eurent lieu sans discontinuer. Au moment où l'expédition se disposait à partir, les gaillards et les hunes étaient remplis de volailles, et l'on avait amples provisions d'ignames, de giraumons et de fruits. Ces vivres frais étaient devenus d'autant

plus nécessaires, que les provisions de campagne étaient presque absolument épuisées; le peu qui restait était avarié. Le biscuit vermoulu avait contracté un goût amer très-désagréable, les farines se trouvaient tellement échauffées que, depuis la relâche à Bourou, on préférait les ignames et le riz au pain que l'on faisait à bord.

Malgré cette abondance apparente, il devenait indispensable de se rendre sans délai dans un port qui offrît plus de ressources que ceux où l'on avait relâché depuis le départ d'Amboine. En quittant Bourou, les hommes des deux équipages étaient presque tous en bonne santé ; les symptômes du scorbut avaient disparu. Mais deux ou trois jours après le départ de Cajéli, quelques personnes furent attaquées de la dyssenterie. Le nombre des malades ayant augmenté, on commença à craindre que le mal ne devînt général, et l'on reconnut que la nourriture végétale qui avait guéri du scorbut, comme par enchantement les personnes qui en étaient atteintes, était en même temps trop relâchante pour les organes de gens affaiblis par de longues fatigues et de longues privations. Les chaleurs étouffantes qui régnaient dans ces parages firent prendre un caractère putride à cette maladie. L'*Espérance* avait eu dans le détroit plus de vingt malades à son bord et la *Recherche* plus de trente. Le nombre devenait tous les jours plus considérable. A l'époque du mouillage devant Boutoum, cinq hommes étaient morts de la dyssenterie,

et il n'y avait plus guère que la moitié des matelots et des soldats qui fût en état de faire le quart et de travailler à la manœuvre. M. d'Auribeau fit alors mettre à la voile. On sortit le 9 de la baie de Boutoum, le 17 octobre on longea l'île de Ladura et bientôt on aperçut la côte occidentale de l'île de Java. On était en vue d'une colonie hollandaise. Il fallait obtenir la libre pratique du port. Les deux frégates mirent en panne.

Le 19 octobre, M. de Trobriand partit avec le grand canot de l'*Espérance* pour aller à la ville de Sourabaya : le peu d'hommes en état de manœuvrer qui restait sur les frégates obligea de compléter l'équipage de cette embarcation avec des gens de la *Recherche*. M. d'Auribeau avait donné l'ordre à M. de Trobriand de prévenir le gouverneur de l'arivée des navires, de lui demander l'entrée du port et de lui faire le détail de tous les besoins de l'expédition. Le grand canot devait être de retour le lendemain de son départ ou le surlendemain au plus tard. On attendait son retour avec une impatience facile à comprendre si l'on se représente des gens manquant pour ainsi dire de tout. Le 20, le 21, le 22 s'écoulèrent sans qu'on en entendît parler. Le 23, on eut les plus grandes inquiétudes, et quand la journée fut finie sans qu'on l'eût vu paraître, on craignit qu'il ne lui fût arrivé malheur. Enfin le 25, un chef des habitants de l'île de Java vint remettre à M. d'Auribeau une lettre de M. de Trobriand. Cet officier lui écri-

vait qu'il avait abordé à Sourabaya, le jour même de son départ, à quatre heures du soir. Il l'informait des grands événements qui étaient arrivés dans notre patrie, et ajoutait que la guerre étant déclarée entre la France et la Hollande, le conseil de Sourabaya n'avait pas voulu consentir à le laisser revenir à bord des frégates, avant d'avoir reçu des ordres du gouverneur général de l'Inde, résidant à Batavia. On lui avait seulement permis de faire connaître au commandant de l'expédition les conditions auxquelles on pouvait consentir à recevoir les navires, avant que les intentions du gouverneur général fussent connues; mais elles étaient de nature à ne pouvoir être acceptées. Dans la crainte que les dispositions de la haute régence ne fussent pas plus favorables à l'expédition que celles du conseil de Sourabaya, M. d'Auribeau jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait s'occuper de mettre l'expédition en sûreté. Il assembla les officiers des deux états-majors, leur représenta l'état des choses, et leur demanda leur avis sur le parti qu'il y avait à prendre. Malgré la grande détresse où se trouvaient les équipages, on prit, d'un consentement unanime, la résolution de mettre à la voile le lendemain. Les deux tiers des matelots étaient malades de la dyssenterie, l'autre tiers, qui était encore diminué des hommes des deux canots, partis avec M. de Trobriand, se trouvait dans un tel état d'affaiblissement que l'on devait craindre de le voir succomber à son tour aux fatigues et aux

privations. Il ne restait plus à bord de chaque frégate que trente jours de biscuit, encore était-il avarié et pour un mois d'eau seulement, en réduisant la ration de chaque homme à trois quarts de pinte par jour. Mais les circonstances étaient impérieuses ; il fallait gagner l'île de France dans le plus court délai et par la route la moins fréquentée. On employa le reste de la journée à faire au gréement les réparations les plus urgentes dans l'intention de mettre à la voile le lendemain à la pointe du jour.

Dans le milieu de la nuit du 25 au 26, M. de Trobriand revint dans le petit canot. Il annonça que le conseil supérieur de Batavia avait levé toutes les difficultés qui s'étaient opposées à l'entrée dans la rade de Sourabaya. Il était chargé d'une lettre par laquelle le gouverneur de cet établissement prévenait M. d'Auribeau qu'il avait ordre de M. Aalting, gouverneur général de l'Inde, de le recevoir dans le port et de fournir à tous ses besoins. Il ajoutait que les équipages français y jouiraient des avantages et prérogatives que l'on est en usage d'accorder aux vaisseaux des puissances amies et qu'il avait donné l'ordre d'envoyer des pilotes. M. d'Auribeau crut alors pouvoir profiter de ces offres, et le lendemain 27 octobre, à sept heures du soir, les frégates mouillèrent à l'entrée de la rivière de Sourabaya.

Nos vaisseaux, une fois dans le port, furent pris et désarmés ; puis ensuite, quelque temps après, on les rendit à nos officiers en leur faisant jurer qu'ils

iraient directement en Europe. Malheureusement les équipages ne purent s'entendre ; la politique et les dissentiments de partis rendant tout accord impossible, il fallut désarmer définitivement les deux frégates. La maladie, de son côté, continuait à faire d'affreux ravages parmi nos malheureux compatriotes. M. d'Auribeau mourut à Samarang, au moment où il signait, avec les autorités hollandaises, une transaction par laquelle il leur remettait en dépôt les bâtiments qu'il ne pouvait plus songer à ramener.

M. de Rossel, commandant de l'*Espérance*, devint alors le seul chef de l'expédition. Dépositaire de toutes les collections recueillies pendant le voyage, il partit en 1795 sur un vaisseau hollandais, rapportant tous les papiers qui contenaient les résultats des travaux accomplis pendant cette laborieuse campagne, ainsi que les plans originaux levés par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe en chef. Mais ayant été pris par une frégate anglaise, il fut conduit en Angleterre. Les papiers et les plans qui avaient été retenus par l'amirauté ne lui furent remis qu'à l'époque où, rendu à la liberté, il put revenir en France.

M. de Rossel prétend que l'amirauté a dû faire usage des renseignements qu'elle en a tirés, lorsqu'en 1797 et 1798 elle a envoyé reconnaître les découvertes faites à la terre de Van Diémen.

En 1808, M. de Rossel fut chargé de la rédaction du voyage, il le publia sous le titre suivant :

Voyage de Dentrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse, publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, sous le ministère de S. E. le vice-amiral Decrès, comte de l'Empire, rédigé par M. Rossel, ancien capitaine de vaisseau, à Paris. Imprimerie impériale, 1808, 2 vol. in-4° et un atlas in-f°.

La relation a été rédigée d'après le journal même du contre-amiral Dentrecasteaux, écrit en entier de sa propre main. Il est déposé aux archives de la marine et se termine à l'époque où les frégates quittèrent les côtes de la Nouvelle-Bretagne pour se rendre aux Moluques, c'est-à-dire onze jours avant la mort du navigateur. La suite a été faite sur les notes de M. de Rossel et conduit les navires jusque dans la rade de Sourabaya.

Le premier volume composé de 704 pages avec 32 cartes et plans, renferme le récit détaillé du voyage; le second est spécialement consacré aux observations qui ont servi à fixer la position des îles et des côtes. Enfin l'atlas dressé par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe de l'expédition, contient des cartes et des tracés des côtes visitées par les deux frégates. Ces cartes sont d'une exactitude remarquable.

M. de Fréminville a donné, en 1838, un abrégé de ce voyage.

Les talents singuliers que Dentrecasteaux développa dans cette campagne doivent le faire ranger au nombre des navigateurs remarquables. Les

nombreuses découvertes qu'il a faites, les résultats obtenus pour les sciences en général, et pour la géographie en particulier, font de cette campagne une des plus importantes et des plus fructueuses.

La côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie a été reconnue en entier, ainsi que la côte occidentale de l'île de Bougainville et la partie nord de l'archipel de la Louisiade.

Dentrecasteaux a découvert au sud de la terre de Van Diémen, une suite de canaux, parmi lesquels celui qui porte si justement son nom.

Il a déterminé plus de trois cents lieues de côtes au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, c'est-à-dire toute la terre Lecuwin et la presque totalité de celle de Nuitz.

C'est lui enfin qui a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana avec les terres vues par Surville et le lieutenant Shortland, identité qui avait été soupçonnée par le savant Buache et qui avait été indiquée par Fleurieu, dans son ouvrage intitulé : *Découvertes des français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*. (Paris, 1793.)

Ce sont là des titres sérieux, et s'il n'a pas eu la bonne fortune de retrouver les restes de la malheureuse expédition de La Pérouse, ce qu'il a fait peut suffire amplement pour sauver son nom de l'oubli.

DUMONT D'URVILLE

1790 - 1842

CHAPITRE I

Jugement sur Cook. — Naissance de Dumont d'Urville. Sa jeunesse. — Ses débuts dans la marine. — Ses premières campagnes. — Ses travaux. — Expédition dans l'archipel sur *la Chevrette*. — La Vénus de Milo. — Lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. — Fondation de la Société de géographie. — Projet de voyage autour du monde. — Duperrey, chargé de la direction. — Ténériffe. — Rio. — Les Malouines. Le cap Horn. — Le Pacifique. — Côtes du Chili. — L'archipel Dangereux. — Tahiti. — Les Moluques. – Australie. — Nouvelle-Zélande. — Les Carolines. — Java. — Maurice. — Bourbon. — Sainte-Hélène. — Marseille.

« Le nom de Cook, dit Dumont d'Urville dans une notice qu'il lui a consacrée, le nom de Cook rappellera perpétuellement aux marins et aux géographes des nations civilisées, ce navigateur, le plus illustre des siècles passés et futurs. Nul ne rendit de si grands services à la navigation, et l'état actuel de nos connaissances ne permettrait pas à un homme, même supérieur à Cook, d'arriver au même degré de célébrité. Hors des connaissances relatives à son état, Cook n'était certainement qu'un homme fort ordinaire, et l'on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur son humanité tant prônée. D'un tempérament

naturellement taciturne et mélancolique, il était dans sa justice d'une inflexible sévérité qui tenait souvent de la dureté et de l'opiniâtreté. Ses démêlés avec les Forster et les chatiments rigoureux qu'il infligea souvent aux peuplades qu'il visitait attestent ces dispositions de sa part, malgré le soin qu'ont pris les Anglais pour étouffer ou du moins pour dissimuler ces incidents. Mais aussi, on peut avouer que jamais navigateur ne conçut avec plus de talent un projet de campagne, ne le poursuivit avec plus de constance, et ne l'accomplit avec plus d'habileté et de succès que le capitaine Cook. En lui, la nature semblait avoir formé le véritable type du marin, et nul n'a honoré autant que lui ce métier pénible et plein de dégoûts et d'ennuis pour qui veut en remplir dignement tous les devoirs. Sous ce rapport. nous le répétons, Cook figurera éternellement à la tête des navigateurs de tous les siècles et de toutes les nations. »

Ces lignes, Dumont d'Urville les écrivait en 1836, Elles témoignent d'une admiration réelle pour le grand navigateur anglais qu'il semble avoir pris pour modèle.

Comme Cook, Dumont d'Urville a fait trois fois le tour du monde.

Et s'il n'a pas fait autant de découvertes que son devancier, c'est que celui-ci, l'ayant précédé dans cette voie, ne lui avait plus laissé qu'à glaner là où lui-même avait pu moissonner à pleines mains.

Notre compatriote avait d'ailleurs cette supériorité grande sur celui qu'il admirait tant, de savoir autre chose et plus que son métier, et d'être un savant de premier ordre en histoire naturelle, en botanique, en philologie, dans la plupart des sciences enfin. Marin consommé comme Cook, persévérant, audacieux et d'un courage à toute épreuve, comme lui, il était encore ce que Cook n'a jamais été, humain et miséricordieux aux populations qu'il a visitées, et son humanité fait contraste avec la brutalité farouche et la froide cruauté du célèbre navigateur anglais.

Jules-Sébastien-César Dumont d'Urville naquit à Condé-sur-Noireau, dans le Calvados, le 23 mai 1790.

Il était fils d'un bailli de la haute-cour de justice de cette ville.

En 1792, à peine âgé de deux ans, il fallit périr en tombant sur un brasier ardent et ses mains portèrent toujours la marque de cet accident.

En 1793, son père dut comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Il était possesseur d'un fief noble ; il avait une certaine influence dans le pays, c'en était plus qu'il n'en fallait pour le faire décréter d'accusation. Il fut cité comme suspect.

Le 28 septembre 1793, on fit venir à la barre ce vieillard de soixante ans, accompagné de sa femme et de ses trois enfants. Aux questions qui lui furent posées, il répondit :

« Je m'appelle Gabriel-Charles-François Dumont,

ci-devant seigneur d'Urville, je suis ancien bailli de Condé-sur-Noireau. »

L'accusateur public prétendait qu'il avait conspiré et concluait à la mort. Il ne se défendit même pas ; mais sa femme, Jeanne-Françoise-Julie-Victoire de Croisille, parla pour lui ; elle sut trouver des arguments pour défendre cette tête si chère et des accents convaincus pour la sauver. C'était, du reste, une femme supérieure, courageuse et fortement trempée, comme cette époque troublée en a révélé quelques-unes.

A la mort du vieillard, qui survint peu de temps après qu'il eut été rendu à la liberté (1797), sa veuve alla s'établir à Caen, où son frère l'abbé de Croisilles, commença l'éducation du jeune Dumont d'Urville.

Celui-ci suivit ensuite successivement les cours des collèges de Bayeux et de Caen. Élève studieux et intelligent tout à la fois, il fit de rapides progrès dans l'étude des langues et dans celle des sciences. Il termina ses cours en 1806, et se présenta l'année suivante, aux épreuves d'admission pour l'École polytechnique. Cette tentative ne lui réussit pas ; il fut ajourné et ne voulut pas se présenter une seconde fois aux examens. Mais, se sentant une vocation décidée pour le métier de marin, il se rendit à Brest et se fit recevoir élève de marine. Il fut embarqué, en cette qualité, le 26 novembre 1807, à bord de l'*Aquilon*. Ce fut son premier pas dans cette carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat.

Le 31 octobre 1808, il fut nommé aspirant de deuxième classe, et deux ans plus tard, en 1810, il avait conquis le grade d'aspirant de première classe. Le 28 juin 1812, il fut envoyé à Toulon comme enseigne de vaisseau. Dans cette nouvelle situation, il eut assez de loisirs pour se livrer à l'étude, sa passion favorite : il apprit l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le grec et jusqu'à l'hébreu ; il se perfectionna dans les sciences, étudiant la physique, l'astronomie, l'entomologie et la botanique. Cette dernière branche des sciences naturelles avait un charme tout particulier pour lui. Il vécut ainsi jusqu'en 1814, tout entier à ses travaux et à ses livres. A cette époque, il fut embarqué sur la *Ville-de-Marseille*, qui devait aller chercher à Palerme, Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, sa femme, Marie-Amélie, et leurs deux enfants, le duc d'Orléans et la princesse Louise.

Au retour de cette expédition, il fut successivement embarqué sur le *Suffren*, le *Royal-Louis* et l'*Alouette*, et navigua sur ces divers bâtiments de 1814 à 1816, époque de son mariage avec mademoiselle Adéle-Dorothée Pépin, fille d'un horloger de Toulon.

De 1816 a 1819, il fut détaché à terre, et profita de son séjour en Provence pour dresser une flore des environs de Toulon.

Il n'avait été jusque-là qu'un officier studieux, apprécié de ses chefs ; le hasard allait le mettre en lumière et le faire connaître du public.

En 1819, le capitaine Gaultier-Duparc, commandant la *Chevrette*, fut chargée d'explorer, avec ce bâtiment, l'archipel grec et la mer Noire où il devait faire une campagne hydrographique. Dumont d'Urville fut embarqué avec lui en qualité de second. Pendant cette campagne, il s'occupa d'hydrographie, d'histoire naturelle et d'archéologie. Ces îles, toutes pleines des monuments de l'art grec, enthousiasmèrent le jeune officier qui n'était pas moins artiste que savant. En avril 1829, l'expédition relâcha dans une île alors obscure ; elle s'appelait Milo.

Là, Dumont d'Urville, visitant le pays pour voir et s'instruire, apprit de M. Best, agent consulaire français, qu'un pâtre grec, nommé Yourgos, avait découvert une statue antique d'une beauté remarquable. Il entra aussitôt en pourparlers avec le possesseur de cette merveille pour en faire l'acquisition On lui en demanda cent et quelques francs. Il revint ravi de sa trouvaille, mais le consul fit des difficultés déclarant qu'il n'avait pas de fonds pour un achat de ce genre. Dumont d'Urville résolut alors d'acheter la statue de ses propres deniers, mais il dut renoncer à son projet devant les objections de son capitaine, qui prétendit ne pas pouvoir aménager à bord un bloc de cette dimension.

Arrivé à Constantinople, il fit immédiatement un rapport à M. de Rivière, notre ambassadeur en Orient, celui-ci envoya le comte de Marcellus, un de ses secrétaires, examiner sur les lieux quelle pouvait être l'importance de la découverte.

Dans l'intervalle, la statue avait été vendue ; il fallut la payer mille francs, et Dumont d'Urville eut la joie de la ramener en France. Quand elle arriva à Paris, ce fut un cri d'admiration dans le monde artiste ; le chef-d'œuvre fut estimé trois cent mille francs. Cette découverte commença la réputation du jeune officier, et cela était justice, car cette statue était la *Vénus de Milo*, la perle de notre musée du Louvre, si riche en trésors de tout genre, une *antique* que le monde nous envie et qu'aucune fortune ne pourrait payer aujourd'hui.

En décembre 1820, il revint à Paris et lut à l'Académie des sciences une relation détaillée de son voyage. Il publia ensuite une série de mémoires scientifiques.

Le 22 janvier 1821, il fut récompensé des services qu'il avait rendus par le grade de lieutenant de vaisseau et la croix de Saint-Louis.

Au mois de novembre de la même année, on constitua la Société de géographie ; son camarade Duperrey et lui furent du nombre des fondateurs de cette association scientifique, devenue depuis une des plus importantes de l'Europe.

Duperrey avait fait, en 1817, comme enseigne de vaisseau, et sous les ordres de Freycinet, un voyage autour du monde, Dumont d'Urville lui proposa de tenter ensemble une nouvelle exploration dans ces lointains parages qui l'attiraient en quelque sorte. Ils préparèrent, de concert, un projet d'expédition

dans la mer du sud. Ce projet, soumis au ministre de la marine, le marquis de Clermont-Tonnerre, fut approuvé par lui, et la corvette la *Coquille* fut mise à leur disposition.

Duperrey, lieutenant comme lui, était le plus ancien en grade, et comme tel, il eut le commandement en chef.

L'académie des sciences leur donna des instructions détaillées et, le 11 août 1822, le navire qui portait leurs espérances et leur fortune sortit du port de Toulon.

On relâcha d'abord à Tènériffe, puis, continuant au sud-ouest, on arriva sur les côtes du Brésil, dans la baie de Rio-Janeiro, le 16 octobre.

De Rio-Janeiro, l'expédition gagna les Malouines. Elle y arriva le 20 novembre 1822, et y séjourna tout un mois. Enfin, le 31 décembre, on doubla le cap Horn et l'on entra dans l'océan Pacifique.

Pendant deux mois, la *Coquille* explora les côtes du Chili, et Dumont d'Urville put récolter des trésors pour ses collections. Enfin, le 22 mars 1824, se dirigeant vers l'ouest, il commença cette exploration rêvée à travers ce grand désert d'eau, parsemé d'oasis d'îles, que Bougainville, La Pérouse et Dentrecasteaux avaient parcouru avant lui.

On suivit d'abord la route que Bougainville avait tenue soixante ans plus tôt. On gagna l'archipel Dangereux et l'on navigua à travers le dédale des îles Pomotou, pour arriver enfin aux îles de la So-

ciété ou archipel de Tahiti. Là, Dumont d'Urville trouva de nouvelles merveilles végétales et grossit encore son herbier.

La *Coquille* toucha ensuite à la Nouvelle-Islande et aux Moluques. Elle quitta Amboine le 28 octobre et fit le tour de l'Australie, pour aller mouiller le 17 janvier 1824 au port Jakson, où elle séjourna deux mois. Ce n'était pas trop pour satisfaire l'avide curiosité du savant qui se trouvait en face d'un monde tout nouveau pour lui, dans un pays dont la flore était au moins aussi riche que celle du Brésil et dont la faune bizarre et paradoxale devait confondre son imagination.

M. de Beauvoir, qui a fait un récent voyage dans ces contrées alors inconnues, a été frappé, lui aussi, par cette nature si peu semblable à la nôtre :

« Terre vraiment étrange, dit-il, que celle-ci ; un animal moitié canard, moitié fourrure, y pond et y allaite.

« On ramasse une branche d'arbrisseau, on la jette à l'eau, elle va droit au fond. C'est une sorte d'ébène.

« Et, au bord de l'eau, vous prenez une pierre, vous la jetez, elle flotte : c'est une sorte de pierre ponce.

« Les cerises portent leur noyau au dehors.

« La femelle du castor pond, le mâle couve. Ce sont, du reste, des oiseaux qui ont des ailes sans plumes.

« Vous êtes dans un bois ; c'est en vain que vous

cherchez de l'ombre, les feuilles se présentent toutes de profil au soleil....

« Nous avons fait plus de cent lieues à cheval pour voir toujours le même grand arbre, l'arbre à gomme...

« Il n'y a de pierres, — et encore. — qu'aux bords des ruisseaux ; il y a des pelouses de gazon de vingt lieues sans un caillou. En revanche, Burke et Sturt ont trouvé à deux cents lieues d'ici des déserts de pierres si grands que leurs bêtes y sont mortes de faim.

« Tout ceci n'inspire-t-il pas le sentiment de l'extraordinaire? La création de l'Australie semble tenir du caprice. Qui sait? Elle n'est peut-être pas finie : les éléments sont là pour en faire une terre comme les autres ; ils sont séparés : ici deux cents lieues carrées de pierres, là trois cents lieues de gazon ; plus loin de l'eau.

« La difficulté n'est pas d'y trouver un terrain où il y ait de l'or, mais bien un terrain où il n'y en ait pas. C'est vrai, il y a de l'or partout, plus ou moins abondamment, mais partout. »

Dumont d'Urville ne trouva pas d'or, mais il vit les animaux étranges décrits par M. de Beauvoir, il admira la végétation vivace de ce continent vierge. Il explora les côtes voisines de Port-Jackson, la rade de Botany-Bay et les Montagnes Bleues.

Le 20 mars, on quitta l'Australie et on fit voile vers la Nouvelle-Zélande. La *Coquille* remonta ensuite au

nord, vint reconnaître l'archipel des Carolines, et relâcha à Oualan, un des groupes de cet archipel.

On gagna de là le havre de Darcy, sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée. C'était encore là une station importante pour l'histoire naturelle et la géographie.

L'expédition mouilla ensuite aux Moluques, les traversa pour la seconde fois, visita Java et revint en Europe par Maurice, Bourbon (la Réunion) et Sainte-Hélène.

La *Coquille* entra dans le port de Marseille, le 25 avril 1825, après trente-deux mois de navigation, ayant parcouru près de vingt-cinq mille lieues et traversé sept fois l'équateur sans avoir perdu un seul homme.

Le 3 novembre 1825, Dumont d'Urville fut nommé capitaine de frégate et chevalier de la Légion d'honneur.

Les résultats de l'expédition eurent une certaine importance, car on reconnut plusieurs îles nouvelles Clermont-Tonnerre, Lostanges, Duperrey, Dumont-d'Urville, etc., et l'on rapporta environ 11000 espèces nouvelles d'insectes, dont 300 inconnues, et 3000 espèces de plantes dont 400 nouvelles.

CHAPITRE II

Les restes de l'expédition de La Pérouse. — Nouvelle exploration projetée. — Elle est approuvée. — Ténériffe. — Le Cap. — Australie. — Port Iackson. — Tonga-Tabou. — Ile des Amis. Viti. — Loyalty. — Nouvelle-Calédonie. — Louisiade. — Nouvelle-Zélande. — Côtes de la Nouvelle-Guinée. — Amboine. Hobart-Town. — Les explorations de Dillon. — Nouvelles de La Pérouse. — Tucopia. — Vanicoro. — Monument à la mémoire de La Pérouse. — Probabilités sur le naufrage. — Les Carolines. — Amboine. — Marseille. — Résumé du voyage et renseignements sur Vanikoro.

Dans une des salles du Louvre, s'élève un monument en forme d'obélisque, élevé à la mémoire de La Pérouse. Il est composé de tous les objets recueillis sur le lieu même du naufrage de l'infortuné navigateur.

Ces reliques précieuses d'un grand homme mort pour la patrie, on les doit à Dumont d'Urville.

La Pérouse, comme nous l'avons vu dans la notice qui lui est consacrée, avait quitté Botany-Bay en 1788, et, depuis lors, on n'avait plus eu de nouvelles de son expédition. On s'était beaucoup inquiété d'abord de ce silence, puis on l'avait cru perdu, mais sans en avoir jamais eu la certitude. Plusieurs fois même on s'était repris à espérer. En 1793, l'Anglais

Georges Nown, capitaine du navire l'*Albemarle*, avait déclaré devant les autorités de Morlaix, que, dans la nuit du 30 décembre 1790, sur les côtes de la Géorgie australe, il avait trouvé des débris de vaisseaux et des filets de main-d'œuvre européenne. Mais sa déclaration, d'abord accueillie avec empressement par le public, ne put être prise au sérieux par les hommes du métier, à cause des contradictions qu'elle présentait.

Dentrecasteaux, lui aussi, avait parcouru dans tous les sens les régions où La Pérouse avait dû disparaître; il était mort à la peine et n'avait rien découvert. Chaque année, cependant, de nouveaux bruits venaient raviver la curiosité du public.

En 1825, un autre officier anglais raconta qu'il tenait d'un capitaine américain que celui-ci, après avoir découvert un groupe d'îles peuplées et entourées de récifs, avait eu des communications avec les habitants et avait vu entre leurs mains une croix de Saint-Louis et des médailles semblables à celles que La Pérouse avait sur ses navires.

Ces bruits si souvent répétés, sans que jamais rien de sérieux les eût confirmés, faisaient qu'on n'y attachait plus grande importance.

Beaucoup de personnes doutaient encore de la mort de La Pérouse, ou tout au moins croyaient que dans quelque île sauvage on pouvait peut-être retrouver des débris de ses équipages ; mais où les chercher, sur quel rocher battu par la tempête, sur quel îlot

abandonné aller porter secours à ces tristes survivants d'une expédition évidemment arrêtée dans sa marche par un naufrage ignoré ?

Dumont d'Urville, à son retour en France, avait appris la mort de son fils. Il s'était fait une joie de le revoir et, en trouvant ce pauvre petit être disparu, il fut pris d'un immense chagrin. Il se livra plus que jamais à l'étude et, à peine revenu, il ne songea plus qu'à repartir.

Il dressa le plan d'une nouvelle exploration, et se préoccupa surtout, dans son projet, de démontrer la possibilité d'obtenir des résultats pratiques. On pouvait fort bien, suivant lui, s'occuper d'une manière très-complète des sciences naturelles, enrichir le domaine de la géographie en découvrant des pays nouveaux et, par des relevés hydrographiques sérieux, rendre plus facile et moins dangereuse la navigation dans ces mers lointaines. Il pensait enfin qu'il était facile de chercher et de trouver des débouchés pour notre industrie et des points propres à établir des colonies nouvelles et des comptoirs.

Dumont d'Urville soumit son plan à M. de Chabrol, ministre de la marine, insistant d'une manière toute spéciale sur l'avantage que présenterait une exploration exacte et minutieuse des côtes de la Louisiade et de la Nouvelle-Guinée, où il serait aisé d'établir tout un système de colonisation.

Peut-être ce projet aurait-il été écarté, sans un in-

cident qui se produisit alors et qui éveilla fortement l'attention.

A ce moment précisément, on apprit que le capitaine d'un navire baleinier anglais, en longeant les côtes bordées d'écueils situées entre la Nouvelle-Calédonie et la Louisiade, avait aperçu dans les mains des habitants venus à son bord, des épées sur lesquelles était gravé le mot *Paris* et plusieurs pièces de monnaie frappées à l'effigie de Louis XVI ; une croix de Saint-Louis pendait à l'oreille d'un des chefs. Interrogé sur l'origine de ces objets, un vieillard, après avoir rassemblé d'anciens souvenirs, répondit qu'ils provenaient d'un gros bâtiment qui, des années auparavant, avait été brisé sur les récifs.

Cette nouvelle apportée par un officier anglais, qui lui-même avait vu des pièces de monnaie ou des médailles semblables dans la Nouvelle-Calédonie, produisit une vive sensation. Depuis trente-sept ans on n'avait plus eu de nouvelles de La Pérouse. Le public pensa que l'on allait enfin être fixé sur le sort du malheureux navigateur, et le ministre saisit cette occasion pour adopter le plan de Dumont d'Urville.

En décembre 1825, il fut, en effet, chargé officiellement de l'entreprise. On lui donna pour mission d'explorer la Polynésie et en même temps de rechercher les traces de La Pérouse et de ses compagnons.

Il demanda et obtint l'autorisation de changer le nom de la *Coquille* en celui de l'*Astrolabe*, en souvenir du navire qui portait La Pérouse.

Il composa son équipage de marins sur lesquels il pouvait compter; comme officiers, il choisit Jacquinot et Lottin qui avaient voyagé avec lui sur la *Coquille.* M. Gaimard, qui avait accompagné Freycinet autour du monde, fut chargé de la zoologie, Lesson et Guoy de la botanique.

D'après son plan, d'Urville se proposait de visiter les côtes de la Louisiade, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne, de traverser les Carolines et les Moluques, pour gagner ensuite l'archipel de la Sonde. On avait de plus ajouté à son projet primitif l'observation des côtes Nord de la Nouvelle-Zélande, des îles Tonga, Viti et Loyalty. Ses instructions portaient, en outre, qu'il devait faire toutes les recherches possibles pour arriver à fixer l'endroit où avait eu lieu le désastre de La Pérouse.

L'itinéraire que Dumont d'Urville s'était tracé fut modifié presque au début du voyage, par suite de circonstances imprévues dont nous aurons à parler un peu plus loin.

Le nouvel *Astrolabe* quitta Toulon le 25 avril 1826, fit une courte relâche à Ténériffe, avant de doubler le cap de Bonne-Espérance. Il fut ensuite assailli par une violente tempête et dut traverser tout l'océan Indien fuyant devant la bourrasque. Enfin l'on aperçut les côtes de l'Australie et l'on put aborder au port du roi Georges, dont on leva le plan. On s'engagea ensuite dans le détroit de Bass où l'on fixa la position des écueils du Crocodile.

Après avoir doublé le cap Howe, Dumont d'Urville longea la côte d'Australie jusqu'au port Jackson et reconnut la côte nord-ouest de l'île la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande. Les officiers du bord exécutèrent des travaux hydrographiques intéressants dans le canal qui sépare les deux terres. Pendant près de deux mois de séjour dans ces parages, l'expédition fit le tracé de quatre cents lieues de côtes et détermina rigoureusement la position d'un grand nombre d'îles, de baies et de canaux.

En quittant la Nouvelle-Zélande, le 19 mars 1827, le navire faillit se perdre dans un des récifs qui bordent la passe qui mène à Tonga-Tabou.

En effet, le 20 avril, en vue de Tonga-Tabou, la corvette s'était trouvée tout à coup cernée de toutes parts par les brisants. Le vent très-fort en cet endroit soufflait en outre de telle façon qu'on ne pouvait songer à faire aucune manœuvre sérieuse; il fallut jeter l'ancre au milieu d'une mer fort grosse et fort agitée. Bientôt le navire fut environné par les pirogues des naturels. C'était là un nouveau danger, car les chefs indigènes, eux-mêmes, disaient qu'en cas de naufrage ils seraient impuissants à empêcher le pillage et peut-être le massacre de l'équipage. Deux fois le péril fut tellement imminent que Dumont d'Urville fit tout préparer pour abandonner le navire qui semblait devoir être brisé d'un instant à l'autre sur les écueils. Enfin le 24, après quatre jours de mortelles angoisses, le vent s'étant un peu calmé, le

navire obéit à la remorque qui lui fut donnée par les canots et sortit de cette passe dangereuse, dans laquelle vingt fois il avait failli s'abîmer sans retour.

Il gagna ensuite les îles des Amis et entreprit la reconnaissance des îles Viti, grand amas d'îlots, de récifs et d'écueils peu connus jusque-là. Il fixa la position de cent vingt îles méridionales de l'archipel du Saint-Esprit, qu'il explora en détail pour aller dresser la carte des îles Loyalty. Après avoir prolongé, au nord-ouest, la chaîne des brisants qui défend la Nouvelle-Calédonie, il gagna la Louisiade : puis remontant vers le nord, il visita les îles Langhland, relâcha au havre de Carteret de la Nouvelle-Zélande et, suivant enfin la côte méridionale de la Nouvelle-Bretagne, il découvrit le groupe des îles du duc d'Angoulême.

Après avoir dépassé l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Bretagne, il entreprit la reconnaissance de cette longue suite de côtes qui bordent la Nouvelle-Guinée du côté du nord et parcourut trois cent cinquante lieues, déterminant en passant les îles déjà connues qui les bordent et auxquelles il en ajouta quinze ou vingt tout à fait inconnues avant lui.

Enfin, il gagna Amboine le 27 septembre 1827, et séjourna dans ce port jusqu'au 10 octobre. Il mit cette relâche à profit pour réparer les avaries de son navire et le ravitailler.

D'Amboine, on fit voile pour la Tasmanie dont on

gagna l'extrémité méridionale, et l'on vint jeter l'ancre à Hobart-Town, le 18 décembre.

Dumont d'Urville, pendant les dix-sept mois qu'il venait de passer à la mer, avait relevé plus de cent lieues de côtes, les moins explorées du globe, et fixé la position de plus de cent cinquante îles, dont une soixantaine au moins étaient complétement inconnues. Mais il n'avait rien découvert relativement à La Pérouse et revenait découragé à Hobart-Town, sans se douter qu'il allait trouver là des renseignements nouveaux et précis, et qu'il touchait enfin à la réalisation de ses projets et à la solution du problème qui tenait en éveil l'attention du monde depuis trente-cinq ans.

M. de Rossel a raconté dans les plus grands détails les incidents heureux et les rencontres successives qui ont mis sur la trace de La Pérouse.

Le 13 mars 1826, Pierre Dillon, allant de la Nouvelle-Zélande au Bengale, fit relâche à Tucopia. Bientôt plusieurs pirogues se dirigèrent vers le navire. Dans la première qui s'avança, le marin reconnut deux matelots qui, quinze ans auparavant, avaient déserté dans ces mêmes parages le vaisseau *Hunter*, avec lequel il avait visité jadis cette même contrée. Les déserteurs ne reconnurent pas Dillon et racontèrent que, pendant onze ans, aucun navire n'avait passé devant l'île ; mais que dans les deux années suivantes on en avait vu deux. Un des officiers vint dire au commandant que Joé, l'un des déserteurs, avait

vendu à l'armurier du bord une poignée d'épée en argent. On interrogea son compagnon et l'on apprit qu'à leur arrivée, ils avaient vu dans les mains des insulaires des chevilles en fer, des chaînes de haubans, des hâches, des couteaux, de la porcelaine, le manche d'une fourchette d'argent et beaucoup d'autres objets de provenance européenne. Ils apprirent plus tard que ces débris avaient été rapportés par les sauvages d'une île assez éloignée, qu'ils nommaient Mannicolo ou Vannicolo, près de laquelle deux navires avaient fait naufrage, au temps où les vieillards actuels étaient de jeunes hommes. Joé lui-même était allé à Vannicolo, six ans auparavant, et y avait vu des hommes en cheveux blancs qui avaient appartenu aux équipages des vaisseaux naufragés. Dillon, persuadé qu'il suit la trace du naufrage de la Pérouse, interroge encore les indigènes. Il apprend que depuis le désastre, on a vu un navire dans le lointain, celui de Dentrecasteaux sans doute, mais qu'aucun n'a touché le rivage de l'île.

Dillon est à court de vivres, mais il n'hésite pas, il emmène un des déserteurs avec lui et fait voile pour Vannicolo (Vanikoro). En deux jours on arrive en vue de l'île, mais pendant huit jours les vents contraires empêchent d'y aborder. Le navire faisait eau, la famine était à bord, il fallut renoncer à l'entreprise et le navigateur anglais dut reprendre la route du Bengale, où il arriva le 30 août.

A peine arrivé il publia un mémoire détaillé sur ce

qu'il avait appris et la Compagnie des Indes mit à sa disposition un de ses navires (*la Research*). Il reprit la mer le 22 janvier 1827, il arriva à port Jackson le 3 juin et à la côte de la Nouvelle-Zélande le 1er juillet. Dumont d'Urville y avait relâché deux mois auparavant. Quelques jous après, Dillon trouva encore à Tonga-Tabou, une des îles des Amis, des traces récentes du passage du navigateur, et le 5 septembre enfin, il était de retour à Tucopia. Le 7, il arrivait en vue des hautes montagnes de Vanikoro; dès le lendemain, on communiqua avec la terre. Un vieillard vint à bord et raconta que dans sa jeunesse un grand navire avait échoué sur les récifs qui entourent l'île et coulé de suite à fond; plusieurs des hommes qui le montaient avaient péri de diverses manières; l'autre vaisseau avait échoué un peu plus loin; la mer avait contribué à le détruire; les hommes qui s'en échappèrent rejoignirent leurs compagnons. Ils construisirent un petit bâtiment et s'en allèrent. Quelques blancs restèrent, l'un d'eux n'était mort que depuis peu. Dillon revint en Angleterre, rapportant une foule d'objets provenant du naufrage. Le 2 mars 1829, il fut présenté au roi Charles X, qui le nomma chevalier de la Légion d'honneur et lui accorda dix mille francs comme indemnité des dépenses qu'il avait faites. Il reçut en outre une pension de quatre mille francs reversible sur sa famille. Le roi ordonna de plus que les débris rapportés par Dillon seraient placés dans une des salles du Louvre. Lesseps,

l'ancien compagnon de La Pérouse, se trouvant alors à Paris, vint visiter ces tristes reliques et les reconnut.

Dumont d'Urville ignorait tous ces détails, quand le 18 décembre 1827, il arriva à Hobart-Town. Comme nous l'avons déjà dit, il y revenait découragé, sans avoir rien découvert sur le sort de la Pérouse. La première nouvelle qu'il y apprit, fut celle du départ de Dillon pour Tucopia. Il lut avidemment le rapport publié par ce même Dillon dans la *Gazette*, et adressé par lui à la Compagnie des Indes. Évidemment le navigateur anglais avait trouvé le lieu du naufrage. Dès lors, Dumont d'Urville ne songea plus qu'à suivre sa trace, et le 5 janvier 1828, après avoir, comme jadis La Pérouse, renvoyé tous ses papiers en France, il partit pour Vanikoro.

Le 10 février, l'*Astrolabe* arriva devant Tucopia.

D'Urville avait pris à bord deux matelots anglais qui pouvaient lui servir d'interprètes. Bientôt il atteignit la côte orientale de Vanikoro. C'était une île montagneuse qu'entoure une énorme chaîne de brisants. Après six jours de recherches, on trouva un passage qui mena la frégate dans la baie de Tevaï (21 février).

Plusieurs jours se passèrent sans résultat appréciable; sans cesse on interrogeait les sauvages; on allait d'un village à l'autre; on distribuait des présents, mais on n'obtenait que des réponses incohérentes ou contradictoires, tant les insulaires étaient défiants.

Enfin, le 28, l'un d'eux s'offrit à conduire les Français sur le lieu du naufrage, et à une certaine distance, il fit arrêter leur canot dans une espèce de coupée au travers des brisants; puis, par un signe, il invita les Français à regarder au fond de l'eau. A la profondeur de douze à quinze pieds, ils distinguèrent bientôt, disséminés çà et là, empatés de coraux, des ancres, des boulets, et divers autres objets, surtout de nombreuses plaques de plomb. A ce spectacle, tous leurs doutes furent dissipés, ils restèrent convaincus que les tristes débris qui frappaient leurs yeux étaient les derniers témoins du désastre de La Pérouse. Il ne restait plus que des objets en fer, cuivre et plomb. Tout le bois avait disparu, détruit sans doute par le temps et le frottement des lames. La disposition des ancres faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le bâtiment, tandis que les autres avaient pu être mouillées. L'aspect des lieux permettait de penser que le navire avait tenté de s'introduire au dedans des récifs par cette espèce de passe, qu'il avait échoué et n'avait pu se dégager de cette position qui lui était devenue fatale. Quelques jours se passèrent à tirer du fond de la mer autant de débris qu'il fut possible; on les transporta à bord de l'*Astrolabe*. Après les avoir bien examinés, « tous les officiers de la corvette déclarèrent d'une « voix unanime, qu'à leurs yeux, le naufrage de La « Pérouse sur les brisants de Vanikoro leur parais- « sait un fait établi et qu'ils étaient convaincus que

« les objets rapportés par la chaloupe en étaient les « restes. Alors je leur fis part, continue d'Urville, « du projet que j'avais depuis longtemps conçu « d'élever à la mémoire de nos infortunés compa- « triotes un mausolée modeste, mais qui suffirait « du moins pour attester notre présence à Vanikoro, « nos efforts et l'amertume de nos regrets, en atten- « dant que la France pût un jour y consacrer un « monument plus durable et plus digne de sa puis- « sance. » Chacun voulut concourir à l'érection du cénotaphe. Il fut recouvert en planches, sur lesquelles on posa des blocs de corail ; sa forme était carrée, et un chapiteau pyramidal en bois peint le surmontait ; on n'employa dans cet ouvrage ni clous, ni ferrures, pour en assembler les pièces, afin de n'offrir aux insulaires aucun objet qui pût les tenter à le détruire pour satisfaire leur cupidité. On incrusta dans une des traverses une plaque de plomb sur laquelle on traça en gros caractères, profondément creusés, l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÈROUSE
ET DE SES COMPAGNONS
L'ASTROLABE
14 MARS 1828.

Ce jour-là (14 mars), d'Urville était retenu à bord par la fièvre. M. Jacquinot, lieutenant de vaisseau, son second, fit l'inauguration du monument avec

toutes les cérémonies requises; trois salves de mousqueterie à terre et vingt et un coups de canon, tirés à bord de la corvette, l'annoncèrent aux insulaires. Saisis d'épouvante aux premiers coups de canon, ils s'enfuirent de toutes parts, abandonnant même leurs pirogues pour s'échapper au plus vite. Au bout d'un quart d'heure, ayant remarqué que personne n'avait été tué, et que les Français ne faisaient aucune démonstration hostile, ils se rassemblèrent sur le récif situé devant la corvette. D'Urville profita de l'occasion pour inviter les chefs à respecter le monument; ils le promirent. Cependant, les effets de l'insalubrité de Vanikoro se manifestant chaque jour davantage, il devint prudent de s'en éloigner au plus tôt. Le jour du départ, le 17 mars, d'Urville, accablé par la fièvre, pouvait à peine se soutenir pour commander la manœuvre.

En résumant le résultat des divers entretiens qu'il eut avec les insulaires, il adopta la version suivante comme la plus vraisemblable :

« A la suite d'une nuit très-obscure, durant laquelle le vent du S.-E. soufflait avec violence, le matin, les insulaires virent tout à coup, vis-à-vis le district de Tanéma, une immense pirogue échouée sur les récifs, elle fut promptement démolie par les vagues, et disparut entièrement sans que l'on en pût rien sauver par la suite. Des hommes qui la montaient, un petit nombre seulement put s'échapper dans un canot et gagner la terre. Le lendemain, et

dans la matinée aussi, les sauvages aperçurent une seconde pirogue, semblable à la première, échouée devant Païou. Celle-ci, sous le vent de la mer, d'ailleurs assise sur un fond régulier de douze à quinze pieds, resta longtemps en place sans être détruite. Les étrangers qui la montaient descendirent à Païou, où ils s'établirent avec ceux qui restaient de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris du navire qui n'avait pas coulé. Les Français, nommés *Maras* par les insulaires, étaient respectés; ceux-ci ne les approchaient qu'en leur baisant les mains, cérémonie qu'ils ont souvent pratiquée avec les officiers de l'*Astrolabe* durant la relâche. Cependant des rixes s'élevèrent fréquemment avec les indigènes. Dans une de ces occasions, ces derniers perdirent plusieurs guerriers, dont trois chefs; deux Français furent tués. Enfin, après six ou sept lunes de travail, tous les étrangers ayant achevé leur petit bâtiment, s'y embarquèrent. Suivant une autre version, deux d'entre eux restèrent dans l'île, mais ne vécurent pas longtemps. Les dépositions unanimes attestent qu'il ne peut exister aucun Français soit à Vanikoro, soit dans les îles plus ou moins éloignées. Quant aux restes des malheureux qui succombèrent sous les coups de ces sauvages, il est probable que ceux-ci les auront longtemps conservés; mais, s'ils les possédaient encore, à l'époque de notre arrivée, il est vraisemblable qu'ils se seront empressés de les

cacher en lieu sûr, pour les soustraire à toutes nos perquisitions. Tout nous porte à croire que La Pérouse, après avoir visité les îles des Amis et terminé la reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au nord sur Santa-Cruz, comme le lui prescrivaient ses instructions et comme il nous l'apprend lui-même par son dernier rapport au ministre de la marine; en approchant de ces îles, il crut sans doute pouvoir continuer sa route pendant la nuit, comme cela lui était souvent arrivé, lorsqu'il tomba subitement dans les terribles récifs de Vanikoro, dont l'existence était entièrement ignorée. Probablement, la frégate qui marchait en avant (et les objets rapportés par M. Dillon ont donné à penser que c'était la *Boussole* elle-même) donna sur des brisants sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut encore le temps de revenir au vent et de reprendre le large; mais, l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage à la merci d'un peuple barbare, et sans espoir de revoir leur patrie, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils durent tout tenter pour arracher leurs compatriotes au sort qui les menaçait. Ce fut là, nous n'en doutons pas, la cause de la perte du second navire. L'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion; car, au premier abord, on croirait y trouver une passe entre les récifs. Il est possible que les Français du second navire aient essayé de

pénétrer par cette ouverture, en dedans des brisants, et qu'ils n'aient reconnu leur erreur que lorsque leur perte était consommée.

D'Urville suppose que l'embarcation, construite par les naufragés, a dû se réfugier sur la Nouvelle-Zélande, afin d'atteindre les Moluques ou les Philippines. C'était, en effet, la seule chance de salut pour un équipage affaibli par la maladie, et ne disposant que d'une barque mal construite et plus mal gréée encore.

Dumont d'Urville pense aussi que c'est sur la côte occidentale des îles Salomon qu'il sera possible, par la suite, de retrouver quelques indices de leur passage ; et il ajoute que James Hobbs, un des officiers de l'*Union*, de Calcutta, vit en 1811, au milieu d'une passe, près de l'île de Géorgie (archipel Salomon), un mât planté droit, avec son gréement pour le soutenir. Les indigènes de ces parages avaient, en outre, entre les mains, du fer et des morceaux d'étoffe rouge. Bowen, capitaine de l'*Albemarle*, avait déjà dit qu'il avait aperçu, en décembre 1791, les débris d'un vaisseau, flottant près de la côte de la Nouvelle-Géorgie, non loin du cap Déception, et il ajoutait que les naturels lui parurent avoir connaissance du fer.

« Cette déposition, dit Dumont d'Urville, accompagnée de détails assez invraisemblables, avait toujours inspiré peu de confiance; cependant, en la rapprochant de celles de James Hobbs, beaucoup plus explicite et mieux circonstanciée, surtout en consi-

dérant que le petit bâtiment construit par les naufragés de Vanikoro dut naturellement se diriger vers la Nouvelle-Irlande en prolongeant les îles de Salomon, j'en conclus qu'il était possible que les malheureux Français échappés à un premier désastre fussent allés se perdre une seconde fois sur quelqu'un des écueils situés aux environs de l'espace connu sous le nom de baie des Indiens, entre les caps Déception et Satisfaction. »

Dumont d'Urville avait l'intention d'explorer minutieusement tous ces parages; mais malheureusement le séjour prolongé qu'il avait dû faire à Vanikoro avait eu une si désastreuse influence sur la santé de son équipage, qu'il dut renoncer, momentanément du moins, à l'exécution de son projet. Le 17 mars, en effet, il avait à bord quarante personnes hors d'état de faire leur service. C'était un surcroît de besogne excessif pour ceux qui étaient encore valides et il y aurait eu danger à les surmener longtemps de la sorte. Le 29, tous les officiers, sauf deux, étaient malades; on résolut alors de gagner sans retard les îles Mariannes, et, le 2 mai, on atteignit Gouaham, où l'on séjourna vingt-huit jours.

En quittant ce port, l'expédition découvrit le groupe Élivi, explora quelques autres îles des Carolines, et fit un court séjour à Amboine. Le 4 août, la frégate remit à la voile, et, le 25 mars 1829, elle entra dans le port de Marseille, après trente-cinq mois et cinq jours d'une navigation souvent difficile,

pendant laquelle elle avait parcouru plus de vingt-cinq mille lieues. Dumont d'Urville rapportait 65 cartes et plans ainsi que plusieurs milliers de planches anatomiques et de dessins, plus de 10,000 espèces d'animaux, près de 7,000 espèces de plantes et des échantillons de minéralogie.

Dumont d'Urville a résumé lui-même ce voyage et son appréciation vraie et juste peut servir à le caractériser personnellement.

« Cette aventureuse campagne, dit-il, a surpassé toutes celles qui avaient eu lieu jusqu'alors, par la fréquence et l'immensité des périls qu'elle a courus, comme par le nombre et l'étendue des résultats obtenus en tout genre. Une volonté de fer ne m'a jamais permis de reculer devant un obstacle. Le parti, une fois pris, de périr ou de réussir, m'avait mis à l'abri de toute hésitation, de toute incertitude. Vingt fois j'ai vu l'*Astrolabe* sur le point de se perdre, sans conserver au fond de l'âme aucun espoir de salut. Mille fois j'ai compromis l'existence de mes compagnons de voyage pour remplir l'objet de mes instructions, et, durant deux années consécutives, je puis affirmer que nous avons couru plus de dangers réels chaque jour que n'en offre la plus longue campagne dans la navigation ordinaire. Braves, pleins d'honneur, les officiers ne se dissimulaient point les dangers auxquels je les exposais journellement : mais ils gardaient le silence et remplissaient noblement leur tâche.

« De ce concert admirable d'efforts et de dévouement résulta cette masse prodigieuse de découvertes, de matériaux et d'observations que nous avons rapportés pour toutes les connaissances humaines, et dont MM. de Rossel, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Desfontaines, etc., juges savants et désintéressés, rendirent un compte exact. »

Les débris du naufrage, rapportés par Dumont d'Urville, furent joints à ceux que Dillon avait déjà retrouvés. Une exposition publique en fut faite au foyer du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

M. de Rossel fit, le 29 août 1829, un rapport à l'Académie des sciences sur le voyage de l'*Astrolabe.*

« Si quelque chose, y dit-il, peut adoucir les regrets de ceux qui ont accompagné le contre-amiral Dentrecasteaux, chargé spécialement de rechercher les traces de La Pérouse, c'est que, dans le cas même où ils auraient abordé à l'île Vanikoro pendant leur expédition, il est probable qu'ils n'y auraient trouvé que les témoins muets de la perte de ses bâtiments. La seule différence qui eût existé, c'est que ces témoins n'eussent pas été endommagés par le temps. En effet, les bâtiments de La Pérouse, partis de Botany-Bay au commencement de 1788, doivent avoir péri sur l'île de Vanikoro dans le courant de la même année, ou au plus tard au commencement de 1789. Ce n'est qu'au mois de mai 1793, c'est-à-dire quatre ou cinq ans après l'époque présumée de la perte des bâtiments de La Pérouse, que le contre-amiral Den-

trecasteaux aurait pu aborder les lieux du naufrage. Les renseignements obtenus et transmis par M. d'Urville doivent faire supposer, s'ils ne donnent pas une entière certitude, que le contre-amiral Dentrecasteaux serait encore arrivé trop tard pour sauver la vie à quelques-uns des malheureux naufragés, puisque deux ans après la perte des bâtiments, il n'en restait plus un seul sur l'île. Qu'il me soit permis d'exprimer les regrets que doivent éprouver les personnes qui ont fait partie de l'expédition à la recherche de La Pérouse et que je ressens aussi vivement qu'aucun autre. Le 19 mars 1793, les frégates la *Recherche* et l'*Espérance* ont eu connaissance du sommet de l'île Vanikoro ; elle était alors à quinze lieues au vent. Le nom de la *Recherche* lui fut imposé, et cette île fut alors confondue dans notre opinion avec la multitude des autres îles que nous avions vues et qu'il nous avait été impossible de visiter en détail. Nons étions loin de penser que c'était là que se trouvaient le but et le terme de nos recherches et de tous nos vœux. »

Il ne peut pas rester de doute à l'égard de l'identité de l'île de Vanikoro et de l'île de la *Recherche* de Dentrecasteaux. La position géographique, tant en latitude qu'en longitude assignée par M. d'Urville à l'île Vanikoro, s'accorde d'une manière exacte avec la position assignée à l'île de la *Recherche* pendant le voyage de Dentrecastaux.

Dumont d'Urville place, en effet, Vanikoro par 11°

40′24″ de latitude sud et 164°24′47″ de longitude est. Nos navigateurs avaient d'ailleurs joué de malheur avec elle ; La Pérouse y avait fait naufrage. Dentrecasteaux, en 1793, l'avait apercue de douze ou quinze lieues de distance et s'était contenté de lui donner un nom sans songer à l'explorer ; enfin, Dumont d'Urville lui-même avait passé à six lieues de ses côtes, en 1823, avec la *Coquille*, sans se douter plus que son devancier que c'était là précisément que se trouvait l'endroit qu'il cherchait.

Le 8 août 1829, Dumont d'Urville fut nommé capitaine de vaisseau, et le ministre de la marine, M. Hyde de Neuville, ordonna la publication du voyage de l'*Astrolabe* aux frais de l'État.

Mais cette tardive récompense ne le consola pas de l'oubli dans lequel on avait laissé ses compagnons de voyage.

« Si dans le cours de la campagne, dit-il à ce sujet dans ses mémoires inédits cités par M. Joubert. je ne ménageais point les services ni les jours de mes compagnons de voyage, du moins dans les comptes que je rendais au ministre de mes opérations, je sollicitais pour eux les récompenses dues à un dévouement si admirable, avec cette âpreté, cette énergie que donnent la conviction et la vérité... Inutiles efforts ! A mon retour, je vis qu'aucun de ces cordons accordés si souvent à l'intrigue et aux bassesses n'avait été octroyé à mes nobles compagnons.

Indigné, je demandai à être mis en jugement; j'offris ma démission... Après avoir mille fois affronté la mort, après avoir couru tous les dangers qu'il est possible d'imaginer, je ne me sentais plus la force de ramper devant les hommes qui disposaient des faveurs, et mon indignation était parvenue au dernier degré.

Dumont d'Urville, après cette laborieuse campagne, s'établit d'abord à Paris. En six mois, il rédigea son voyage, et le 20 novembre 1829, à la mort de M. de Rossel, il crut pouvoir se présenter pour le remplacer à l'Académie des sciences, dans la section de géographie et de navigation. Certes, il avait tous les titres imaginables; on lui préféra l'amiral Roussin. Il fut vivement affecté de ce nouveau déni de justice, et ne sut pas déguiser sa pensée; sûr de lui, comme doit l'être tout homme d'un réelle valeur, il épancha sa bile dans les *Couclusions et Réflexions* qui terminent le récit du voyage de l'*Astrolabe.*

« Dès ce moment, dit-il, on ne me revit plus chez aucun ministre, ni à aucune séance de l'Académie; je sentis que je n'avais plus rien à attendre que du public et de la postérité. Je ne songeai plus qu'à leur présenter le récit de mes voyages et le résultat de mes travaux. Je me félicitai même d'être réduit, pour ainsi dire, à éviter certains hommes dont je détestais les voies. Mon amour de l'indépendance, mon horreur pour les intrigues, s'étaient encore accrus par les échecs que j'avais éprouvés, et que je n'attribuais

qu'aux cabales dont j'avais été l'objet. Renfermé dans mon cabinet, et borné au commerce d'un très-petit nombre d'amis qui partageaient mes principes, je voyais avec douleur l'orage qui grondait sur notre belle patrie et les épouvantables désastres qui devaient en être la conséquence inévitable. »

CHAPITRE III

Révolution de juillet, — D'Urville conduit Charles X en exil — Mémoires de la Société de géographie. — Voyage pittoresque autour du monde. — Il est chargé d'une expédition au pôle sud. — Polémique à ce sujet. — Organisation de l'expédition. — Ténériffe. — Rio. — Cap des Neiges. — Le détroit de Magellan. — Cap Negro. — La Terre de feu. — Le havre Peckett. — Détroit de Lemaire. — Les glaces. — Iles New-South-Shetland. — Terre Louis-Philippe. — Le Scorbut. — Retour au Chili. — Tahiti. — Renseignements sur le massacre de de Langle. — Les Nouvelles-Hébrides. — Vanikoro. — Iles Salomon. — Les Moluques. — Bornéo. — Situation déplorable de l'expédition. — Retour à Hobart-Town.

Dumont d'Urville vivait fort retiré. Tout entier à ses livres, amis fidèles, auprès desquels on ne trouve ni déception, ni déboire, il travaillait avec ardeur, songeant déjà à de nouvelles explorations sans plus se préoccuper du peu de profit qu'il avait tiré des premières, mais brûlant du désir de voir encore des peuples nouveaux, et de faire de nouvelles découvertes.

Tout à coup, la révolution de juillet éclata. On s'était battu trois jours, du 27 au 29 ; le 30, un gouvernement provisoire avait été installé ; il lui offrait aussitôt ses services. On les accepta sur-le-

champ, et, le 2 août, il fut chargé de conduire Charles X en exil.

Dumont d'Urville en voulait au gouvernement déchu d'avoir méconnu sa valeur et laissé dans l'oubli les services de ses compagnons, mais c'était un marin et un homme du monde malgré sa brusquerie apparente. Il fut d'une courtoisie parfaite pour les membres de la famille déchue. Il alla les chercher à Cherbourg avec deux paquebots américains, le *Great-Britain* et le *Charles-Caroll,* qui avaient été frétés tout exprès ; et en six jours il les conduisit à Portsmouth où l'on aborda le 22 août.

En revenant, il reprit ses travaux interrompus, et publia une série de mémoires dans le Bulletin de la Société de géographie. Au moment où la révolution avait éclaté, il terminait le quatrième volume de son grand ouvrage qui devait en avoir vingt.

A cette même époque, il publia sous le titre de *Voyage pittoresque autour du monde,* un résumé des principaux voyages de découvertes faits avant lui par les navigateurs des diverses nations. Dans ce vaste cadre, il avait réuni, sous la forme d'un voyage imaginaire, tous les renseignements obtenus par ses devanciers et par lui-même, et avait tracé un tableau aussi fidèle que possible de la vie et des mœurs des sauvages. Ce volume eut un très-grand succès.

Quand à son grand ouvrage, il le termina en 1835.

« Au mois de mai 1835, dit-il à ce sujet, c'est-à-dire précisément au terme assigné par la convention

passée entre le ministère de la marine et l'éditeur, je terminais la publication du voyage de découverte de l'*Astrolabe* dans toutes ses parties. Sur-le-champ, je prévins le ministre, qu'ayant accompli le travail qui m'avait jusqu'alors retenu dans la capitale, je me remettais à ses ordres, et demandai l'autorisation de rejoindre mon département.

« L'ordre pur et simple de me rendre dans mon port de Toulon me fut adressé, et je rentrai dans cette ville au milieu du mois de juin, époque fatale où le choléra sévissait avec fureur dans cette partie de la Provence. Une petite fille, l'idole de ses parents, fut immédiatement victime de cet horrible fléau.

« Durant plus de dix-huit mois, je n'eus aucune part aux faveurs du ministère, et je dus me soumettre à remplir les obscures fonctions auxquelles est assujetti un capitaine de vaisseau dans un port. Au moins j'y apportais, je puis le dire, toute l'exactitude, toute la ponctualité qui doivent caractériser l'homme revêtu de l'uniforme dans quelque situation qu'il se trouve placé. »

Dumont d'Urville vivait retiré à Toulon. « Hormis les moments que je devais accorder aux fonctions de mon grade, dit-il, mon temps tout entier était consacré à l'éducation de mon fils unique, ainsi qu'aux études d'ethnographie et de philologie des peuples océaniens. »

La goutte le faisait cruellement souffrir depuis plusieurs années. Mais, malgré ses souffrances, malgré

l'attrait d'occupations qui lui plaisaient, il songeait toujours à de nouvelles explorations. Il aurait voulu revoir ces terres océaniennes pour y compléter ses observations ; il se sentait encore l'énergie nécessaire pour reprendre la mer ; sa famille aussi s'était accrue, un second fils lui était né, et il pensait qu'en partant il pourrait ainsi augmenter les ressources des siens. « Enfin, dit-il, un dernier motif, spécieux en apparence, mais au fond le plus puéril, avec mes sentiments et l'expérience que j'avais acquise, acheva de me déterminer. Poursuivi par l'exemple de Cook, je songeais souvent aux trois voyages de ce célèbre navigateur, et j'étais tourmenté presque chaque nuit par des songes où je me figurais être en train d'exécuter ma troisième campagne autour du monde. Ces songes avaient cela de bizarre, qu'ils avaient presque toujours pour but de m'avancer vers le pôle et finissaient d'ordinaire par engager mon navire, qui était constamment l'*Astrolabe,* dans des canaux étroits, des bas-fonds, ou même des défilés en terre ferme où je voulais encore le faire naviguer. Pourtant, tout en admirant les courageux efforts de Cook, de Ross, de Parry au travers des glaces, je n'avais jamais ambitionné l'honneur de marcher sur leurs traces; au contraire, j'avais toujours déclaré que j'aurais préféré trois années de navigation sous le ciel embrasé des contrées équatoriales à deux mois de séjour dans les régions glaciales. Un fait non moins singulier, c'est que ces songes importuns cessèrent aussi-

tôt que la campagne au pôle fut décidée, et il n'en fut plus jamais question pour moi. »

Les événements ont donné raison à ce bizarre pressentiment. Il devait, en effet, reprendre la mer, et se trouva enveloppé, avec l'*Astrolabe*, dans des murailles de glaces.

En janvier 1837, il écrivit au ministre de la marine, le vice-amiral de Rosamel, pour lui proposer d'entreprendre une nouvelle exploration autour du globe. Le ministre lui fit une réponse polie qu'il prit pour un refus. Aussi fut-il très-surpris d'apprendre vers la fin de février, que le roi avait accueilli son projet, mais en le modifiant. Sa Majesté désirait, en effet, que l'expédition projetée fut précédée d'un voyage de découvertes vers le pôle sud. Il accepta.

Au commencement de mars, l'*Astrolabe* et la *Zélée* furent désignés pour cette expédition. Dumont d'Urville, qui s'était rendu à Paris aussitôt que le voyage avait été décidé, retourna bientôt à Toulon pour y surveiller l'armement des deux navires.

D'après ses instructions, il devait gagner les îles Sandwich et les terres de New-Shetland pour commencer ensuite l'exploration des mers australes et s'approcher du pôle autant que l'état de la mer le lui permettrait. Cette partie de sa mission une fois remplie, il devait remonter au nord, explorer en détail le détroit de Magellan, et visiter l'île de Chiloé, une des stations importantes de la pêche à la baleine. D'après ses prévisions, il devait arriver sur ce point,

vers le mois de mars 1838. De Chiloé il devait gagner Valparaiso pour y ravitailler ses navires et continuer son voyage à travers les îles de l'Océanie et de l'océan Pacifique. Les îles Salomon, Bornéo, le détroit de Torrès avaient été spécialement indiqués et signalés à sa plus sérieuse attention.

Tous ces points, il les avait notés lui-même dans son projet d'exploration, sauf toutefois la pointe à faire au pôle. C'était le roi Louis-Philippe qui avait désiré que l'expédition visitât ces régions peu connues pour s'assurer s'il y avait ou non un continent au milieu des glaces du sud.

« J'avais reçu en outre, ajoute-t-il, un mémoire rédigé au dépôt général des cartes et plans de la marine, qui contenait l'indication des questions les plus intéressantes à résoudre sous le rapport de l'hydrographie. »

Une commission, nommée par l'Académie des sciences, avait aussi rédigé pour lui des instructions spéciales sur divers points scientifiques.

« Ce plan, dit M. Joubert, souleva à la tribune, à l'Académie des sciences et dans tous les organes de la presse opposante, un concert de critiques dont Dumont d'Urville fut profondément blessé. Arago prit l'initiative des attaques, le 6 juin 1837, à la Chambre des députés. Dans la pensée des auteurs du plan, la recherche du pôle sud ne devait être qu'un épisode en quelque sorte facultatif, auquel le commandant renoncerait si les glaces formaient un obs-

tacle sérieux. Le savant secrétaire le présenta comme un objet de pure curiosité, qui ne pouvait avoir qu'un résultat négatif pour la science et le commerce, et qui pourrait tout au plus faire connaître, ce qui était avéré depuis longtemps, qu'il y avait au pôle sud un jour et une nuit de six mois. Il ne s'arrêta pas là, il blâma le choix des bâtiments destinés à l'expédition, et alla jusqu'à prédire que si Dumont d'Urville s'engageait au delà des premiers obstacles qu'il devait s'attendre à rencontrer, la Chambre serait forcée, l'année suivante, de voter des fonds pour l'aller chercher. Après avoir dénié toute espèce d'utilité à l'exploration du pôle sud, il contesta que le voyage équatorial pût produire aucun résultat ; d'abord parce que l'itinéraire était tracé sans discernement, comme si l'on s'était préoccupé d'indiquer où l'*Astrolabe* devait aller pour avoir la chance de ne point faire de dècouvertes ; ensuite parce que les instruments dont il serait fait usage pendant la campagne n'auraient pas été éprouvés avant le départ.

Dumont d'Urville était encore à Toulon quand cette polémique s'engagea. Il répondit par une lettre datée du 14 juin, aux attaques d'Arago.

Le voyage eut lieu, malgré l'opposition que le projet avait rencontrée.

L'état-major de l'*Astrolabe* comprenait, outre Dumont d'Urville : de Roquemaurel et Barletier-Demas. lieutenants de vaisseau ; Coupvent des Bois, enseigne : Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydro-

graphe; Hombron, chirurgien de marine; Dumoutier, préparateur d'anatomie, etc. Celui de la *Zélée* comprenait : M. Jacquinot, capitaine de corvette, nommé capitaine de vaisseau en 1840 et commandant le navire ; du Bouzet et Taneron, lieutenants de vaisseau; Coupvent des Bois (aîné), enseigne; Goupil, dessinateur. L'équipage de l'*Astrolabe* se composait de dix-sept officiers et de quatre-vingt-six hommes, celui de la *Zélée* de quatorze officiers et quatre-vingt-dix-huit matelots et marins.

L'*Astrolabe* et la *Zélée* quittèrent le port de Toulon le 1er septembre 1837. Dumont d'Urville lui-même commandait l'*Astrolabe* et la *Zélée* était placée sous les ordres de M. Jacquinot.

Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe, était chargé d'étudier la physique du globe et l'hydrographie ; Dumoutier devait s'occuper de l'anthropologie ou science de l'homme et des diverses races.

Vers le milieu de septembre, les deux frégates arrivèrent aux îles du cap Vert, et le 28 septembre, « à six heures, moment précis du coucher du soleil, le pic de Ténériffe, dont le piton seul était visible, se dressait droit devant nous sous la forme d'une petite île conique, ou plutôt d'une énorme pyramide de forme régulière. »

Le lendemain, on doublait les hautes terres des Canaries aux formes sévères et imposantes, et, vers midi, les deux corvettes mouillaient dans le port.

On resta devant Ténériffe du 30 septembre au 11 octobre 1837.

MM. Dumoulin et Coupvent profitèrent de cette relâche pour relever la hauteur du pic. Aussitôt que leurs travaux furent terminés, on reprit la mer. Dumont d'Urville, qui a visité le pays pendant la station n'en fait qu'un médiocre éloge.

De Ténériffe à Rio-Janeiro, ils ne virent rien de remarquable. Le 28 octobre eut lieu la cérémonie du baptême à l'occasion du passage de la ligne. Le 13 novembre 1837, on mouilla en dehors de la baie de Rio.

Là, on déposa M. Duparc, malade de la poitrine et qui ne pouvait continuer le voyage, et le lendemain les frégates reprirent la mer.

Le 12 décembre, on aperçut le cap des Vierges, sorte de vigie avancée qui annonçait le détroit de Magellan.

« Dès mon entrée dans le détroit, dit d'Urville, j'avais pu m'assurer que les cartes de King, dont j'étais pourvu, étaient très-exactes ; en outre, j'avais la meilleure vue de tout l'équipage : or, j'ai toujours été convaincu qu'un capitaine avec une bonne vue, de bonnes cartes et de la vigilance, peut se permettre toutes sortes de manœuvres, même celles que bien des hommes jugeraient extravagantes. Je prévoyais que, dans mes tentatives au travers des glaces, il nous faudrait souvent recourir à des évolutions soudaines et imprévues, et je voulais y préparer nos

marins. Mes intentions furent remplies, car, au sortir du détroit, les matelots des deux navires en parlant de nos opérations dans ce canal, aimaient à répéter : ce diable d'homme est enragé ; il nous a fait raser les rochers, les écueils et la terre comme s'il n'avait jamais fait d'autre navigation dans sa vie... Et nous qui le croyions mort dans le dos !

« C'est ainsi que leur confiance en moi prit naissance, et qu'elle s'accrut successivement au point de me désespérer, car ils s'imaginaient à la fin, dans les périls les plus éminents (*sic*), que j'avais pris de gaieté de cœur une semblable position et que j'en sortirai toujours dès que je le voudrais. »

Dumont d'Urville, dans sa relation, s'occupe aussi du côté pittoresque, il est vivement frappé par la vue des grands spectacles de la nature. C'est ainsi qu'il décrit un coucher de soleil dans le détroit :

« Mais bientôt notre attention se fixa tout entière sur un spectacle plus grandiose, plus magnifique. Ce fut, à neuf heures et demie, celui que nous offrit le coucher du soleil, disparaissant lentement derrière les montagnes de la Patagonie, droit devant nous. Les nuages qu'il venait de traverser et ceux qui l'entouraient jusqu'à une grande distance, par leurs teintes variées d'un pourpre enflammé, d'un vert tranchant, de rayons orangés, imitaient parfaitement les reflets d'un vaste incendie ou la déflagration d'un immmense volcan. C'était quelque chose de terrible et d'imposant au plus haut degré, et je confesse que,

pour ma part, je n'avais jamais rien vu de semblable. »

Mais l'état du ciel lui fait craindre un orage et le marin se retrouve aussitôt.

« Dans cette crainte, pour éviter des retards fâcheux, je résolus, malgré l'obscurité, de profiter du vent et de la marée, encore favorables, pour m'avancer le plus qu'il me serait possible dans le canal. Je prolongeai donc, presqu'à toucher la côte, l'île Élisabeth, j'allai virer très-près du continent, puis après avoir couru un petit bord sur l'île, sur le bord suivant je doublai à très-petite distance du cap Purpoise; ensuite je me trouvai dans un canal large et dégagé, où je pouvais subir un coup de vent sans inquiétude. Il était alors minuit, j'envoyai se coucher les hommes qui n'étaient pas de quart et j'allai moi-même prendre un repos dont j'avais grand besoin, attendu les fatigues de la journée.

« Cette manœuvre, à laquelle personne ne s'attendait, fut admirée par les uns et jugée imprudente et téméraire par les autres. Quoi qu'il en soit, elle prouva à tous qu'au besoin on ne me verrait pas manquer d'audace ni de présence d'esprit, et c'était ce que je voulais faire comprendre aux deux équipages. Lors de l'armement, comme ils me voyaient marcher pesamment et lentement, à cause d'un accès de goutte que je venais de subir, ils avaient paru bien surpris d'apprendre que j'étais leur commandant, et quelques-uns même s'étaient écriés naïvement : *Oh !*

ce bonhomme-là ne nous mènera pas bien loin. Je leur promis, dès ce moment, *in petto*, si Dieu lui donnait vie, que ce bonhomme leur en ferait voir en navigation comme ils n'en avaient jamais vu.

« Cependant dans la facile traversée de Toulon au détroit, qui ne différait en rien des navigations habituelles, je ne me tenais guère sur le pont que pour me promener, et j'intervenais fort peu de ma propre personne dans les manœuvres à faire, laissant l'officier de quart exécuter les ordres que je donnais. Aussi les matelots de l'*Astrolabe* avaient à peu près conservé leur première idée, me considérant presque comme un soliveau.

« Mais, arrivé au détroit, mon rôle changea complétement. Tant qne le jour durait, depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir, je ne bougeais point de la dunette et surveillais moi-même toutes les opérations; la nuit même, couché à moins de deux mètres du timonier, j'entendais tous les ordres que l'officier lui donnait et me faisais rendre compte des moindres variations du vent et des courants. C'était une vigilance continuelle et de tous les instants, et c'est ainsi que j'ai agi durant tout le cours de la campagne, lorsque je me trouvais en pleine mer, c'est-à dire durant plus de quinze ou dix-huit mois. »

Le 14, on doubla le cap Négro, et le même jour on aperçut la Terre-de-Feu. Le 15, on entra dans baie de Port-Famine. Là, l'expédition séjourna du 15 au 28 décembre 1837. On y fit de l'eau et du bois, et

l'on s'occupa spécialement des réparations à faire aux bâtiments. Les savants mirent le temps à profit pour faire des opérations d'hydrographie, des expériences de physique et pour compléter les collections de botanique et d'histoire naturelle: ces derniers objets étaient d'autant plus précieux que nos divers musées de France ne possédaient aucun échantillon de ces régions inexplorées.

De Port-Famine que l'on quitta le 28 décembre, on se rendit au havre Peckett. Là encore, Dumont d'Urville eut l'occasion de montrer son rare sang-froid.

« La brise me favorisant, dit-il, je me décidai à mouiller dans le havre Peckett; la sonde rapportait assez régulièrement sept ou huit brasses; mais au moment où nous passions à trois encâblures au large d'un îlot situé près de la pointe nord de la baie, la quille de la *Corvette* frotta tout à coup par moins de trois brasses. Après une ou deux minutes d'hésitation, elle franchit et poursuivit tranquillement sa route. Sur-le-champ je hélai à la *Zélée*, qui suivait immédiatement dans nos eaux, de laisser porter, et cette manœuvre lui évita ce désagrément.

« Au moment où l'on s'aperçut que nous touchions, il y eut un moment d'étonnement et même d'agitation dans l'équipage, et quelques clameurs se faisaient déjà entendre. D'une voix ferme, j'imposai silence, et sans paraître m'inquiéter en rien de ce qui venait d'arriver, je m'écriai: « Ce n'est rien du tout et vous

en verrez bien d'autres. » Par la suite, ces mots revinrent souvent à la mémoire de nos matelots. Il est plus important qu'on ne pense pour un capitaine de conserver le calme le plus parfait et la plus grande impassibilité au milieu des périls les plus imminents, même de ceux qu'il pourrait juger inévitables. En pareil cas, les ordres dictés par l'impatience, la colère et l'épouvante démoralisent les marins, et ne peuvent amener que le désordre et la confusion dans les manœuvres à exécuter. Si le chef veut inspirer la confiance, il faut qu'il conserve l'attitude la plus tranquille ; souvent même il est convenable que, tout en redoublant lui-même de surveillance, il paraisse plus indifférent encore que d'ordinaire. »

On était entré au havre Peckett le 4 janvier 1838 ; on y séjourna jusqu'au 8, et l'on entra en communication avec les Patagons. Puis on sortit du détroit après vingt-sept jours d'une navigation pendant laquelle on en avait parcouru les deux tiers, dressant une dizaine de plans de baies et de ports, et recueillant force documents et des matériaux de tous genres.

Quand on sort du détroit : « Le coucher du soleil est menaçant, dit M. Roquemaurel, mais l'équipage a déjà entonné le refrain du gaillard d'avant :

> Nous irons jusqu'au bout du monde,
> L'*Astrolabe* ne périra pas.

Il fallait se hâter de gagner les régions polaires. On releva, chemin faisant, la Terre-de-Feu, la

baie Saint-Sébastien et les caps Penas, Inès, Saint-Paul et Saint-Vincent. Les frégates arrivèrent à l'entrée du détroit de Lemaire ; mais, ne pouvant y entrer à cause de la violence du vent, elles portèrent au nord-est et doublèrent la Terre des États.

Le 15 janvier 1838, on rencontra les premières glaces, à la hauteur du 59°, et le 16, on aperçut des baleines.

A partir de ce moment la navigation devint extrêmement difficile.

La description qu'en fait Dumont d'Urville mérite d'être citée.

Nous eûmes le temps de contempler tout à notre aise le merveilleux spectacle que nous avions sous les yeux. Sévère et grandiose au delà de toute expression, tout en élevant l'imagination, il remplit le cœur d'un sentiment d'épouvante involontaire ; nulle part l'homme n'éprouve plus vivement la conviction de son impuissance... C'est un monde nouveau dont l'image se déploie à ses regards, mais un monde inerte, lugubre et silencieux, où tout le menace de l'anéantissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance ne pourrait adoucir ses derniers moments. Cette idée rappelle involontairement la fameuse inscription de la porte de l'enfer du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.
Laissez toute espérance, vous qui entrez ici.

« Bien qu'il soit impossible de donner la description de cet étrange tableau à ceux qui ne l'ont point contemplé, essayons pourtant d'en retracer quelques traits :

« Jusqu'aux bornes de l'horizon, à l'est comme à l'ouest, s'étendait une plaine immense de blocs de glace de toutes les formes, entassés et confusément enchevêtrés les uns dans les autres, à peu près comme on les observe sur la surface d'un grand fleuve, quand arrive le moment de la débâcle. Leur hauteur moyenne ne dépassait guère quatre ou cinq mètres ; mais sur cette plaine glacée surgissaient des blocs bien plus considérables, dont quelques-uns atteignaient trente et quarante mètres d'élévation, et de dimensions proportionnées. Ceux-là semblaient être de grands édifices d'une ville de marbre blanc ou d'albâtre.

« Les bords de la banquise sont ordinairement bien dessinés et taillés à pic comme une muraille, mais quelquefois ils sont brisés, morcelés et forment de petits canaux peu profonds ou de petites criques où des embarcations pourraient naviguer, mais qui recevraient à peine nos corvettes. Alors les glaces voisines, agitées et travaillées par les lames, sont dans un mouvement perpétuel qui ne peut manquer d'amener à la longue leur destruction.

« La teinte habituelle des glaces est grisâtre, par l'effet d'une brume presque permanente. Mais s'il arrive qu'elle vienne à disparaître et que les rayons

du soleil puissent éclairer la scène alors il en résulte des effets d'optique vraiment merveilleux. On dirait d'une grande cité se montrant au milieu des frimas avec ses maisons, ses palais, ses fortifications et ses clochers; quelquefois même on croirait avoir sous les yeux un joli village, avec ses châteaux, ses arbres et ses riants bocages saupoudrés de neige.

« Le silence le plus profond régne au milieu de ces plaines glacées, et la vie n'y est plus représentée que par quelques pétrels, voltigeant sans bruit, ou par des baleines dont le soufle sourd et lugubre vient seul rompre, par intervalles, cette désolante monotonie. Aux approches de la banquise, les glaces flottantes sont nombreuses, mais elle ne sont ni réunies, ni agglomérées, comme on pourrait s'y attendre dans ce voisinage des glaces compactes. »

Les deux corvettes continuèrent de naviguer au milieu de ces blocs redoutables, dont le nombre et la dimension augmentaient à chaque instant. Mais arrivées au 64e degré de latitude par 30 de longitude ouest, le 22 janvier, elles furent arrêtées par une barrière insurmontable; c'était la banquise, sorte de plaine de glaces, dont le regard ne pouvait apercevoir la fin.

L'escadre la longea au milieu de véritables montagnes de glaces flottantes sur une étendue de 240 milles: mais bientôt elle trouva sa route barrée devant elle et dut remonter, au nord, jusqu'au 61°. On passa plusieurs jours à visiter les îles New-South-

Shetland (22 janvier 1838), puis on reprit la route au sud-est et, le 4 février, on rencontra de nouveau la banquise. On la longea, cinq jours durant de l'ouest à l'est.

Dumont d'Urville aperçut un passage étroit et s'y engagea dans l'espoir de trouver plus loin la mer libre qu'il cherchait. L'extrémité du canal qu'il visitait était barrée, et quand il voulut revenir sur ses pas, il se trouva que l'entrée par laquelle il s'était introduit s'était également refermée. On s'aperçut alors avec effroi qu'on était resserré entre les parois de la banquise et environné de glaces de toutes parts. Le commandant de l'expédition eut besoin, dans cette circonstance, de tout son courage et de toute sa présence d'esprit ; il resta calme et, sans perdre de temps, donna des ordres qui, grâce à la confiance qu'on avait en lui, furent ponctuellement exécutés, sans hâte et sans confusion. Après des fatigues inouies, on se fraya une route de haute lutte à travers une muraille de glace de près d'un mille d'épaisseur.

Enfin, le 27 février, entre le 63° et le 64°, on découvrit une grande terre.

« A la grande terre haute qui s'étendait indéfiniment au sud-ouest, je donnai le nom de Louis-Philippe, pour consacrer le nom du roi qui avait eu la première idée des recherches vers le pôle austral ; la côte basse qui s'étendait dans l'est fut appelée Terre de Joinville. Ensuite, l'île haute qui semblait occuper la moitié du canal laissé entre les deux grandes terres reçut le

nom d'île Rosamel, du ministre qui avait accueilli mes projets et sous les auspices duquel notre campagne avait été entreprise. Les îlots épars le long de la côte reçurent les noms des divers membres de l'expédition. Enfin, j'ai appelé rocher de la *Zélée* ceux qui s'étaient montrés les premiers, et île Daussy celle que nous avions laissée sur notre gauche. »

« En résumé, ajoute Dumont d'Urville, en parlant de cette exploration dans les glaces du sud, nous avons été arrêtés constamment par une banquise solide et impénétrable dans les parallèles de 64° et 63° de latitude australe. Nous avons tenté vainement de pénétrer par trois fois dans cette banquise; deux fois nous avons pu nous en dégager sans trop de peine, mais, la troisième fois, nous sommes restés bloqués, et ce n'est que par une éventualité sur laquelle il ne serait pas prudent de compter que nous avons pu nous échapper de notre prison de glace. Enfin, nous avons traversé tous les points par oû Weddel s'était avancé vers le sud et nulle part cette barrière n'a cessé d'être impénétrable.

« Nous avons établi qu'en l'année 1837-1838, les glaces du pôle austral n'offrirent aucun passage vers les mêmes lieux et à la même époque de l'année où Weddel avait pu y naviguer librement et s'avancer jusqu'au 74° degré.

« La découverte de la terre de Louis-Philippe est le fruit de cette exploration. »

Dumont d'Urville, comprenant qu'une station plus

longue dans ces régions ne le mènerait à rien qu'à compromettre son équipage, quitta le 7 mars ces tristes parages, pour se rendre dans un des ports du Chili.

Déjà le scorbut était à bord des deux frégates. Presque tous les hommes en furent atteints plus ou moins grièvement ; deux en moururent.

Enfin, le 6 avril, on jeta l'ancre à Talcahuano, port du Chili, près de la Conception. Le climat était sain et les malades se remirent promptement, grâce au changement de régime. Le 29, on reprit la mer et on se dirigea vers l'ouest. On reconnut d'abord l'île Juan Fernandez, puis on mouilla en rade de Valparaiso le 25 mai. Là Dumont d'Urville reçut une triste nouvelle ; un paquet de lettres attendait les frégates :

« Je distribuai, dit-il, toutes les lettres au nombre de quatre-vingts ou cent, en faisant contre fortune bon cœur ; mais mon inquiétude augmentait à mesure que j'avançais vers la fin, sans rien trouver pour moi. Enfin restait un petit billet, en caractères presque illisibles. Je le reconnus cependant pour être de ma femme ; mais je le décachetai avec une sorte d'épouvante qui ne fut que trop justifiée. Mon jeune fils avait succombé un mois après mon départ, et la mère désolée, sortant à peine d'une longue agonie, m'adjurait, au nom de tout ce qui pouvait m'être cher, de revenir auprès d'elle si je voulais encore la voir sur cette terre, attendu qu'elle ne pouvait pas, disait-elle,

résister à tant de douleur jusqu'au terme de mon voyage. Elle avait engagé le fils unique qui lui restait à joindre ses instances et ses prières aux siennes.

« Cette funeste lettre me porta un coup bien douloureux ; j'eus peine à comprimer mes larmes, et je maudis mille fois l'instant où j'avais entrepris ce voyage. Toutefois, je composai mon extérieur, et m'armai de courage pour conduire l'*Astrolabe* jusqu'au mouillage. »

Les frégates quittèrent Valparaiso le 28 mai pour visiter les archipels de Manga-Reva, Nouka-Hiva, Taïti, Hamoa, Hapaï et Viti.

Le 2 août, on arrivait aux îles Manga-Reva ou Gambey. C'est un groupe d'îles entourées par un brisant de quatre milles de circuit. On y resta jusqu'au 15 août, et, le 26, on aborda devant Nouka-Hiva (archipel Pomotou) ; les frégates en repartirent le 2 septembre pour Taïti, où elles touchèrent le 9 du même mois. Elles y restèrent jusqu'au 25 ; puis ensuite elles séjournèrent à Apia (archipel Samoa) du 25 septembre au 2 octobre. Là, l'expédition constata un fait curieux :

« Le massacre du capitaine de Langle, dit Dumont d'Urville, et de ses compagnons, fut commis par deux pirogues montées par des étrangers qui voulurent s'approprier les objets des Français sans offrir aucun échange. Il paraît, ajoute-t-il, que trois Français survécurent à ce désastre, et que même ils furent bien traités par les naturels. Un d'eux s'est

marié et a eu plusieurs enfants dont un est encore vivant, mais il ne connaît par d'autre langage que celui de Samoa. »

On visita ensuite Vavao, du 5 au 9 octobre. C'était un pays fort pauvre, et l'on gagna, le 16 octobre, le mouillage de Pao (île Viti).

Là, Dumont d'Urville détruisit de fond en comble un village indigène, pour le punir d'avoir massacré, quelques années auparavant, tout l'équipage d'un brick de commerce français, la *Joséphine*, qui avait abordé sur cette île. L'expédition quitta les îles le 2 novembre 1838.

Les corvettes se mirent à la recherche de l'île Hunter et, le 4 novembre, on aperçut l'île Aurore, la plus septentrionale des Nouvelles-Hébrides.

« La vigie venait de signaler devant nous une île plus considérable dans laquelle je reconnus bientôt la petite île du Pain de Sucre de Bligh, lorsque la *Zélée* vint subitement en travers, et mit son pavillon en berne en amenant son canot major. Le cri de : *Un homme à la mer à bord de la Zélée* se fit entendre immédiatement à bord de l'*Astrolabe*, dont chaque habitant attendit avec une impatience indiscible le résultat des recherches du canot de la *Zélée*, Comme celle-ci était derrière nous, nous ne pouvions lui être d'aucun secours, et je m'étais contenté de mettre en travers pour l'attendre, sans amener nos embarcations, qui seraient arrivés trop tard sur le lieu de l'accident. Au bout de cinq ou six minutes, le pavillon

de la *Zélée*, entièrement hissé, nous annonça que l'homme était sauvé; nos corvettes reprirent leur course et, quelques instants après, de nouvelles terres éloignées, plus hautes et plus élevées, se déroulèrent devant nous. C'étaient les îles Banks, dont les contours étaient encore masqués par les brumes. »

Ce groupe de Banks, qui fait partie des nouvelles-Hébrides, fut exploré avec soin, et, le 5 novembre, on reparut devant Vanikoro.

« Ce ne fut que dans la nuit du lendemain, dit Dumont d'Urville, que nous pûmes prendre connaissance de l'île Vanikoro. A trois heures du matin, je mets les navires en panne pour attendre le jour, à environ douze milles S.-S. E. de Vanikoro. Le temps est resté couvert, mais la mer est devenue belle et la brise qui souffle de l'est nous mène, vers les dix heures, par le travers de la baie de *Saboé*, et à un mille au plus des brisants qui entourent l'île. Je la prolonge ensuite à deux ou trois milles de distance pour atteindre la passe de *Payou*, devant laquelle je mets le navire en panne, afin de pouvoir lancer les canots à la mer.

« Il est près de midi (6 novembre), lorsque je m'embarque dans ma baleinière, et les embarcations des deux navires se dirigent vers la terre, tandis que les corvettes prennent la bordée du large.

« En quittant le bord, je me dirigeai vers une coupure dans le récif que je trouvai saine et capable

de livrer passage aux plus grands vaisseaux. Près du récif, j'examinai le fond pour tâcher d'y découvrir encore quelques débris des vaisseaux de l'infortuné La Pérouse; je me dirigeai ensuite vers une coupée voisine à l'ouest de la première, pour y faire la même recherche, mais je ne pus rien découvrir; la mer était ridée par une brise beaucoup trop fraîche pour permettre d'apercevoir le fond et d'y distinguer la forme des objets. Du reste, d'après l'inspection des lieux, je venais de me convaincre que la fausse passe, où eut lieu le naufrage, était encore à un mille au moins dans l'ouest. Le ciel avait mauvaise apparence, je devais redouter du mauvais temps, ces recherches étaient donc tout à fait hors de saison.

« En approchant de la terre, je vis distinctement près de la cabane, deux ou trois individus, et espérant qu'ils attendraient, j'accostai à la côte à l'entrée d'une petite rivière et sur une petite île... Je trouvai là une petite portion de terrain dénuée d'arbres ce qui indique évidemment les lieux où nos malheureux compatriotes naufragés durent asseoir leur camp. Malheureusement, une végétation des plus actives a aujourd'hui envahi le sol qui est couvert de *convolvulus* de deux à trois pieds de hauteur, étendus sur une couche très-épaise de détritus végétaux. Il était impossible de songer à y faire exécuter une fouille, et malgré tout mon désir je dus y renoncer.

« Aux environs, nous n'aperçûmes aucun caillou,

aucun rocher un peu remarquable qui pût nous indiquer le lieu où on aurait enterré les bouteilles contenant des documents dans la prévision de l'avenir ; seulement, sur le bord de l'eau et tout près du camp, nous remarquâmes un cocotier tres-gros qui était entaillé profondément tout autour de son tronc, à deux mètres au-dessus du sol. Nous distinguâmes encore sur un autre point de nombreux coups de hache fort anciens. Tout cela annonçait suffisamment que ces lieux furent habités par des Européens, et je ne conçus aucun doute que ce fût là où s'établirent les compagnons de l'infortuné La Pérouse après avoir vu disparaître leurs navires au milieu des brisants...

« Obligé de renoncer à me procurer au moins auprès des habitants quelques renseignements sur le naufrage des frégates fançaises, j'allai me promener sur le rivage. Sous le rapport scientifique, la végétation me parut des plus variées, mais bien pauvre sous le rapport de l'utilité domestique. Quelques plantations de taro, quelques fruits à pain et une douzaine de cocotiers forment toutes les ressources du pays...

« Toute cette bande de Vanikoro n'offre qu'une forêt compacte non interrompue du rivage au sommet des montagnes. On ne distingue au milieu de ce tableau de verdure ni cases, ni plages, ni presque aucune trace d'habitants. Le cocotier y paraît excessivement rare ; seulement on aperçoit çà et là de longs

espaces où la végétation tranche par la couleur d'un jaune clair sur le vert sombre et foncé qui fait la teinte générale. »

Le 6 novembre 1838, les corvettes quittèrent Vanikoro, et le 18 on releva les îles Salomon. L'*Astrolabe* jeta l'ancre devant l'île Saint-Gervais, qui paraît inhabitée ; à six ou sept milles de là on trouve l'île Isabelle, celle-ci est très-peuplée.

Cet archipel de Salomon fut découvert eu 1567 par Alvaro Mendana de Neira. Il s'étend du nord-ouest au sud-est, sur un espace de deux cent lieues, et se compose de huit à dix îles principales et de beaucoup d'autres moins considérables, dont le nombre ne saurait être fixé.

Bougainville, dit le rédacteur du voyage de l'*Astrolabe*, après avoir découvert la Louisiade, et nommé le cap de la Délivrance, trouva sa route barrée par de grandes et hautes terres, lorsqu'il voulut doubler la Nouvelle-Guinée par le nord. Le navigateur français venait de compléter la découverte des grandes îles Salomon dont Mendana n'avait vu qu'une partie. Il imposa le nom de Choiseul à la première île découverte, sur laquelle il vint ensuite chercher (à la baie Choiseul), un mouillage dont son équipage avait grand besoin. Bougainville ne resta que quelques jours dans cette relâche. Pressé de revoir des rives plus hospitalières, il traversa le détroit qui porte son nom, et, ignorant les découvertes de Carteret, il laissa aux deux grandes îles qu'il découvrit les noms de Bougainville et Bouka.

Le 21 décembre, Dumont d'Urville aperçut les îles Hogolen et, traversant les Carolines, il arriva le 1er janvier 1839 à Tumata, dans l'île Gouaham, la principale des Mariannes, colonie espagnole, sous l'autorité d'un vice-roi, Don José y Salasar, lieutenant-colonel. La métropole est Manille.

Le 13 janvier, l'expédition touchait à Gouap, la principale des Carolines et, le 15, les corvettes arrivaient en vue des îles Pelew, à l'ouest des Carolines On reconnut successivement Baubel-Thouab, Coror, Urukthapel et Tarakpong, et le 29 on atteignit Gilolo, la plus grande des Moluques, puis Ternate, ville moitié hollandaise et moitié malaise, résidence d'un sultan vassal des Hollandais, dont l'autorité s'étend sur les île Gilolo et sur une partie des îles Célèbes. Au quinzième siècle, les sultans de Ternate régnaient sur presque toutes les Moluques.

Le 1er février, l'expédition quitta Ternate, longea Tidor, Moluque voisine, et jeta l'ancce, le 5, à Amboine, capitale de ce groupe d'îles, où l'on resta jusqu'au 19. Le 20, on accosta Banda et, le 25, on quitta définitivement les Moluques.

Le 28 février, on aperçut les hautes terres de la Nouvelle-Guinée, puis on gouverna vers le sud et, le 27 mars, on arriva en vue de la Nouvelle-Hollande. On aborda la baie des Râfles, d'où l'on gagna ensuite le port Essington, où l'on entra le 6 avril. Du 6 au 19, on reconnut les îles Arrou et l'on mouilla dans la baie Triton (Nouvelle-Guinée) le 23 avril, puis au

havre de Waron, de l'île Ceram, le 5 mai. Les navires séjournèreni dans cette île, chef-lieu des possessions hollandaises dans les Célèbes, et gagnèrent ensuite, le 22 avril, l'île de Macassar, située dans le même archipel. Ils mouillèrent enfin, le 1er juin, à Toujong-Salatan (île de Bornéo), et à Batavia le 8 juin 1839.

Toute la partie du voyage que nous venons d'analyser a été écrite par Dumont d'Urville. Il en était là de la rédaction de sa relation lorsque survint le fatal accident dans lequel il trouva la mort. C'est M. Jacquinot, capitaine de vaisseau, commandant la *Zélée*, qui a continué la publication après 1840. Le septième volume n'a paru, en effet, qu'en 1844.

Batavia est la capitale des possessions hollandaises dans l'Inde. L'expédition y séjourna du 8 au 19 juin 1839. M. Dubouzet, l'un des officiers qui commandaient sous les ordres de Dumont d'Urville, a consacré un chapitre fort étendu et fort intéressant aux origines et au développement de cette colonie.

Dans la traversée de Batavia à Singapour, on signala Sumatra, puis on entra dans le détroit de Bornéo et de Dryon ; le soir du 20 on louvoyait dans le détroit de Banko. Ce dernier passage est un canal ou bras de mer entre Banko et Sumatra. On arriva au détroit de Dryon le 23, d'où l'on gagna celui de Malacca et enfin celui de Singapour. On jeta l'ancre devant cette île le 27 juin. La ville est bâtie sur l'île du même nom et s'élève au fond d'une baie, sur un

terrain plat. Le 2 juillet on quitta ce port et l'on atteignit, le 8, l'embouchure de la rivière Sambas, sur la côte occidentale de Bornéo.

De Bornéo, l'expédition se rendit à Solo.

Dans la traversée, dit Dumont d'Urville : « A une heure, un coup de vent éclata, le tonnerre tonnait de tous côtés, les éclairs se succédaient avec rapidité, en un instant nous dûmes amener toutes nos voiles, pour laisser passer la tourmente ; heureusement, elle fut de courte durée ; à la nuit le temps devint beau et nous pûmes continuer à nous élever dans le nord, en nous tenant à une distance très-raisonnable de la côte. »

« L'île de Banko, ajoute-t-il, si importante par ses dimensions et ses produits, si intéressante par les peuplades différentes qui l'habitent, est encore mal connue aujourd'hui. Les côtes, excepté dans le nord, sont dépourvues de ports, et les bords de la mer sont presque partout envahis par les palétuviers qui croissent dans l'eau. Dans l'impuissance où les navigateurs se trouvent d'y mouiller leurs vaisseaux, ils sont venus rarement visiter ces rivages. Tout en regrettant vivement de ne pouvoir y faire un plus long séjour, je me félicitai de la détermination que j'avais prise de remettre à la voile dès le matin, avant que le vent soufflât avec force. »

Le 9 juillet, les corvettes arrivèrent à Solo. La ville est située à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans la mer au fond de la rade de Bewan. D'Ur-

ville la nomme une Venise en bambous. Toutes les maisons, en effet, sont bâties au-dessus de l'eau et reposent sur des pilotis. Elles communiquent entre elles par des ponts en planches très-étroits que l'on lève à volonté.

On quitta la rade de Bewan (archipel de Solo) le 25 juillet, pour gagner Samboagan où l'on resta du 28 juillet au 6 août. L'expédition navigua ensuite dans le détroit de Macassar, atteignit Samarang (île de Java) 20-24 septembre, et alla jeter l'ancre dans la baie de Lampongs (île de Sumatra). De ce point, les navires se dirigèrent vers Hobart-Town, terre de Van Diémen, Dans cette traversée, les épuipages furent fortement éprouvés. M. Desgraz, l'un des officiers de l'expédition, constate ce fait :

« Le 1er novembre, dit en effet la relation, nous marque l'époque la plus désastreuse pour notre expédition. A partir de cette date jusqu'à Hobart-Town, notre navigation ne fut, pour ainsi dire, qu'une suite de deuil et de mort, où, chaque jour, j'avais à inscrire le nom de quelques nouvelles victimes enlevées soit à l'*Astrolabe*, soit à la *Zélée*. Ce même jour, l'*Astrolabe* eut à regretter le matelot Le Blanc.

« Nous comptions passer encore la journée du jeudi 10 octobre 1839 au mouillage de la baie de Lampongs ou de Radja-Bassa, dans l'île de Sumatra, voisine de Java, lorsque, d'après l'avis des chirurgiens, qui avaient constaté l'apparition de quelques cas de dyssenterie, le commandant prit la résolution

de quitter sur-le-champ les lieux où le mal avait débuté, afin d'atteindre au large un air plus pur et l'éloignement des influences morbides de ces terres. Un coup de canon appela à bord, de grand matin, les officiers de la *Zélée* qui étaient déjà descendus à terre pour chasser. Parmi eux se trouvait M. Pavin de Lafarge, un des plus jeunes officiers de l'expédition. Jamais il n'avait paru jouir d'une meilleure santé ; la veille, nous nous étions promenés ensemble en cherchant des insectes. Dans nos moments de halte, il ne cessait de faire des projets pour l'avenir ; il songeait au retour en France, et voulait, disait-il, se reposer longtemps de cette navigation... A quelques jours de là, atteint par une cruelle maladie, il se mourait, et ses compagnons confiaient son corps aux flots de la pleine mer ! »

M. Jacquinot écrit également :

« Ainsi que l'*Astrolabe*, la *Zélée* avait subi l'influence de notre mouillage de Sumatra ; dès le lendemain de notre départ, une douzaine de matelots avaient été attaqués par la dyssenterie et de fortes coliques. Cette circonstance fit promptement oublier la contrariété que quelques personnes avaient d'abord ressentie en se voyant ainsi inopinément frustrées d'une journée de relâche sur laquelle elles avaient compté, et toutes ne purent qu'approuver cette mesure ; si elle n'avait pas été prise, il aurait pu résulter d'un retard une augmentation dans le nombre de malades que nous comptions déjà... La dyssenterie

qui, lors de notre départ de Sumatra, avait attaqué quelques-uns de nos hommes, et que nous avions eu l'espoir de voir bientôt disparaître sous l'influence du changement de climat, non-seulement persistait, mais s'était même étendue plus tard sur d'autres individus. Nous comptions une vingtaine de malades parmi lesquels deux appartenaient à l'état-major, M. Lafarge, enseigne de vaisseau, et M. Goupil, dessinateur de l'expédition... Le 6, nous communiquâmes avec l'*Astrolabe*, et nous apprîmes que son état n'était pas plus satisfaisant que le nôtre; elle avait également perdu deux hommes, et nous eûmes la douleur de perdre deux de nos bons matelots, les nommés Delorme et Fabry. Cette cruelle maladie avait déjà fait huit victimes... Nous n'avançions que très-lentement vers Hobart-Town. »

M. Dubouzet donne quelques détails sur la mort du malheureux Lafarge :

« Le 27, le vent, dit-il, tourna au nord-est et au nord, le ciel se couvrit et nous fit espérer un changement de temps qui ranima un peu nos espérances. Nous avions tant besoin d'un vent favorable pour sauver le reste de nos malades ! Un d'eux, notre bon camarade Pavin de Lafarge, enseigne de vaisseau, fut victime d'une rechute après cinq jours de grandes souffrances. Cette mort nous plongea tous dans l'affliction ; nous étions depuis si longtemps ensemble et si unis, qu'il semblait qu'elle nous enlevait un membre de la famille ; ses derniers moments furent déchi-

rants, car un délire affreux s'empara de lui. A peine eut-il quelques éclairs de retour à la raison pour faire quelques dispositions pour sa famille dont il était chéri et qu'il aimait tant. Ce délire manqua de faire connaître son état à l'autre officier qui était malade à côté de lui, et nous eûmes bien de la peine à lui cacher une mort, qui pouvait dans le moment lui porter le dernier coup. Le lendemain nous rendions les derniers devoirs à notre infortuné compagnon ; il n'y eut point d'honneur militaire, à cause de notre fâcheuse position, car c'eût été jeter l'alarme parmi les autres malades. »

De Sumatra à Hobart-Town, les deux frégates perdirent dix-huit personnes : chaque jour pour ainsi dire, il en mourait une. Voici les noms des marins enlevés pendant cette lugubre traversée : Le Blanc, matelot, 1er novembre ; Louis Plaum, le 2 ; Roux, quartier-maître, le 5 ; Massé et Bajat, matelots, le 6 ; Relies, matelot, le 7 ; Salusset, maître calfat, le 10 ; Billon, matelot, le 14 ; Goguet, matelot, le 17 ; Delorme et Fabry, matelots, le 23 : Marescot, officier, le 23 ; Rebond, maître magasinier, le 26 ; Pavin de Lafarge, officier, le 27 ; Raymond de Noguaret, matelot, engagé volontaire, le 1er décembre ; Gourdin, officier, le 8 ; Loudil, matelot, le 11 ; et enfin Goupil, le 1er janvier, mort à terre presque en arrivant.

Les frégates arrivèrent à Hobart-Town le 12 décembre 1839 : « Le plus pressé pour nous, dit

M. Jacquinot, était, dès notre arrivée, de descendre nos malades à terre, et de les sortir de l'entrepont, où ils languissaient depuis si longtemps. Malgré les pertes que nous avions éprouvées, nous comptions encore sur la *Zélée* quatorze malades dont quelques-uns étaient dans un état tel, qu'ils ne pouvaient espérer leur guérison que d'un changement d'air et d'un régime autre que celui que pouvaient présenter les moyens du bord. Aussi, le commandant d'Urville s'empressa-t-il de prévenir les autorités de la position dans laquelle se trouvaient nos équipages et de demander l'autorisation convenable ; en même temps il envoya les médecins pour s'entendre avec le chef du service médical de la colonie. »

M. Goupil mourut le jour même du départ des corvettes. On l'avait laissé au plus mal ; mais le temps pressait et l'on dut appareiller. Un retard forcé ayant retenu l'expédition quelques heures à l'embouchure de la rivière, c'est là que l'on apprit sa fin. Les regrets furent unanimes.

CHAPITRE IV

Départ de Hobart-Town. — Route vers le pôle nord. — Les glaces. — Découverte de la terre Adélie. — Retour vers le nord. — Hobart-Town. — Iles Aukland. — Nouvelle-Zélande. — Iles Loyalti. — La Louisiade. — Les Moluques. — Bourbon. — Toulon. — D'Urville, contre-amiral. — Médaille d'or de la Société de géographie. — Retour à Paris. — Publication du voyage. — Catastrophe du chemin de fer de Versailles. — Mort de d'Urville. — Souscription pour lui élever un monument. — Résumé.

La mission imposée à Dumont d'Urville était remplie et il aurait pu revenir en France. Mais en arrivant à Hobart-Town, il avait appris que deux expéditions nouvelles allaient au pôle. L'une anglaise, commandée par le capitaine Ross ; l'autre américaine, dirigée par le lieutenant Wilkes.

Sa résolution fut prise aussitôt et, ses malades en sûreté, il repartit en avant.

En arrivant à Hobart–Town, on ne pouvait guère présumer qu'au bout de vingt jours de relâche au plus, les corvettes délabrées par deux ans de mer consécutifs, que les équipages fatigués par une aussi longue navigation sous les climats les plus opposés, cruellement amoindris par une épidémie meurtrière

dont ils subissaient encore l'influence, pourraient renouveler avec quelques chances de succès la tentative faite en 1838, au début du voyage, de pénétrer dans les régions polaires et d'explorer le domaine des glaces éternelles. C'est ce qui arriva pourtant.

Le 1er janvier 1840, à quatre heures du matin, on leva l'ancre. Les corvettes, retenues par le vent contraire, ne purent prendre définitivement la mer que le 2 et c'est dans cet intervalle que les équipages furent informés de la mort de Goupil.

Le 15, on n'avait pas encore vu de glaçons. Mais le 16, on en aperçut un par 60° 22′ de lattitude et 140° 42′ de longitude orientale. A partir de ce moment, le nombre des blocs de glace augmenta rapidement et l'on en rencontra un qui mesurait près de cinquante mètres. Le 19, on crut voir la terre. En route, les matelots furent autorisés à célébrer la fête du baptême sous le cercle polaire, comme on fête celle de l'équateur, et les réjouissances les plus folles furent organisées à bord des corvettes.

« Nous étions, lit-on dans la relation, à l'époque où les jours sont les plus longs dans les zones glaciales, aussi à neuf heures du soir, le soleil était encore au-dessus de l'horizon et son disque lumineux s'abaissait lentement derrière la terre, dont l'existence était pour plusieurs encore très-douteuse. A dix heures cinquante minutes, cet astre disparut derrière elle et laissa voir dans toute leur pureté ses contours

élevés. Chacun était accouru sur le pont pour jouir du coup d'œil magnifique qui s'offrait à nos regards. Rien ne saurait peindre, en effet, la grandeur de ce spectacle. Le calme de la nuit venait donner aux masses énormes de glace qui nous entouraient un aspect plus grandiose peut-être, mais aussi plus sévère ; tout l'équipage suivait des yeux le soleil disparaissant derrière la terre et laissant encore après lui une longue traînée de lumière. A minuit, le crépuscule durait encore et nous pouvions facilement lire sur le pont. Nous ne comptions pas plus d'une demi-heure de nuit ; j'en profitai pour aller prendre quelque repos, renvoyant au lendeman le soin d'éclaircir tous les doutes sur l'existence de la terre qui était devant nous. »

Le lendemain, on vit la terre. M. Duroch, le premier, l'aperçut avec sa lunette ; aussi l'honneur d'y mettre le pied lui fut-il réservé. Elle s'étendait de l'est à l'ouest. C'était une terre inconnue. La joie fut grande à bord.

« Depuis que nous avions reconnu la terre, nous attendions avec impatience que la brise vînt nous permettre de nous en approcher ; enfin, à trois heures du matin, elle se fit sud-sud-est, mais elle était si faible, qu'elle nous permettait à peine de filer un nœud. A mesure cependant que nous approchions, nous apercevions distinctement des crevasses sur la croûte de glace qui recouvrait le sol, et qui lui donnait une teinte grise des plus uniformes. De distance

en distance, nous voyions des ravines profondes creusées par les eaux provenant de la fonte des neiges ; mais les détails de la côte nous étaient toujours masqués par des îles de glaces flottantes qui, suivant toute probabilité, s'en étaient détachées peu à peu.

« Enfin, la brise s'établit définitivement au sud-sud-est, et nous commençâmes à avancer rapidement ; mais à mesure que nous progressions, les îles de glace devenaient plus nombreuses et plus menaçantes. Bientôt elles ne formèrent plus qu'une masse effrayante, divisée par des canaux étroits et sinueux. Toutefois, je n'hésitai pas d'y diriger nos corvettes. A huit heures, nous étions tellement resserrés par ces masses flottantes que je redoutais à chaque instant de voir nos corvettes aller se briser sur elles. Cette navigation n'était point, en effet, sans danger, car la mer produisait autour de tous ces corps des remous considérables, qui ne pouvaient manquer d'entraîner un navire à sa perte, s'il se trouvait un seul instant abrité du vent par des hautes falaises de glace. C'est en passant à leur base que nous pouvions surtout juger de la hauteur qu'atteignent ces glaçons flottants. Leurs murailles droites dépassaient de beaucoup nos mâtures ; elles surplombaient nos navires, dont les dimensions paraissaient ridiculement rétrécies comparativement à ces masses énormes. Le spectacle qui s'offrait à nos regards était tout à la fois grandiose et effrayant. On aurait pu se croire dans les rues

étroites d'une ville de géants. Au pied de ces immenses monuments, nous apercevions de vastes cavernes creusées par la mer, et où les eaux s'engouffraient avec fracas. Le soleil dardait ses rayons obliques sur d'immenses parois de glace, semblables à du cristal. Il y avait là des effets d'ombre et de lumière vraiment magiques et saisissants. Du haut de ces montagnes de glace s'élançaient en mer de nombreux ruisseaux, alimentés par la fonte des neiges, qui paraissaient très-rapides. Il nous arriva souvent de voir devant nous deux glaçons tellement rapprochés que nous perdions de vue la terre sur laquellle nous nous dirigions. Nous n'apercevions alors que deux murs droits et menaçants qui s'élevaient à nos côtés. Les commandements des officiers étaient répétés par plusieurs échos produits par ces masses gigantesques, qui se renvoyaient de l'un à l'autre le son de la voix ; lorsque nos yeux se reportaient sur la *Zélée* , qui nous suivait à petite distance, elle nous paraissait si petite, sa mâture si grêle, que nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de terreur. Pendant près d'une heure, nous ne vîmes autour de nous que des murailles verticales de glace. Puis, nous arrivâmes dans un vaste bassin formé par la terre d'un côté et de l'autre par la chaîne d'îles flottantes que nous venions de traverser. A midi, nous n'étions plus qu'à trois ou quatre milles de notre nouvelle découverte. »

On s'était approché du pôle magnétique par 66° 30′

de latitude sud et 138° 21′ de longitude est. La terre s'étendait comme un immense ruban à perte de vue du sud-sud-est à l'ouest-sud-ouest. Ses côtes avaient quatre à cinq cents mètres de hauteur et étaient entièrement couvertes de glace et de neige, qui en avaient complétement nivelé la cime, tout en laissant subsister les ravines sur les pentes de terres, ainsi que les baies et les pointes du rivage. Cette terre fut reconnue quelques jours plus tard par l'américain Wilkes, mais Dumont d'Urville eut l'honneur de l'avoir découverte le premier.

Les corvettes suivirent la côte, gouvernant à l'ouest, sur une longueur de cinq à six milles, et l'on releva le 66° 29′ de latitude sud et le 138° 21′ de longitude.

M. Duroch, qui avait été envoyé pour reconnaître la terre, raconte ainsi son expédition :

« De ma vie, je n'oublierai le magnifique spectacle qui s'offrit à nos yeux.

« Sauf le grandiose, nous aurions pu nous croire au milieu des débris de l'une de ces imposantes cités de l'antique Orient, récemment bouleversée par un tremblement de terre.

« Nous naviguions, en effet, au milieu de gigantesques débris, affectant les formes les plus bizarres; ici des temples, des palais aux colonnades brisées, aux superbes arcades ; plus loin, le minaret de la basilique romaine ; là-bas, une vaste citadelle aux nombreux créneaux, dont les flancs déchirés pa-

raissent avoir été frappés par la foudre ; sur ces majestueux débris règne un silence de mort, un silence éternel, jamais la voix de l'homme n'avait encore retenti dans ces solitudes glacées. Au milieu de cette scène majestueuse, nos embarcations, le pavillon de France en poupe, glissent calmes et recueillies ; mais le cœur bat vivement, et soudain un long cri... vient saluer la terre.

« C'est elle, en effet, la voilà ! Nous la touchons, et nos brillantes couleurs se déroulent et flottent majestueusement sous le cercle polaire, au bruit de nos hurrahs d'allégresse, sur une rude roche de granit rougeâtre, dominée par douze cents pieds de glaces éternelles. »

Le canot major, monté par M. Duroch, portait aussi MM. Dumoutier et Lebreton. Le canot de la *Zélée*, qui avait obtenu l'autorisation de les suivre, contenait M. Dubouzet et un autre officier.

MM. Dumoulin et Coupvent revinrent avec les observations qui devaient servir à déterminer la position du pôle magnétique.

Les banquises empêchèrent d'aller plus loin, et l'on résolut de reprendre la route au nord. Dumont d'Urville, avant de partir, assembla les officiers et leur annonça que cette terre porterait le nom de *Terre Adélie*.

« Cette désignation, dit le navigateur, est destinée à perpétuer le souvenir de ma profonde reconnaissance pour la compagne dévouée qui a su, par trois

fois, consentir à une séparation longue et douloureuse pour me permettre d'accomplir mes projets d'exploration lointaine. »

Les corvettes reprirent la route du nord et, le 17 février 1840, elles jetaient de nouveau l'ancre devant Hobart-Town. On venait y reprendre les malades qu'on avait dû y laisser avant de s'engager dans les glaces du pôle.

L'expédition quitta cette rade le 25 février 1840 et arriva le 7 aux îles Aukland.

« Il semble, ajoute le navigateur, que les îles Aukland sont placées à la limite de toute végétation possible. Les oiseaux, quoique peu nombreux, étaient faciles à approcher, habitués à vivre tranquillement dans ces solitudes, l'instinct de leur conservation ne leur avait point appris à se méfier de l'homme ; aussi ils approchaient tellement de nous, que nous pûmes en abattre plusieurs avec les baguettes de nos fusils. »

On acheva la reconnaissance de ces îles et l'on se dirigea sur la Nouvelle-Zélande, où l'on arriva le 30 mars 1840. On en explora toute la côte orientale, en prenant connaissance des îles Snares, Stewart et Tawai-Poumanou. Le 3 avril, on quitta la baie Otago (Nouvelle-Zélande) pour gagner la baie des îles. Là, on apprit que l'Angleterre avait pris possession de la Nouvelle-Zélande. Dumont d'Urville refusa de reconnaître le fait, n'ayant pas d'instructions. Il ne voulait pas en effet donner une sorte de sanction à un acte

dont la conséquence pouvait être d'entraîner la fermeture des ports de la Nouvelle-Zélande à nos nationaux et la perception de droits onéreux pour nos baleiniers.

De la baie des îles, on gagna la baie Coupang (île Timor) où l'on arriva le 19 juin 1840. Puis on reconnut la bande orientale des îles Loyalty et la côte méridionale de la Louisiade pour aborder enfin, le 1er juin, l'entrée du détroit de Torrès. Là, dans cette passe dangereuse, mal connue, les corvettes faillirent échouer près de l'île Toud, sur un banc de corail. On resta six jours dans le détroit, puis on gagna les Moluques où l'on relâcha avant de traverser l'océan Indien. L'expéditiou toucha encore à Bourbon et à Saint-Hélène pour rentrer dans le port de Toulon, le 8 novembre 1840.

Cette campagne avait duré trente-huit mois; les frégates avaient parcouru la moitié des mers qui couvrent le globe, traversé sept fois l'équateur et pénétré sous le cercle polaire austral; on avait relevé d'une manière précise 12000 lieues de côtes, et l'on rapportait d'innombrables richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques.

Au retour de cette mémorable expédition, le 31 décembre 1840, Dumont d'Urville fut nommé contre-amiral. C'était là une récompense justement méritée. Le gouvernement décida en outre que son voyage serait imprimé aux frais de l'État.

La Société géographique, de son côté, lui décerna,

en 1841, sur le rapport de Daussy, la grande médaille d'or, et le nomma, quelques mois après, président de la commission centrale.

Pendant sa dernière absence, son fils était mort. Il l'avait laissé dans un berceau et le retrouvait dans une tombe. Cette douleur nouvelle, ajoutée à celles qu'il avait déjà éprouvées, le découragea profondément.

« Mon ami, écrivait-il à un de ses compagnons de voyage, M, Materer, je suis un homme fini, un être usé : je sens que je n'ai plus longtemps à rester dans ce monde ; mais ce qui me console, ajoute-t-il, c'est que je mourrai avec la douce satisfaction de n'avoir jamais fait de mal à personne, et que mon nom ne sera peut-être pas oublié dans les fastes de notre histoire maritime. »

Il y a là, tout à la fois, un sentiment de juste orgueil de la part d'un homme qui sent sa valeur, et une pensée humaine qu'on trouve avec plaisir sous la plume du rude marin qui a trois fois parcouru le monde au milieu de périls incessants et qui, dans ces luttes, au milieu de ces dangers et de ces périls, a su conserver cette douceur de caractère.

A son retour, il vint à Paris pour s'occuper de la publication de son voyage. Ce fut en 1841 qu'il publia son premier volume. Dans son introduction, il témoigna de cet esprit de droiture qui l'a toujours animé en rendant justice à chacun :

« En donnant *in extenso*, dit-il, l'état nominatif

de toutes les personnes qui ont fait partie des équipages des deux corvettes, je suis, pour la seconde fois, l'exemple donné dans les relations des voyages exécutés par La Pérouse et Dentrecasteaux. Plusieurs autres ont donné seulement les noms des personnes de l'état-major. Mais n'est-il pas de toute justice de consigner, à la mémoire de nos neveux, au moins les noms des braves marins qui ont partagé les dangers, les fatigues et les privations inséparables de ces vastes entreprises ; sans le concours de ces hommes patients et dévoués, malgré l'expérience la plus consommée, le commandant verrait bientôt ses efforts paralysés. Sans doute le commandant doit être la tête dirigeant toutes les opérations, les officiers ses bras ; mais les matelots sont ses jambes, et sans elles tout mouvement lui serait interdit.

« Au reste, ajoute Dumont d'Urville, quand cela ne serait pas la plus exacte vérité, la conduite des matelots de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* a été si louable, elle a si bien répondu à mon attente, qu'à ce titre seul, elle mériterait de ma part cette légère marque de ma gratitude. »

La seconde partie de premier volume parut bientôt après, « Le style, dit-il doit être simple et modeste, mais aussi clair, aussi précis que possible.

« Ces sortes de publications doivent être le récit fidèle et sincère des événements qui ont eu lieu dans le cours du voyage; l'exposé consciencieux des observations faites et recueillies dans l'intérêt de la science. »

Ce programme il l'a rempli. Son livre, en effet, plein de faits, est écrit d'un style simple et clair.

Le second volume était terminé quand survint la catastrophe qui termina sa carrière.

Le 8 mai 1842, on célébrait la fête du roi à Versaille; Dumont d'Urvilles partit avec sa femme pour aller voir jouer les grandes eaux.

A cinq heures et demie du soir, il prit avec les siens le train du chemin de fer de la rive gauche pour revenir à Paris.

Entre Bellevue et Meudon, un des essieux de l'une des machines qui conduisaient le train se rompit, et elle s'arrâta subitement. La seconde locomotive se renversa sur la première, et leurs foyers, éparpillés sur la voie, allumèrent un vaste incendie au milieu duquel s'entassèrent cinq voitures pleine de monde.

Quand on vint au secours des tristes victimes de cette effroyable catastrophe, on ne trouva plus que des débris informes que l'on porta pêle-mêle au cimetière Montparnasse.

C'est là que des amis, justement inquiets de l'absence prolongée de la famille d'Urville, retrouvèrent, après trente heures de pénibles recherches, les restes de l'illustre navigateur.

« Quelques jours après, dit M. Dezos de la Roquette, dans cette demeure que d'Urville avait quittée plein de vie, on rapportait les tristes débris des trois cadavres horriblement mutilés par le plus terrible des éléments, et qui ne purent être reconnus qu'au

moyen d'indices certains par ceux de leurs amis qui s'étaient chargés de ce triste devoir.»

Une montre, une croix, une chaîne d'or firent, en effet, reconnaître Dumont d'Urville et les siens, défigurés, méconnaissables, sans figures humaines.

Une note, insérée dans le *Bulletin de la Société de géographie*, rend compte de la séance extraordinaire tenue le 13 mai 1842, et dans laquelle la terrible nouvelle fut annoncée à la savante compagnie.

On y décida qu'une souscription serait ouverte pour élever un monument en l'honneur du contre-amiral Dumont d'Urville.

Cette souscription fut promptement couverte ; en tête de la liste, M. Villemain s'était inscrit pour cent francs. Un grand nombre de noms connus figurent à la suite ; le maréchal duc de Dalmatie, Jomard, de la Roquette, Daussy, Alcide d'Orbigny, Beautemps-Beaupré, Drouin de l'Huys, et une foule d'autres personnes qu'il serait trop long d'énumérer.

Un monument fut élevé par Dantan aux frais de la Société de géographie, au cimetière Montparnasse, sur un emplacement donné gratuitement dans ce but par le Conseil municipal de Paris.

Le 17 juin suivant, M. Villemain prononça à l'Assemblée générale de la Société de géographie, une sorte d'éloge funèbre de l'illustre défunt.

La ville de Condé-sur-Noireau lui a élevé une statue en bronze en 1844 et a donné son nom à une de ses places et à une de ses rues.

Tous ceux qui ont parlé de lui sont unanimes et le représentent comme un caractère fortement trempé, une volonté sûre d'elle-même, mais tempérée par de grandes qualités d'humanité et de bienveillance.

M. Dezos de la Roquette en fait le portrait suivant:

« Ainsi périt d'Urville dont le nom est consacré dans la science, surtout par deux expéditions où il se montra l'émule de Cook, dont il était l'admirateur enthousiaste et qui n'absorbèrent pas moins de sept années de sa vie. Pendant ce temps comparativement si rapide, il parcourut plus de soixante mille lieues, explora deux mille lieues de côtes inconnues ou vaguement indiquées avant lui, découvrit deux grandes terres, près de cinquante îles, et rapporta aux sciences naturelles d'immenses richesses, plusieurs milliers d'espèces de plantes, d'insectes et d'autres animaux nouveaux, de nombreux échantillons minéralogiques et géologiques, des spécimens précieux pour les études ethnographiques, etc. Nous avons déjà dit que c'était en grande partie à son amour pour les sciences archéologiques que la France est redevable de la possession de ce chef d'œuvre de l'art antique: la *Vénus de Milo*. De ces travaux d'exploration, la géographie citera toujours en première ligne la reconnaissance des côtes orientales de la Nouvelle-Zélande, celle des côtes occidentales de l'archipel de Salomon et des rivages de la Nouvelle-Guinée, dont il a tracé le périple presque entier. Dumont d'Urville, tout plein de l'éducation sérieuse et puritaine qu'il

avait reçue de sa mère, cachait sous des dehors souvent acerbes un cœur excellent. Les marins lui reprochent quelques fautes de métier, peu importantes du reste; mais ils rendent en général hommage à la conception de ses plans, à l'habileté de sa direction, à sa fermeté, à sa persévérance et surtout à sa hardiesse. Une fois qu'il s'était proposé un but, il fallait qu'il y arrivât et on est forcé de convenir que son audace était toujours accompagnée d'un rare bonheur. Aussi ne tardait-il pas à gagner la confiance de ses équipages, qui s'abandonnaient bientôt entièrement à lui, et qui lui étaient fort attachés, parce qu'ils savaient qu'il s'occupait de leur bien-être et défendait leurs intérêts comme les siens propres. »

La carrière de Dumont d'Urville a été bien remplie et peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir rendu d'aussi sérieux et d'aussi réels services à leur patrie.

Dès son début, il dote son pays d'un chef-d'œuvre et la postérité la plus reculée se souviendra que c'est à lui, à lui seul, que nous devons la Vénus de Milo.

Il fait une première campagne avec Duperrey (1822-1825) et rapporte de précieuses collections pour le muséum d'histoire naturelle. Le hardi navigateur avait herborisé à Taïti, dans les Carolines, en Nouvelle-Hollande, partout où l'on avait fait relâche, recueillant près de trois mille espèces de plantes dont quatre cents étaient alors inconnues. Partout, il avait dressé la flore des pays qu'il avait visités,

tout en s'occupant de l'histoire de l'homme en étudiant les mœurs des tribus sauvages qu'il rencontrait sur sa route. Et cette masse de travaux consciencieusement exécutés enrichit le domaine de la science.

Les principales découvertes de ce voyage furent les îles de Clermont-Tonnerre, de Lostange, de Duperrey et d'Urville.

Dans sa deuxième campagne, il parcourut deux mille cinq cents lieues du 25 avril 1826 au 25 mars 1829. C'est dans ce voyage qu'il applique le système inauguré par lui, qui consiste à donner aux lieux les noms mêmes qui leur sont imposés par les indigènes au lieu de noms arbitraires, choisis par les voyageurs. A son retour, il enrichit le dépôt de la marine de soixante-cinq cartes nouvelles et le muséum d'un herbier composé de six mille six cents plantes, la plupart recueillies de ses propres mains. Le bagage scientifique de l'expédition se chiffre par des nombres fabuleux : douze cents dessins pittoresques, quatre mille dessins d'histoire naturelle, huit à dix mille espèces diverses d'animaux, trois mille planches anatomiques et plusieurs centaines d'échantillons de roches peu connues.

« C'est à ce point, disait Cuvier dans son rapport à l'Académie, que les souterrains des galeries du Muséum ne suffisent pas pour contenir tant de riches récoltes, et que les magasins même sont aujourd'hui tellement encombrés, c'est le véritable terme, que

l'on est obligé de les diviser par des cloisons pour y multiplier les places. »

Une troisième fois il repart, le 1er septembre 1837, et, pendant trente-sept mois, jusqu'au 8 novembre 1840, il sillonne de nouveau les océans, traversant sept fois l'équateur, pénétrant jusque sous le cercle polaire et parcourant la moitié des mers du globe.

Les résultats scientifiques de cette dernière expédition surpassent encore ceux acquis dans les deux premières. Il découvre des terres nouvelles jusque dans les lieux inexplorés que les glaces éternelles défendent contre toutes les tentatives humaines ; il accomplit d'immenses travaux géographiques, fait des observations sans nombre sur la physique, et la météorologie, les mœurs et les races, et rapporte encore des collections innombrables d'objets de toute nature. Pendant un mois, on expose au Muséum les spécimens recueillis, notamment une collection de bustes en plâtre moulés sur nature dans les îles de l'océan Pacifique.

Peu d'existences ont été aussi bien remplies, aussi utiles à leurs pays et aussi profitables à la science et au monde que celle de Dumont d'Urville. Une telle vie, toute de labeur, de conscience, de droiture et d'honnêteté est un grand exemple. Il a toujours eu le désir d'apprendre, il a eu soif de gloire, mais c'est là un sentiment noble et généreux qui ne peut que pousser l'homme à des entreprises utiles. Son audace

et surtout l'inébranlable fermeté dont il a toujours fait preuve sont des qualités de premier ordre qui lui ont permis de rêver et d'accomplir de grandes choses.


VOYAGES DE DUMONT D'URVILLE
SPITZBERG
O C É A N
G L A C I A L
A R C T I Q U E
GROENLAND
MER DE BAFFIN
Islande
ASIE
MER DE BEERING
AMÉRIQUE DU NORD
New York
O C É A N
P A C I F I Q U E
Tropique
Golfe du Mexique
Mexico
Antilles
ANTILLES
AMÉRIQUE
DU SUD
Tropique
OCÉANIE
Madrid
Paris
Berlin
MER MÉDITERRANÉE
Sahara
Tombouctou
O C É A N
A T L A N T I Q U E
Cap de Bonne Espérance
Madagascar
OCÉAN INDIEN
Hindoustan
Calcutta
Pekin
Chine
Sibérie
Capricorne
AUSTRALIE
ou
Nouvelle Hollande
Perth
MER DE BEERING
O C É A N
P A C I F I Q U E
O C É A N I E
Equateur
O C É A N G L A C I A L A N T A R C T I Q U E
Cercle
Polaire
Antarctique
Librairie DUCROCQ

APPENDICE

BOUGAINVILLE

De retour en France après la capitulation de Montréal, les officiers qui avaient servi sous Montcalm voulurent lui élever un monument. Bougainville, qui avait été son aide de camp, écrivit alors à l'Académie des sciences la lettre suivante :

MESSIEURS,

« La Grèce et l'Italie étaient pleines de monuments décernés par la voix publique aux défenseurs de l'État, gages immortels et précieux de la reconnaissance nationale, et qui furent, vous le savez, une des causes de cet héroïsme dont l'histoire ancienne nous offre des traits si fréquents; l'envie de les mériter, l'espoir de les obtenir avaient fait du désir de la véritable gloire et de l'amour de la patrie des vertus communes dans les beaux jours d'Athènes et de Rome.

« Si ces monuments sont un des principaux objets de vos études, la plus noble de vos prérogatives est le droit que vous avez, Messieurs, d'en consacrer de pareils à ceux de

vos concitoyens que des qualités rares, des services importants, de grandes actions produites par de grands motifs, ont rendus chers à la France. La Nation se repose sur vous du soin que d'anciennes Républiques prenaient elles-mêmes. C'est à vous qu'il appartient d'acquitter ce que l'on croit devoir aux hommes illustres qu'elle a perdus, mais qui se sont immortalisés en la servant.

« Le marquis de Montcalm mérite de vous cet honneur. Il a vécu trop peu pour la patrie, assez pour sa propre gloire, puisqu'il n'est mort qu'après avoir eu le temps et les occasions de manifester à vos yeux des talents, un courage et une vertu que des épreuves décisives et de plus d'un genre ont mis dans tout leur jour. Nos ennemis, en même temps qu'ils prodiguaient les témoignages de la plus haute estime à leur chef tué dans la même affaire, ont comme nous pleuré notre général. Les habitants de leurs provinces, dont le nom de Montcalm fut la terreur, ont mêlé leurs regrets aux larmes de nos soldats, dont il était le père et l'exemple.

« Les Anglais, maîtres aujourd'hui des lieux où ses cendres reposent, veulent bien nous laisser le droit d'y rendre un hommage public à la mémoire d'un homme qu'ils honorent autant que nous le regrettons. Le corps du marquis de Montcalm est déposé dans l'église des Ursulines à Québec. Une inscription manque à sa tombe. Prêtez, Messieurs, votre voix à la juste douleur des troupes qu'il commandait, aux regrets des Canadiens qu'il a défendus et aux sentiments que lui doit à jamais la Nation.

« Je suis, etc.

« Bougainville. »

L'Académie composa une longue inscription et fit demander à lord Chattam par son secrétaire, Jean-Pierre de

Bougainville, frère de l'aide de camp de Montcalm, l'autorisation de la faire placer sur la tombe du héros. Pitt accorda l'autorisation demandée le 10 avril 1761. Le marbre fut expédié au Canada, mais il ne reste aucune trace qu'il soit parvenu à sa destination. Une souscription fut ouverte dans la colonie, grâce aux soins de M. Faribault, avocat à Québec, et l'on plaça sur la tombe de Montcalm une reproduction de l'inscription de l'Académie surmontée des armoiries du général.

LA PÉROUSE

LETTRE DE M. DE LA PÉROUSE.

De Montrey, 19 septembre 1786.

Monsieur,

J'ai déjà eu l'honneur de vous annoncer qu'en suivant de point en point mes ordres, j'avais cru nécessaire d'user de la permission qui m'avait été donnée de changer le plan de mes instructions, et de commencer par la côte du nord-ouest de l'Amérique. J'ose dire que mes combinaisons ont eu le plus grand succès : nous avons, dans l'espace de quatorze mois, doublé le cap Horn, et remonté à l'extrémité de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Élie; nous avons exploré cette côte avec le plus grand soin, et sommes arrivés à Monterey le 15 septembre; les ordres du roi d'Espagne nous y avaient précédés, et il eût été impossible, dans nos propres colonies, de recevoir un meilleur accueil.

Je dois aussi vous informer, Monsieur, que nous avons relâché dans les différentes îles de la mer du Sud qui

avaient excité la curiosité... et que nous avons parcouru, sur le parallèle des îles Sandwich, cinq cents lieues de l'est à l'ouest, afin d'éclaircir plusieurs points de géographie très-importants. J'ai mouillé vingt-quatre heures seulement à l'île Mowée, et j'ai passé par un canal nouveau que les Anglais n'avaient pas été à portée de visiter.

Je serai au Kamtschatka dans les premiers jours du mois d'août, et aux îles Aleutiennes à la fin du même mois.

Je crus devoir remettre l'exploration de ces îles après ma relâche au Kamtschatka, afin de connaître ce que les Russes n'ont pas fait, et d'ajouter quelque chose à leurs découvertes.

Des îles Aleutiennes, je ferai voile, sans perdre un instant, vers l'hémisphère sud, pour exécuter les ordres qui m'ont été donnés. J'ose dire que jamais le plan d'aucun voyage n'a été aussi vaste. Nous avons déjà passé un an sous voile, et vu néanmoins dans nos courtes relâches, des choses très-intéressantes et nouvelles. Vous apprendrez avec plaisir, Monsieur, qu'il n'y a pas eu, jusqu'à présent, une seule goutte de sang indien répandue, ni un seul malade sur la *Boussole* : l'*Astrolabe* a perdu un domestique, qui est mort poitrinaire, et qui n'aurait pu résister en France à cette maladie. Nous serions certainement les plus heureux des navigateurs, sans l'extrême malheur que nous avons éprouvé : j'épargne à ma sensibilité le chagrin de le retracer ici, et je vous supplie de trouver bon que je vous adresse l'extrait de mon journal en vous priant, Monsieur, d'en faire parvenir des copies aux familles des officiers qui ont si malheureusement péri. J'ai perdu dans cette occasion le seul parent que j'eusse dans la marine. C'était parmi tous ceux qui avaient navigué avec moi, le jeune homme qui m'avait montré les plus grandes dispositions pour son métier; il me tenait lieu de fils, et je n'ai jamais été aussi

vivement affecté. MM. de la Borde, de Pierrevert, de Flassan, étaient aussi des officiers d'un grand mérite...

Nos malheurs m'ont obligé de faire usage du brevet de lieutenant de frégate qui me restait, en faveur de M. Broudou, frère de ma femme, embarqué volontaire, dont j'ai été très-content; j'ai daté le brevet du 1er août 1786. J'ai aussi donné à M. Darbaud un ordre pour faire fonctions d'enseigne; c'est un jeune homme très-distingué par ses talents.

Tous les officiers, savants et artistes, jouissent de la meilleure santé, et remplissent parfaitement leurs devoirs.

LETTRE DE M. DE LA PÉROUSE.

De Macao, 18 janvier 1787.

Monsieur,

Je vous dois un compte particulier de tous les officiers et passagers de la division, et comme j'ai beaucoup de bien à dire, c'est un devoir qu'il m'est très-doux de remplir.

M. de Langle est un excellent officier, qui joint au plus grand talent pour son métier, un caractère ferme et inébranlable; son exactitude à me suivre a été si grande, que nous n'avons peut-être jamais été hors de la portée de la

voix que lorsque je lui ai ordonné de s'éloigner et de chasser en avant, sa frégate ayant une grande supériorité de marche sur la mienne.

La retraite de M. de Monge n'a porté aucun préjudice aux observations astronomiques qui ont été faites à bord de l'*Astrolabe*, parce que M. de Langle était aussi bon astronome marin que le professeur; il a été secondé parfaitement par M. de Vaujuas, officier très-instruit, et il a formé aux observations M. de Lauriston qui, dans tous les points, est un jeune homme accompli, tant pour l'instruction que pour le caractère, le zèle, et l'amour de ses devoirs. J'ai autorisé M. de Langle à vous informer lui-même de son opinion sur le talent, le caractère et la conduite de chacun de ses officiers et passagers. Je sais qu'il est incapable de prévention et de petites affections; ainsi la vérité vous parviendra sans déguisement.

M. de Clonard, mon second, est un officier de beaucoup de mérite, qui joint aux talents de son métier, un caractère d'exactitude, de zèle, d'honneur, et d'amour de la gloire qui le rend à mes yeux un des hommes les plus estimables que j'aie jamais connus. Je lui ai remis, suivant vos ordres, son brevet de capitaine de vaisseau, le 1er janvier 1787, pour jouir à cette époque de son ancienneté, et prendre rang parmi les autres capitaines, aux termes de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date de Versailles, le 23 juin 1785.

M. Boutin est plein d'esprit et de talents, il est d'une activité infatigable, d'une fermeté et d'un sang-froid dans les occasions difficiles, dont je ne ferai jamais assez d'éloge. C'est à cette qualité que je dois la conservation du petit canot qui traversa les brisants de la passe du port des Français, le jour du naufrage de nos malheureux compagnons de voyage.

J'aurais usé, ce même jour, du droit que vous avez bien voulu me donner par votre lettre du 23 juin, d'avancer ou

de reculer l'époque des grâces du roi. Une récompense était bien due à l'officier auquel je devais la conservation de six autres personnes, et qui avait lui-même échappé à un danger imminent, mais nous étions tous si affligés, que je crus devoir ne l'accorder qu'au 1er janvier 1787, parce que vous aviez fixé cette époque pour celle de même nature accordée à M. de Vaujuas. J'ai devancé de six mois seulement la jouissance de M. Boutin.

S'il m'était moins douloureux, Monsieur de vous rappeler les pertes que nous avons faites, j'aurais l'honneur de vous représenter que la mort de six officiers rend nulle la majeure partie des grâces qu'il vous avait plu de faire accorder aux officiers de la division.

MM. Colinet, Saint-Géran, Darbaud, Mouton et Broudou auxquels j'ai remis les deux brevets de lieutenant de frégate sont pleins de zèle, d'activité, et ils remplissent parfaitement leurs devoirs; leurs corvées sont très-multipliées, chaque canot étant toujours commandé par un officier. Le nombre en eût été insuffisant, après nos malheurs, sans les deux remplacements que j'ai faits.

M. DE LA PÉROUSE A M. DE FLEURIEU.

De la rade de Macao, 3 janvier 1787.

J'envoie le plan de Monterey levé par nous-mêmes : j'ai eu occasion de connaître à Monterey des officiers de la petite marine de San-Blas, qui certainement ne sont pas dé-

pourvus de lumière et qui m'ont paru très en état de lever des plans avec exactitude...

Vous verrez que j'ai plusieurs fois changé mon projet de navigation, à mesure que l'expérience et les réflexions ont décidé ces changements. Ce n'est que de cette manière qu'un plan aussi vaste que le nôtre peut être exécuté.

Par exemple, j'ai fait route des îles Sandwich directement sur le mont Saint-Élie, parce que si j'avais commencé par remonter ensuite vers le nord, j'aurais éprouvé une opposition continuelle des vents de nord-ouest; au lieu qu'avec les mêmes vents, j'ai pu prolonger, en descendant, la côte de l'Amérique, et la suivre à ma volonté. Mais les brumes sont un obstacle sans cesse renaissant qui oblige à perdre un temps très-considérable qu'on est forcé de donner à la prudence : je ne crois pas qu'on puisse compter sur plus de trois journées de temps clair par mois. Les courants sont très-violents, et imposent aussi les plus grandes précautions : ils ont causé, au port des Français, les malheurs dont vous avez été informé par mes lettres, et qui seront pour moi un sujet éternel de douleur.

Je ne sais si vous regretterez que je n'aie pas visité plus particulièrement l'archipel de Saint-Lazare, si toutefois on doit lui conserver ce nom, ce qui assurément sera bien contraire à mon opinion, mais observez que je n'en ai découvert l'entrée qu'à la fin d'août, que les jours devenaient très-courts, que les brumes étaient continuelles, et que nous avons trouvé sur le cap Hector, des courants dont la vitesse était de plus de six nœuds (six milles) à l'heure. Il était donc impossible de remonter entre toutes ces îles dans l'espace de deux ou trois mois ; et dès le commencement de septembre la saison est finie. Cette exploration, pour être complète, exigerait une expédition qui n'eût pas d'autre objet et dont la durée ne devrait pas être de moins de deux ou trois ans. Rien n'est si long que de détailler une côte semée d'îles, coupée par plusieurs golfes, dont les brumes

fréquentes, et les courants, toujours violents et incertains, ne permettent de s'approcher qu'avec prudence et précaution. Quoi qu'il en soit, je ne doute pas que le voyage de l'amiral de Fuentès, du moins tel qu'on nous l'a donné, ne soit une forte exagération, si ce n'est point une rêverie : on ne parcourt pas en si peu de temps un chemin aussi prodigieux que celui qu'on dit qu'il a fait : et je serais bien tenté de croire que l'amiral de Fuentès, et son capitaine Bernarda, sont des êtres chimériques, et la relation du voyage qu'on leur attribue une fable. Il n'en est pas moins vrai que, depuis Cross-Sound jusques au cap Fleurieu, le grand navigateur des Espagnols, Maurelle, le capitaine Cook et moi, nous n'avons côtoyé que des îles éloignées du continent de quarante ou quarante-cinq lieues ; et mon opinion est fondée sur la direction de la côte du continent, que j'ai revu au cap Fleurieu. Ces îles, pour la plupart, sont d'une grande étendue et comme elles mordent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les unes sur les autres, cette disposition leur donne l'apparence d'une côte non interrompue. J'avais soupçonné plusieurs fois que les terres que je voyais n'étaient pas toutes sur un même plan ; mais ce soupçon fut changé en certitude, lorsqu'après avoir doublé le cap Hector, j'eus couru vingt lieues dans le nord. Tous ces détails supposent que vous avez sous les yeux les cartes et plans que j'envoie, et que vous y suivez ma route en lisant ma relation...

Vous sentez qu'en tout on ne doit attendre de nous que peu de détails : pour parcourir, dans l'espace de quatre années, tous les points qui me sont indiqués par mes instructions, nous n'avons pas un seul jour à perdre. Mais notre navigation fournira une preuve que la santé des équipages peut n'être point altérée par le plus long séjour à la mer : nous arrivons à Macao sans avoir un seul homme attaqué du scorbut ; et cependant, sur dix-huit mois qu'a déjà duré la campagne, quinze ont été employés dans une

navigation pénible qui nous a fait passer successivement par des climats fort opposés.

Je vous écris à la hâte, sans aucun ordre, je jette mes idees sur le papier, à mesure qu'elles se présentent. Je suis mouillé à cinq milles de distance de cette place, avec laquelle je n'ai point encore communiqué ; et comme on m'a dit qu'un navire partait demain pour l'Europe, je galope toutes mes dépêches. Je joins ma relation et les cartes et plans aux lettres que j'écris au ministre : je lui en adresserai des duplicata par la première occasion qui se présentera, afin que s'il nous arrivait malheur sur la côte de la Tartarie, du moins le commencement de notre campagne ne fût pas perdu pour l'utilité des navigateurs. Vous remarquerez sûrement avec plaisir, en parcourant mes différents chapitres, que si les peuples sauvages que nous avons visités nous ont fait un peu de mal, nous avons été assez heureux pour n'être jamais obligé de leur en faire. Vous savez mieux que personne combien il m'est expressément enjoint de ne m'y porter qu'à la dernière extrémité et vous savez aussi que ce principe est dans mon cœur.

P.-S. Nous avons traité, à la côte de l'Amérique septentrionale, près de mille peaux de loutre ; mais le plus grand nombre était en lambeaux presque pourri.

J'ai cru devoir mettre à ce commerce un scrupule, une délicatesse, dont tous les navigateurs qui ont abordé à cette côte ne m'ont pas donné l'exemple. Aucune peau n'a été traitée que par M. Dufresne; je l'ai chargé de conduire la traite, et il s'est acquitté de cette commission délicate avec autant de zèle que d'intelligence. Il a numéroté, enregistré chaque peau l'une après l'autre, et il va les vendre ici au profit des équipages (1).

J'en adresserai les comptes au ministre, comme un su-

(1) Les peaux ont été vendues 10,000 piastres au profit des équipages.

brécargue les adresserait à son armateur, et j'y joindrai les reçus de tous ceux qui auront touché de l'argent. Je n'ai pas voulu qu'il fût réservé une seule peau, ni pour les états-majors, les savants et artistes, ni pour moi. Le profit de la campagne doit appartenir aux matelots, et la gloire, s'il y en a, sera le lot des officiers qui ont conduit l'expédition, et de leurs coopérâteurs. Je vous avoue, mon cher ami, que pour cent mille écus comptant je n'aurais pas voulu faire cette campagne, mais je n'ai pas hésité de l'entreprendre par devoir et par reconnaissance de la confiance qu'on a eue dans mon zèle, sans doute, plus que dans mes talents.

De Manille, 8 avril 1787.

Je ne vous ferai, mon cher ami, aucun détail de ma campagne, vous avez sous les yeux mes lettres au ministre, et je me flatte que vous avez lu avec quelque intérêt ma relation. Vous aurez remarqué que nous sommes certainement les premiers navigateurs qui, dans la même année, soient parvenus jusqu'au mont Saint-Élie, après avoir visité l'île de Pâque, les îles Sandwich et cherché à éclaircir différents points de géographie. Nos cartes, nos plans, nos journaux, nos tables de route, etc., tout vous prouvera que nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait assurer l'exactitude de nos divers travaux.

Ce qui nous reste à faire cette année est plus difficile encore, et tous les renseignements que nous avons pu nous procurer à la Chine sur la partie de côte de cet empire dont nous devons faire la reconnaissance se bornent à nous donner la certitude que les courants sont d'une violence extrême dans les détroits, qu'on y rencontre beaucoup de bancs, et que la brume y est presque continuelle.

Mais comme je sais qu'on vient à bout de tout avec de

l'opiniâtreté et de la patience, ces obstacles ne font qu'irriter mon zèle, et j'ai la plus grande confiance dans mon étoile.

D'Avatscha, 10 septembre 1787.

Je vais, mon cher ami, m'entretenir avec vous sans aucun ordre ; mais je tâcherai de ne rien oublier de ce que j'ai à vous dire.

Le ministre doit avoir reçu, par M. Dufresne, les détails de notre campagne depuis notre départ de France jusqu'à notre arrivée à Macao ; et je remets à M. Lesseps la suite de cette relation, depuis Macao jusqu'au Kamtschatka...

J'espère que vous serez content de la partie de notre voyage depuis Manille jusqu'au Kamtschatka ; c'était la plus neuve, la plus intéressante, et certainement la plus difficile, à cause des brumes éternelles qui enveloppent ces terres par les latitudes que nous avons parcourues. Ces brumes sont telles que j'ai été obligé de consacrer cent cinquante jours pour explorer la partie des côtes que le capitaine King, dans le troisième volume du dernier voyage du capitaine Cook, suppose pouvoir être visitées dans l'espace de deux mois. Je n'ai cependant séjourné que trois jours dans la baie de Ternai, deux jours dans la baie de Langle, et cinq dans la baie de Castries.

Je n'ai donc pas perdu de temps : encore ai-je négligé de faire le tour de l'île Chicha en passant par le détroit de Sangaar. J'aurais peut-être risqué d'envoyer un canot à terre, quoique cette démarche eût exigé préalablement un sérieux examen, parce qu'il est probable que mon canot eût été arrêté, et un pareil événement, qui peut être considéré comme presque sans importance quand il ne s'agit que d'un navire marchand, pourrait être regardé comme

une insulte au pavillon national, quand le canot appartient à un vaisseau de l'État. La ressource de prendre et de brûler des champans est une faible compensation, chez une nation qui ne donnerait pas pour cent Japonais un seul Européen dont elle voudrait faire un exemple. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas été à portée d'envoyer un canot à la côte du Japon, et il m'est impossible de juger, dans ce moment, ce que j'eusse fait dans le cas où je m'y fusse trouvé.

Je ne vous peindrai que difficilement les fatigues de cette partie de ma campagne, pendant laquelle je ne me suis pas déshabillé une seule fois, et n'ai pas eu quatre nuits sans être obligé d'en passer plusieurs heures sur le pont.

Représentez-vous six jours de brume et deux ou trois heures seulement d'éclaircie, dans des mers très-étroites, absolument inconnues, et où l'imagination, d'après tous les renseignements qu'on avait, peignait des dangers et des courants qui n'existaient pas toujours.

Depuis le point où nous avons atterri sur la côte de la Tartarie orientale, jusqu'au détroit que nous avons découvert entre l'île de Tchoka et celle de Chicha, nous n'avons laissé aucun point sans le relever, et vous pouvez être assuré qu'il n'existe ni crique, ni port, ni rivière, qui nous ait échappé. Soyez certain aussi qu'il y a beaucoup de cartes des côtes d'Europe moins exactes que celles que nous remettrons à notre retour (1); car la carte jointe à cet envoi n'est pour ainsi dire qu'un croquis, très-soigné à la vérité, mais dont quelques points peuvent être en erreur, sur leur position, de dix ou douze minutes en longitude.

Nous avons donc enfin décidé la fameuse question des terres de Jesso, d'Oku-Jesso, du détroit de Tessoy, etc., qui a tant occupé les géographes.

1. Malheureusement ces cartes ne sont pas parvenues, et ont subi le sort de nos navigateurs.

Je n'ai rien négligé d'ailleurs pour donner une idée vraie des peuples qui habitent ces îles et le continent.

Les Russes avaient trouvé plus commode d'effacer de leurs cartes ces deux grandes îles, quoiqu'elles aient dix fois la surface de toutes leurs Kuriles, qui ne sont que des rochers stériles, dont la population n'excède pas trois mille insulaires. Les brumes m'ont empêché de relever les Kuriles, au nord de Marikan, jusqu'à la pointe de Lopatka; mais je me propose de faire cette reconnaissance à ma sortie de la baie d'Avatscha, quoiqu'elle me paraisse peu importante : les Anglais ayant déterminé la pointe de Paramousir, et nous celle du nord de Marikan, les îles qui se trouvent entre ces deux points ne peuvent être placées sur la carte avec une erreur considérable.

Vous vous apercevez que notre travail, dans cette partie, se lie merveilleusement bien avec celui des Hollandais, dont la navigation est peut-être la plus exacte qui ait été faite à l'époque du voyage du Kastricum. Vous trouverez parmi les cartes que j'adresse au ministre, celle que vous m'aviez remise des découvertes du capitaine Uriès : il ne soupçonnait pas qu'il y eût une mer derrière les terres qu'il côtoyait, et encore moins un détroit au nord du village d'Acqueis, devant lequel il était mouillé. On peut induire de sa relation, que les peuples de Chicha et ceux de Tchoka sont absolument les mêmes, puisque, parti d'Acqueis et arrivé à Aniva, il n'a pas soupçonné qu'il n'était plus sur la même île.

Un autre avantage qui résulte pour nous de la campagne des Hollandais, c'est qu'elle nous donne la largeur de l'île Tchoka jusqu'au cap Patience et au delà, car les longitudes des Hollandais, prises du méridien du cap Nabo, sont à peu près exactes.

Sur notre carte, que j'envoie au ministre, j'ai porté le détroit que nous avons découvert, au milieu des montagnes des Hollandais, et j'ai tracé notre route à vue de

l'île des Etats, du détroit d'Uriès et de la terre de la Compagnie.

Vous remarquerez sûrement, en lisant ma relation, la carte sous les yeux, que j'aurais pu suivre la côte de Corée jusqu'au 42e degré, ce qui eût été beaucoup plus facile et peut-être plus brillant que ce que j'ai fait; mais j'ai cru qu'il importait davantage de déterminer avec exactitude un point du Japon qui donnât la largeur de la mer de Tartarie, et même celle de l'île depuis le cap Nabo. Je suis certain que vous approuverez le parti que j'ai pris; vous regretterez cependant que les circonstances ne m'aient pas permis de suivre un plus grand développement de la côte du Japon, et je le regrette aussi : mais n'oubliez pas, mon cher ami, lorsque vous examinerez les opérations de mon voyage, n'oubliez pas ces brumes éternelles, qui ne me permettent pas de faire en un mois le travail qu'on ferait en trois jours sous le beau ciel des tropiques; n'oubliez pas enfin que, sans l'heureux orage qui, dans la Manche de Tartarie, nous donna quarante-huit heures du vent du nord, nous ne serions pas arrivés cette année au Kamtschatka.

Encore une fois, quoique nous n'ayons pas tout fait, je suis convaincu qu'on ne pouvait guère faire davantage, et que notre campagne peut encore être comptée après celle des Anglais, ce qui ne m'était pas également démontré à mon retour de la côte de l'Amérique, parce que nous avions été forcés de parcourir cette côte trop rapidement, et d'ailleurs plusieurs expéditions ne suffiraient pas pour la détailler seulement depuis Cross-Sound jusqu'au port de San-Francisco. Représentez-vous, à chaque lieu, des enfoncements dont on ne peut pas mesurer la profondeur, vu la distance du fond, que la vue ne peut atteindre; des courants pareils à ceux du Four et du Raz, sur nos côtes de Bretagne, et des brumes presque continuelles : vous conclurez qu'une saison entière suffirait à peine pour

visiter dans tous les points vingt lieues de cette côte ; et je ne voudrais pas répondre de rendre, après six mois de travail, un compte exact et détaillé du pays compris entre Cross-Sound et le port Bucarelli, encore moins jusqu'au cap Hector, ce qui demanderait plusieurs années. J'ai donc été forcé de me borner à assigner la latitude et la longitude des principaux caps, à connaître et tracer la vraie direction de la côte, d'un point à un autre, à déterminer la position géographique des îles qui se portent à plusieurs lieues au large du continent. Le plan immense de notre voyage ne permettait pas que je me livrasse à aucun autre travail. Le capitaine Cook a peut-être moins fait sur cette côte ; non assurément que je veuille diminuer en rien le mérite de ce célèbre navigateur ; mais contrarié par les vents, resserré comme moi dans des limites de temps qui s'opposaient à ce qu'il donnât plus de développement à ses découvertes, il a navigué à une distance beaucoup plus grande de la côte que celle où les circonstances ont permis que je me tinsse ; et lorsqu'il l'a rapprochée vers la rivière de Cook et Williams-Sound, c'était dans l'espoir, mal fondé je crois, mais qu'il n'a jamais abandonné, de pouvoir s'échapper par le nord, et de courir vers son objet favori, un passage dans le golfe de Baffins ou celui de Davis. Son exploration de Williams-Sound laisse encore beaucoup à désirer ; mais, je le répète, ces sortes de reconnaissances exigent beaucoup plus de temps que ni lui, ni moi, nous ne pouvions en donner à nos recherches.

Je me suis procuré, à Manille, le journal de voyage que le pilote espagnol, le fameux D. Francisco-Antonio Maurelle, a fait, en sa qualité, sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Ainsi, en joignant ce journal à celui de la première campagne des Espagnols dans cette partie, que M. Barrington a publié dans ses *Miscellanées,* dont j'avais l'extrait traduit dans les notes que vous aviez bien voulu rassembler pour mon instruction, nous aurons tous les secrets de

Maurelle. J'ai laissé ce navigateur à Manille, commandant un des vaisseaux de la nouvelle compagnie destinés à faire le cabotage de Cavite à Canton. Je vous envoie un plan très-détaillé du port Bucarelli et des îles des environs, que j'ai obtenu à Manille. Les Espagnols, dans leur seconde campagne, pénétrèrent jusqu'à Williams-Sound, et croyant être sur la route du Kamtschatka, ils craignaient à chaque instant d'être attaqués par les Russes. Je ne vous envoie pas leur carte générale, parce qu'en vérité elle nuirait plutôt au progrès de la géographie qu'elle ne pourrait y être utile. Ont-ils voulu nous tromper, ou plutôt ne se sont-ils pas trompés eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, ils n'ont vu la terre qu'auprès du port Bucarelli et à l'entrée du port du Prince-Guillaume.

J'ai joint à l'envoi des cartes de la seconde partie de mon voyage, des plans particuliers dressés par M. Blondela, lieutenant de frégate embarqué sur l'*Astrolabe;* cet officier travaille avec une assiduité, une intelligence, un ordre, une propreté qui méritent les plus grands éloges.

Vous trouverez parmi les plans, neuf dessins de la main de M. Duché : ils sont de la première vérité. M. Blondela a joint à cet envoi une vue du havre de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui n'est pas prise du même point que celle insérée dans le troisième voyage du capitaine Cook, et une suite de dessins des différents bâtiments de mer en usage chez les divers peuples que nous avons visités. Cette collection est très-intéressante et mérite les honneurs de la gravure.

Je partirai d'Avatscha le 1er octobre. Nous y avons été reçus avec les plus grandes marques d'affection. Mais le bâtiment d'Okhostk a vraisemblablement péri dans la traversée, et le gouvernement du Kamtschatka, malgré la meilleure volonté, n'a pu nous fournir une seule caisse de farine. Cette disette me forcera de relâcher à Guaham pour tâcher de m'y en procurer.

Voici le plan ultérieur de ma campagne, toujours subordonné aux circonstances et aux événements que je ne puis prévoir.

Vous savez que j'ai déjà interverti une partie du premier plan tracé dans mes instructions, parce que j'y étais autorisé. J'ai pensé qu'il serait plus expéditif de commencer par l'hémisphère du nord, et de finir par celui du sud, puisque je devais terminer ma course par relâcher à l'île de France, située au sud de la ligne. Je vous avouerai aussi que j'avais quelque crainte d'être prévenu par les Anglais, qui, avant mon départ, avaient annoncé le projet d'un nouveau voyage de découvertes : je craignais pour la côte de la Tartarie, etc., qui était la seule partie vraiment neuve dont j'eusse à faire la reconnaissance ; et pour rien au monde je n'aurais voulu y être devancé.

En quittant Avatscha, je ferai route pour visiter les Kuriles et déterminer la position de ces îles jusqu'au canal de la Boussole. Je me porterai sur le parallèle de 37 degrés, pour chercher la terre qu'on dit avoir été découverte à cette latitude, par les Espagnols, en 1610. Je remonterai les îles au nord des Mariannes et l'archipel même des Mariannes jusqu'à Guaham, où je relâcherai pour me procurer quelques provisions. Je ne passerai que cinq jours à Guaham, et de là je dirigerai ma route sur les Carolines, si j'ai l'espoir de pouvoir gagner, de ces îles, le cap Choiseul de la terre des Arsacides de Surville, et passer par le canal de Bougainville : je ferai route ensuite au sud, où je dois traverser des vents d'ouest, etc.

Si, au contraire, les informations que j'ai prises à Guaham, et les remarques que je ferai pendant la traversée, me persuadent qu'en reconnaissant les Carolines, je me mettrais trop sous le vent pour pouvoir arriver, à l'époque du 1er février 1788, à la Nouvelle-Zélande, j'abandonnerai les îles Carolines, qni sont peu importantes, et je ferai route de Guaham à la Nouvelle-Zélande en

dirigeant ma route le plus à l'est qu'il me sera possible.

Je visiterai tout ce qui se trouvera sur mon chemin, et cette route, absolument nouvelle, doit me faire rencontrer des îles inconnues, qui vaudront peut-être mieux que les Carolines. L'un et l'autre plan me permet d'arriver, vers le 1er février, au canal de la Reine-Charlotte. De là, j'emploierai six mois à parcourir les îles des Amis, pour m'y procurer des rafraîchissements, la côte occidentale-méridionale de la Nouvelle-Calédonie, l'île de Sainte-Croix de Mendana, la côte méridionale de la terre des Arsacides, celle de la Louisiade jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et je chercherai, dans cette partie, un autre détroit que celui de l'Endeavour. J'emploierai les mois d'août et de septembre, et partie d'octobre, à visiter le golfe de la Carpentarie et la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, mais en combinant mes opérations de manière qu'il me soit facile de remonter au nord pour gagner le tropique et arriver à l'île de France à la fin de novembre.

Je quitterai l'île de France vers le 25 décembre 1788. Je dirigerai ma route vers le cap de la Circoncision, d'où je me rendrai en France sans relâcher ou après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance, suivant les circonstances, et j'espère arriver à Brest en juin 1789, quarante-six ou quarante-sept mois après mon départ de ce port.

Voilà mon nouveau plan, dans lequel vous voyez que je ne puis faire entrer la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, ou la terre de Van Diémen, d'où je ne pourrais gagner l'île de France, à cause des vents d'ouest, qu'en faisant le tour entier. Cette route, qui serait beaucoup plus longue, ne me paraît pas praticable : l'état de nos gréements, l'état même de nos vaisseaux, s'opposent à ce que je puisse l'entreprendre.

Je n'ai point fait mention des îles de la Société, parce qu'elles sont si connues, qu'elles n'offrent plus rien à la curiosité : c'est peut-être un mérite pour le chef de l'expé-

dition, c'est sûrement un grand bien pour les équipages de faire le tour du monde sans relâcher à O-Taïti. Vous savez, d'ailleurs que les îles de la Société, celles des Amis, celles de Mendana et autres, déjà bien connues, n'entraient dans le plan de mes instructions que pour me ménager des ressources, en me laissant la liberté de relâcher à des îles où je pusse me procurer des rafraîchissements ; mais je puis ou je saurai m'en passer. Je n'oublierai cependant pas que vous m'avez recommandé, comme un objet qui importe au perfectionnement de la géographie, de déterminer la vraie position de quelques-uns des points reconnus par Carteret, afin d'avoir des données sûres d'après lesquelles on puisse corriger les erreurs de l'estime sur toute la route de ce navigateur dépourvu d'horloges marines, et qui paraît, d'ailleurs, n'avoir fait qu'un petit nombre d'observations astronomiques.

Ce même Antonio Maurelle dont je vous ai déjà parlé, le Cook des Espagnols, quoique à mon avis il soit bien inférieur au Cook anglais, fit au commencement de 1781 un troisième voyage, de Manille à l'Amérique septentrionale, dans lequel il voulut atteindre les hautes latitudes australes, pour s'élever ensuite dans l'est avec les vents d'ouest, des environs de la Nouvelle-Zélande ; mais il ne put exécuter ce plan faute de vivres, et il fut obligé de remonter au nord, vers les Mariannes, d'où il fit la route ordinaire des galions, pour se rendre à San-Blas. Je vous adresse le journal de ce troisième voyage que j'ai su me procurer, dans lequel Maurelle croit avoir fait beaucoup de découvertes, parce qu'il ne connaît aucune de celles qu'ont faites les navigateurs modernes. Je voulais d'abord conserver ce journal, pour vérifier si Maurelle aurait en effet rencontré quelque île nouvelle dans le voisinage de celles des Amis, parage dans lequel on est informé par les naturels de ces îles, qu'il en existe un grand nombre d'autres dont ils ont connaissance, et que les Européens n'ont point encore re-

connues; mais après l'avoir examiné, j'ai vu que si je voulais en faire usage, il ne pourrait que m'induire en erreur; c'est un chaos presque informe, une relation mal rédigée, où les longitudes sont conclues d'une estime plus qu'incertaine, et les latitudes assez mal observées.

Je me suis procuré une excellente carte de Manille et quelques autres plans intéressants. Vous croyez bien que ce n'est pas sans une peine extrême, et sans faire quelques sacrifices, que j'ai pu les obtenir; car vous savez que les Espagnols ne sont rien moins que communicatifs : ils ont cependant plus à recevoir qu'à donner. Les autres nations maritimes se sont empressées de faire connaître à l'Europe ce qu'ils voulaient dérober si mystérieusement à notre connaissance. J'ai eu occasion, à Manille, de me confirmer dans l'opinion que j'avais de leur pusillanime et inutile circonspection. Le gouverneur de l'île possède une carte qui comprend depuis Manille jusqu'au Kamtschatka. Je reconnus, à la seule inspection, que cette carte n'est autre chose que la carte française de Bellin, dessinée sur une plus grande échelle : et vous connaissez le faire de notre hydrographe, et les erreurs de cette carte, qui l'emporte peut-être en inexactitude sur toutes les autres du même auteur : le gouverneur ne me la laissa examiner que pendant une minute, et encore de loin, tant il craignit sans doute que ma mémoire ne fût assez bonne pour en faire une copie de ressouvenir. Je trouvai, je l'avoue, sa peur si puérile, qu'oubliant un moment sa gravité, je ne pus m'empêcher de lui dire que, dans un peu de temps, je serais à portée d'en savoir beaucoup plus que lui et que toutes ses cartes ne pourraient jamais m'en apprendre.

Si vous voulez prendre la peine de récapituler les durées de mes séjours dans ce port, depuis le 1er août 1785, époque de mon départ de Brest, jusqu'au 7 septembre 1787, époque de mon arrivée au Kamtschatka, vous verrez que dans cet intervalle je n'ai employé que cinq mois et treize jours

dans mes différentes relâches, et qu'en viron vingt et un mois ont été employés à naviguer; et vous apprendrez avec plaisir que, malgré les fatigues et les privations inséparables d'une si longue navigation, pas un seul homme n'est mort sur ma frégate, pas un seul n'est malade. L'*Astrolabe* a perdu un officier; mais la maladie dont il est mort, fruit de son imprudence, a une cause absolument étrangère aux fatigues et aux dangers de la campagne. La santé de l'équipage de cette frégate est d'ailleurs aussi parfaite que celle du mien. Vous pouvez être assuré que les soins du capitaine Cook, pour ses équipages, n'ont pas été plus grands, plus suivis, que ceux que M. de Langle et moi nous ne cessons de donner à la conservation des hommes précieux qui partagent nos travaux; et si, jusqu'à la fin de nos courses, nous sommes aussi heureux à cet égard que nous l'avons été jusqu'à présent, nous démontrerons, comme l'a fait Cook, qu'avec des soins et un régime éclairé, on peut parvenir à préserver les marins du scorbut et des autres maladies qui semblaient être inséparables des longues traversées. Mais il ne faudra rien conclure de cette expérience répétée, qui soit applicable à des vaisseaux de ligne, à des équipages de huit cents, de mille, de douze cents hommes, recrutés souvent parmi les convalescents qui sortent des hôpitaux, et qu'il n'est pas possible de nourrir comme on nourrit un équipage de cent hommes choisis pour une expédition particulière, avec des farines de Moissac de première qualité, avec des vins de Cahors ou de Ténériffe, à six cents livres le tonneau, ni de traiter avec tous les anti-scorbutiques que la pharmacie et la physique ont pu combiner, etc. Observez encore que l'espace qui manque sur les grands vaisseaux, à proportion du nombre des hommes, ne permet pas de donner à chacun un très-grand hamac, que les officiers n'y sont pas assez nombreux pour que leur surveillance, quelque active qu'elle soit, puisse s'étendre également sur des détails qui peuvent

paraître minutieux, tels que le soin de faire changer de linge aux matelots régulièrement, et en leur présence, pour garantir ces braves gens de la paresse naturelle à l'homme quand il s'agit de la propreté de sa personne, paresse qu'il surmonte quand il est question de supporter la fatigue et d'affronter le danger. A tous ces soins multipliés et constants, j'ai joint l'attention de relâcher, sans calculer la dépense, dans des lieux où je fusse assuré de procurer d'excellents vivres à mes équipages, tels que la Conception du Chili, Monterey en Californie, Macao, Manille, etc. J'ai cru qu'une des expériences qu'on se proposait de faire dans cette campagne était de s'assurer si des hommes, parfaitement nourris, parfaitement soignés, peuvent soutenir les fatigues des plus longues navigations dans tous les climats, dans toutes les latitudes, au milieu des brumes, sous un ciel brûlant, etc.; et, jusqu'à présent, je puis répondre affirmativement : mais ma campagne est encore loin de sa fin. Puisse la constance de nos soins et de notre zèle être toujours récompensée par le même succès.

LETTRE DE M. DE LA PÉROUSE.

D'Avatscha, 25 septembre 1787.

Monsieur,

Vous savez que nos malheurs sur la côte du nord-ouest de l'Amérique ont rendu nulles presque toutes les grâces qu'il vous avait plu d'accorder aux états majors des deux

frégates. MM. d'Escures et de Pierrevert avaient chacun une pension, qui pourrait être donnée à MM. de Vaujuas et Boutin, officiers d'un égal mérite, et aussi distingués par leurs talents que par leur zèle et leur bonne volonté. MM. de Bellegarde et Gobin, gardes de la marine, que vous avez associés à nos travaux, et qui ont témoigné, à Macao et à Manille, un si vif désir de remplacer les officiers que nous avions eu le malheur de perdre, auront bien mérité, à leur arrivée à l'île de France, les brevets d'enseigne qui avaient été accordés à MM. de Boutervilliers, de Flassan et de Montarnal. MM. de Blondela et de Colinet lieutenants de frégate, auxquels vous m'avez permis de donner l'espérance d'un brevet de capitaine de brûlot, à leur retour, ont déjà, par leur bonne conduite, mérité cette grâce, que je vous supplie de m'adresser pour eux à l'île de France avec le brevet de M. de Monti, et une lettre de satisfaction pour M. de Clonard ; ce dernier ayant été promu au grade de capitaine de vaisseau, n'a rien à désirer, mais il a continué à faire le service de lieutenant et à s'occuper des plus petits détails avec un zèle et une attention dignes des plus grands éloges, et si je ne craignais d'être suspect parce qu'il est mon ami particulier, j'oserais vous assurer qu'on ne peut rencontrer un meilleur officier, ni un homme plus plein d'honneur et de vertu.

J'ai aussi beaucoup d'éloges à faire de M. Guyet de la Villeneuve, qui a passé à Manille, de la frégate de la Croix de Castries sur la mienne, pour y remplacer M. de Saint-Céran, que le délabrement total de sa santé m'a forcé de renvoyer à l'île de France, et de MM. Mouton et Broudou, auxquels j'ai donné les brevets de lieutenant de frégate, que vous aviez bien voulu me remettre en blanc avant mon départ.

M. de Langle s'est reposé des détails de l'astronomie sur M. de Lauriston, jeune homme plein de talents, de zèle et mérite, il en a fait un élève qui n'a plus besoin de maître.

M. Darbaud a aussi parfaitement secondé M. Dagelet, et je suis persuadé qu'il n'est peut-être en France aucun jeune homme de son âge aussi instruit que lui.

M. Dagelet fait ici le même métier que nous, et sans doute mieux que nous : parmi cent bonnes et aimables qualités, je ne lui connais que le défaut d'avoir une santé très-délicate.

Quant à M. de Langle, il est au-dessus de tout éloge, et je désire, pour le bien du service et de l'État, qu'il arrive aux grades supérieurs avant que les années et les fatigues aient diminué ses moyens.

M. Rollin, docteur en médecine, et mon chirurgien-major, est un homme distingué par ses connaissances. Il nous a préservés par ses soins du scorbut et de toutes les autres maladies. Vous m'avez autorisé, Monsieur, à lui promettre au retour une pension si la mortalité n'avait pas excédé trois par cent sur ma frégate ; et depuis vingt-six mois que nous sommes partis, personne n'a péri de mort naturelle sur la *Boussole*, et nous n'avons pas un seul malade.

M. de Langle est aussi très-content de M. Lavaux, son chirurgien-major, il n'a perdu qu'un domestique poitrinaire, et M. Daigremont, qui s'est empoisonné en voulant se traiter lui-même de la dyssenterie avec de l'eau-de-vie brûlée ; le commis du munitionnaire de l'*Astrolabe* est aussi mort des suites d'une fracture à la tête, occasionnée par l'éclat d'un fusil qui a crevé entre ses mains.

LETTRE DE M. DE LA PÉROUSE.

De Botany-Bay, 7 février 1788.

Je n'aurai donc jamais que des malheurs à vous annoncer, mon cher ami; et mon extrême prudence est sans cesse déconcertée par des événements impossibles à prévoir, mais dont j'ai toujours eu, en quelque sorte, un secret pressentiment. J'avoue que j'ai à me reprocher, dans la malheureuse journée du 11 décembre dernier, d'avoir cédé, presque malgré moi, aux importunités, je dirai même à l'opiniâtreté extraordinaire de M. de Langle, qui prétendait que l'eau fraîche, l'eau nouvellement embarquée, était le meilleur antiscorbutique, et que notre équipage serait totalement attaqué du scorbut avant notre arrivée à la Nouvelle-Hollande s'il ne se pourvoyait pas d'eau fraîche. J'y suis cependant parvenu sans aucun malade, quoique nos équipages n'aient bu que de l'eau anciennement embarquée ; et je suis très-convaincu que la bonne eau, nouvelle et ancienne, est également salubre. Vous lirez dans mon journal les détails de notre malheureux événement aux îles des Navigateurs : ma sensibilité en est trop profondément affectée, pour que ce ne soit pas pour moi un supplice de les retracer.

Vous trouverez sûrement inconcevable qu'un homme du plus grand sens, du jugement le plus sain, plein de lumières, possédant des connaissances de tous les genres, ait préféré à une baie connue, vaste, et où l'eau était excellente, un endroit peu sûr, où ses chaloupes sont restées à sec à la mer basse : deux mille Indiens, qui les environ-

naient, les ont mis en pièces après avoir massacré tous les hommes qui n'ont pas eu le temps de se réfugier dans les canots restés à flot au pied des récifs ; tandis que nos frégates faisaient tranquillement un commerce d'échange avec les naturels de l'île, à deux lieues au large, où assurément nous étions bien loin de prévoir la possibilité d'un accident semblable.

Une trentaine d'Indiens ont été tués à terre dans cette fatale journée, par les gens de nos chaloupes, quand ils s'en virent assaillis. J'aurais pu, si je n'eusse contenu la juste fureur de nos équipages, en laisser massacrer cinq cents autres, dispersés sur nos deux frégates, ou remplissant les pirogues qui environnaient les deux bâtiments; ces pirogues, qui commerçaient en toute sécurité le long du bord, eussent été coulées bas : mais je crus qu'une pareille barbarie ne réparerait pas notre malheur, ne nous consolerait pas : et il ne peut être permis de faire du mal que lorsqu'il est absolument nécessaire.

Je n'ai trouvé près de l'endroit de la côte où est situé le village *du Massacre*, qu'un mauvais fond de corail : la houle d'ailleurs jetait à terre; je suis certain que nos câbles n'y auraient pas résisté deux heures, et les frégates pouvaient s'y trouver dans le plus grand danger, sans que même il leur fût possible de s'approcher à la portée de canon de cette infernale petite baie. Je n'ai pas cru d'ailleurs que le plaisir de brûler cinq ou six huttes fût un motif suffisant pour faire courir aux frégates un risque si imminent. Je crois cependant que je n'aurais pu me refuser de l'essayer si j'eusse eu l'espoir de reprendre nos chaloupes ; mais les sauvages, après les avoir presque détruites, en avaient échoué les carcasses sur la plage.

Vous approuverez qu'un pareil malheur ne m'ait rien fait changer au plan ultérieur du voyage; mais il m'a empêché d'explorer entièrement l'archipel des Navigateurs que je crois plus considérable, plus peuplé, plus abondant

en vivres, que celui de la Société, en y comprenant O-Taïti, et dix fois plus grand que toutes les îles des Amis ensemble. Nous avons reconnu l'archipel de Vavao, attenant à ces dernières, et que le pilote espagnol Maurelle avait aperçu, mais qu'il a si mal placé en longitude, qu'en le marquant sur les cartes d'après son indication, on y eût introduit une nouvelle confusion. Les navigateurs se trouveront garantis de toute incertitude à cet égard, par nos déterminations ou plutôt par celles du capitaine Cook, qui a si bien décrit le groupe d'Hapace, qu'il était impossible de méconnaître son identité avec les îles Galves de Maurelle.

Vous trouverez dans mon journal que j'ai vu l'île Plistard, l'île Norfolk, et qu'enfin je suis arrivé à Botany-Bay sans un seul malade sur les deux bâtiments : les petits symptômes du scorbut ont cédé à l'usage des vivres frais que je m'étais procuré aux îles des Navigateurs. Je suis assuré que l'air de la mer n'est pas la principale cause de cette maladie, et qu'on doit bien plutôt l'attribuer au mauvais air des entreponts, lorsqu'il n'est pas fréquemment renouvelé, et plus encore à la mauvaise qualité des vivres. Peut-on croire que du biscuit rongé des vers, comme il l'est quelquefois, et ressemblant à une ruche d'abeilles, de la viande dont un sel âcre a corrodé toute la substance et des légumes absolument desséchés et détériorés, puissent réparer les dépertitions journalières ? Du défaut de nourriture substantielle, suit nécessairement la décomposition des humeurs, du sang etc. Aussi je regarde les esprits de cocléria, et tous les remèdes contenus dans les flacons comme des palliatifs d'un moment ; et les vivres frais, les vivres seuls, soit du règne animal, soit du règne végétal, guérissent du scorbut si radicalement, que nos équipages, nourris pendant un mois des cochons traités aux îles des Navigateurs, sont arrivés à Botany-Bay mieux portants qu'à leur départ de Brest ; et cependant ils n'avaient passé

que vingt-quatre heures à terre dans l'île de Maouna. Je considère que le *malt* (la drèche), le *spruce-beer*, le vin, le café, la *sauerkraut*. etc., ne sont antiscorbutiques que parce que ces substances liquides ou solides s'altèrent très-peu, et constituent un aliment propre à l'homme : elles ne suffisent cependant pas pour guérir le scorbut ; mais je crois qu'elles doivent le retarder ; et, sous ce point de vue, on ne saurait trop en recommander l'usage. Je regarde comme des subtilités en médecine, les airs fixes, etc., des docteurs anglais et français ; on en avalerait à pleine bouteille, qu'ils ne feraient pas la millième partie du bien que font aux marins de bonnes tranches de roast-beef, des beef-stakes, etc.

Ma théorie sur le scorbut se réduit donc à ces aphorismes, qui ne sont pas d'Hippocrate :

Aliments quelconques propres à l'homme, et capables de réparer les déperditions journalières ;

Air extérieur introduit le plus souvent qu'il est possible dans les entreponts et dans la cale;

Humidité occasionnée par les brumes, combattue sans cesse par des fumigations et même par des brasiers ;

Propreté et fréquente visite des hardes des matelots ;

Exercice habituel : temps de sommeil suffisant, mais sans rien donner à la paresse.

Je vous avoue que je n'ai pas confiance dans l'observation du capitaine Cook sur l'altération de l'eau dans les barriques. Je crois que celle qui était de bonne qualité quand on l'a embarquée, après avoir passé par les deux ou trois décompositions connues de tous les marins, lesquelles la rendent puante pendant quelques jours, redevient ensuite excellente, et aussi légère peut-être que l'eau distillée, parce que toutes les matières hétérogènes se sont précipitées, et restent en sédiment au fond des barriques : au moment ou je vous écris, quoique nous soyons très-voisins d'une assez bonne aiguiade, je bois de l'eau du port

des Français (côtes de l'Amérique), et je la trouve excellente. Cette fausse opinion, qui n'a jamais été la mienne, a cependant causé nos malheurs à l'île de Maouna ; mais comment résister à un capitaine d'une grande expérience, lorsqu'il nous assure que tout son équipage sera attaqué du scorbut avant quinze jours s'il n'a pas d'eau fraîche.

. . . .

. . . .

La mort de M. de Langle n'apportera aucun changement sur l'*Astrolabe* relativement aux observations astronomiques. Depuis près d'un an, M. de Lauriston en était seul chargé : c'est un jeune officier du premier mérite, et qui, pour l'exactitude, peut même le disputer à nos astronomes ; je sais, d'ailleurs, que son registre d'observations est tenu dans le meilleur ordre.

Comme les Anglais ont formé leur établissement au port Jakson, ils ont abandonné entièrement Botany-Bay. J'ai fait à terre une espèce de retranchement palissadé, pour y construire en sureté de nouvelles chaloupes : ces constructions seront achevés à la fin du mois. Cette précaution était nécessaire contre les Indiens de la Nouvelle-Hollande, qui, quoique très-faibles et peu nombreux, sont comme tous les sauvages, très-méchants, et brûleraient nos embarcations s'ils avaient les moyens de le faire et en trouvaient une occasion favorable ; ils nous ont lancé des zagaies après avoir reçu nos présents et nos caresses. Mon opinion sur les peuples incivilisés était fixée depuis longtemps ; mon voyage n'a pu que m'y affermir : « J'ai trop, à mes périls, appris à les connaître. »

Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes.

Ce malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me disait la veille de sa mort que ces hommes valaient mieux que nous. Rigide observateur des ordres consignés dans mes

instructions, j'ai toujours usé avec eux de la plus grande modération ; mais je vous avoue que si je devais faire une nouvelle campagne de ce genre, je demanderais d'autres ordres ; un navigateur, en quittant l'Euroqe, doit considérer les sauvages comme des ennemis, très-faibles à la vérité, qu'il serait peu généreux d'attaquer sans motif, qu'il serait barbare de détruire, mais qu'on a le droit de prévenir lorsqu'on y est autorisé par de justes soupçons.

Je vous ai fait part dans mes lettres écrites du Kamtschatka du plan ultérieur de campagne auquel j'étais obligé de me fixer pour arriver en Europe au mois de juin 1789. Ni nos vivres, ni nos agrès, ni nos vaisseaux mêmes, ne me permettraient de reculer le terme de mon voyage qui sera, je crois, le plus considérable qu'ait jamais fait aucun navigateur, au moins pour le développement de la route. Il me reste encore des choses bien intéressantes à faire, des peuples bien méchants à visiter. Je ne réponds pas de ne pas leur tirer quelques coups de canon ; car je suis bien convaincu que la crainte seule peut arrêter l'effet de leurs mauvaises intentions.

Je partirai le 15 mars de Botany-Bay, et je ne perdrai pas mon temps jusqu'au mois de décembre, époque à laquelle je compte arriver à l'île de France.

Vous trouverez à la suite de mon journal, le plan des îles des Navigateurs : les insulaires nous en ont nommé dix ; et je crois que pour compléter cette archipel, il faut y joindre les îles de la Belle nation de Quiros, et celles des Cocos et des Traîtres, mais je n'en suis pas rigoureusement certain. Ces deux dernières sont très-petites et de peu d'importance; mais je ne serais pas surpris que les îles de Maouna, d'Oyolava et de Pola, ne continssent ensemble quatre cent mille habitants. Maouna est beaucoup plus petite que les deux autres; et dans l'espace de vingt-quatre heures, nous nous y procurâmes cinq cents cochons et une

quantité immense de fruits. J'aurais désiré joindre au plan des îles des Navigateurs, celui de l'archipel des Amis, augmenté des îles Vavao, Latté, etc., mais à mon grand regret, il n'est pas terminé, et ne pourra l'être avant mon départ. Au défaut du plan, vous trouverez dans les tables les latitudes et les longitudes de ces îles ; elles y sont plus exactes que celles que j'ai rapportées dans les textes de mon journal ; quoique historique, il a été écrit à mesure que les événements arrivaient, et en y portant des longitudes qui n'avaient pas encore été soumises au dernier examen, d'après lequel souvent elles éprouvaient des corrections.

M. de Clonard commande aujourd'hui l'*Astrolabe*; M. de Monti l'a remplacé sur la *Boussole* : ce sont deux officiers du premier mérite. Nous en avons perdu un d'un mérite supérieur dans M. de Langle ; il était doué des plus excellentes qualités, et je ne lui ai jamais connu d'autre défaut que celui d'être opiniâtre et si entier dans son opinion qu'il fallait se brouiller avec lui si on refusait de la suivre il m'a plutôt arraché qu'il n'a obtenu la permission qui a causé sa perte. Je n'aurais jamais cédé, si le rapport qu'il me fit de la baie où il a péri eût été exact ; et je ne concevrai jamais comment un homme aussi prudent aussi éclairé que lui, a pu se tromper si grossièrement.

Vous voyez, mon cher ami, que je suis encore très-affecté de cet événement, malgré moi, j'y reviens sans cesse.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

BOUGAINVILLE.

Bougainville (Louis-Antoine). *Voyage autour du monde*, par la frégate la *Boudeuse* et la flûte l'*Étoile* en 1766-69. Paris, 1771, in-4°, fig.

(Le même, Paris, 1772. 2 vol. in-8°.)

Institut impérial, *Funérailles de M. le sénateur, comte de Bougainville*, le 5 septembre 1811. Paris, imprimerie de Baudoin (s. d.) in-4°. (Pièce renfermant le discours de Lacépède.)

Essai historique sur la vie et les travaux de Bougainville, suivi de la relation du Voyage autour du monde, par M. Marius Pascal, Marseille, Olive, 1831, in-8°.

Bougainville, article publié par Dumont d'Urville dans l'*Encyclopédie des gens du monde.*

Bougainville, par J.-J.-E. Roy, 1 vol. in-8°. Tours, Mame, 1870

Le Canada sous la dénomination française, par Dussieux.

Histoire du Canada, par M. Garneau.

Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française, par le R. P. F. Martin. 1 vol. in-12. Paris, Téqui., 1875.

H. Martin. Histoire de France. Paris, Perné, in-8°.

Thiers. Histoire de la Révolution.

LA PÉROUSE.

Voyages de La Pérouse autour du monde, publiés conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigés par M. L.-A. Milet-Mureau, général de brigade dans le corps du génie, directeur des fortifications, ex-constituant, membre de plusieurs sociétés littéraires de Paris. 4 vol. in-4°. Impr. de la République, an V (1797), avec atlas in-folio. (Autre édition. Paris, in-8°, 1799.)

Fragments du dernier voyage de La Pérouse. Quimper, in-8°, 1797.

Relation abrégée du voyage de La Pérouse pendant les années 1785, 86, 87 et 88, pour faire suite à l'Abrégé de l'histoire générale des voyages par La Harpe. Leipzick, in-8°, 1799.

Notice sur l'exposition faite au foyer du Théâtre de la Porte-Saint-Martin de tous les débris en nature provenant du naufrage de La Pérouse. Paris, bureau de location, in-8°; pièce.

Éloge de La Pérouse. Ouvrage qui a obtenu l'églantine d'or décernée par l'académie des jeux floraux de Toulouse, au concours de 1823, par J.-A. Vinaty. Paris, Didot et fils, 1823. In-8° (pièce).

La Pérouse, poëme (1827).

Expédition et naufrage de la Pérouse, recueil historique des faits, événements, découvertes, etc., appuyés de documents officiels, par A. Hapdé. Paris, Delaunay, in-8°, 1829. (2e édition, Paris, Delaunay, in-8°, 1829.)

La Pérouse, article publié par Rossel et Eyrès dans le dictionnaire de Michaud.

HAPDÉ. *Expédition et naufrage de La Pérouse*, recueil de faits, événements, découvertes, etc., appuyés de documents officiels, avec un état nominatif des officiers, savants,

embarqués sur la *Boussole* et l'*Astrolabe,* et l'énumération authentique de tous les débris du naufrage. Paris, in-8°, 18[illegible]9.

Voyage de La Pérouse, rédigé d'après ses manuscrits originaux, suivi d'un appendice renfermant tout ce que l'on a découvert depuis le naufrage jusqu'à nos jours, et enrichi de notes par M. de Lesseps, seul débris vivant de l'expédition dont il était interprète. Paris, Arthus Bertrand, 1831, in-8° avec une carte, un portrait et un fac-simile.

Lesseps. *Voyage de La Pérouse*, rédigé d'après ses manuscrits originaux, suivi d'un appendice renfermant tout ce que l'on a découvert depuis le naufrage jusqu'à nos jours, etc. Paris, in-8°, 1831.

Découvertes dans la mer du Sud, nouvelles de M. de La Pérouse jusqu'en 1794. Paris, in-8° (ouvrage apocryphe, sans nom d'auteur et sans date).

La Pérouse. Albi, imprimerie de Papalhiau, 1853, in-4° (pièce).

Bibliothèque pour tous. *La Pérouse, aventures et naufrages,* par Robert Hyenne. Paris, G. Havard. 1859, gr. in-8° (pièce).

DENTRECASTEAUX.

Voyage de Dentrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse, publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, sous le ministère de S. E. le vice-amiral Decrès, comte de l'empire. Rédigé par M. de Rossel, ancien capitaine de vaisseau. 2 volumes gr. in-4°. Paris, imprimerie impér., 1807-1808, avec un atlas in-folio de 40 planches.

Labillardière. *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse,* fait pendant les années 1791-92, sous le comman-

dement de Dentrecasteaux. Paris, 3 vol. in-4° et gr. in-folio, 1800.

VANDERBOURG. *Compte rendu du voyage de Dentrecasteaux*, dans le *Mercure de France*. Paris, in-4°, 1809.

LE CHEVALIER DE FRÉMINVILLE. *Nouvelle relation du voyage à la recherche de La Pérouse*, exécuté en 1791, 92, 93 et 94, par Dentrecasteaux. Brest, in-8°, 1830.

DUMONT D'URVILLE.

Relation de la campagne hydrographique de la gabarre la Chevrette *dans le Levant et la mer Noire durant l'année* 1820 (publiée dans les *Annales maritimes* en 1821, par M. d'Urville, officier de l'expédition, lue à l'Académie royale des sciences, le 22 janvier 1821).

DUMONT D'URVILLE (M.-J.). *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, exécuté par ordre du roi pendant les années 1826-1829, sous le commandement de M. Dumont d'Urville. Paris, Tastu, 1830 et suiv., gr. in-8° et atlas in-folio.

(12 vol. gr. in-8° de texte, 1 vol. in-4° et 6 gr. vol. in-folio de pl., savoir, texte :

Précis historique de voyage, 10 parties en 5 volumes.

Botanique, par MM. Lesson jeune et A Ricard, 1 vol.

Zoologie, par MM. Guoy et Gaimard, 4 vol. avec pl. col.

Entomologie, par M. Bois-Duval, 1 vol.

Philologie, par M. d'Urville, 1 vol. en deux parties.

Observations nautiques, minéralogiques et de physique, par le même, in-4°, 1834.

Planches : *Hydrographie*, 45 cartes gr- in-folio.

Historique, 2 vol. gr. in-folio.

Botanique, gr. in-folio.

Zoologie, Mammifères et Mollusques, 2 vol. gr. in-fol. (Il a été publié à part une édition de la partie historique sous le titre de *Histoire du voyage de découvertes autour du monde*, 5 vol. in-8° avec atlas de 20 planches, chez Roret à Paris, 1832-33.)

*Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'*Astrolabe *et la* Zélée, exécuté par ordr du roi pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840, sou le commandement de M. J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau. Gide, 1842 et suiv.

La relation de ce voyage doit se composer de trente-quatre volumes in-8° et d'un atlas de 520 planches in-folio.

A l'époque de la mort de Dumont d'Urville, les trois premières parties de l'*Histoire du voyage*, dont il était personnellement chargé et qui devait former dix volumes, étaient seules rédigées par lui ; M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de la marine qui l'avait accompagné, termina la relation d'après les notes du voyageur. (Le voyage a paru en 17 vol. in-8°, 520 planches in-folio et 64 cartes.)

*Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'*Astrolabe *et la* Zélée, exécuté par ordre du roi pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau, publié par ordonnance de S. M., sous la direction supérieure de M. Jacquinot, capitaine de vaisseau, commandant de la *Zélée* (*Histoire de voyage*, 10 vol. in-8°. Paris, Gide, 1841-1864).

Voyage autour du monde, résumé des voyages et découvertes de Nagellan, Bougainville, Cook, La Pérouse, Basil Hall, Duperrey, Dumont d'Urville, Laplace, etc., publié par Dumont d'Urville. Paris, 1834-35 (aussi 1838), 2 vol. gr. in-8°, fig.

Relation d'un voyage supposé, rédigé en partie par L. Reybaud et en partie par M. Dumont d'Urville.

Voyage pittoresque autour du monde, 1re partie, 1 vol. in-8°, Paris, Tenré, 1833. — 2e partie, 1 vol. in-8°, Furne, 1844.

Rossel. *Rapport à l'Académie des sciences sur le voyage de l'*Astrolabe. Paris, J. Tastu, 1828, in-8°.

Dezos de la Roquette. *Article sur Dumont d'Urville*, publié dans le Dictionnaire de Michaud.

Éloge de Dumont d'Urville, par Roberge (prix proposé par l'Académie de Caen).

Notice Biographique sur Dumont d'Urville, par Vincendon-Dumoulin (dans le tome X du voyage au pôle sud).

Dumont d'Urville, par Fr. Joubert. 1 vol. in-8°. Tours, Mame, 1871.

Bulletin de la Société de géographie. (*Funérailles et discours*, bulletin 1842-1843.)

Biographie de Dumont d'Urville, par Albert de Montémont.

Notice sur les travaux de Dumont d'Urville (1829). Paris, impr. J. Tastu (s. d.), in-8° (pièce).

La Renommée. *Notice biographique sur le contre-amiral Dumont d'Urville*, par F. Duperret (Duperrel). Paris, bureaux de la Renommée, 1842, in-8° (pièce).

Notes nécrologiques et historiques sur M. le contre-amiral Dumont d'Urville, par M. Matterer (Extrait des Annales maritimes et coloniales, octob. 1842). Paris, imp. royale, 1842, in-8° (pièce).

Éloge historique du contre-amiral Dumont d'Urville, par S. Berthelot (Extrait du Bulletin de la commission centrale de la Société de géographie, mai 1843). Paris, imp. de Bourgogne et Martinet (s. d.), in-8° (pièce).

Éloge de Dumont d'Urville, discours qui a obtenu la première mention à l'Académie de Caen, par Cabrié. Versailles, imp. de Montalan-Bougleux, 1845, in-8° (pièce).

Vie, voyages et aventures de l'amiral Dumont d'Urville, par

M. de Barins. Paris, Le Bailly, 1844, in-18 (éditions en 1851, 1856, 1859 et 1863).

Notice biographique sur le contre-amiral Dumont d'Urville. (Extrait du Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie. Paris, Gide, 1846, in-8°.)

Notice historique sur l'amiral Dumont d'Urville (Mémoire envoyé au concours ouvert par l'Académie de Caen en 1844), par M. R.-P. Lesson. Rochefort, imp. de M. Loustan, 1846, in-8°.

Mémoires publiés par Dumont d'Urville.

1° *Enumeratio plantarum quas in insulis Archipelagi aut littoribus Pontis Euxini*, annis 1819–1820, collegit atque detexit J. Dumont d'Urville. Paris, 1822, in-8°

Ce travail avait déjà été publié dans les mémoires de la Société linnéenne de Paris où l'on trouve aussi :

2° *Mémoire géologique sur les îles volcaniques de Santorin et plus particulièrement sur la Nouvelle-Camini*, t. I, p. 598, 1822.

3° *Notices sur les galeries souterraines de l'île de Melos*, publiée dans les nouvelles Annales des voyages, t. XXVII, et réimprimée en brochure in-8°. Paris, Smith, 1825.

4° *Mémoires sur la flore des îles Malouines*, 1826 (publiés dans les mémoires de la Société linnéenne et dans les mémoires de l'Académie des sciences).

5° *Mémoire sur les îles Loyalty*, partie hydrographique du voyage de l'*Astrolabe*. Paris, Tastu, 1829, in-8° de 22 pages.

6° *Mémoires sur la distribution géographique des fougères à la surface du globe*, publié dans les Annales des sciences naturelles, t. VI, p. 51, 1835.

7° *Rapport sur le voyage de l'*Astrolabe, lu à l'Académie des sciences, séance du 11 mai 1829. Paris, Coniam, 1829, in-8° de 64 pages.

8° *Rapport de M. d'Urville au ministre de la marine sur le voyage de l'*Astrolabe *et de la* Zélée (voir Annales maritimes, juillet 1840).

On trouve dans le *Bulletin de la Société de géographie* :

9° *Rapport sur le projet de voyage autour du monde, soumis à la Société de géographie*, par M. Buckingham (1830).

10° *Rapport sur le voyage du capitaine Beechey* (1831) au détroit de Behring.

11° *Compte-rendu du Guide des marins pendant la navigation nocturne*, par Courlier (1830).

12° *Tableaux des expériences de température à divers degrés de profondeur sous-marine, exécutées pendant le cours du voyage de l'*Astrolabe (1831).

13° *Note sur les expériences de la température* exécutées par M. Bérard dans la Méditerranée (1832).

14° *Note sur la température de la mer à divers profondeurs*, avec une planche.

15° *Rapport sur la Description générale des phares et fanaux de M. Coulier.*

16° *Rapport sur le Portulan de l'Amérique septentrionale*, publié par le gouvernement mexicain.

17° *Jugement sur Cook, La Pérouse, Vancouvert, Dentrecasteaux, Flinders, etc.*

18° *Notice sur les îles du Grand Océan* (1832).

19° *Rapport sur le concours relatif à l'origine des nègres asiatiques.*

20° *Note sur le groupe Cowell.*

21° *Note sur les découvertes du capitaine Morrel.*

22° *Nouvelles découvertes dans l'Océan antarctique,* par Biscoë (analyse).

23° *Compte-rendu d'un ouvrage* de M. Marcoz, sur le mouvement séculaire de la lune.

24° *Croisière du* Delphin *dans les îles de l'Océan Pacifique* (analyse).

25° *Rapport sur un manuscrit espagnol*, de Boneche.

26° *Lettres sur les terres antarctiques*, traduites par M. d'Urville.

27° *Articles sur Cook et Bougainville*, dans l'Encyclopédie des gens du monde.

28° *Relâche de l'*Astrolabe *aux îles Arioco.*

24.

TABLE DES MATIÈRES

Bougainville, 1729-1811

CHAPITRE I

Pages.

Naissance de Bougainville. — Ses premières études. — Son *Traité de calcul infinitésimal.* — Mousquetaire puis aide de camp de Chevert. — Secrétaire d'ambassade à Londres. — Intrigues anglaises relatives au Canada. — Aide de camp de Montcalm. — Arrivée à Québec. — Situation de l'armée. — Attaque d'Oswego. — Prise de Chouagen. — Opinion de Montcalm sur Bougainville. — Famine, épidémie. — Prise du camp du lac Saint-Sauveur. — Campagne de 1757. — Louisbourg rendu aux Anglais. — Défense du fort Duquesne, du camp de Carillon. — Mission en France. — Colonel et chevalier de Saint-Louis. — Retour à Québec. — Concentration. Bataille des plaines Abraham. — Mort de Montcalm. — Dernières luttes. Capitulation de Montréal. — La Nouvelle-France est perdue pour nous......................

CHAPITRE II

Bougainville aide de camp de Choiseul-Stainville à l'armée d'Allemagne. — Campagnes de 1751 et 1762. — Reçoit deux canons. — Paix de Paris. — La colonie des îles Malouines. — Cession à l'Espagne. — Départ pour Rio. — Le détroit de Magellan. — La Terre de Feu. — Les côtes du Chili. — L'Archipel dangereux. — Les

Pages.

îles de la Société : Taïti. — L'archipel des Navigateurs. — Les Nouvelles-Hébrides. — La Louisiade. — Les îles Salomon. — L'île Bougainville. — Côte de la Nouvelle-Guinée. — Bornéo. — Les établissements hollandais. — Retour en France. — Publication du voyage. — Mariage de Bougainville. — Guerre de l'indépendance des États-Unis. — Bougainville reprend la mer. — Affaire du 27 juillet 1778. — Les côtes d'Angleterre. — Combat de la Grenade. — Siège de Savannah. — Chef d'escadre. — Commande l'avant-garde de l'amiral de Grasse. — — Combat l'escadre de Hood à Fort-Royal. — Débarquement à Tabago. — Combat de Chesapeake. — Bataille de la Dominique. — Rentrée en France. — Projet de voyage au pôle nord. — Il quitte la Marine. — Commandant général à Brest. — Nommé vice-amiral, il repart. — Il refuse le ministère de la marine. — Arrêté puis élargi au 9 thermidor. — Membre du Bureau des longitudes et de l'institut, sénateur. — Son portrait. — Conclusion 37

La Pérouse, 1741-1788

CHAPITRE I

Naissance de La Pérouse. — Garde de Marine. — Campagne contre l'Angleterre (1756). — Combat de Belle-Isle. — Campagne en Amérique. — Enseigne de vaisseau. — Station sur la côte de Malabar. — Lieutenant de vaisseau. — Combat de la Nouvelle-Grenade. — Capitaine. — Combat du cap nord de l'île Royale. — Il détruit les établissements anglais de la baie d'Hudson.. 101

CHAPITRE II

Organisation d'un voyage d'exploration. — Départ de Brest. — Ténériffe. — Iles Martin Vaz. — Détroit de Le Maire. — Conception du Chili. — Les îles de Pâques. — Havaï. — Saint-Élie de Behring. — Port des Français. — Mort de vingt et un officiers et matelots. — Les îles Sartines. — Monterey. — La Californie............... 107

CHAPITRE III

Pages.

L'île Necker. — Iles Mariannes. — L'Assomption.— Route de Chine. — Macao. — L'île de Luçon. — Etablissements de Manille. — Archipel des Philippines. — Formose. — Les îles des Pêcheurs. — Ile de Quelpaert. — Canal de Corée. — Ile de Niphon. — Baie de Ternai. — Ile Tchoka. — Baie d'Estaing. — Côte de Tartarie. — Ile Ségalien. — Les Kuriles........................ 132

CHAPITRE IV

Route du Kamtschatka. — Baie d'Avatscha. — Havre de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Exploration. — Tombeau de la Croyère. — La Pérouse envoie M. de Lesseps en France. — Route vers l'hémisphère australe. — Iles des navigateurs. — Canal de Bougainville. — Maouna : Massacre des équipages français envoyés à terre. — Vavao. — Margoura. — Norfolk. — Botany-Bey. — Les nouvelles cessent. — Publication du voyage. — Conclusion 162

Bruny Dentrecasteaux, 1739-1793

CHAPITRE I

Naissance de Dentrecasteaux.— Garde de marine à quinze ans. — Campagne à Cadix, Saint-Domingue et la Martinique — Combat de Minorque.— Croisières de l'Océan. — Campagne d'observations astronomiques. — Croisière des côtes de la Corse. — Lieutenant puis capitaine de vaisseau. — Navigation dans l'Océan et dans la Méditerranée. — Défense d'un convoi contre deux corsaires Smyrniotes.— Capitaine de pavillon sur le *Majestueux*. — Directeur adjoint des ports et arsenaux de la marine. — Demande sa retraite. — Commandant de forces navales dans l'Inde. — Gouverneur de l'île de France. Sa campagne en Chine............................ 229

CHAPITRE II

Pages.

Disparition de La Pérouse. — Émotion du monde savant. — Pétition à l'Assemblée nationale. — Rapport officiel. — Décret. — Une expédition est décidée. — Dentrecasteaux est désigné pour la commander. — Mémoire de Louis XVI. — Organisation de l'expédition............ 249

CHAPITRE III

Départ de Brest. — Ténériffe. — La mer lumineuse. — Le Cap. — Renseignements. — L'île d'Amsterdam. — Terre de Van Diémen. — Découverte du canal Dentrecasteaux. — La Nouvelle-Calédonie. — L'île des Pins. — Les îles Salomon. — On relève la côte de la Nouvelle Irlande. — Iles de l'Amirauté. — Nouvelle-Guinée. — Rade d'Amboine.................................... 249

CHAPITRE IV

Nouvelle-Hollande. — Côte de Nuitz. — Manavo-Tawi. — Les îles des amis. — Tonga-Tabou. — Nouvelles-Hébrides. — Nouvelle-Calédonie. — Santa-Cruz. — L'île de la Recherche. — On passe en vue de l'endroit où La Pérouse a fait naufrage sans s'y arrêter................. 266

CHAPITRE V

Iles Salomon. — Détroit de Dampierre. — Fin du journal de Dentrecasteaux. — Ile Sandwich. — Ile des Anachorètes. — Maladie et mort de Dentrecasteaux. — Honneurs militaires. — Retour en France. — Résumé.... 276

Dumont d'Urville, 1790-1842

CHAPITRE I

Pages.

Jugement sur Cook. — Naissance de Dumont d'Urville. — Sa jeunesse. — Ses débuts dans la marine. — Ses premières campagnes. — Ses travaux. — Expédition dans l'archipel sur *la Chevrette*. — La Vénus de Milo. — Lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. — Fondation de la Société de géographie. — Projet de voyage autour du monde. — Duperrey, chargé de la direction. — Ténériffe. — Rio. — Les Malouines. — Le cap Horn. — Le Pacifique. — Côtes du Chili. — L'archipel Dangereux. — Tahiti. — Les Moluques. — Australie. — Nouvelle-Zélande. — Les Carolines. — Java. — Maurice. — Bourbon. — Saint-Hélène. — Marseille. 295

CHAPITRE II

Les restes de l'expédition de La Pérouse. — Nouvelle exploration projetée. — Elle est approuvée. — Ténériffe. — Le Cap. — Australie. — Port Jackson — Tonga-Tabou. — Ile des amis. — Viti. — Loyalty. — Nouvelle-Calédonie. — Louisiade. — Nouvelle-Zélande. — Côtes de la Nouvelle-Guinée. — Amboine. — Hobart Town. — Les explorations de Dillon. — Nouvelles de La Pérouse. — Tucopia. — Vanicoro. — Monument à la mémoire de La Pérouse. — Probabilités sur le naufrage. — Les Carolines. — Amboine. — Marseille. — Résumé du voyage et renseignements sur Vanikoro... 300

CHAPITRE III

Révolution de juillet. — Dumont d'Urville conduit Charles X en exil. — Mémoires à la société de géographie. — Le voyage pittoresque autour du monde. — Il est chargé d'une expédition au Pôle sud. — Polémique

Pages.

à ce sujet. — Organisation de l'expédition.— Téneriffe. — Orio. — Le cap des Vierges. — Le détroit de Magellan.— Le cap Negro. — La Terre de feu.— Le havre Peckett. — Détroit de Lemaire. — Les glaces. — Iles New South Shetland. — Terre Louis-Philippe. — Le scorbut. — Retour au Chili. — Tahiti. — Renseignements sur le massacre de de Langle. — Les Nouvelles-Hébrides. — Vanikoro. — Ile Salomon. — Les Moluques. —Bornéo. — Situation déplorable de l'expédition. — Retour à Hobart Town........................... 330

CHAPITRE IV

Départ de Hobart Town. — Retour vers le Pôle. — Les glaces. — Découverte de la terre Adélie. — Retour vers le nord. — Hobart Town. — Ile Aukland. — Nouvelle-Zélande. — Ile Loyalty. — La Louisiade. — Les Moluques. — Bourbon. — Toulon. — Dumont d'Urville contre-amiral. — Médaille d'or de la Société de géographie. — Retour à Paris. — Publication du voyage. — Catastrophe du chemin de fer de Versailles. — Mort de Dumont d'Urville. — Souscription pour lui élever un monument. — Résumé.............................. 364

APPENDICE

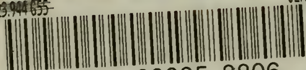
Bougainville (lettre de)................................ 385
La Pérouse (lettres de)................................ 388

BIBLIOGRAPHIE

Bougainville.. 421
La Pérouse.. 422
Dentrecasteaux.. 423
Dumont d'Urville.. 424
Mémoires publiés par Dumont d'Urville................. 427

1917. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.




923.944 G55
CLAPP
3 5002 00095 8806
Goepp, Edouard
Les grands hommes de la France : navigat

G 255 .G63 1882

Goepp, Edouard, b. 1830.

Les grands hommes de la
France : navigateurs

